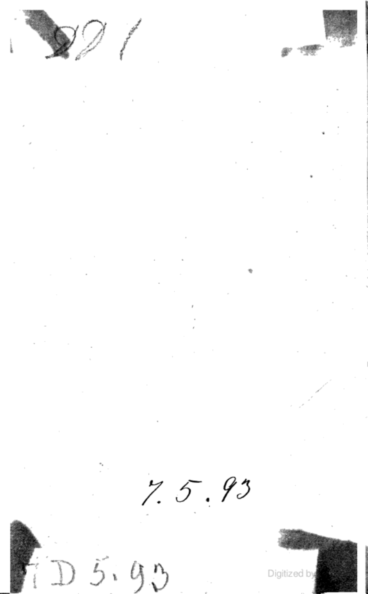
ŒUVRES DE MR. TURGOT, MINISTRE D'ETAT, PRECEDEES ET...

Digitized by Google



991

7.5.93

D 5.93

Digitized by

Digitized by Goo

Digitized by

ŒUVRES
DE M. TURGOT.

Digitized by Google

A Paris,

Chez { Firmin Didot, Libraire, rue de Thionville, n°. 10; Cocheris, Libraire, rue de Verneuil; Delance, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins St.-Jacques, hôtel de Cluny. }

Digitized by Google

ŒUVRES

DE

M^R. TURGOT,

MINISTRE D'ÉTAT,

Précédées et accompagnées de MÉMOIRES *et de* NOTES *sur sa Vie, son Administration et ses Ouvrages.*

Bonum virum facilè crederes, magnum libenter.
TACITE.

TOME NEUVIÈME.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DELANCE.

1810.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS

Sur ce Volume, et sur celui qui est sous presse.

Le volume qui complette les *OEuvres de M. Turgot* étant imprimé, je me détermine à le rendre public sans attendre le premier de cette édition.

J'ai déjà dit pourquoi cet autre volume, que je désire et que j'espère donner l'année prochaine ou à la fin de celle-ci, n'a pu être livré à l'Imprimeur que le dernier de tous.

Il est purement historique et embrasse la vie entière de M. Turgot. Il expose l'occasion et les motifs des ouvrages compris dans cette collection, l'enchaînement d'idées et de circonstances qui leur ont

Digitized by Google

donné lieu. Comme Table générale et raisonnée des matières, il devait donc indiquer au Lecteur dans quel tome, à quelle page on trouverait ces divers écrits.

Mais il n'est qu'une Introduction aux *OEuvres de M. Turgot*, et n'en fait point partie. — C'est la seconde Édition, augmentée par quelques anecdotes et quelques développemens, des *Mémoires sur la Vie, l'Administration et les Ouvrages* de cet illustre Homme de bien, jettés sur le papier dans la première émotion de sa perte.

Cette seconde Edition n'est encore avancée que jusqu'à six feuilles. Un grand nombre de causes, dont la mort d'un Éditeur de soixante-onze ans ne serait ni la moins vraisemblable, ni la moins puissante, peuvent retarder ou interrompre le travail.

Digitized by Google

Et ce travail, c'est le mien: il n'importe que faiblement à moi-même, encore moins aux autres.

Qu'un volume de M. Turgot ne reste pas en souffrance, c'est au contraire ce qui m'intéresse vivement. Il faut payer mes dettes.

Si l'on demandait par quelle raison je m'en acquitte si tard? par quelle audace j'ai ôsé faire traverser deux fois l'Atlantique à tant de manuscrits précieux? comment j'en ai été puni par la perte de quelques-uns? Je ne pourrais répondre qu'en racontant ma vie orageuse depuis qu'elle n'a plus eu pour guide mon Protecteur et mon Ami, et la multitude d'autres devoirs impérieux que m'a imposé l'honneur d'avoir été son Elève.

Il me suffira de dire que dans les conjonctures où je me suis trouvé, j'ai fait en

Digitized by Google

mon âme et conscience le mieux que j'ai pu, beaucoup moins que je n'aurais dû et voulu, comme il arrive à tous les honnêtes gens.

Supplément à l'Errata.

Page 294, *ligne dernière*, quant; *mettez* quand.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES

Contenus dans ce Volume.

TRADUCTIONS EN VERS........ Pag. 1—139

De la Prière universelle de Pope.............. 1—3

De celle de Cléanthe....................... 4—6

De VIRGILE...................... 7—115

Avis sur celle des Géorgiques................ 7—9

De plusieurs morceaux des Géorgiques avec le latin en regard............................ 10—49

Du premier Chant....................... 10—39

Du second Chant........................ 38—43

Du quatrième Chant..................... 42—49

Sur la Prosodie de la Langue Française et la Versification mètrique.......... 50—59

Invocation à la Muse d'Homère..... 60—61

TRADUCTION du 4e. livre de l'Enéide, en un Poëme intitulé : DIDON, *en trois Chants, avec le latin en regard*.......... 62—115

Chant premier.......................... 62—75

Chant second........................... 76—95

Chant troisième........................ 96—115

D'HORACE..................... 116—123

De l'Ode 19 du 1er. Livre..................... 116

De l'Ode 8 du 2e. Livre................. 117—118

De l'Ode 5 du 1er. Livre................ 118—119

De l'Ode 10 du 2e. Livre................ 119—121

De l'Ode 3 du 2e. Livre................. 121—123

Digitized by Google

De la 1re *Élégie de Tibulle*... Pag. 124—127
De POPE........................ 128—139
Sur NEWTON 128
*De l'*ESSAI SUR L'HOMME................ 128—139
Commencement de la première Épître ...... 128—129
De la seconde......................... 129—135
De la troisième........................ 135—139
VERS au bas du Portrait de BENJAMIN FRANKLIN 140
LETTRE *sur les Poësies Erses*...... 141—151
Connal et Crimora .... 147—148
Ryno et Alpin......................... 149—151
Sur la POÉSIE ALLEMANDE...... 152—259
Avertissement .... 152—153
PRÉFACE *de la traduction de la* MORT D'ABEL. 154—156
Traduction d'Amyntas................. 159—160
De Daphnis............................ 160—163
Avertissement qui précède la première édition de la traduction des Idylles de Gessner...... 166—184
Traduction de l'Idylle intitulée : Lamech *et* Zilla, de Schmidt.............................. 176—183
Éclaircissemens sur la Versification allemande, *et sur la nature de* la Prose mesurée *dans laquelle sont écrits les ouvrages de Gessner*.......... 185—259
Du mécanisme de la versification allemande. 187—226
De la Prose mesurée.................... 227—259
A Madame de Graffigny, sur les LETTRES PÉRUVIENNES................ 260—287
*A M. de C., sur le livre de l'*ESPRIT. 288—298

Digitized by Google

Les trente-sept Vérités *opposées aux* trente-sept Impiétés *de Bélisaire*...... Pag. 299—338

*Commencement de l'*Histoire du Jansénisme et du Molinisme.................. 339—356

Premières opérations tendantes à régler les Mesures et les Poids par un Étalon physique, inaltérable et toujours facile à vérifier.......................... 357—365

Lettres de M. TURGOT

A M. MESSIER........................ 358—361

A M. DE SARTINE..................... 361—362

A M. l'Intendant de Bordeaux......... 362—363

LETTRES *au Docteur* JOSIAS TUCKER. 366—375

Première Lettre...................... 366—369

Seconde Lettre sur le Commerce des Grains. 369—375

LETTRE *au Docteur* PRICE.

Elle roule principalement sur les Constitutions des États-Unis d'Amérique............... 376—392

Mémoire à M. FRANKLIN,

Relativement à l'Impôt sur le revenu et à l'Impôt sur les consommations.................... 393—404

MÉMOIRE *sur la Gomme élastique*. 405—415

MÉMOIRE *sur le Voyage du Capitaine* COOK. 416—418

SUPPLÉMENT *au tome IV de cette édition.* 419—452

LETTRE *aux* CURÉS *pour demander leur correspondance*

Digitized by Google

sur les pertes de bestiaux et autres sujets. 419—427
Autre LETTRE *aux* CURÉS *pour leur demander leur coopération au redressement du Rôle des Tailles.* Pag. 428—431
Lettre aux Officiers Municipaux *pour la confection du Rôle des Tailles dans les Villes* .... 432—437
LETTRE *aux* CURÉS *pour qu'ils concourent à l'adoucissement de la Collecte et à l'établissement des Receveurs particuliers*................. 438—443
Autre LETTRE *aux* CURÉS *sur divers points d'utilité publique*............................ 444—452

FIN de la Table.

FAUTES D'IMPRESSION que l'on prie le Lecteur de vouloir bien corriger à la main.

Page 4, *vers pénultième*, que; *mettez* qui.

Page 35, *vers* 27, leur tige; *mettez* leurs tiges.

Page 63, *vers* 16, remraqué; *mettez* remarqué.

Cette faute, faite au tirage, n'est pas dans tous les exemplaires.

Page 109, *vers* 13, exhale; *mettez* exhalent.

Page 130, *vers* 14, l'union; *mettez* l'unisson.

Page 165, *lignes dernière et précédente*, l'orinal; *mettez* l'original.

Page 397, *ligne* 5, agens la; *mettez* agens de la.

Digitized by Google

ŒUVRES
DE M. TURGOT.

TRADUCTIONS EN VERS.

PRIÈRE UNIVERSELLE (1)
A
DIEU
TRÈS-BON, TRÈS-GRAND.

PÈRE de tout, ô toi qu'en tout tems, en tout lieu,
Ont adoré les Saints, les Barbares, les Sages,
Sous mille noms divers objet de leurs hommages,
Jehovah, Jupiter, ou Dieu:

Être caché, source de l'Être,
Impénétrable Majesté,
A ma foible raison toi qui n'as fait connoître
Que sa foiblesse et ta bonté!

(1) Cette belle prière est de *Pope*, et l'un des plus parfaits de ses excellens ouvrages. M. *de Pompignan* en a donné le premier une traduction qui fut très-applaudie,

Digitized by Google

Tu m'as donné du moins dans cette nuit obscure
De voir le bien, le mal, la défense et la loi;
Tandis que tes décrets enchaînent la Nature,
Tu m'as fait libre comme toi.

Que mon cœur, dans lui-même et dans sa propre estime
Trouvant un juge austère et jamais corrompu,
Redoute moins l'enfer qu'il n'abhorre le crime,
Désire moins le Ciel qu'il n'aime la Vertu!

Loin de moi cette erreur impie
Qui méconnoît tes dons, qui tremble d'en jouir.
C'est toi qui rassemblas les plaisirs sur ma vie;
Les goûter, c'est payer tes soins, c'est t'obéir.

Mais je ne croirai point que ta munificence
A ce globe où je rampe ait borné ses effets;
Qu'errans autour de moi dans l'étendue immense,
Mille mondes en vain appellent tes bienfaits.

Que jamais mon orgueil usurpant ton tonnerre
Ne s'arroge le droit d'en diriger les coups,
De lancer l'anathême et de juger la terre,
Interprète ignorant de ton secret courroux.

---

mais qui pour l'énergie, l'onction et la fidélité ne peut être comparée à celle-ci, où M. *Turgot* exprimait le sentiment religieux de son auteur et le sien.

Digitized by Google

Si je marche dans la justice,
Jusqu'au terme affermis mes pas;
Si j'ai pû m'égarer dans les sentiers du vice,
Montres-moi le chemin que je ne connois pas.

Quelques biens qu'à mes yeux refuse ta sagesse
Ou que verse sur moi ta libéralité,
Du murmure insolent préserve ma foiblesse
Et défends ma raison contre la vanité.

Si tu m'as vu sensible au malheur de mes frères,
Prêter à leurs défauts un voile officieux,
Adoucis à ton tour tes jugemens sévères:
Sois indulgent pour moi, si je le fus pour eux.

Je connois mon néant, mais je suis ton ouvrage:
Quel que soit aujourd'hui mon sort,
Sois mon appui, mon guide, et soutiens mon courage
Ou dans la vie, ou dans la mort.

Donne-moi le nécessaire,
La subsistance et la paix.
Si de tant d'autres biens quelqu'un m'est salutaire,
Tu le sais, tu peux tout; j'adore et je me tais.

Ton temple est l'immensité même;
Tes autels sont le ciel, et la terre et les mers.
Chœurs des Êtres, chantez votre Maître suprême:
Éclate, hymne éternel, ordre de l'Univers.

Digitized by Google

AUTRE PRIÈRE UNIVERSELLE

DE CLÉANTHE,

PHILOSOPHE STOÏCIEN,

A JUPITER (2).

Père et maître des Dieux, auteur de la Nature,
Jupiter, ô sagesse, ô loi sublime et pure!
Unité souveraine à qui tous les mortels
Sous mille noms divers élèvent des autels;
Je t'adore. — Nos cœurs te doivent leur hommage:
Nous sommes tes enfans, ton ombre, ton image;
Et tout ce qui respire, animé par tes mains,
A célébrer ta gloire invite les humains.

Béni sois à jamais! ma voix reconnoissante
Consacre ses accens à ta bonté puissante.

Tu régis l'Univers: ce tout illimité
Que renferme la terre en son immensité,
Ce tout harmonieux émané de toi-même,

---

(2) Elle paraît avoir donné à Pope l'idée et le désir de composer la sienne. Elle a été traduite du grec en prose par M. *de Bougainville,* de l'Académie Française et de celle des Belles-Lettres.

Digitized by Google

S'applaudit d'obéir à ton ordre suprême :
Ton souffle intelligent circule en ce grand corps ;
En féconde la masse, en meut tous les ressorts.
La foudre étincelante, en ta main redoutable
Porte un effroi vengeur dans l'âme du coupable.
Présent à tous les tems, tu remplis tous les lieux,
La Terre, l'Océan, le Ciel, t'offre à mes yeux.
Tout dérive de toi ! — J'en excepte nos vices,
Nos injustes projets, nos fureurs, nos caprices.

Par toi l'ordre naquit du Cahos étonné,
Chaque être prit le rang par toi seul assigné;
Par toi des Elémens la discorde est bannie,
Et des biens et des maux la constante harmonie,
Les enchaînant entre eux par un secret lien,
Forme de leur accord un monde où tout est bien.
L'homme insensé, qu'aveugle un jour perfide et sombre,
Cherche partout ce bien, et n'en saisit que l'ombre.
Ta loi seule, ta loi vrai flambeau des humains
De la félicité leur montre les chemins.

Mais l'un dort inutile au sein de la paresse,
L'autre boit de Vénus la coupe enchanteresse;
De la soif des grandeurs un autre est dévoré
Ou sèche auprès de l'or dont il est altéré.

Grand Dieu, Père du jour et Maître du tonnerre,
Du crime et de l'erreur daignes purger la terre;
Affranchis la raison du joug de ses Tyrans;

Digitized by Google

Parles, fais entrevoir aux mortels ignorans
Des éternelles lois le plan sage et sublime.

Puisse alors de nos cœurs le concert unanime
Te rendre un pur hommage égal à tes bienfaits,
Et digne enfin de toi, s'il peut l'être jamais!

Ame de l'Univers, Dieu, par qui tout respire,
Qu'à célébrer ton nom le monde entier conspire!
Que la terre à l'envi s'unisse avec les Cieux,
C'est le devoir de l'homme et le bonheur des Dieux!

Digitized by Google

TRADUCTIONS DE VIRGILE.

Une des qualités qui attachaient le plus à M. *Turgot* ceux qui avaient le bonheur de vivre dans son intimité, était le zêle actif et généreux avec lequel il s'occupait des travaux et de la gloire de ses amis.

Lorsque l'un ou l'autre d'entre eux avait entrepris un ouvrage digne d'estime, M. *Turgot* se dérobait à lui-même un tems précieux pour donner des conseils exposés avec une véritable affection, appuyés de raisons souvent très-développées, et soutenus par des exemples ordinairement plus puissans encore que les raisons.

Il aimait beaucoup l'*Abbé de Lille*, aussi aimable en effet par son caractère heureux, sensible et naïf, que justement célèbre par sa versification brillante et vivement frappée. Il le croyait surtout propre à traduire *Pope*. Mais l'Abbé a bien fait de s'opiniâtrer à *Virgile*, car sans cela que de beaux vers nous aurions perdus!

Tout en admirant les premiers morceaux que M. l'*Abbé de Lille* avait traduit de ce grand poëte, et qu'on commmençait à lire en société, M. *Turgot* y aurait voulu moins d'éclat, une littéralité plus habituelle et quelquefois moins re-

Digitized by Google

cherchée, plus de simplicité, un travail moins apparent, un plus doux abandon.

C'est afin d'indiquer dans quel esprit il eut désiré que les *Géorgiques*, qui n'étaient encore traduites qu'en partie, le fussent d'un bout à l'autre, qu'il avait fait et donné à *Virgilius de Lille*, sur le premier, le second et le quatrième chant, les essais que nous allons faire connaître.

L'ami auquel ils étaient destinés ne sera point fâché qu'on ait conservé ce monument de l'estime et de l'attachement qu'il inspirait dès sa jeunesse à un si grand homme. Ils n'ont été communiqués dans le tems qu'au très-petit nombre d'autres amis pour qui M. Turgot voulait bien n'avoir rien de caché.

On verra que M. l'Abbé *de Lille* a cru pouvoir en adopter plusieurs vers, qui ne lui ont donc pas été proposés inutilement; et qu'il a dans d'autres endroits donné à sa Traduction une précision, une sévérité encore plus grandes, aussi naturelles que celles qui lui étaient recommandées.

M. *Turgot* ne pouvait supporter que l'on traduisit les poëtes en prose. Ces prétendues traductions lui causaient un dégoût insurmontable. Il disait que les meilleures n'étaient, ne pouvaient

Digitized by Google

être que des *interprétations*, que les autres étaient des assassinats. Mais il exigeait qu'en traduisant en vers des Poëmes, on ne composât pas un autre Poëme que celui dont on s'occupait. Il voulait qu'on fût plus fidèle à la pensée et à l'expression de l'auteur que ne l'étaient, que ne l'avaient été jusqu'alors, les prosateurs qui s'étaient hasardés à translater des vers de cette manière réfrigérante.

Ces principes ont fondé une école. Les Traductions d'une scrupuleuse exactitude, et cependant en vers harmonieux, qui ont été publiées dans ces derniers tems, en sont l'heureux fruit.

Quant aux essais que M. *Turgot* a offerts à M. l'*Abbé de Lille*, pour lui seul, ils doivent moins être regardés sous l'aspect qu'ils présentent de cinq cents vers de Virgile traduits avec élégance et pureté, que sous celui d'une anecdote assez curieuse relative à la traduction des Géorgiques.

Il nous semble que cette anecdote honore également le Poëte philosophe et Homme d'État qui donnait avec la plus grande bienveillance des conseils utiles, et l'autre Poëte, qui joignant au talent le plus distingué une modestie encore plus rare, recevait ces conseils avec reconnaissance.

Digitized by Google

GEORGICON.

LIBER PRIMUS.

Quid faciat lætas segetes; quo sidere terram
Vertere, Mæcenas, ulmisque adjungere vites,
Conveniat; quæ cura boum, qui cultus habendo
Sit pecori; atque apibus quanta experientia parcis;
Hinc canere incipiam. — Vos, ô clarissima mundi
Lumina, labentem cœlo quæ ducitis annum;
Liber, et alma Ceres, vestro si munere tellus
Chaoniam pingui glandem mutavit aristâ,
Poculaque inventis Acheloïa miscuit uvis;
Et vos, agrestum præsentia numina, Fauni,
Ferte simul Faunique pedem, Dryadesque puellæ:
Munera vestra cano. Tuque ô, cui prima frementem
Fudit equum magno tellus percussa tridenti,
Neptune; et cultor nemorum, cui pinguia Ceæ
Ter centum nivei tondent dumeta juvenci;
Ipse, nemus linquens patrium saltusque Lycæi,
Pan, ovium custos, tua si tibi Mænala curæ
Adsis; ô Tegeæe, favens, oleæque Minerva
Inventrix; uncique puer monstrator aratri;
Et teneram ab radice ferens, Silvane, cupressum;

Digitized by Google

GÉORGIQUES.

CHANT PREMIER.

Mécène, tu le veux, et ma muse champêtre
Va chanter les moissons, et quel art les fait naître;
Quel astre doit briller sur les sillons nouveaux.
Elle peindra la vigne embrassant les ormeaux,
Et les troupeaux foulant les fleurs de la prairie;
L'abeille enfin, ses mœurs, son utile industrie.
Flambeaux majestueux, vous qui du haut des airs
Conduisez les saisons, éclairez l'Univers!
Secourable Cérès, Dieu joyeux de la Treille,
Dont les riches épis et la grappe vermeille
Ont jauni les guérêts, embelli les coteaux,
Remplacé le gland vil, teint le cristal des eaux!
Vous, Nymphes, Égipans, troupe jeune et riante!
Dieux champêtres! ce sont vos bienfaits que je chante.
Toi qui frappant le sol, fis d'un coup de trident,
S'élancer le coursier impétueux, ardent,
Dieu des mers! Toi, Berger, qui régis les bocages,
Et dont les taureaux blancs tondent les gras herbages
De la fertile Cée! Et toi qui sous tes loix
Tiens brebis et Pasteurs, Pan, accours à ma voix!
Minerve, toi par qui l'olive fut connue!
Enfant, dont le génie inventa la charrue
Et qui nous enseignas à fendre les guérets!
Sylvain, toi dont le sceptre est un jeune cyprès!

Digitized by Google

Dique Deæque omnes, studium quibus arva tueri,
Quique novas alitis non ullo semine fruges,
Quique satis largum cœlo demittitis imbrem.

Tuque adeo, quem mox quæ sint habitura Deorum
Concilia, incertum est; urbesne invisere, Cæsar,
Terrarumque velis curam? et te maximus orbis
Auctorem frugum tempestatumque potentem
Accipiat, cingens maternâ tempora myrto?
An Deus immensi venias maris, ac tua nautæ
Numina sola colant? tibi serviat ultima Thule;
Teque sibi generum Thetis emat omnibus undis.
Anne novum tardis sidus te mensibus addas,
Quà locus Erigonem inter Chelasque sequentes
Panditur? ipse tibi jam brachia contrahit ardens
Scorpius, et cœli justâ plus parte relinquit:
Quidquid eris (nam te ne sperent tartara regem,
Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido,
Quamvis elysios miretur Græcia campos,
Nec repetita sequi curet Proserpina matrem),
Da facilem cursum, atque audacibus annue cœptis;
Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes,
Ingredere, et votis jam nunc assuesce vocari.

Vere novo, gelidus canis quum montibus humor
Liquitur, et zephyro putris se gleba resolvit,
Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro

Digitized by Google

Vous tous, Dieux bienfaisans, Déesses protectrices,
Qui nourrissez les grains semés sous vos auspices,
Qui des célestes eaux abreuvez les sillons,
Présidez à mes vers, ainsi qu'à nos moissons !
Et toi qu'attend le Ciel, et que la terre adore,
Ton rang parmi les Dieux est indécis encore,
César. Le front paré du myrte maternel,
Voudras-tu des saisons régler l'ordre éternel ?
Arbitre des humains, donner des loix aux villes,
Et couvrir de moissons les campagnes fertiles ?
Aimes-tu mieux, objet des vœux des matelots,
Commander à l'orage et régner sur les flots ?
Thétis t'attend pour gendre en ses grottes profondes,
Et croit dans son transport que l'Empire des ondes
Est un trop foible prix pour un si grand honneur.
Aux astres voudrois-tu disputer de splendeur ?
Le scorpion brûlant déjà loin d'Érigone,
S'écarte, se ressère et fait place à ton trône.
De ton choix que l'Enfer soit pourtant excepté !
D'un Empire pareil serois-tu donc flatté ?
Non : vainement la Grèce a chanté l'Élysée :
Vainement par le temps Proserpine appaisée,
Dans les bras de Pluton, sans courroux, sans regrets,
Oublie et la Sicile, et le jour, et Cérès.
Sous mes pas cependant applanis la carrière ;
Plains de nos Laboureurs la routine grossière,
Et propice aux leçons que je dicte pour eux,
Commence dès ce jour à recevoir des vœux !
Quand la neige, au printems, du sommet des montagnes
S'écoule et va se perdre au loin dans les campagnes,
Quand la glèbe s'entrouvre au souffle du Zéphir,
Que le bœuf sous le joug recommence à gémir ;

Digitized by Google

Ingemere, et sulco attritus splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit;
Illius immensæ ruperunt horrea messes.
At priùs ignotum ferro quàm scindimus æquor,
Ventos et varium cœli prædiscere morem
Cura sit, ac patrios cultusque habitusque locorum;
Et quid quæque ferat regio, et quid quæque recuset.
Hìc segetes, illic veniunt feliciùs uvæ;
Arborei fœtus alibi, atque injussa virescunt
Gramina. Nonne vides, croceos ut Tmolus odores,
India mittit ebur, molles sua thura Sabæi,
At Chalybes nudi ferrum, virosaque Pontus
Castorea, Eliadum palmas Epirus equarum?
Continuò has leges æternaque fœdera certis
Imposuit natura locis, quo tempore primùm
Deucalion vacuum lapides jactavit in orbem,
Unde homines nati, durum genus. Ergo age, terræ
Pingue solum, primis extemplo à mensibus anni,
Fortes invertant tauri, glebasque jacentes
Pulverulenta coquat maturis solibus æstas;
At, si non fuerit tellus fœcunda, sub ipsum
Arcturum tenui sat erit suspendere sulco:
Illic, officiant lætis ne frugibus herbæ;
Hìc, sterilem exiguus ne deserat humor arenam.
Alternis idem tonsas cessare novales,
Digitized by Google

Dans l'argile enfoncé que le soc se dérouille!
Si vous voulez qu'un jour une riche dépouille
Surpasse vos vœux même, avides Laboureurs,
Que deux fois les frimats, que deux fois les chaleurs
Pénètrent vos sillons: votre récolte immense
Chargera vos greniers rompans sous l'abondance.
Ne vous exposez pas à travailler en vain:
Avant tout observez, connoissez le terrein,
Les vents, l'aspect des lieux, l'air, les eaux, la culture,
L'usage du canton, les plantes, leur nature.
Ici les grains, ailleurs la vigne réussit:
A l'ombre des vergers, plus loin, l'herbe fleurit;
Le Tmole du safran nous donne l'ambroisie:
L'ivoire vient de l'Inde et l'encens d'Arabie.
Au Pont naît le Castor et son suif odorant:
Le Calibe aux bras nuds forge l'acier brûlant;
L'Épire enfin nourrit ces fameuses cavales
Qui dans l'Élide encor n'ont point eu de rivales.
Nul n'a tout. Cette loi qu'imposèrent les Dieux
Embrasse tous les tems, s'étend à tous les lieux;
Depuis qu'échappés seuls aux ravages de l'onde,
Deucalion, Pyrrha, pour repeupler le monde,
Lancèrent ces cailloux dont les hommes sont nés
Aux pénibles travaux en naissant condamnés.
Avez-vous donc un sol gras, ductile, tenace?
Qu'un robuste attelage en rompe la surface!
Hâtez-vous: que bientôt le soleil dans son cours,
Amollissant la glèbe, achève vos labours!
Que l'été par ses feux la pénètre, la brise.
Dans un terrein moins gras, qu'au retour de la bise
Le soc rasant la plaine ouvre un sillon léger.
Là vous redoutez l'herbe et son luxe étranger;

Digitized by Google

Et segnem patiere situ durescere campum;
Aut ibi flava seres, mutato sidere, farra,
Unde priùs lætum siliquâ quassante legumen,
Aut tenues fœtus viciæ, tristisque lupini
Sustuleris fragiles calamos silvamque sonantem:
Urit enim lini campum seges, urit avenæ,
Urunt lethæo perfusa papavera somno.
Sed tamen alternis facilis labor; arida tantùm
Ne saturare fimo pingui pudeat sola, neve
Effœtos cinerem immundum jactare per agros.
Sic quoque mutatis requiescunt fœtibus arva;
Nec nulla interea est inaratæ gratia terræ.

Sæpè etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis:
Sive inde occultas vires, et pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor;
Seu plures calor ille vias et cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quà succus in herbas;
Seu durat magis, et venas astringit hiantes,
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

Multùm adeo rastris glebas qui frangit inertes,
Vimineasque trahit crates, juvat arva; neque illum
Flava Ceres alto nequidquam spectat olympo;

Ici

Digitized by Google

Ici trop de labours dissipant la rosée
Priveroient de son suc votre terre épuisée.
Ne la fatiguez pas par d'éternels travaux :
Laissez-la se mûrir dans le sein du repos,
Ou bien demandez-lui d'autres grains, d'autres plantes.
Le pois retentissant dans ses cosses tremblantes,
Ou le triste lupin, souvent avec succès
Ont préparé la terre au froment de Cérès.
L'avoine épuise un champ; le lin brûle et dévore,
Et le pavot funèbre est plus nuisible encore.
Mais tout peut réussir si tout vient à son tour,
Si l'engrais enterré par un profond labour
A nourri de ses sucs une arène infertile,
Si la cendre ameublit et réchauffe l'argile.
La terre ainsi varie ou suspend ses bienfaits,
Et son repos encore enrichit vos guérets.
La flamme qui pétille en brûlant la fougère
Peut aussi ranimer une terre légère;
Soit qu'en effet le feu communique au terrein
Quelque principe actif, quelque secret levain;
Soit qu'il épure ou chasse une humeur superflue,
Qu'il ouvre ces conduits où coule, où s'atténue
Ce suc, cet aliment apporté par les eaux
Que pompent autour d'eux les jeunes végétaux;
Soit que de ses ardeurs la terre pénétrée,
Dans son sein moins poreux donne un peu moins entrée
A la pluie, aux frimats, au soleil dévorant,
Aux vents fougueux, au froid qui brûle en déchirant.
Voyez ce Laboureur qui dans son champ s'exerce
A diviser, à rompre, à briser sous la herse
Une glèbe long-tems rebelle à ses efforts :
Cérès du haut des Cieux lui promet ses trésors,

Digitized by Google

Et qui, proscisso quæ suscitat æquore terga,
Rursus in obliquum verso perrumpit aratro,
Exercetque frequens tellurem, atque imperat arvis.

Humida solstitia atque hiemes orate serenas,
Agricolæ; hiberno lætissima pulvera farra,
Lætus ager: nullo tantùm se Mysia cultu
Jactat, et ipsa suas mirantur Gargara messes.

Quid dicam, jacto qui semine cominus arva
Insequitur, cumulosque ruit malè pinguis arenæ?
Deinde satis fluvium inducit rivosque sequentes,
Et, quum exustus ager morientibus æstuat herbis,
Ecce supercilio clivosi tramitis undam
Elicit? illa cadens raucum per levia murmur
Saxa ciet, scatebrisque arentia temperat arva.
Quid, qui, ne gravidis procumbat culmus aristis,
Luxuriem segetum tenerâ depascit in herbâ,
Quum primùm sulcos æquant sata? quique paludis
Collectum humorem bibulâ deducit arenâ?
Præsertim insertis si mensibus amnis abundans
Exit, et obducto latè tenet omnia limo,
Unde cavæ tepido sudant humore lacunæ?

Nec tamen, hæc quum sint hominumque boumque labores
Versando terram experti, nihil improbus anser,
Strymoniæque grues, et amaris intuba fibris,

Digitized by Google

Et sourit à celui qui croisant en équerre
Ses labours, ameublit et sait dompter la terre.
Laboureurs, demandez un hiver sec aux Dieux!
Un hiver sec suivi d'un été pluvieux
Est le gage assuré d'une heureuse abondance:
Le Misien content dans sa vaste opulence
D'épis aussi nombreux ne s'est jamais vanté,
Et Gargare est moins fier de sa fécondité.
Oublierois-je celui dont l'active prudence,
Lorsqu'en son sein la terre a reçu la semence,
La recouvre en brisant un sol compact et dur;
Puis d'un ruisseau voisin dérive un crystal pur,
Partage en cent canaux ses nappes argentines,
Et des germes naissans humecte les racines :
Ou quand l'herbe languit dans les sillons brûlans,
Du penchant d'un coteau fait couler sur les champs
Une source qui roule avec un doux murmure,
Et va dans les guérets ranimer la verdure.
Ce Laboureur qui craint que ses bleds trop nourris
Ne versent accablés sous le poids des épis,
Y conduit ses moutons, quand l'herbe plus touffue
Commence à dérober les sillons à la vue.
Cet autre étanche l'eau d'un sol marécageux ;
Il redouble d'ardeur quand les mois orageux
Des fleuves soulevés ont rompu les barrières,
Et d'un impur limon rempli ces fondrières
D'où s'élève une épaisse et noire exhalaison.
Mortels, en vain le bœuf pressé de l'aiguillon
A secondé vos soins et vos efforts pénibles:
Tout n'est pas fait. Craignez que des plantes nuisibles,
Qu'un ombrage importun, que d'avides oiseaux
Ne viennent vous ravir le fruit de vos travaux.

Digitized by Google

Officiunt, aut umbra nocet. Pater ipse colendi
Haud facilem esse viam voluit: primusque per artem
Movit agros, curis acuens mortalia corda,
Nec torpere gravi passus sua regna veterno.

Ante Jovem nulli subigebant arva coloni;
Nec signare quidem aut partiri limite campum
Fas erat; in medium quærebant; ipsaque tellus
Omnia liberiùs, nullo poscente, ferebat.
Ille malum virus serpentibus addidit atris,
Prædarique lupos jussit, pontumque moveri;
Mellaque decussit foliis, ignemque removit,
Et passim rivis currentia vina repressit;
Ut varias usus meditando extunderet artes
Paulatim, et sulcis frumenti quæreret herbam;
Ut silicis venis abstrusum excuderet ignem.
Tunc alnos primùm fluvii sensere cavatas;
Navita tum stellis numeros et nomina fecit,
Pleïadas, Hyadas, claramque Lycaonis Arcton:
Tum laqueis captare feras, et fallere visco,
Inventum, et magnos canibus circumdare saltus;
Atque alius latum fundâ jam verberat amnem,
Alta petens; pelagoque alius trahit humida lina.
Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ;
(Nam primi cuneis scindebant fissile lignum:)
Tum variæ venêre artes; labor omnia vincit

Digitized by Google

Jupiter a voulu que la nature humaine
Méritât l'abondance et n'obtînt rien sans peine;
Que pour bannir la molle et lâche oisiveté,
L'homme par le besoin fût sans cesse excité.
Avant ce Dieu, les champs sans borne et sans culture
Ne connoissoient encor ni maître, ni clôture:
La terre étoit commune, et libre dans ses dons,
Sans qu'on les demandât prodiguoit ses moissons.
Mais d'un poison funeste il arma la vipère;
Le loup reçut de lui son instinct sanguinaire;
Il déchaîna les vents, troubla l'onde et le ciel,
Défendit aux forêts de distiller le miel,
Emprisonna le feu; fit tarir ces fontaines
D'où le vin serpentoit en ruisseaux dans les plaines.
L'homme alors observant, combinant les hazards,
S'essayant par degrés, chercha, trouva les arts.
Il traça les sillons, arracha la bruyère,
Et fit jaillir le feu renfermé dans la pierre.
  Bientôt l'aune creusé pressa le sein des flots:
L'Ourse du haut des cieux guida les Matelots;
On nomma par leurs noms, on compta les étoiles;
Le Chasseur enferma la biche dans ses toiles,
Les chiens dans les halliers fondirent à sa voix;
La glu devint fatale au peuple ailé des bois;
Sous les flots transparens les filets s'étendirent
Et les poissons trompés à l'hameçon mordirent.
Enfin le fer parut. La scie aigüe alors
Vint remplacer les coins et divisa les corps.
Tout fut possible à l'art, au travail, au génie,
A la nécessité, mère de l'industrie.
  Cérès du labourage enseigna les secrets,
Quand, l'arboise et le gland manquant dans les forêts,

Digitized by Google

Improbus, et duris urgens in rebus egestas.

Prima Ceres ferro mortales vertere terram
Instituit, quum jam glandes atque arbuta sacræ
Deficerent silvæ, et victum Dodona negaret.
Mox et frumentis labor additus; ut mala culmos
Esset rubigo, segnisque horreret in arvis
Carduus: intereunt segetes; subit aspera silva,
Lappæque tribulique; interque nitentia culta
Infelix lolium et steriles dominantur avenæ.
Quod nisi et assiduis terram insectabere rastris,
Et sonitu terrebis aves, et ruris opaci
Falce premes umbras, votisque vocaveris imbrem,
Heu! magnum alterius frustrà spectabis acervum,
Concussâque famem in silvis solabere quercu.

Dicendum et quæ sint duris agrestibus arma,
Queis sine nec potuere seri, nec surgere messes.
Vomis, et inflexi primùm grave robur aratri,
Tardaque Eleusinæ matris volventia plaustra,
Tribulaque, traheæque, et iniquo pondere rastri;
Virgea præterea Celei vilisque supellex,
Arbuteæ crates, et mystica vannus Iacchi;
Omnia quæ multò antè memor provisa repones,
Si te digna manet divini gloria ruris.

Continuò in silvis magnâ vi flexa domatur

Digitized by Google

Il fallut aux humains une autre nourriture.
Que de soins a depuis exigé la culture!
La rouille vient ronger l'épi dans ses tuyaux,
Le chardon hérisser les champs. A peine éclos,
Le bled meurt; et l'ivraie et les ronces sauvages
Infestent les sillons de leurs tristes ombrages.
Veillez donc sans relâche : armez-vous de rateaux;
Effrayez par vos cris, dispersez les oiseaux:
Réprimez les buissons et leur ombre ennemie,
Et demandez aux Dieux le bienfait de la pluie;
Ou, témoin des moissons d'un plus sage voisin,
Cherchez sous quelque chêne un remède à la faim.

Je dois du Laboureur décrire ici les armes;
Armes de paix, qu'on voit, qu'on touche sans alarmes!
Comment sans leur secours semer ou recueillir.
Il faut d'une charrue avant tout vous munir;
Vous y joindrez ces chars que Cérès la première
Fit aux champs d'Eleusis rouler dans la poussière,
Le lourd rateau, la herse et le traîneau glissant;
Ces meubles que Celée avec l'osier pliant
Sut faire à peu de fraix, le crible, la corbeille,
Le van mystérieux cher au Dieu de la treille;
N'en oubliez aucun dans vos soins prévoyans
Si vous êtes sensible à l'honneur de vos champs.

Courbez un jeune ormeau pour former la charrue:
Le timon droit et rond, sur huit pieds d'étendue,
S'adapte au corps du sep: l'écart des orillons,
Aux deux côtés du soc élargit les sillons.
Le manche encor, le joug manquent à l'équipage,
Mais le tilleul léger suffit pour cet ouvrage.
Surtout d'un bois trop verd craignez de vous servir:
Laissez-le à la fumée et sécher et durcir.

Digitized by Google

In burim, et curvi formam accipit ulmus aratri.
Huic à stirpe pedes temo protentus in octo,
Binæ aures, duplici aptantur dentalia dorso.
Cæditur et tilia antè jugo levis, altaque fagus
Stivaque, quæ currus a tergo torqueat imos:
Et suspensa focis explorat robora fumus.

Possum multa tibi veterum præcepta referre,
Ni refugis, tenuesque piget cognoscere curas.

Area cumprimis ingenti æquanda cylindro,
Et vertenda manu, et cretâ solidanda tenaci,
Ne subeant herbæ, neu pulvere victa fatiscat;
Tum variæ illudant pestes: sæpè exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit;
Aut oculis capti fodêre cubilia talpæ;
Inventusque cavis bufo, et quæ plurima terræ
Monstra ferunt; populatque ingentem farris acervum
Curculio, atque inopi metuens formica senectæ.

Contemplator item, quum se nux plurima silvis
Induet in florem et ramos curvabit olentes:
Si superant fœtus, pariter frumenta sequentur,
Magnaque cum magno veniet tritura calore:
At, si luxuriâ foliorum exuberat umbra,
Nequicquam pingues paleâ teret area culmos.

Semina vidi equidem multos medicare serentes,

Digitized by Google

Il est mille autres soins qu'ont prescrit nos ancêtres;
Ne vous rebutez pas de ces détails champêtres.

De l'aire où vous voulez faire battre vos grains,
Qu'un tuf marneux et gras bien pétri sous vos mains
Affermisse le sol: qu'un rouleau l'applanisse;
Craignez l'herbe; évitez jusqu'au moindre interstice:
Que de maux s'ensuivroient! par de secrets sentiers,
Le mulot vient creuser ses maisons, ses greniers;
La taupe aveugle fouille, étend ses galeries;
D'animaux destructeurs les fentes sont remplies,
D'insectes venimeux, de crapauds, de serpens;
L'avide charenson engloutit vos fromens,
Tandis que la fourmi, craintive avec sagesse,
Amasse à vos dépens du grain pour sa vieillesse.

Observez le noyer quand la séve au printems
Fait plier sous les fleurs ses rameaux odorans:
Si l'embrion survit quand la fleur est fanée,
Vous verrez de vos grains votre aire couronnée;
Si l'excès du feuillage a desséché le fruit,
Vous verrez votre espoir sous le fléau détruit.

Au moment de semer les graines potagères,
J'ai vu, pour mieux remplir leurs cosses mensongères,
Plus d'un Cultivateur les mouiller constamment
De marc d'huile et de nitre; et j'ai vu trop souvent
La plus belle semence et la mieux préparée,
Sur un feu lent et doux de ces sucs penétrée,
Dégénérer encor, si par un choix exact
Tous les ans mis à part le grain le plus compact,
Le plus sain, le plus gros ne relevoit l'espèce.
Le tems altère tout. L'homme oppose l'adresse,
Le travail, la constance à ces arrêts du sort:

Digitized by Google

Et nitro priùs et nigrâ perfundere amurcâ,
Grandior ut fœtus siliquis fallacibus esset;
At, quamvis igni exiguo properata maderent,
Vidi lecta diù et multo spectata labore
Degenerare tamen, ni vis humana quotannis
Maxima quæque manu legeret: sic omnia fatis
In pejus ruere, ac retro sublapsa referri.
Non aliter quàm qui adverso vix flumine lembum
Remigiis subigit, si brachia fortè remisit,
Atque illum in præceps prono rapit alveus amni.

Præterea tam sunt Arcturi sidera nobis,
Hædorumque dies servandi, et lucidus Anguis,
Quàm quibus in patriam ventosa per æquora vectis
Pontus et ostriferi fauces tentantur Abydi.

Libra die somnique pares ubi fecerit horas,
Et medium luci atque umbris jam dividit orbem;
Exercete, viri, tauros; serite hordea campis,
Usque sub extremum brumæ intractabilis imbrem;
Nec non et lini segetem, et Cereale papaver,
Tempus humo tegere, et jam dudum incumbere aratris,
Dum siccâ tellure licet, dum nubila pendent.

Vere fabis satio: tum te quoque, medica, putres
Accipiunt sulci, et milio venit annua cura,
Candidus auratis aperit quum cornibus annum
Taurus, et averso cedens Canis occidit astro.

Digitized by Google

Tel un Nocher remonte un fleuve avec effort;
Mais s'il quitte la rame, et lassé de sa course,
S'il s'arrête, le flot l'entraîne sans ressource.
Observons les retours d'Arcture et des Chevreaux
Avec autant de soin que ceux qui sur les eaux
Affrontent les fureurs de l'élément perfide
Et les flots blanchissans dans les détroits d'Abyde.
Quand la Balance aux nuits égalera les jours,
Attelez vos taureaux et pressez vos labours:
De l'orge à vos sillons confiez la semence,
Jusqu'au tems intraitable où la brume commence:
Semez aussi le lin, les pavots de Cérès:
Qu'incessamment le soc retourne vos guérets
Quand tout est sec encor. Prévenez les tempêtes,
Amis, et ces torrens suspendus sur vos têtes.
On sème après l'hiver la fève et les sainfoins:
Le millet tous les ans réclame aussi nos soins
Quand le taureau vers nous ramenant l'œil du monde
Lui rouvre des saisons la carrière féconde;
Quand cédant au soleil l'éclatant Anubis
Voit ses feux effacés et ses honneurs flétris,
Préférez-vous des blés les moissons nourrissantes,
Et d'une mer d'épis les ondes jaunissantes?
Attendez pour semer que les filles d'Atlas
Loin de l'astre du jour précipitent leurs pas,
Et que dans ses rayons la Couronne plongée
Reparoisse à vos yeux brillante et dégagée:
Jusques-là gardez-vous de livrer aux sillons
Tout l'espoir de l'année et l'honneur des moissons.
J'ai vu semer plutôt; mais l'épi sans substance
Du triste moissonneur a trompé l'espérance.
Daignez-vous cultiver ou le haricot vil,

Digitized by Google

At si triticeam in messem robustaque farra
Exercebis humum, solisque instabis aristis;
Antè tibi Eoæ Atlantides abscondantur,
Gnosiaque ardentis decedat stella Coronæ,
Debita quàm sulcis committas semina, quàmque
Invitæ properes anni spem credere terræ.
Multi ante occasum Maiæ cœpere: sed illos
Exspectata seges vanis elusit aristis.

Si verò viciamque seres vilemque faselum,
Nec pelusiacæ curam aspernabere lentis;
Haud obscura cadens mittet tibi signa Bootes:
Incipe, et ad medias sementem extende pruinas.

Idcircò certis dimensum partibus orbem
Per duodena regit mundi sol aureus astra.
Quinque tenent cœlum zonæ; quarum una corusco
Semper sole rubens et torrida semper ab igni:
Quam circum extremæ dextrâ levâque trahuntur
Cæruleâ glacie concretæ atque imbribus atris:
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ divûm; via secta per ambas,
Obliquus quâ se signorum verteret ordo.
Mundus, ut ad Scythiam Rhipæasque arduus arces
Consurgit, premitur Libyæ devexus in austros.
Hic vertex nobis semper sublimis: at illum
Sub pedibus Styx atra videt, Manesque profundi.

Digitized by Google

Ou la lentille née aux bords fangeux du Nil ?
Que le coucher d'Arcture à semer vous décide :
Semez malgré la pluie, et dans la terre humide.
Réglant du haut des cieux l'ordre de vos travaux
Le soleil y parcourt douze signes égaux,
Tour à tour inondés des flots de sa lumière.
Cinq zones embrassant la sphère toute entière,
Distinguent les climats par leurs divisions.
L'une que le soleil brûle de ses rayons,
Toujours en feu, languit desséchée, inféconde ;
Tandis qu'à droite, à gauche, aux deux bornes du monde,
Règnent d'épais brouillards, des glaçons éternels.
Entre ces deux excès les malheureux mortels
Peuvent se partager deux zones moins stériles
Que la bonté des Dieux leur laissa pour asiles.
Le cercle des saisons oblique en son contour
Les atteint toutes deux et les fuit tour à tour.
Le ciel s'élève en ceintre au Nord sur la Scythie,
Il s'abaisse au Midi vers l'ardente Lybie.
Un des Pôles toujours fixe au sommet des cieux,
Sur nos têtes domine et frappe seul nos yeux :
L'autre est caché pour nous, et la foule des ombres
Le contemple à ses pieds dans les royaumes sombres
Ici, tel qu'un grand fleuve en son cours sinueux,
Le céleste dragon de ses plis tortueux
Environne en fuyant, presse l'une et l'autre ourse
Qui dans leur cercle étroit fidèles à leur course
Jamais dans l'Océan n'ont mouillé leurs flambeaux.
Là le silence morne et le froid des tombeaux
Habitent pour toujours : d'éternelles ténèbres
Couvrent ces lieux déserts de leurs crêpes funèbres.
On le dit. Mais qui sait si poursuivant son cours

Digitized by Google

Maximus hic flexu sinuoso elabitur Anguis
Circùm, perque duas in morem fluminis Arctos,
Arctos oceani metuentes æquore tingui:
Illic, ut perhibent, aut intempesta silet nox
Semper, et obtentâ densentur nocte tenebræ;
Aut redit à nobis Aurora, diemque reducit;
Nosque ubi primus equis Oriens afflavit anhelis,
Illic sera rubens accendit lumina Vesper.

Hinc tempestates dubio prædiscere cœlo
Possumus: hinc messisque diem, tempusque serendi;
Et quando infidum remis impellere marmor
Conveniat: quando armatas deducere classes,
Aut tempestivam silvis evertere pinum.
Nec frustra signorum obitus speculamur et ortus,
Temporibusque parem diversis quatuor annum.

Frigidus agricolam si quando continet imber,
Multa, forent quæ mox cœlo properanda sereno,
Maturare datur: durum procudit arator
Vomeris obtusi dentem; cavat arbore lintres;
Aut pecori signum, aut numeros impressit acervis.
Exacuunt alii vallos furcasque bicornes,
Atque Amerina parant lentæ retinacula viti:
Nunc facilis rubeâ texatur fiscina virgâ;
Nunc torrete igni fruges, nunc frangite saxo.

Quippe etiam festis quædam exercere diebus

Digitized by Google

L'aurore en nous quittant n'annonce pas leurs jours ?
Qui sait, quand les coursiers du Dieu de la lumière,
Des portes du matin franchissant la barrière,
De leurs naseaux brûlans soufflent pour nous les feux,
Si l'éclat d'un beau soir ne brille pas pour eux ?

Qui connoît bien le ciel voit avec assurance
Quand on peut sur ses champs répandre la semence,
Quand on doit moissonner, quand la rame à la main
On peut raser des flots le cristal incertain,
Quand on doit envoyer les flottes pour combattre;
Ou choisir dans les bois un vieux pin pour l'abattre.
Des célestes flambeaux observez donc le cours
Et des quatre saisons la marche et les retours.

Le laboureur chez lui retenu par l'orage
N'y sera point oisif. Il est plus d'un ouvrage
Qu'en des jours plus sereins il lui faudroit hâter
Et qu'à loisir il peut d'avance exécuter.
Rendre au soc émoussé le tranchant nécessaire,
Creuser dans un tronc d'arbre un barque légère,
De ses blés mesurés distinguer les monceaux,
Tailler des pieux, compter et marquer ses agneaux;
Que d'objets à remplir ! Pour soutenir vos treilles,
Faites-moi des liens : tressez-moi des corbeilles;
Faites prendre à l'osier cent formes sous vos mains.
Torréfiez alors, broyez alors vos grains.

Dans ces jours même aux Dieux consacrés par nos pères
Le tems a ses emplois. Les lois les plus sévères
N'ont jamais défendu de dériver des eaux,
D'enfermer un semis nouvellement éclos.
On peut tendre aux oiseaux un trébuchet perfide,
Ou baigner ses brebis dans un courant limpide;
Le villageois alors guide les pas pesans

Digitized by Google

Fas et jura sinunt. Rivos deducere nulla
Relligio vetuit, segeti prætendere sæpem,
Insidias avibus moliri, incendere vepres,
Balantumque gregem fluvio mersare salubri.
Sæpè oleo tardi costas agitator aselli
Vilibus aut onerat pomis; lapidemque revertens
Incusum, aut atræ massam picis, urbe reportat.

Ipsa dies alios alio dedit ordine Luna
Felices operum. Quintam fuge: pallidus Orcus,
Eumenidesque satæ; tum partu Terra nefando
Cœumque Iapetumque creat, sævumque Typhœa,
Et conjuratos cœlum rescindere fratres:
Ter sunt conati imponere Pelio Ossam
Scilicet, atque Ossæ frondosum involvere Olympum;
Ter Pater extructos disjecit fulmine montes.
Septima post decimam felix, et ponere vitem,
Et prensos domitare boves, et licia telæ
Addere: nona fugæ melior, contraria furtis.

Multa adeo gelidâ meliùs se nocte dedêre,
Aut quum sole novo terras irrorat Eoüs:
Nocte leves meliùs stipulæ, nocte arida prata,
Tondentur; noctis lentus non deficit humor.
Et quidam seros hiberni ad luminis ignes
Pervigilat, ferroque faces inspicat acuto:
Interea longum cantu solata laborem,

L'un

Digitized by Google

D'un âne chargé d'huile ou des fruits de ses champs,
Et sur la fin du jour il rapporte au village
Une meule, ou la poix utile à son ménage.
  La Lune vous indique, inégale en son cours,
Pour les travaux divers les bons, les mauvais jours.
Evitez le cinquième, où les Parques livides
S'élancèrent du styx avec les Euménides;
Où la terre enfanta ces coupables Titans,
Encelade, Typhée, audacieux géans,
Qu'on vit à Jupiter disputer le tonnerre,
Et jusques dans le ciel lui déclarer la guerre.
Trois fois avec effort leur fureur entassa
Ossa sur Pélion, Olympe sur Ossa.
De sa foudre trois fois renversant ces montagnes
Le Dieu les fit au loin rouler dans les campagnes.
Le septième est heureux, le dixième encor plus;
Alors plantez vos ceps près des ormes touffus,
Des fils sur le métier disposez l'assemblage,
Ou façonnez au joug un nouvel attelage.
La clarté du neuvième utile aux voyageurs,
Favorise leur fuite, est contraire aux voleurs.
  Le sage laboureur sait profiter encore
De la fraîcheur des nuits, des larmes de l'Aurore.
La nuit on coupe mieux les chaumes attendris,
La nuit humecte l'herbe et les gazons flétris.
  L'hiver auprès du feu, veillant dans sa chaumière,
Le maître suit de l'œil, entretient la lumière,
Et taille avec le fer des torches de sapin.
Sa compagne en chantant un rustique refrain
Charme l'ennui; tandis que sa main diligente
Fait courir sur les fils la navette bruyante,
Ou d'un bout de ramée écume adroitement

Digitized by Google

Arguto conjux percurrit pectine telas,
Aut dulcis musti vulcano decoquit humorem,
Et foliis undam trepidi despumat aheni.

At rubicunda Ceres medio succiditur æstu,
Et medio tostas æstu terit area fruges.
Nudus ara, sere nudus: hiems ignava colono.

Frigoribus parto agricolæ plerumque fruuntur,
Mutuaque inter se læti convivia curant.
Invitat genialis hiems, curasque resolvit:
Ceu pressæ quum jam portum tetigêre carinæ,
Puppibus et læti nautæ imposuêre coronas.
Sed tamen et quernas glandes tum stringere tempus,
Et lauri baccas, oleamque, cruentaque myrta;
Tum gruibus pedicas et retia ponere cervis,
Auritosque sequi lepores, tum figere damas
Stupea torquentem Balearis verbera fundæ,
Quum nix alta jacet, glaciem quum flumina trudunt.

Quid tempestates autumni et sidera dicam?
Atque ubi jam breviorque dies, et mollior æstas,
Quæ vigilanda viris? vel quum ruit imbriferum ver,
Spicea jam campis quum messis inhorruit, et quum
Frumenta in viridi stipulâ lactentia turgent?
Sæpè ego, quum flavis messorem induceret arvis
Agricola, et fragili jam stringeret hordea culmo,
Omnia ventorum concurrere prœlia vidi;

Digitized by Google

Le moût qui dans l'airain, s'épaissit en bouillant.
L'été coupez vos blés : l'été battez vos gerbes,
Quand l'ardent Sirius a desséché les herbes.
L'automne, on doit semer : l'hiver, on doit jouir.
Laboureurs, c'est pour vous la saison du plaisir.
Dans de libres festins où circule la joie,
Que la sérénité sur vos fronts se déploie!
Goûtez, il en est tems, le fruit de vos travaux.
Celui qui dans le port a conduit ses vaisseaux
Sourit au souvenir des vagues mutinées,
Et couronne de fleurs ses poupes fortunées.
Cependant la jeunesse en troupe dans les bois
Court abattre les glands. On recueille à la fois
Le myrthe ensanglanté, l'olive, le genièvre.
Le chasseur à grands cris lance et poursuit le lièvre.
A la grue imprudente alors tendez vos lacs :
Que vos filets du cerf embarrassent les pas;
Que la pierre, en sifflant de la fronde échappée,
Vous livre le chevreuil ou la biche frappée,
Quand la neige s'étend et blanchit les sillons,
Quand les fleuves aux mers entraînent les glaçons.
Rappellerai-je ici l'automne, et les tempêtes,
Que le ciel inconstant rassemble sur nos têtes?
Lorsque les jours moins longs, sont aussi moins ardens,
Tremblez : tremblez encor quand l'humide printems
Fond sur les épis verts dont les bulles naissantes
Déjà s'enflent de lait sur leur tige flottantes.
J'ai vu, dans l'instant même où le cultivateur
Livroit ses champs dorés au fer du moissonneur,
Tous les vents soulevés dans leur horrible guerre,
Disperser jusqu'au chaume arraché de la terre,
Et des moissons au loin dans les airs obscurcis

Digitized by Google

Quæ gravidam latè segetem ab radicibus imis
Sublimè expulsam eruerent; ita turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes.
Sæpè etiam immensum cœlo venit agmen aquarum,
Et fœdam glomerant tempestatem imbribus atris
Collectæ ex alto nubes: ruit arduus æther,
Et pluviâ ingenti sata læta boumque labores
Diluit; implentur fossæ, et cava flumina crescunt
Cum sonitu, fervetque fretis spirantibus æquor.
Ipse Pater, mediâ nimborum in nocte, coruscâ
Fulmina molitur dextrâ; quo maxima motu
Terra tremit, fugêre feræ, et mortalia corda
Per gentes humilis stravit pavor. Ille flagranti
Aut Atho, aut Rhodopen, aut alta Ceraunia telo
Dejicit; ingeminant austri, et densissimus imber;
Nunc nemora ingenti vento, nunc littora, plangunt.

Hoc metuens, cœli menses et sidera serva,
Frigida Saturni sese quò stella receptet,
Quos ignis cœli Cyllenius erret in orbes.

Imprimis venerare Deos, atque annua magnæ
Sacra refer Cereri, lætis operatus in herbis,
Extremæ sub casum hiemis, jam vere sereno.
Tunc pingues agni, et tunc mollissima vina,
Tunc somni dulces, densæque in montibus umbræ.
Cuncta tibi Cererem pubes agrestis adoret,

Digitized by Google

Lancer en tourbillon les fragiles débris.
  Souvent de toutes parts d'innombrables nuages
Étendent leurs flancs noirs gonflés d'épais orages,
Et versent tout à coup un immense amas d'eaux :
Le ciel fond en torrens. Les bœufs et leurs travaux,
Les trésors des guérets sont noyés sous les ondes;
Tout déborde : les lacs, les rivières profondes,
Qui roulant à grand bruit jusqu'aux gouffres amers
Font reculer du choc et bouillonner les mers.
  Le Roi des Dieux lui-même, assis sur la tempête,
Balance au haut des airs sa foudre toute prête.
La terre en a tremblé jusqu'en ses fondemens;
Les animaux ont fui : des peuples pâlissans
Les cœurs sont consternés d'effroi. Le Dieu terrible
Frappe d'un trait brûlant la cime inaccessible
De Rhodope ou d'Athos; les vents plus irrités
Déchirent l'air : l'eau tombe à flots précipités.
De sifflemens aigus les forêts retentissent,
Et les rives au loin, les montagnes gémissent.
  Veillez donc. Observez les astres et les tems,
Le cours du froid Saturne et ses longs mouvemens.
Etudiez Mercure, et sachez où s'égare
Son flambeau rayonnant dans son orbe bizarre.
  Avant tout honorez les Dieux. Pour vos guérets
De Cérès tous les ans implorez les bienfaits;
Préparez pour sa fête un autel de verdure,
Quand le printems revient embellir la nature;
Quand les agneaux plus gras folâtrent sur les fleurs,
Quand les vins amortis deviennent plus flatteurs:
Le sommeil est alors plus calme, et les bocages
Invitent les bergers sous les nouveaux ombrages.
Qu'à l'envi la jeunesse invoque alors Cérès:

Digitized by Google

Cui tu lacte favos, et miti dilue baccho;
Terque novas circum felix eat hostia fruges,
Omnis quam chorus et socii comitentur ovantes,
Et Cererem clamore vocent in tecta: neque antè
Falcem maturis quisquam supponat aristis,
Quàm Cereri, tortâ redimitus tempora quercu,
Det motus incompositos, et carmina dicat.
. . . .

LIBER SECUNDUS.

Hactenus arvorum cultus et sidera cœli:
Nunc te, Bacche, canam, nec nòn silvestria tecum
Virgulta et prolem tardè crescentis olivæ.

Huc, pater ô Lenæe; tuis hîc omnia plena
Muneribus, tibi pampineo gravidus autumno
Floret ager, spumat plenis vindemia labris;
Huc, pater ô Lenæe, veni; nudataque musto
Tinge novo mecum direptis crura cothurnis.

Tuque ades, inceptumque unà decurre laborem,
O decus, o famæ meritò pars maxima nostræ,
Mæcenas, pelagoque volans da vela patenti.
Non ego cuncta meis amplecti versibus opto;

Digitized by Google

Arrosez ses autels de vin vieux, de lait frais.
D'épis verts et de fleurs que la victime ornée
En pompe autour des champs trois fois soit promenée;
Le peuple en chœur la suit, et tous dans leurs maisons
Appellent à grands cris la Déesse et ses dons.
Surtout avant d'entrer dans la moisson nouvelle,
De chêne couronnés, animés d'un saint zèle,
Rendez grâce à Cérès par des chansons sans art,
Et des pas sans cadence enchaînés au hasard.
....

CHANT SECOND.

J'ai chanté les guérets et ces brillans flambeaux
Qui mesurent le tems, qui règlent les travaux.
Les treilles de Bacchus, les vergers de Pomone
Et le fruit plus tardif que Minerve nous donne,
M'occupent à leur tour. — Echauffe mes accens,
Bacchus! tout est ici rempli de tes présens :
Les coteaux parfumés de pampres se couronnent,
Dans la cuve à plein bord les flots de vin bouillonnent:
Accours, Dieu des buveurs, mets bas tes brodequins,
Et pieds nuds avec moi viens fouler tes raisins.
Et toi, par qui mon nom triomphe de l'envie,
Mécène, toi l'appui, l'ornement de ma vie,
Viens! il me sera doux de voguer avec toi
Sur l'immense Océan qui s'ouvre devant moi.
Non que je veuille ici tout embrasser, tout dire;

Digitized by Google

Non, mihi si linguæ centum sint, oraque centum,
Ferrea vox. Ades, et primi lege littoris oram;
In manibus terræ: non hîc te carmine ficto,
Atque per ambages et longa exorsa, tenebo.

Principio, arboribus varia est natura creandis:
Namque aliæ, nullis hominum cogentibus, ipsæ
Sponte suâ veniunt, camposque et flumina latè
Curva tenent; ut molle siler, lentæque genestæ,
Populus, et glaucâ canentia fronde salicta.
Pars autem posito surgunt de semine; ut altæ
Castaneæ, nemorumque Jovi quæ maxima frondet
Aesculus, atque habitæ Graiis oracula quercus:
Pullulat ab radice aliis densissima silva;
Ut cerasis, ulmisque, etiam Parnassia laurus
Parva sub ingenti matris se subjicit umbrâ.
Hos natura modos primùm dedit; his genus omne
Silvarum fruticumque viret nemorumque sacrorum.

Sunt alii quos ipse viâ sibi reperit usus.
Hic plantas tenero abscidens de corpore matrum
Deposuit sulcis; hic stirpes obruit arvo,
Quadrifidasque sudes, et acuto robore vallos:
Silvarumque aliæ pressos propaginis arcus
Expectant, et viva suâ plantaria terrâ.
Nil radicis egent aliæ; summumque putator
Haud dubitat terræ referens mandare cacumen:

Digitized by Google

Cent bouches et cent voix ne pourroient y suffire.
Navigateurs prudens nous raserons le bord,
Sans cesser de le voir, prêts à rentrer au port.
Fuyez sources d'ennui, fictions poëtiques,
Vagues et longs détours, exordes emphatiques !
Marchons au but. — Parmi tant d'arbres différens
Qui remplissent nos bois, qui décorent nos champs,
Les uns d'un sol fécond s'élevant sans culture,
Ne devant rien à l'art, mais tout à la nature,
Couvrent au loin la plaine, ou sur le bord des eaux
Suivent dans ses détours la course des ruisseaux.
Tels sont le peuplier, le genêt infertile,
Le saule cotonneux, l'osier souple et docile.

D'autres veulent des soins: il faut semer exprès
Le châtaignier, l'yeuse, et ce roi des forêts
Le chêne qu'à Dodone interroge la Grèce.

L'orme, le cerisier, le laurier du Permesse
Etendent leurs rameaux sur mille rejetons
Elevés sous leur ombre et sortis de leurs troncs.

A ces moyens long-temps nos aïeux se bornèrent.
Ainsi les bois, ainsi les vergers se peuplèrent.
Depuis, l'expérience instruisant les humains
Etendit la carrière, ouvrit d'autres chemins.
Le jet qui se forma sous l'ombre maternelle
De sa tige arraché va prospérer loin d'elle :
Des souches, des tronçons en quatre divisés,
Des échalats, des pieux par un bout aiguisés
Pompent encore la sève et donnent de l'ombrage.
Ici courbée en arc la branche se propage,
Se recouvre de terre et forme un nouveau plant;

Digitized by Google

Quin et caudicibus sectis (mirabile dictu!)
Truditur è sicco radix oleagina ligno.
Et sæpè alterius ramos impunè videmus
Vertere in alterius, mutatamque insita mala
Ferre pyrum, et prunis lapidosa rubescere corna.

Quare agite, ô, proprios generatim discite cultus,
Agricolæ, fructusque feros mollite colendo.
Neu segnes jaceant terræ: juvat Ismara baccho
Conserere, atque oleâ magnum vestire Taburnum.

Sponte suâ quæ se tollunt in luminis auras,
Infecunda quidem, sed læta et fortia surgunt:
Quippe solo natura subest. Tamen hæc quoque si quis
Inserat, aut scrobibus mandet mutata subactis,
Exuerint silvestrem animum, cultuque frequenti
In quascumque voces artes haud tarda sequentur.
. . . .

LIBER QUARTUS.

Protenus aërii mellis cœlestia dona
Exsequar: hanc etiam, Mæcenas, adspice partem.
Admiranda tibi levium spectacula rerum,
Magnanimosque duces, totiusque ex ordine gentis

Digitized by Google

Là d'un rameau tombé sous le fer du croissant,
Planté la tête en bas naît une jeune tige :
Mais le vieil olivier par un plus grand prodige
D'un éclat desséché pousse des jets nombreux.
L'arbre emprunte de l'arbre un rameau plus heureux.
Des sucs du cornouiller la prune se colore,
Et du tronc du poirier j'ai vu là pomme éclore.
Laboureurs, par un art à chaque arbre adapté
Sachez donc de leurs fruits adoucir l'âpreté.
Partagez vos travaux : point de terres oisives.
Couvrez de pampre Ismare, et Taburne d'olives.

L'arbre qui, né sans soins, s'élève en liberté,
Moins fertile, a pour lui la force et la beauté:
Sans doute alors le sol convient à sa nature.
Vous le pouvez encore soumettre à la culture:
Greffé, puis transplanté dans un fossé profond,
Nourri d'un suc plus doux, il sera plus fécond;
Et ses fruits dépouillant leur naturel sauvage
Au gré de vos désirs orneront son feuillage.
. . . .

CHANT QUATRIÈME.

Je vais chanter le miel, la cire et les abeilles.
Mécène viens encore admirer les merveilles
Qu'aux yeux de la raison offre un insecte obscur,
Un peuple entier qu'éclaire un instinct toujours sûr!
Des citoyens, des chefs, un ordre inaltérable;

Digitized by Google

Mores, et studia, et populos, et prœlia, dicam.
In tenui labor; at tenuis non gloria, si quem
Numina læva sinunt, auditque vocatus Apollo.

Principio sedes apibus statioque petenda,
Quò neque sit ventis aditus (nam pabula venti
Ferre domum prohibent), neque oves hædique petulci
Floribus insultent, aut errans bucula campo
Decutiat rorem, et surgentes atterat herbas.
Absint et picti squalentia terga lacerti
Pinguibus a stabulis, meropesque, aliæque volucres,
Et manibus Procne pectus signata cruentis:
Omnia nam latè vastant, ipsasque volantes
Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.
At liquidi fontes et stagna virentia musco
Adsint et tenuis fugiens per gramina rivus,
Palmaque vestibulum aut ingens oleaster inumbret;
Ut, quum prima novi ducent examina reges
Vere suo, ludetque favis emissa juventus,
Vicina invitet decedere ripa calori,
Obviaque hospitiis teneat frondentibus arbos.
In medium, seu stabit iners, seu profluet humor,
Transversas salices et grandia conjice saxa;
Pontibus ut crebris possint consistere, et alas
Pandere ad æstivum solem, si fortè morantes
Sparserit, aut præceps Neptuno immerserit Eurus.
Hæc circum casiæ virides, et olentia latè

Digitized by Google

Les mœurs avec les loix! Ciel sois moi favorable!
Dieu des vers, que ta flamme échauffe mes esprits!
Le sujet est léger, la gloire est d'un grand prix.

D'abord cherchez un lieu solitaire et tranquille,
Où règne le silence, où l'air soit immobile,
Où sans craindre les vents et leur souffle incertain,
L'abeille en sûreté rapporte son butin.
Chassez-en la brebis, la chèvre bondissante,
La génisse au pas lourd qui de l'herbe naissante
Fait tomber la rosée et va froissant les fleurs;
Ecartez le lézard peint de mille couleurs,
Progné teinte du sang qu'a répandu sa rage,
Et ces oiseaux sans nombre exercés au pillage
Qui saisissant en l'air nos insectes volans
Dans leurs nids affamés les portent tout vivans.

Qu'auprès de vos essaims une source d'eau pure
Forme un étang bordé de mousse et de verdure;
Qu'un clair ruisseau s'échappe à travers le gazon,
Et qu'un large platane ombrage leur maison;
Afin que lorsqu'un jour les peuplades nouvelles,
Sortiront au printems des ruches maternelles,
La fraîcheur les attire, et qu'au bord de ces eaux,
L'arbre pour les fixer leur offre ses rameaux.

Mais qu'au milieu de l'eau fugitive ou dormante
Quelque saule en travers, quelque roche pesante
Soient comme autant de ponts où, lasses de voler,
Vos mouches librement se puissent rassembler,
Et sécher au soleil leurs ailes humectées
Si le vent dans les flots les a précipitées.

Que le thym s'exhalant dans les champs d'alentour,
Que l'œillet, la lavande, embaument leur séjour:

Digitized by Google

Serpylla, et graviter spirantis copia thymbræ
Floreat; irriguumque bibant violaria fontem.

Ipsa autem, seu corticibus tibi suta cavatis,
Seu lento fuerint alvearia vimine texta,
Angustos habeant aditus: nam frigore mella
Cogit hiems, eademque calor liquefacta remittit.
Utraque vis apibus pariter metuenda: neque illæ
Nequicquam in tectis certatim tenuia cerâ
Spiramenta linunt, fucoque et floribus oras
Explent, collectumque hæc ipsa ad munera gluten
Et visco et Phrygiæ servant pice lentius Idæ.
Sæpè etiam effossis, si vera est fama, latebris
Sub terrâ fovêre larem, penitusque repertæ
Pumicibusque cavis, exesæque arboris antro.
Tu tamen et levi rimosa cubilia limo
Unge fovens circùm, et raras super injice frondes.
Neu propiùs tectis taxum sine, neve rubentes
Ure foco cancros; altæ neu crede paludi,
Aut ubi odor cœni gravis, aut ubi concava pulsu
Saxa sonant, vocisque offensa resultat imago.

Quod superest, ubi pulsam hiemem sol aureus egit
Sub terras, cœlumque estivâ luce reclusit,
Illæ continuò saltus silvasque peragrant,
Purpureosque metunt flores, et flumina libant
Summa leves. Hinc, nescio quâ dulcedine lætæ,

Digitized by Google

Errante sous les fleurs que l'onde crystaline
De l'humble violette arrose la racine.

Soit qu'un dôme d'écorce ou qu'un tissu d'osier
Forme de leur maison l'édifice grossier,
Tenez-en l'ouverture et basse et resserrée:
Au froid, à la chaleur défendez-en l'entrée.
La chaleur fond le miel que le froid durciroit;
Par l'un et l'autre excès l'abeille périroit.
Aussi la verrez-vous nuit et jour occupée,
Chercher la moindre fente à vos yeux échappée,
La remplir d'herbe sèche et l'enduire avec soin
De cire ou d'un mastic qu'elle garde au besoin;
Des forêts de l'Ida la poix est moins visqueuse.

Souvent même, dit-on, ce peuple ailé se creuse
Des retraites sous terre : il aime à se cacher
Tantôt dans un vieux tronc, tantôt sous un rocher.
Aidez son industrie, et qu'un enduit d'argile
Surmonté de feuillage entoure son asile.
Bannissez de ces lieux l'if sombre et malfaisant;
Craignez d'y cuire au feu le crabe rougissant:
Craignez l'odeur qu'exhale un profond marécage,
Et de l'eau qui croupit le fatal voisinage;
L'abeille fuit aussi ces lieux retentissans
Où de la voix l'écho répète les accens.

Quand chassant les frimats sous un autre hémisphère
Le soleil de ses feux vient ranimer la terre,
L'abeille se répand dans les bois, sur les eaux,
Butine sur les fleurs, ou rase les ruisseaux.
Tout renaît : le plaisir embellit la nature,
L'abeille en a senti la flamme active et pure,
Germe éternel de vie et de fécondité.

Digitized by Google

Progeniem nidosque fovent: hinc arte recentes
Excudunt ceras, et mella tenacia fingunt.

Hinc ubi jam emissum caveis ad sidera cœli
Nare per æstatem liquidam suspexeris agmen,
Obscuramque trahi vento mirabere nubem,
Contemplator; aquas dulces et frondea semper
Tecta petunt: huc tu jussos asperge sapores,
Trita melisphylla, et cerinthæ ignobile gramen:
Tinnitusque cie, et Matris quate cymbala circùm.
Ipsæ consident medicatis sedibus; ipsæ
Intima more suo sese in cunabula condent.

Sin autem ad pugnam exierint (nam sæpè duobus
Regibus incessit magno discordia motu),
Continuòque animos vulgi et trepidantia bello.
Corda licet longè præsciscere; namque morantes
Martius ille æris rauci canor increpat, et vox
Auditur fractos sonitus imitata tubarum.

....

Digitized by Google

On la voit s'oubliant pour sa postérité,
Entasser sans relâche et la cire odorante
Et du miel savoureux la liqueur transparente.

Lorsqu'enfin vous verrez les timides essaims
Nager sous un ciel pur, et flotter incertains
Balancés par les vents tels qu'un léger nuage;
Suivez des yeux leur vol : l'eau, la fraîcheur, l'ombrage,
En sont toujours le terme. Ayez soin d'y porter
Des parfums dont l'odeur puisse les arrêter.
Frottez quelques paniers de thim et de mélisse;
Que l'air aux environs s'ébranle et retentisse
D'un bruit confus de voix et d'instrumens d'airain,
Dans l'osier parfumé, tout se blotit soudain.
L'effroi cesse, la faim réveille l'industrie,
Et de l'essaim déjà la ruche est la patrie.

Mais souvent la discorde en vient troubler la paix:
Deux Rois en deux partis divisent les sujets.
Tout s'anime aux combats : un sourd et long murmure
De la guerre civile est l'infaillible augure.

....

Digitized by Google

Sur la Prosodie de la langue française et la Versification mètrique.

Il n'est pas très-commun de bien écrire en français. Il est encore plus rare de lire parfaitement, quoique la vue ait alors le temps d'avertir la voix des syllabes que celle-ci va prononcer. Mais une chose plus rare qu'on ne peut le dire et le croire, c'est de bien parler.

Pour bien parler, il ne suffit point que le sténographe qui vous écoute ait à rendre un discours où l'ordre, la clarté, la raison, la précision, se revêtent, selon le sujet, d'élégance, de grâce, d'énergie, d'éloquence, et ne s'écartent jamais de la correction grammaticale : conditions que tout le monde ne remplit pas, que nul homme peut-être ne remplit toujours. Il faut encore que la prononciation de ce discours soit avec lui d'une parfaite harmonie, qu'aucun mot ne s'y trouve éloigné dans aucune de ses syllabes de la mesure déterminée par la langue, et qui entre plus qu'on ne pense dans la signification de ce mot.

On trouve quelques barbares qui disent que notre langue est sans prosodie, ou n'en a qu'une arbitraire, et quelques bonnes gens, malheureusement beaucoup de jeunes gens, qui le croient : ceux-ci ne deviendront point des orateurs, et ce

Digitized by Google

n'est pas une grande perte. Mais la chose est absurde. Toute langue est parlée selon ses règles, son génie, l'étymologie et le sens des termes qu'elle emploie.

Il n'est pas une langue dont toutes les syllabes soient de la même mesure. On a distingué nettement dans le latin des longues, des bréves, et ce qu'on a jusqu'à présent appellé des *douteuses*. — Cette dernière expression est très-impropre. Il ne peut y avoir rien de *douteux* dans les bonnes façons de parler, ou de prononcer : on parle, on prononce *bien* ou *mal*. Une syllabe qui n'est ni bréve ni longue n'est pas *douteuse ;* puisqu'on ne doute point qu'elle n'a ni l'une ni l'autre des qualités extrêmes. Qu'est-elle donc? elle est *moyenne* (1).

(1) Il est vrai qu'on trouve, dans *Virgile* même, des syllabes employées quelquefois comme *longues* et quelquefois comme *bréves*.

Il faut observer sur elles que dans toutes les langues il y a des syllabes bréves par elles-mêmes, qui deviennent longues par leur position devant ou après d'autres syllabes. Elles ne sont pas pour cela *douteuses*, ni même *variables ;* puisque ce changement est soumis à des loix *invariables*.

Il est aussi arrivé aux meilleurs Poëtes de manquer à la règle; par une *licence*, c'est-à-dire une *paresse*, qui a toujours été fort rare chez eux.

Le grand Racine n'a pas corrigé ce vers :

« Visir, songez à vous, je vous en averti, »

où la conjugaison a été violée, et une syllabe bréve substituée à la longue que la grammaire exigeait.

Une faute, quel que soit l'homme qui l'ait commise, n'est pas une autorité.

Digitized by Google

Nous ne sommes pas certains que toutes les longues et toutes les bréves du latin aient eu exactement la même mesure. Quand nous la leur donnons, il y a de fortes raisons de croire que nous prononçons mal, et que nous affligerions l'oreille de Virgile : un goût délicat, un sentiment poëtique peuvent discerner dans ses vers outre quelques moyennes, des demi-longues et des demi-bréves qu'il rapproche et mélange, dont il balance et proportionne les mesures, selon l'idée qu'il veut peindre, et l'émotion qu'il lui plaît de nous donner.

Le Grec, plus abondant et plus harmonieux que le Latin, a aussi une prosodie, non moins régulière, mais plus accentuée, plus variée. Quoique dégènèré dans la prononciation des Grecs modernes, dont les savans néanmoins remontent plus aisément que nous à la langue de leurs Ancêtres, on y reconnaît fort bien des longues, des bréves, des très-longues, des très-bréves, des demi-longues, des demi-bréves et des *moyennes*. C'est ce qu'expriment, dans notre manière de peindre les tems qu'occupent les sons notés, la ronde, la blanche, la noire, la croche ou *moyenne*, la double, la triple, la quadruple croche. Et c'est un avantage aussi remarquable dans notre Français, qui n'est point assez estimé, que dans le Grec qui parmi les langues est la belle

Digitized by Google

des belles; cet avantage est infiniment précieux pour la poësie, qu'elle soit ou non versifiée. On fait de meilleure musique avec sept notes et sept divisions de la mesure, qu'avec trois, ou qu'avec cinq. Aussi celle d'Homère est-elle plus riche que celle même de Virgile, et celle d'Anacréon n'a pu être égalée par le voluptueux philosophe Horace. Anacréon et Homère avoient deux cordes de plus à leur lyre.

Les Italiens et les Anglais emploient en général leurs longues à marquer la pénultième de leurs vers.—Mais l'Anglais est trop sifflant, et l'Italien d'une égalité trop bruyante, pour approcher du Grec autant que le Français.

Dans sa monotonie sonore l'Italien appelle le secours du chant et des instrumens, parce qu'il en a besoin. Toujours répètant les sept voyelles ***a, ah, é, i, o, ho, ou,*** (j'écris leur prononciation) il n'a pas les teintes adoucies de nos treize ***é, ê, è, ai, ei, et, ait, êt, est, ais, aient, eu*** signe du *bon*HEUR et père de l'EU*phonie*, et l'aimable *muet,* dont on a médit, qui sert à lier avec tant de grâce les autres voyelles. — Nous avons les deux *a* de l'Italie, et de plus l'*à* prépositif. —Nous avons sept *o, ô, ho, oh, au, eau, aux,* que les ignorans seuls prononcent à peu près de même. — Nous avons deux *ou:* le dubitatif, et celui que l'accent grave rend indicatif ou inter-

Digitized by Google

rogant. — Nous avons l'*u* qui manque à presque toutes les autres langues, et qui dans l'*upsilon* des Grecs tient de notre *u* et de notre *i*. — Nous avons un grand nombre de nasales qui relèvent le prix, l'effet de nos éclatantes, ainsi que les ombres bien distribuées font ressortir les couleurs vives d'un bon tableau. — Et la pluspart de ces nombreuses voyelles prennent selon le mot où elles sont placées une mesure différente. — Nous méconnaissons notre richesse, comme si Racine, Fénelon, Voltaire, Montesquieu, Buffon, Jean-Jacques, ne nous en avaient pas appris la valeur. Et je pourrais citer quelques vivans, non-seulement entre les beaux esprits, mais parmi les savans du premier ordre.

Ils n'écrivent bien que parceque les idées justes et les vérités profondes, sages, nobles, tendres qu'ils ont à exprimer sont peintes sous leur plume avec les sons ou graves, ou doux, ou vigoureux, ou touchans, les diverses longues et bréves, les fortes, les claires, les aigues, les sourdes, les retentissantes dont l'harmonie s'accroît par leur bel enchaînement et leur différente durée, et qui flattant l'oreille, caressant le goût, pénètrent à la fois dans l'esprit et dans le cœur. — Tous ces hommes d'élite éprouvent quelque peine quand un mauvais lecteur négligeant l'intonation, violant la quantité, rompant

Digitized by Google

la mesure, dénature leur pensée, estropie leur discours.

C'est à ces grands maîtres qu'il faut demander si notre langue a une prosodie? et quel admirable parti l'on en peut tirer?

Le doute à cet égard vient de l'étendue de notre Empire, et de ce que chaque province a chargé son langage de quelques habitudes particulières, qui dans une grande Assemblée nationale semblent faire vingt idiômes de la langue française, même également bien écrite. J'avouerai que pour en chercher la prosodie véritable, il ne faut s'adresser ni à la vivacité gasconne, ni à la gravité normande, ni à la lenteur des Allobroges, ni au celticisme des Bretons.

Les Grecs, dans un pays bien moins vaste, n'avaient pu échapper au même inconvénient; les dialectes éolique et dorique différaient beaucoup entre eux et de l'attique. Les Ioniens et les habitans de l'Archipel avaient aussi leurs mots, et leur accent particulier. Les Béotiens et les Spartiates terminaient en *as* très-long les mêmes noms que les Athèniens finissaient en *ès* d'une longueur modérée. Une simple marchande d'herbes traitait dans Athènes l'élégant *Théophraste* d'étranger.

Qu'est-ce à dire, c'est qu'Athènes, même vaincue, même soumise aux trente Tyrans, puis

Digitized by Google

aux Macédoniens, puis aux Romains, n'a jamais cessé d'être pour la langue la capitale de la Grèce.

Nous devons réclamer un semblable honneur pour Paris. Il y faut écouter les bons écrivains qui l'ont habité long-tems, les bons Orateurs, les bons Prédicateurs, les bons Avocats, les bons Acteurs, les bons Journalistes, la bonne Compagnie qui les écoute elle-même et qui les juge. — Je conviendrai encore, en rougissant un peu, que tout cela ne fait pas un grand nombre de personnes ; et que celles qui donneraient les meilleures leçons n'y ont presque pas fait attention. Ce sont des Professeurs et d'utiles Professeurs d'une science qu'ils ignorent, qu'ils ne se connaissent point.

Mais, avertis de leur propre mérite, ceux qui voudront observer les autres et s'observer eux-mêmes seront bientôt frappés de l'exactitude, de la régularité, de la beauté de notre prosodie. — Plusieurs d'entre eux ont connu deux hommes célèbres qui s'étaient particulièrement appliqués à cette intéressante partie de la langue : *Diderot* et M. *Turgot*. L'un la marquait, la déclamait peut-être un peu trop. L'autre, plus naturel, se bornait à la faire légèrement et fidèlement sentir, évitant l'affectation en cela comme en tout. Chez Diderot la prosodie était un chant : chez M. Turgot c'était un charme.

Digitized by Google

Il pensait que, possesseurs d'une langue dont les syllabes ont la même variété de mesure (ou, comme on dit en fort mauvais langage, de *quantité*) et dans les mêmes proportions que la langue grecque, nous devions essayer de faire à l'imitation des Grecs des vers mètriques, suivant l'exemple que nous en ont donné les Latins, avec tant de succès, dans une langue moins favorable.

Il ajoutait, non sans raison, que si les zèlés partisans des vers mètriques latins et grecs voulaient honorer leur propre langue autant qu'elle le mérite, et pouvaient s'accoutumer à lire, à scander suivant les mêmes règles des vers français de la même nature, la prosodie française deviendrait mieux et plus généralement connue, et qu'il serait plus ordinaire de *bien parler*.

L'esprit d'amélioration que son âme active et bienfaisante aimait à porter dans la morale, dans les habitudes civiles, dans les sciences, dans les arts, dans les loix, dans la théorie et la pratique des gouvernemens, l'animait aussi dans la littérature, et n'a pas peu contribué à lui faire composer et livrer à l'impression des vers français d'une espèce encore inusitée. — Il disait comme l'Évangile, qu'il faut toujours semer, quand même les vents et les oiseaux paraîtraient devoir tout disperser ou tout détruire : car il n'est

Digitized by Google

pas impossible qu'ils laissent échapper un grain, qui, tombé en bonne terre, pourra prendre racine, et sera peut-être un jour la souche de quelque riche moisson.

Son coup d'essai fut une *Invocation à la Muse d'Homère*. On ne pouvait commencer des vers mètriques sous de plus nobles auspices. Il traduisit ensuite dans le même rythme presque toutes les Églogues de Virgile et le quatrième chant, le plus beau chant de l'Énéïde.

Nous donnerons le premier et le dernier de ces ouvrages qui n'eurent que ce qu'on appelle *un succès d'estime*, et pour qui nous n'attendons pas encore aujourd'hui un sort beaucoup plus heureux.

Les gens accoutumés à l'harmonie de nos vers alexandrins, de ceux de dix syllabes et même de nos petits vers, ne seront vraisemblablement que peu touchés de celle des vers mètriques dont ils n'ont point l'habitude. Cette harmonie est impossible à sentir par ceux qui n'ont pas remarqué la prosodie de notre langue, et même par ceux à qui elle n'est pas familière. — Ils peuvent n'y reconnaître aucune versification, sans que ce soit la faute de l'auteur.

Qu'il nous soit permis de craindre qu'ils n'admirent pas autant que quelques-uns d'eux se l'imaginent les grands poëtes de l'antiquité,

Digitized by Google

vantés souvent avec enthousiasme par des hommes qui les lisent fort mal. On peut trouver un plaisir vif à la beauté de la pensée; et se méprendre à celui que donne la cadence de l'expression. On peut aussi se croire obligé d'applaudir ce qu'on entend louer à tout le monde. Les concerts sont pleins d'amateurs qui se disent passionnés pour la musique, et qui battent des mains en bâillant, en criant *bra-a-vo*.

Nous espérons davantage des savans d'un goût délicat, auxquels la mélodie d'une langue rappelle celle de l'autre, qui donnent tous les jours quelques momens à la lecture de Virgile et d'Homère, qui aiment leurs vers presque autant que leurs tableaux, et qui seront émus en voyant sur un sentier moderne quelques traces de ces poëtes immortels sortis de l'Élysée. Si ces lecteurs-là ne sont pas en foule, leur opinion n'en a qu'un plus haut prix : qui sait ce qu'elle pourra produire avec le tems?

M. *Turgot* était pressé de faire en tout genre ce qui lui paraissait bien; jamais d'en recueillir le fruit. C'est une des choses que ses amis ont apprises à son école. Ils savent jouir délicieusement de ce qui arrivera quelques siècles après eux; et ce n'est pas un bonheur qu'il soit aisé de leur ravir.

Digitized by Google

INVOCATION

A LA MUSE D'HOMÈRE.

Monte ma lyre, ô muse d'Homère, inspire moi tes sons
Harmonieux! donnes-leur la cadence, et le nombre, et la rondeur!
Aux Français étonnés fais goûter la beauté de ces chants,
Par qui la Grèce abattue enchaîna le vainqueur à son tour,
Qu'admira Rome jalouse, et que bientôt malgré son orgueil
Ses écrivains, disciples soumis, imitèrent à l'envi.
Déjà du rythme antique ôsant reproduire l'énergie
L'immortel Klopstock sur tes pas vient de s'élancer:
Klopstock sous un ciel barbare a fait germer de nos jours
Ces lauriers, ces fleurs qu'aux bords des eaux Aganippides
Ont moissonnés et le peintre d'Achille et le Cygne de Mantoue.
Formé par eux, et comme eux dédaignant l'uniformité des rimes,
Il s'imposa la chaîne du mètre, asservit à ses loix
L'impétueux essor du génie; et du sein de la contrainte
Il fit éclore et la force et la grâce, et la pompe et la douceur.
Plein du superbe désir de se montrer l'émule de ses maîtres,
Impatient de la gloire, il bondit et brise la barrière:
Il part: l'œil l'observe et le perd: il a franchi tout l'espace:
Il voit le terme, y touche et triomphe. Il s'est donné des ailes
En se donnant des fers. L'Allemagne applaudit, et l'envie
Tremble, frémit, mais cède, et se tait. Tu triomphes avec lui,
Muse. Hélas! faut-il qu'aux bords lointains de la Baltique

Digitized by Google

Les habitans des neiges du Nord se couronnent de tes roses,
Quand ma Patrie encore est insensible à ta beauté?
Montre-toi, viens-y jouir de ta gloire et du culte qui t'est dû.
O si j'avois les vastes talens, l'éloquence de Voltaire:
Les grands traits, le riant coloris, la fécondité, les grâces;
L'art de tout peindre en vers, de tout orner, de rendre tout sensible,
D'assortir sans rompre l'accord la diversité des tons,
D'être élégant et sublime, d'unir les foudres et les fleurs!
Mieux encor si ce chantre fameux t'avoit consacré ses veilles,
Quel jour pur, quelle clarté brillante eut embelli tes charmes!
Quel torrent de lumière eut enfin dissipé les ombres,
Dont l'ignorance gothique a si long-tems terni sa splendeur!
Aux accens de sa voix, aux sons éclatans de sa trompette,
Tous nos concitoyens stupéfaits, nos belles attentives,
Nos vieux littérateurs, nos jeunes poëtes, de concert,
Ardens, empressés courroient encenser ton autel.
Au milieu des transports qu'enfanteroit l'allégresse, au bruit
Des applaudissemens, des chants de triomphe, tu verrois
Tomber le trône où la rime a su fonder sa grandeur usurpée:
Mais Voltaire la sert, et son empire est inébranlable.
Pour tes droits méconnus, que peut un seul et foible défenseur?
C'est à toi, Muse, à seconder ma voix incertaine et tremblante.
Qu'importe au surplus la foiblesse ou la beauté de l'organe?
Quel pouvoir est plus sûr, que la douceur aimable de tes airs?
Quel charme est plus fort que leur harmonieuse majesté?

Eloquium et Gallis, Gallis dedit ore rotundo
Musa loqui.

Digitized by Google

ÆNEIDOS.

LIBER QUARTUS.

SECTIO PRIMA.

At Regina, gravi jam dudum saucia curâ,
Vulnus alit venis, et cæco carpitur igni.
Multa viri virtus animo, multusque recursat
Gentis honos : hærent infixi pectore vultus,
Verbaque : nec placidam membris dat cura quietem.
Postera Phœbæâ lustrabat lampade terras,
Humentemque Aurora polo dimoverat umbram;
Cum sic unanimem alloquitur male sana sororem :

« Anna soror, quæ me suspensam insomnia terrent?
» Quis novus hic nostris successit sedibus hospes?
» Quem sese ore ferens! quam forti pectore et armis!
» Credo equidem, nec vana fides, genus esse Deorum.
» Degeneres animos timor arguit. Heu quibus ille
» Jactatus fatis! quæ bella exhausta canebat!
» Si mihi non animo fixum, immotumque sederet,
» Ne cui me vinclo vellem sociare jugali,
» Postquam primus amor deceptam morte fefellit;
» Si non pertæsum thalami tædæque fuisset;

Digitized by Google

DIDON.

CHANT PREMIER.

Déja Didon, la superbe Didon brûle en secret. Son cœur
Nourrit le poison lent qui la consume et court de veine en veine.
L'indomptable valeur, l'origine illustre, la beauté,
L'air, le regard, la démarche, la voix du Héros qui l'a charmée
Sont empreints au fond de son âme en traits de feu. Ses yeux
Sont en vain pressés du sommeil, le sommeil fuit sa paupière.
Enfin lorsque l'Aurore a de ses feux blanchi l'horizon,
Lorsque du jour naissant les clartés ont chassé les ombres;
Triste, abattue elle accourt à sa sœur, la réveille, et déposant
Dans son sein la douleur qui l'accable, en adoucit l'amertume.
« Anne ma sœur, quels troubles nouveaux ont assailli mes sens?
» Quel coup du sort jetta dans nos murs cet étranger? Que ses traits
» M'ont paru beaux! que sa grâce me plaît! que j'approuve sa fierté!
» Digne du sang des Dieux, je le crois leur fils: ce ne sont point
» Des bruits vains; j'en crois sa valeur qui décèle sa naissance.
» Quels destins rigoureux! mais quel courage! as-tu remraqué
» Ces combats, ces faits éclatans que sa bouche racontoit?
» Qu'il seroit digne, ma sœur, d'un sort plus doux! Si ma raison
» Contre tout engagement n'étoit affermie, inébranlable;
» Douceurs d'un premier choix! prestiges flatteurs qui m'abusâtes!
» Frêle bonheur! Si depuis que la mort t'obscurcit de ses ombres,
» L'hymen et ses flambeaux ne m'étoient horribles, ce cœur foible
» Eût à cette erreur seule peut-être, eût craint de succomber.
» Car je l'avouerai, depuis qu'un monstre, un frère détestable
» Vint frapper dans mes bras mon époux et m'inonder de son sang;

Digitized by Google

» Huic uni forsan potui succumbere culpæ.
» Anna, fatebor enim, miseri post fata Sichæi
» Conjugis, et sparsos fraternâ cœde penates;
» Solus hic inflexit sensus, animumque labantem
» Impulit. Agnosco veteris vestigia flammæ.
» Sed mihi vel tellus optem prius ima dehiscat;
» Vel Pater omnipotens adigat me fulmine ad umbras,
» Pallentes umbras Erebi, noctemque profundam;
» Ante pudor quam te violo, aut tua jura resolvo.
» Ille meos, primus qui me sibi junxit, amores
» Abstulit: ille habeat secum, servetque sepulcro. »
Sic effata, sinum lacrymis implevit obortis.

Anna refert: « O luce magis dilecta sorori,
» Solane perpetuâ mœrens carpere juventâ?
» Nec dulces natos, Veneris nec præmia noris?
» Id cinerem, aut manes credis curare sepultos?
» Esto: ægram nulli quondam flexere mariti;
» Non Libyæ, non ante Tyro despectus Iarbas,
» Ductoresque alii, quos Africa terra triumphis
» Dives alit: placito ne etiam pugnabis amori?
» Nec venit in mentem quorum consederis arvis?
» Hinc Getulæ urbes, genus insuperabile bello;
» Et Numidæ infræni cingunt, et inhospita Syrtis:
» Hinc deserta siti regio, lateque furentes
» Barcæi. Quid bella Tyro surgentia dicam,
» Germanique minas?

» Seul

Digitized by Google

» Seul, ce Troyen, a pu quelques momens suspendre ma tristesse.
» Mon cœur flétri renaît à sa vue, et s'étonne de sentir.
» Des feux dont il brûla seroit-ce encore une étincelle?
» Vertu sacrée, austère devoir que je tremble d'offenser!
» Plutôt sous mes pas que la terre s'abîme! que les Dieux
» S'arment de leurs carreaux vengeurs, et me plongent à l'instant
» Au fond des redoutables cachots de l'Érèbe et du Tartare!
» Sainte pudeur! s'il faut que Didon manque un jour à tes loix.
» Ombre adorée, à qui mes sermens ont engagé mon cœur!
» O cher époux! mes vœux, mon amour t'ont suivi! qu'avec toi
» Ils soient ensevelis au fond de ta tombe! » De ses yeux,
En finissant ces mots, des larmes coulèrent, et baignèrent
Son sein. «O mon amie, ô sœur plus chère que mes jours,
» Peux-tu » dit Anne « ah peux-tu vouloir dans un deuil éternel
» Ensevelir ta jeunesse? jamais ne connoître ce plaisir
» Enchanteur de répondre au titre de mère, de voir croître
» Ses enfans, doux fruits de l'amour, plus doux que l'amour même?
» Au souvenir d'un époux faut-il donc t'immoler? Qu'importe
» Sous une tombe à sa cendre glacée? En proie à l'amertume
» Ton cœur contre l'amour s'étoit armé: de mille prétendans
» Les importunités n'ont point encore pu le fléchir:
» J'y consens. Qu'en vain cet Iarbas déjà refusé
» Dans Tyr, sur ce rivage encor te fatigue de ses vœux.
» Mais cède au penchant qui te plaît. Tu le peux, tu le dois même.
» Vois combien d'ennemis de tout côté menacent ton Empire:
» Vois le Gétule indompté tout prêt à s'élancer de ses murs;
» Les sauvages cruels, au bord des Syrtes répandus;
» L'infatigable Numide, ami des dangers, ne connoissant
» Aucun frein; l'habitant des sables arides de Barca
» Exerçant au loin ses impitoyables brigandages.
» Faut-il parler de Tyr? des coups que médite la vengeance
» D'un frère? Ah! les Dieux sans doute propices, Junon même,

Digitized by Google

»Dîs equidem auspicibus reor, et Junone secundâ,
»Huc cursum Iliacas vento tenuisse carinas.
»Quam tu urbem soror hanc cernes! quæ surgere regna
»Conjugio tali! Teucrûm comitantibus armis,
»Punica se quantis attollet gloria rebus!
»Tu modo posce Deos veniam: sacrisque litatis,
»Indulge hospitio, causasque innecte morandi:
»Dum pelago desævit hyems, et aquosus Orion;
»Quassatæque rates, et non tractabile cœlum.»
His dictis incensum animum inflammavit amore,
Spemque dedit dubiæ menti, solvitque pudorem.
Principio delubra adeunt, pacemque per aras
Exquirunt: mactant lectas de more bidentes
Legiferæ Cereri, Phœboque, patrique Lyæo:
Junoni ante omnes, cui vincla jugalia curæ.
Ipsa tenens dextrâ pateram pulcherrima Dido,
Candentis vaccæ media inter cornua fundit:
Aut ante ora Deûm pingues spatiatur ad aras,
Instauratque diem donis: pecudumque reclusis
Pectoribus inhians, spirantia consulit exta.
Heu! vatum ignaræ mentes! quid vota furentem,
Quid delubra juvant? Est mollis flamma medullas
Interea, et tacitum vivit sub pectore vulnus.

Uritur infelix Dido, totâque vagatur
Urbe furens. Qualis conjectâ cerva sagittâ,
Quam procul incautam nemora inter Cressia fixit

Digitized by Google

» L'immortelle Junon dirigeoient les vents qui repoussoient
» Vers nos bords les fils d'Ilion. Vois jusqu'où cet hymen
» Portera les destins éclatans et la gloire de Carthage !
» Jusqu'où n'atteindront point un jour nos armes secondées
» Par ces braves Troyens ! Espère ! implore la bonté
» Des Dieux, fléchis-les par des sacrifices ! Que tes soins
» Empressés, ton accueil généreux enchaînent ce guerrier
» Dans nos murs. Combien de motifs, de prétextes à saisir
» Pour retenir ses pas ! les vents, les astres, la saison,
» Les dangers de la mer, ses frêles vaisseaux demi-brisés,
» L'impétueux Orion soulevant les plaines de Neptune.

Ces discours portoient dans un cœur déjà trop sensible
L'incendie et la flamme, y versoient en secret l'espoir.
L'espoir brave la honte et dédaigne la crainte. Ce jour même
Dans les Temples sacrés, les deux sœurs vont prier les Dieux,
Y vont chercher la paix. L'éclatant Phébus, le Dieu plus doux
Des raisins, Cérès à qui les loix ont dû la naissance,
Surtout Junon qui préside aux nœuds redoutables de l'hymen,
Tous ont part à l'hommage, aux vœux ardens de la Princesse.
En leur honneur les flots d'un vin pur épanché de ses mains
Baignent le front d'une blanche génisse. Autour de chaque autel
Incessamment errante, Didon les couvre de victimes,
Tient ses yeux attachés sur leurs entrailles qui palpitent,
Consulte en frémissant leurs fibres fumantes. Aruspices
Trompeurs ! sexe crédule ! que font les Temples et les vœux ?
Un mortel poison la dévore, embrâse tout son sang.
Quel Dieu peut fermer la plaie ignorée et profonde de son cœur ?

Un pouvoir invincible l'agite : elle court avec effroi
Dans ses murs, traînant ses inquiétudes déchirantes,
Ses brûlantes fureurs : semblable à la biche qui paissoit
Dans les bois, le trait qu'au hasard un Pasteur a lancé,
Vole, et l'atteint à travers le feuillage : en vain elle parcourt

Digitized by Google

Pastor agens telis, liquitque volatile ferrum
Nescius; illa fugâ sylvas saltusque peragrat
Dictæos: hæret lateri lethalis arundo.

Nunc media AEneam secum per mœnia ducit:
Sidoniasque ostentat opes, urbemque paratam.
Incipit effari, mediâque in voce resistit.
Nunc eadem labente die convivia quærit:
Iliacosque iterum demens audire labores
Exposcit, pendetque iterum narrantis ab ore.
Post, ubi digressi, lumenque obscura vicissim
Luna premit, suadentque cadentia sidera somnos;
Sola domo mœret vacuâ, stratisque relictis
Incubat: illum absens absentem auditque videtque:
Aut gremio Ascanium, genitoris imagine capta,
Detinet; infandum si fallere possit amorem.
Non cœptæ assurgunt turres: non arma juventus
Exercet; portusve aut propugnacula bello
Tuta parant: pendent opera interrupta, minæque
Murorum ingentes, æquataque machina cœlo.

Quam simul ac tali persensit peste teneri
Cara Jovis conjux, nec famam obstare furori;
Talibus aggreditur Venerem Saturnia dictis:
«Egregiam vero laudem et spolia ampla refertis,
»Tuque, puerque tuus! magnum et memorabile nomen!
»Una dolo Divum si fœmina victa duorum est.

Digitized by Google

Les tranquilles forêts, les vastes bruyères : le sang marque
Tous ses pas : son flanc traîne en tous lieux le trait mortel.
Tantôt, moins malheureuse, la Reine autour de son enceinte
Conduit Énée : aux yeux de son hôte, elle a soin de présenter
Mille trésors, la dépouille de Tyr, dont s'embellit Carthage.
Elle commence à peine un discours, et s'arrête interdite.
Tantôt dans de nouveaux festins, quand l'astre du jour baisse,
Elle ramène aux mêmes récits vingt fois recommencés,
Cherche à savoir les moindre détails; et son âme toute entière
Suspendue à la voix du Héros, s'enivre de l'entendre.
Lorsque chacun se retire enfin, que la Lune à l'horizon
Rend la nuit plus obscure, et que tous les astres se pressant
Dans leur cours, tout succombe, tout cède aux charmes de Morphée;
Dans ses vastes Palais, solitaire, errante, Didon veille,
Mouille de pleurs, occupe en tremblant les lits où reposa
Un convive si cher. Son cœur le voit, l'entend encore.
Sur son sein mille fois son amour séduit par la ressemblance,
Tient Ascagne, le presse, et croit, hélas! tromper son ardeur.
Ses immenses travaux sont suspendus. La troupe oisive
Des guerriers ne va plus s'exercer, se former à l'envi
Dans l'art des combats. Leurs mains se refusent à creuser
Les fossés et le port, à finir les tours et le rempart.
L'œil contemple au loin des masses énormes ébauchées.
Des échafauds l'inutile appareil vainement s'élève aux nues.
Lorsque Junon vit du haut des Cieux le progrès de ce poison,
Contre lequel l'honneur est sans force, et la fierté désarmée,
Par ces mots pleins d'art, elle aborda la Reine de Paphos :
« Enfin donc Vénus et l'Amour remportent la victoire!
» Quel succès! quel noble trophée? On parlera long-tems
» Des exploits de la mère et du fils : on dira que ces Dieux
» Ont uni leurs efforts, et triomphé du cœur d'une mortelle!
» Mes remparts naissans, je le sais, ont excité vos craintes :

Digitized by Google

» Nec me adeo fallit, veritam te mœnia nostra,
» Suspectas habuisse domos Carthaginis altæ.
» Sed quis erit modus? aut quo nunc certamine tanto?
» Quin potius pacem æternam pactosque hymenæos
» Exercemus? habes totâ quod mente petisti :
» Ardet amans Dido, traxitque per ossa furorem.
» Communem hunc ergo populum, paribusque regamus
» Auspiciis : liceat Phrygio servire marito,
» Dotalesque tuæ Tyrios permittere dextræ. »

Olli, (sensit enim simulatâ mente locutam,
Quo regnum Italiæ Libycas averteret oras,)
Sic contra est ingressa Venus : « Quis talia demens
» Abnuat, aut tecum malit contendere bello?
» Si modo quod memoras factum fortuna sequatur.
» Sed fatis incerta feror, si Juppiter unam
» Esse velit Tyriis urbem, Trojâque profectis;
» Miscerive probet populos, aut fœdera jungi.
» Tu conjux : tibi fas animum tentare precando.
» Perge sequar. » Tum sic excepit regia Juno :
» Mecum erit iste labor : nunc quâ ratione, quod instat
» Confieri possit, paucis, adverte, docebo.
» Venatum AEneas, unaque miserrima Dido,
» In nemus ire parant : ubi primos crastinus ortus
» Extulerit Titan, radiisque retexerit orbem.
» His ego nigrantem commixtâ grandine nimbum,
» Dum trepidant alæ, saltusque indagine cingunt,

Digitized by Google

» Vous redoutez Carthage et Junon. Mais pourquoi toujours craindre?
» N'est-il point un terme aux soupçons? qu'ont produit nos haines?
» Ah! plutôt étouffons à jamais ces germes de discorde!
» Par le lien d'un heureux hymen que la paix soit cimentée!
» L'objet de tous vos vœux est rempli : Didon gémit en proie
» Aux transports, aux feux dévorans de l'amour qui la consume.
» Des deux peuples rivaux ne faisons qu'un peuple gouverné
» Par nos soins réunis: qu'un Prince Troyen règne avec gloire
» Sur les fiers Africains : et daignez permettre que l'hymen
» Livre Didon, son sceptre et sa main au maître de son cœur. »
Vénus sentit la feinte, et vit bien qu'au fond tout ce discours
Tendoit à rendre un jour l'Italie esclave de Carthage.
Dissimulant, elle adresse à Junon ces mots : « Je ne puis être
» Insensée au point de refuser une offre qui, comblant
» Mes vœux les plus chers, nous rendroit la paix. Si du Destin
» L'ordre suprême répond à votre espoir, j'entrerai sans peine
» Dans vos nobles projets : mais un soupçon m'agite encore.
» Pensez-vous que jamais Jupiter consente à rassembler
» Dans vos murs votre peuple et le mien; qu'il approuve que les nœuds
» D'un traité, confondant les droits et le nom et la fortune
» Des fugitifs d'Ilion et de Tyr, n'en forment qu'un Empire?
» Sondez ses augustes secrets, essayez de le fléchir,
» Vous, son épouse et sa sœur; marchez et je suivrai.—Je prends tout
» Sur moi » répondit alors l'altière Junon. « Voici mon plan:
» Lorsque demain le soleil sortira de l'onde, et que ses feux
» Luiront sur l'univers; votre fils et la Reine se rendront
» Tous deux dans la forêt : leur cour nombreuse doit les suivre.
» Quand les cris des chiens animés, les voix, le bruit des cors
» Partout retentiront; l'air s'obscurcira, se fondra
» En pluie, en torrens : du Ciel en feu j'ébranlerai les voutes
» Par mille éclats de tonnerre : je veux que tout fuie épouvanté.
» Un rocher creux servira d'asyle au Prince, à la Princesse.

Digitized by Google

»Desuper infundam, et tonitru cœlum omne ciebo.
»Diffugient comites, et nocte tegentur opacâ.
»Speluncam Dido, dux et Trojanus eandem
»Devenient: adero: et, tua si mihi certa voluntas,
»Connubio jungam stabili, propriamque dicabo.
»Hic Hymenæus erit.» Non adversata, petenti
Annuit, atque dolis risit Cytherea repertis.

Oceanum interea surgens Aurora reliquit.
It portis jubare exorto delecta juventus.
Retia rara, plagæ, lato venabula ferro,
Massylique ruunt equites, et odora canum vis.
Reginam thalamo cunctantem ad limina primi
Pœnorum expectant: ostroque insignis et auro
Stat sonipes, ac fræna ferox spumantia mandit.
Tandem progreditur magnâ stipante catervâ,
Sidoniam picto chlamydem circumdata limbo:
Cui pharetra ex auro, crines nodantur in aurum:
Aurea purpuream subnectit fibula vestem.
Necnon et Phrygii comites, et lætus Iulus,
Incedunt: ipse ante alios pulcherrimus omnes
Infert se socium Æneas, atque agmina jungit.

Qualis, ubi hybernam Lyciam Xanthique fluenta
Deserit, ac Delum maternam invisit Apollo,
Instauratque choros; mixtique altaria circum
Cretesque Dryopesque fremunt, pictique Agathyrsi:
Ipse jugis Cynthi graditur, mollique fluentem

Digitized by Google

» J'y serai; par mes soins l'Hymen s'y rendra : le succès,
» Pour peu que vous m'aidiez, est sûr; leur sort sera fixé :
» Ils vont être à jamais l'un à l'autre. » A ce grand projet, Cypris
En ne s'opposant pas, parut consentir, se réservant
D'en prévenir l'issue, et riant d'un piége démêlé.

Déjà le char pompeux de l'Aurore a commencé sa carrière :
Des Tyriens l'élite empressée a devancé sa clarté.
Les cavaliers hardis et légers des plaines de Massyle
Sont accourus plus prompts que l'éclair. Brûlans de s'élancer,
Les chiens sous les mains du piqueur s'indignent de leur lesse.
Les javelots, les larges épieux, les toiles, tout est prêt.
Les Grands sont autour du palais, et n'attendent que leur Reine.
Impatient, son coursier superbe éclatant d'or et d'azur
Mord son frein et le blanchit d'écume. Enfin le palais s'ouvre :
On voit la Reine, on part : un long cortége l'accompagne.
Sur son écharpe, à la pourpre de Tyr mêlant l'éclat des fleurs,
Des festons à l'aiguille tracés en bordent le contour.
Son carquois est d'or : des nœuds de cheveux relevés d'or
Sur son front étagés, sans autre art, forment sa coëffure.
Des glands d'or soutenoient les plis de sa robe retroussée.
On voyoit sur ses pas le jeune Ascagne avancer avec joie :
Les guerriers Phrygiens suivoient pleins d'ardeur. A leur tête
Marchoit Énée : à sa taille élégante, à sa douce majesté,
On reconnoît le Héros. Il vole, et va joindre la Princesse.

Telle paroît aux yeux éblouis la démarche d'Apollon,
Lorsque quittant la Lycie orageuse et le bord glacé du Xante,
Il va revoir Délos sa patrie. Aux villes d'alentour
Son passage inspire la joie : autour de son autel
On voit courir cent peuples divers tressaillans à son aspect,
L'Ismarien, l'austère Crétois, l'Agathyrse bigarré.
Déjà du Cynthe il franchit la cime : un laurier toujours verd
Mêle sa feuille aux nœuds de sa blonde tresse entrelacés d'or:

Digitized by Google

Fronde premit crinem fingens, atque implicat auro:
Tela sonant humeris. Haud illo segnior ibat
AEneas: tantum egregio decus enitet ore.

Postquam altos ventum in montes, atque invia lustra:
Ecce feræ saxi dejectæ vertice capræ
Decurrere jugis: aliâ de parte, patentes
Transmittunt cursu campos atque agmina cervi
Pulverulenta fugâ glomerant, montesque relinquunt.
At puer Ascanius mediis in vallibus acri
Gaudet equo: jamque hos cursu, jam præterit illos:
Spumantemque dari pecora inter inertia votis
Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem.
Interea magno misceri murmure cœlum
Incipit: insequitur commixtâ grandine nimbus.
Et Tyrii comites passim, et Trojana juventus,
Dardaniusque nepos Veneris, diversa per agros
Tecta metu petiere: ruunt de montibus amnes.
Speluncam Dido dux et Trojanus eandem
Deveniunt: prima et Tellus et pronuba Juno
Dant signum: fulsere ignes et conscius æther
Connubii, summoque ulularunt vertice Nymphæ.

Ille dies, primus lethi primusque malorum
Causa fuit: neque enim specie famâve movetur,
Nec jam furtivum Dido meditatur amorem;
Conjugium vocat, hoc prætexit nomine culpam.

Digitized by Google

Son carquois s'agitant, flotte avec bruit. Ainsi s'avançoit,
Orné de grâce et de beauté, le fils d'Anchise et de Vénus.
Mais on arrive au terme, et le cor s'est déjà fait entendre.
On gravit sur les monts élevés, on perce l'épaisseur
Des antiques forêts : leurs hôtes farouches se dispersent.
On voit l'agile et timide chamois poursuivi, s'élancer
D'un roc à l'autre, courant sur les précipices : de leurs forts
Par l'épouvante bannis, les cerfs en troupes rassemblés
Font voler autour d'eux la poussière et traversent la campagne.
Dans le vallon sur l'herbe fleurie, Ascagne vif, ardent,
Presse un coursier fougueux, va, revient, passant l'un après l'autre
Les plus âpres chasseurs : sa valeur murmure d'accabler
Sans gloire un troupeau vil d'animaux craintifs. Que n'a-t-il vu
Dans leur nombre un énorme lion, un sanglier terrible !

Bientôt les vents grondent : le Ciel s'obscurcit, et les nues
Versent la pluie et la grêle en torrens : au milieu des plaines
Roulent du haut des monts vingt fleuves nouveaux. Tout fuit, guerriers,
Courtisans, Tyriens et Troyens, et toi-même, jeune Ascagne,
Cherchant quelques abris dans les campagnes d'alentour.
Dans ce tumulte, Didon suit Énée; et le Prince trouve enfin
Un rocher creux, une voute obscure: ils entrent. Le sol tremble:
L'Hymen accourt à la voix de Junon : l'Amour entouré de foudres
Plane et rit dans les airs. A ce tendre lien, le Ciel en feu
Servit de flambeau : du haut des monts les Nymphes l'annoncèrent
Par leurs cris perçans, et d'échos en échos se répondirent.

Reine, ce jour fut l'époque fatale et la source de tes maux,
Dont le trépas fut le terme affreux ! Ni l'honneur, ni la raison
Rien ne l'arrête : l'amour, l'amour est tout pour elle : ce n'est plus
Un mystère, et le nom d'hymen l'autorise à tout oser.

Digitized by Google

ÆNEIDOS.

LIBER QUARTUS.

SECTIO SECUNDA.

Extemplo Libyæ magnas it fama per urbes.
Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, viresque acquirit eundo:
Parva metu primo; mox sese attollit in auras,
Ingrediturque solo, et caput inter nubila condit.
Illam Terra parens, irâ irritata Deorum,
Extremam (ut perhibent) Cœo Enceladoque sororem
Progenuit, pedibus celerem et pernicibus alis:
Monstrum horrendum, ingens: cui quot sunt corpore plumæ,
Tot vigiles oculi subter (mirabile dictu)
Tot linguæ, totidem ora sonant, tot subrigit aures.
Nocte volat cœli medio terræque, per umbram
Stridens, nec dulci declinat lumina somno:
Luce sedet custos, aut summi culmine tecti,
Turribus aut altis, et magnas territat urbes:
Tam ficti pravique tenax, quam nuntia veri.
Hæc tum multiplici populos sermone replebat
Gaudens, et pariter facta atque infecta canebat:
Venisse Æneam Trojano a sanguine cretum:
Cui se pulchra viro dignetur jungere Dido.
Nunc hyemem inter se luxu, quam longa, fovere,
Regnorum immemores, turpique cupidine captos.

Digitized by Google

DIDON.

CHANT DEUXIÈME.

D'INDISCRÈTES rumeurs au loin circulent, et déjà
Dans les vastes cités au fond de l'Afrique retentissent.
O Renommée ! ô prompte et cruelle Déesse ! à ta poursuite
Nul n'échappe. Humble d'abord, et se traînant en secret dans l'ombre,
Par mille et mille détours elle avance, et s'accroît à chaque instant;
Bientôt lève sa tête horrible, et triomphe avec audace.
Ses pieds rasent la terre, elle atteint les astres de son front.
L'on dit qu'après la défaite éclatante et la chûte de ses fils,
Pour les venger, la Terre enfanta ce monstre gigantesque,
Dernier né des antiques Titans, sœur digne de ses frères:
Monstre hideux, aux pieds, aux ailes rapides; tout son corps
Est composé d'oreilles et d'yeux et de bouches qu'on entend
Rendre un son confus à travers les plumes qui les couvrent.
Oiseau bruyant, les nuits il étend ses ailes désastreuses;
Il plane entre la terre et le ciel. Le sommeil ne peut entrer
Dans ses yeux brûlans. Le jour, il monte au sommet des tours,
Sur les toîts élevés, voit, écoute : il verse la terreur
Au sein des tranquilles cités. Imposteur ou sincère,
Aux vérités il prête sa voix, ou va prôner le mensonge.

Il voloit chez vingt peuples divers, et racontoit avec joie,
Mêlant au hazard le vrai, l'incertain, la calomnie,
Qu'un Prince issu du sang d'Ilus et de Tros, avoit sans peine
Charmé la belle Didon, séché ses pleurs, vaincu son orgueil;
Qu'au milieu des festins, des jeux, des molles voluptés
Tous deux ivres d'amour négligeoient leur gloire et leur empire.

Ces bruits qu'en cent lieux l'infâme Déesse a répandus

Digitized by Google

Hæc passim Dea fœda virûm diffundit in ora.
Protinus ad regem cursus detorquet Iarbam :
Incenditque animum dictis, atque aggerat iras.
Hic Ammone satus, raptâ Garamantide Nymphâ,
Templa Jovi centum latis immania regnis,
Centum aras posuit : vigilemque sacraverat ignem,
Excubias Divum æternas; pecudumque cruore
Pingue solum, et variis florentia limina sertis.
Isque amens animi et rumore accensus amaro,
Dicitur ante aras, media inter numina Divum,
Multa Jovem manibus supplex orasse supinis.

« Juppiter omnipotens, cui nunc Maurusia pictis
» Gens epulata toris, Lenæum libat honorem,
» Aspicis hæc? an te, genitor, quum fulmina torques,
» Nequicquam horremus? cæcique in nubibus ignes
» Terrificant animos, et inania murmura miscent?
» Fœmina, quæ nostris errans in finibus, urbem
» Exiguam pretio posuit; cui littus arandum,
» Cuique loci leges dedimus, connubia nostra
» Reppulit; ac dominum Ænean in regna recepit.
» Et nunc ille Paris cum semiviro comitatu,
» Mæoniâ mentum mitrâ crinemque madentem
» Subnixus, rapto potitur : nos munera templis
» Quippe tuis ferimus, famamque fovemus inanem. »
Talibus orantem dictis, arasque tenentem
Audiit omnipotens : oculosque ad mœnia torsit
Regia, et oblitos famæ melioris amantes.
Tunc sic Mercurium alloquitur, ac talia mandat :

« Vade age, nate, voca Zephyros, et labere pennis :

Digitized by Google

Déjà de bouche en bouche volans à l'oreille d'Iarbas,
Ont de sa haine ardente et jalouse exalté le poison.
C'est au grand Jupiter que ce guerrier puissant doit sa naissance:
Par ce Dieu poursuivie une Nymphe Africaine l'a conçu.
Dans ses vastes Etats, son zèle ou son orgueil a fondé
Cent autels à l'honneur du Roi des Dieux, consacré cent temples:
Cent parvis y boivent le sang des bêtes égorgées:
Des guirlandes de fleurs serpentent à l'entour; et sans cesse
Des feux entretenus y font luire un jour éternel,
Aux Dieux immortels immortel hommage. L'on assure
Qu'enflammé par d'horribles récits, le cœur ulcéré, tendant
Ses mains aux autels, en ces mots il pria son père.
« Grand Ammon, que révère le Maure, unique objet de son culte,
» Quand aux jours de sa joie un vin pur arrose ton autel!
» O mon père! tu vois ces indignités et mon injure!
» Est-ce en vain que ta foudre épouvante la terre, que ses feux
» Roulent, et fendent la nue, et que nos cœurs tremblent devant toi?
» Sur ces bords errante, une femme ignorée, une étrangère
» Sous des conditions me demande, obtient de ma bonté
» Un lieu pour y bâtir, des champs pour cultiver: l'ingrate
» Ose refuser ma main, me préfère un Énée, et le choisit
» Pour son époux! ce Troyen, nouveau Pâris, parfumé d'essences,
» Suivi de ses guerriers amollis, plus femmes que soldats,
» Comblé d'amour, de faveurs, jouit insolemment de sa conquête!
» Lorsqu'en vain ton fils malheureux te fatigue de ses plaintes.
» Suis-je encor ton fils?» Jupiter l'entendit, et tournant
Les yeux sur les murs Tyriens, vit Énée et la Princesse
Sourds à la voix de l'honneur, perdus d'amour. Il dit à Mercure:
« Vas, mon fils, pars, vole, commande aux vents de te porter.
» Parle à ce foible Troyen, qui s'arrête aux rives de Carthage,
» Loin des lieux où le sceptre l'attend, où l'appelle la victoire.
» Sont-ce là les exploits éclatans que sa mère m'annonçoit?

Digitized by Google

»Dardaniumque ducem, Tyriâ Carthagine qui nunc
»Expectat, fatisque datas non respicit urbes,
»Alloquere : et celeres defer mea dicta per auras.
»Non illum nobis genitrix pulcherrima talem
»Promisit, Grajûmque ideo bis vindicat armis :
»Sed fore qui gravidam imperiis, belloque frementem
»Italiam regeret, genus alto à sanguine Teucri
»Proderet, ac totum sub leges mitteret orbem.
»Si nulla accendit tantarum gloria rerum,
»Nec super ipse suâ molitur laude laborem :
»Ascanio-ne pater Romanas invidet arces :
»Quid struit? aut quâ spe inimicâ in gente moratur?
»Nec prolem Ausoniam et Lavinia respicit arva?
»Naviget : hæc summa est, hic nostri nuntius esto. »

Dixerat. Ille patris magni parere parabat
Imperio : et primum pedibus talaria nectit
Aurea ; quæ sublimem alis, sive æquora supra,
Seu terram, rapido pariter cum flamine portant.
Tum virgam capit : hâc animas ille evocat Orco
Pallentes, alias sub tristia Tartara mittit,
Dat somnos adimitque, et lumina morte resignat.
Illâ fretus agit ventos, et turbida tranat
Nubila ; jamque volans apicem et latera ardua cernit
Atlantis duri, cœlum qui vertice fulcit :
Atlantis, cinctum assidue cui nubibus atris
Piniferum caput, et vento pulsatur et imbri.
Nix humeros infusa tegit : tum flumina mento
Præcipitant senis, et glacie riget horrida barba.
Hic primum paribus nitens Cyllenius alis

» Ah

Digitized by Google

» Ah, si du fer des Grecs deux fois Vénus l'a préservé,
» N'est-ce que pour d'oisives amours, pour subjuguer des femmes?
» Il devoit dans l'Italie établir son trône, gouverner
» Un peuple audacieux, indompté, né pour régner, pour vaincre
» En tous lieux : au monde soumis son sang devoit des maîtres.
» Tranquille, indifférent au soin de sa gloire, si l'aspect
» D'un si brillant et si noble avenir ne peut enflammer son cœur,
» Qu'il respecte du moins les droits d'un fils à qui les Dieux
» Ont donné Rome. Quel est son plan, son attente? quel espoir
» Dans des murs odieux le retient et le distrait de ces bords
» Riches, féconds, à sa race promis? Qu'il parte : je l'ordonne. »

Mercure impatient, s'attache aux pieds ses brodequins d'or
Garnis d'ailes. Par eux se balançant au sommet des airs,
Il plane : il va, revient sur les campagnes et les eaux,
Plus prompt dans son vol, plus infatigable que les vents.
Il prend dans ses mains sa baguette fameuse, qui des morts
Tantôt rend au jour les ombres livides, et tantôt
Les plonge aux enfers, ravit aux malheureux, ou leur envoie
Les douceurs du sommeil, leur ferme ou leur ouvre le tombeau.
Par ce puissant caducée il fend l'air, chasse devant lui
Les vents, perce la nue orageuse et commande à la tempête.

D'Atlas déjà de loin il aperçoit la cime, et le contour
Flanqué d'énormes rochers. Du superbe Atlas l'appui des cieux,
Ombragé par d'antiques sapins, le front, battu sans cesse
Par les vents, de nuages épais est entouré : son dos
Est caché sous un amas de glaçons et de neiges éternelles,
Dont cent fleuves connus en grondant roulent à ses pieds.
D'un vol prompt, sûr, égal, le Dieu vient toucher au sommet, y planer;
Puis fondant à travers les airs, précipite son essor
Vers la mer. Ainsi s'élance au bord des eaux l'avide Orfraie,
Quand des lacs remplis de poissons il rase la surface.

Digitized by Google

Constitit; hinc toto præceps se corpore ad undas
Misit: avi similis, quæ circum littora, circum
Piscosos scopulos, humilis volat æquora juxta.
Haud aliter terras inter cœlumque volabat,
Littus arenosum Libyæ ventosque secabat,
Materno veniens ab avo Cyllenia proles.
Ut primum alatis tetigit magalia plantis;
Æneam fundantem arces, ac tecta novantem
Conspicit: atque illi stellatus iaspide fulvâ
Ensis erat, Tyrioque ardebat murice læna
Demissa ex humeris: dives quæ munera Dido
Fecerat, et tenui telas discreverat auro.
Continuo invadit: « Tu nunc Carthaginis altæ
» Fundamenta locas, pulchramque uxorius urbem
» Extruis, heu! regni rerumque oblite tuarum.
» Ipse Deûm tibi me claro demittit Olympo
» Regnator, cœlum et terras qui numine torquet:
» Ipse hæc ferre jubet celeres mandata per auras;
» Quid struis? aut quâ spe Libycis teris otia terris?
» Si te nulla movet tantarum gloria rerum,
» Nec super ipse tuâ moliris laude laborem;
» Ascanium surgentem, et spes hæredis Iuli
» Respice: cui regnum Italiæ, Romanaque tellus,
» Debentur. » Tali Cyllenius ore locutus,
Mortales visus medio sermone reliquit,
Et procul in tenuem ex oculis evanuit auram.
At vero Æneas aspectu obmutuit amens:
Arrectæque horrore comæ, et vox faucibus hæsit.

Ardet abire fugâ, dulcesque relinquere terras,

Digitized by Google

Sur les champs Africains agitant ses ailes étendues,
Tel le Dieu dans son vol coupoit les vents, franchissoit les plaines,
Les immenses forêts, les sables arides et brûlans.

Il s'abat hors des murs vers quelques cabanes écartées.
Il voit Énée animant, dirigeant le travail, tracer, fonder
Des remparts. Son glaive est orné de jaspe : à l'aventure
Sur son épaule se joue un manteau de pourpre éclatant d'or,
Riche présent de l'amour, que la Reine avoit tissu de ses mains.
Mercure en ces termes lui parle. « A quel emploi descends-tu?
» Sous les loix d'une femme oubliant ton peuple, ta grandeur,
» Est-ce à toi d'affermir les tours naissantes de Carthage?
» Des mortels, des Dieux le Monarque suprême, devant qui
» Tremblent la terre et le ciel, me fait en ce moment voler vers toi
» Des hauteurs de l'Olympe. Connois ses ordres éternels.
» Oisif sur les bords Lybiens, qui t'arrête? Si ton cœur
» Indifférent à la gloire, au rang que le sort te réservoit,
» Par ce brillant espoir n'est point entraîné, souviens-toi
» D'un fils. Vois ce héros naissant, contemple cet Empire
» Immortel : vois Rome, et le monde promis à cet enfant ! »
Il dit, et dans les airs s'évapore soudain. Le héros reste
Sans mouvement, sans voix. A cet aspect imprévu, son sang
Vers son cœur se retire, et tout son corps est glacé d'horreur.

Il voudroit suivre la voix du devoir, l'ordre absolu des Dieux :
Il voudroit fuir ces bords trop chéris. Hélas! que peut-il faire?
Tentera-t-il d'instruire la Reine? et comment frapper un coup
Aussi cruel, soutenir son juste courroux, braver ses larmes,
Ses transports, sa douleur? Par quel détour ôser l'aborder ?
Mille rapides projets tour-à-tour partagent sa pensée
Errante, irrésolue : il pèse tout; il se détermine
Enfin : il fait venir les chefs; il prescrit à Sergeste,
Au vigilant Mnesthée, au brave Cloanthe d'assembler

Digitized by Google

Attonitus tanto monitu imperioque Deorum.
Heu! quid agat? quo nunc Reginam ambire furentem
Audeat affatu? quæ prima exordia sumat?
Atque animum nunc huc celerem, nunc dividit illuc;
In partesque rapit varias, perque omnia versat.
Hæc alternanti potior sententia visa est.
Mnesthea, Sergestumque vocat, fortemque Cloanthum:
Classem aptent taciti, sociosque ad littora cogant;
Arma parent; et quæ sit rebus causa novandis,
Dissimulent: sese interea, quando optima Dido
Nesciat et tantos rumpi non speret amores,
Tentaturum aditus, et quæ mollissima fandi
Tempora, quis rebus dexter modus. Ocius omnes
Imperio læti parent, ac jussa facessunt.

At Regina dolos (quis fallere possit amantem?)
Præsensit, motusque excepit prima futuros,
Omnia tuta timens: eadem impia fama furenti
Detulit, armari classem, cursumque parari.
Sævit inops animi, totamque incensa per urbem
Bacchatur: qualis commotis excita sacris
Thyas, ubi audito stimulant trieterica Baccho
Orgia, nocturnusque vocat clamore Cytheron.
Tandem his Æneam compellat vocibus ultro:

« Dissimulare etiam sperasti, perfide, tantum
» Posse nefas? tacitusque meâ decedere terrâ?
» Nec te noster amor, nec te data dextera quondam,
» Nec moritura tenet crudeli funere Dido?
» Quin etiam hyberno moliris sidere classem,
» Et mediis properas Aquilonibus ire per altum,

Digitized by Google

Leurs soldats près des chantiers, de tout ordonner sous-main
Pour faire armer la flotte, en s'efforçant de déguiser
L'objet de ces mouvemens. Lui cependant verroit la Princesse,
Prendroit le tems, les tours, les tempéramens pour adoucir
Un coup fatal, qu'une amante, hélas! et trop tendre et trop sensible,
Est bien loin de prévoir, ni de craindre. A cet ordre inattendu,
Les chefs, impatiens de la gloire, obéissent avec joie.

Mais qui peut tromper l'Amour? De Didon bientôt l'œil a percé
Un mystère odieux. Redoutant tout alors que tout est calme,
Sondant, interrogeant, elle a déjà pressenti la tempête.
Déjà ce monstre impur qui divulgua sa honte, a su l'instruire
Qu'en secret on dispose la flotte, et que l'ordre de partir
Est donné. Dans l'instant la fureur s'empare de ses sens.
On la voit sombre, égarée, oubliant son rang et sa fierté,
Porter de tous côtés ses pas. Aux pieds du Cithéron
Tels sont les transports, tels sont les cris d'une Bacchante,
Lorsqu'agitée à l'approche du Dieu qui la presse et la maîtrise,
Dans les bois un thyrse à la main, elle court, et fait entendre
Ses nocturnes clameurs dont les montagnes retentissent.
Dans sa colère, la Reine adresse au perfide ce discours:

« Ainsi tu dissimulois! le croyois-tu pouvoir cacher un crime
» Aussi noir? as-tu pu croire à mon insu déserter mon Empire?
» Ingrat! ni tant de liens, ni le don de ma main et de mon cœur,
» Jusqu'à ma mort, cette mort affreuse où ta fuite me condamne,
» Rien ne t'arrête! Et tu prends pour fuir l'instant où la saison
» Sur les mers a déchaîné l'orage! Insensé! tu crains moins
» Les aquilons que de voir ton amante! Et que cherches-tu? des bords
» Lointains! des remparts ignorés! Ta patrie avoit ses droits:
» Mais quand Troye encore existeroit, faudroit-il enfin
» Sur les flots menaçans t'exposer? Réponds-moi: me fuis-tu?
» Par ces pleurs, au nom de l'amour que tu m'as juré, par toi,

Digitized by Google

» Crudelis! Quid? si non arva aliena domosque
» Ignotas peteres, et Troja antiqua maneret;
» Troja per undosum peteretur classibus æquor?
» Mene fugis? per ego has lacrymas dextramque tuam, te,
» (Quando aliud mihi jam miseræ nihil ipsa reliqui)
» Per connubia nostra, per inceptos Hymenæos;
» Si bene quid de te merui, fuit aut tibi quicquam
» Dulce meum; miserere domus labentis; et istam
» Oro, si quis adhuc precibus locus, exue mentem.
» Te propter Libycæ gentes, Nomadumque tyranni
» Odere, infensi Tyrii: te propter eundem
» Extinctus pudor, et, quâ solâ sidera adibam,
» Fama prior: cui me moribundam deseris hospes?
» Hoc solum nomen quoniam de conjuge restat.
» Quid moror? an mea Pygmalion dum mœnia frater
» Destruat? aut captam ducat Getulus Iarbas?
» Saltem si qua mihi de te suscepta fuisset
» Ante fugam soboles, si quis mihi parvulus aulâ
» Luderet Æneas, qui te tantum ore referret:
» Non equidem omnino capta aut deserta viderer. »
Dixerat. Ille Jovis monitis immota tenebat
Lumina, et obnixus curam sub corde premebat.

Tandem pauca refert: « Ego te, quæ plurima fando
» Enumerare vales, nunquam Regina negabo
» Promeritam: nec me meminisse pigebit Elisæ;
» Dum memor ipse mei, dum spiritus hos reget artus.
» Pro re pauca loquar. Nec ego hanc abscondere furto
» Speravi, ne finge, fugam; nec conjugis unquam
» Prætendi tædas, aut hæc in fœdera veni.

Digitized by Google

» (Car tu me restois seul, tu le sais, hélas! je n'ai plus rien,)
» Par nos feux, par nos sermens, au nom de notre hymen,
» Daigne du moins m'entendre! Et si mes bienfaits, si ma tendresse
» M'ont donné sur ton cœur des droits, si jamais je te fus chère,
» Par pitié, rends-moi la vie! il en est tems: change de pensée.
» Vois mon sort: vois les dangers, barbare, où tu m'exposes!
» Contre moi les Africains armés, Carthage mécontente.
» Pour toi, sujets, alliés, j'ai tout perdu, tout immolé pour toi,
» Jusqu'à ma gloire, hélas! si flatteuse et si chère à mon orgueil!
» Hôte cruel (d'un nom plus doux ton épouse se servit)!
» En quelles mains tu la livres mourante! et qu'attendra-t-elle encore?
» Qu'enfin Pygmalion vienne inonder de sang et de carnage
» Mes remparts malheureux? Faut-il, captive d'Iarbas,
» Traîner ma honte à sa Cour? Si du moins ton amour m'avoit laissé
» En partant, un fils! Si cet enfant charmoit mon ennui
» Par ses jeux innocens, et me rendoit l'image de son père!
» Ah! je me croirois moins trompée, et toi moins coupable!» Ainsi
Parla Didon. Son amant tenoit ses yeux fixes et baissés,
Renfermant son trouble et soumis aux ordres éternels.

Il s'efforce enfin de répondre. «O Reine! plaignez-moi,
» Mais ne m'accusez pas d'être ingrat. Jamais je n'oublierai
» Vos bienfaits, vos soins généreux: et d'Elise et de Carthage,
» Un tendre, un douloureux souvenir remplira ma pensée,
» Tant qu'un souffle de vie encor fera palpiter mon cœur.
» Non, d'un vil fugitif ne me prêtez point le caractère:
» Non, je ne vous fuis point: j'obéis aux Dieux. De notre hymen
» Ces Dieux, vous le savez, n'ont point voulu consacrer les nœuds:
» Par les vents jetté dans vos ports, je devins votre conquête;
» Mais je ne cherchois pas ce bonheur. Si le Ciel m'avoit laissé
» Maître de mon destin, Troye en ce moment seroit encore
» L'objet de tous mes soins: l'infortuné reste de mes frères,
» Nos citoyens au glaive échappés, à ma voix se rallieroient:

Digitized by Google

» Me si fata meis paterentur ducere vitam
» Auspiciis, et sponte meâ componere curas:
» Urbem Trojanam primùm dulcesque meorum
» Relliquias colerem, et Priami tecta alta manerent,
» Et recidiva manu posuissem Pergama victis.
» Sed nunc Italiam magnam Grynæus Apollo,
» Italiam Lyciæ jussere capessere sortes:
» Hic amor, hæc patria est. Si te Carthaginis arces
» Phœnissam, Libycæque aspectus detinet urbis:
» Quæ tandem Ausoniâ Teucros considere terrâ
» Invidia est? et nos fas extera quærere regna.
» Me patris Anchisæ, quoties humentibus umbris
» Nox operit terras, quoties astra ignea surgunt,
» Admonet in somnis et turbida terret imago:
» Me puer Ascanius, capitisque injuria cari,
» Quem regno Hesperiæ fraudo et fatalibus arvis.
» Nunc etiam interpres Divûm, Jove missus ab ipso,
» (Testor utrumque caput,) celeres mandata per auras
» Detulit: ipse Deum manifesto in lumine vidi
» Intrantem muros, vocemque his auribus hausi.
» Desine, meque tuis incendere, teque querelis:
» Italiam non sponte sequor. »

Talia dicentem jamdudum aversa tuetur,
Huc illuc volvens oculos: totumque pererrat
Luminibus tacitis, et sic accensa profatur:
« Nec tibi Diva parens, generis nec Dardanus auctor,
» Perfide: sed duris genuit te cautibus horrens
» Caucasus, Hyrcanæque admôrunt ubera tigres.
» Nam quid dissimulo? aut quæ me ad majora reservo?

Digitized by Google

» Ils verroient encor la demeure auguste de leurs Rois:
» Ils verroient les tours d'Ilion qui renaîtroit de ses cendres.
» Aux champs Ausoniens les Dieux m'ordonnent de conduire
» Ces guerriers malheureux : dans Gryna l'oracle d'Apollon,
» Les sorts dans la Lycie ont parlé. Du Tybre désormais
» Les bords sont devenus ma patrie; et Didon, à qui Carthage
» Est plus chère aujourd'hui que Tyr, ne peut envier sans doute
» Aux Phrygiens l'Italie, et l'honneur d'y fonder un Empire.
» Les nuits quand tout repose, et que tous les astres étincèlent
» Sur le céleste azur, mon père en songe m'avertit.
» Ses austères regards me pénètrent de honte et de terreur.
» Mon jeune fils encore, Ascagne m'accuse et me confond:
» Mon fils dont je détruis l'espoir, que je prive de ses droits!
» Envoyé par Jupiter, Mercure lui-même traversant
» En plein jour les airs m'a commandé, m'a pressé de partir.
» Mes yeux l'ont vu : sa voix redoutable et céleste a retenti
» Dans mon oreille. Hélas! cessez, cessez de déchirer
» Par d'inutiles regrets nos deux cœurs! L'ordre du Destin
» Seul m'entraîne en d'autres climats, et m'éloigne de vos charmes.»

Il dit : et sur lui Didon roulant un œil indigné, l'observe
Dans un sombre silence. Enfin sa colère éclate ainsi :
« Imposteur! toi du sang des Rois! La déesse de Paphos
» Eût d'un monstre si lâche infecté la terre! Tu n'es point
» Son fils : non. Le Caucase affreux t'engendra de ses flancs:
» Sur ses âpres rochers d'horribles tigresses te nourrirent.
» Car qu'ai-je encore à taire? à quel autre affront me réserver?
» Les sanglots d'une amante ont-ils pu l'attendrir? a-t-on vu
» Ses yeux indifférens se détourner sur elle, se remplir
» Des pleurs au barbare arrachés? — Par où puis-je commencer?
» L'immortelle Junon, Jupiter sans doute puniront
» Un parjure si bas! — N'est-il donc plus de foi, grands Dieux?
» Pauvre, errant, fugitif, jouet des tempêtes, je l'admets

Digitized by Google

»Num fletu ingemuit nostro? num lumina flexit?
»Num lacrymas victus dedit? aut miseratus amantem est?
»Quæ quibus anteferam? jam jam nec maxima Juno,
»Nec Saturnius hæc oculis pater aspicit æquis.
»Nusquam tuta fides. Ejectum littore, egentem
»Excepi; et regni demens in parte locavi:
»Amissam classem, socios a morte reduxi.
»Heu! furiis incensa feror. Nunc augur Apollo,
»Nunc Lyciæ sortes, nunc et Jove missus ab ipso
»Interpres Divûm fert horrida jussa per auras.
»Scilicet is superis labor est: ea cura quietos
»Sollicitat. Neque te teneo, neque dicta refello.
»I, sequere Italiam ventis, pete regna per undas.
»Spero equidem mediis, si quid pia numina possunt,
»Supplicia hausurum scopulis; et nomine Dido
»Sæpe vocaturum. Sequar atris ignibus absens:
»Et quum frigida mors animâ seduxerit artus,
»Omnibus umbra locis adero: dabis improbe pœnas:
»Audiam, et hæc manes veniet mihi fama sub imos.»
His medium dictis sermonem abrumpit, et auras
Ægra fugit: seque ex oculis avertit et aufert;
Linquens multa metu cunctantem et multa parantem
Dicere. Suscipiunt famulæ, collapsaque membra
Marmoreo referunt thalamo stratisque reponunt.

At pius Æneas, quanquam lenire dolentem
Solando cupit, et dictis avertere curas,
Multa gemens, magnoque animum labefactus amore:
Jussa tamen Divûm exequitur, classemque revisit.
Tum vero Teucri incumbunt, et littore celsas

Digitized by Google

» Dans mes ports, je recueille sa flotte, et je partage avec lui
» Mon trône ! Ah trop aveugle Didon ! — Je l'ai sauvé, lui, les siens
» Des horreurs du trépas ! Et cependant, ô fureur ! ô crime !
» O vengeance ! il parle de sorts, d'un oracle de Gryna !
» Il m'objecte un songe, un avis des Dieux ! Jupiter même
» Des hauteurs de l'Olympe a tout exprès envoyé Mercure
» Pour contraindre un amant à trahir sa foi ! Certes ce sont là
» D'importans objets ! des soins faits pour troubler les Dieux !
» Eh bien, pars ! Je ne veux ni t'arrêter, ni même te confondre.
» Vas régner ! cherche à travers les flots l'Italie et la fortune.
» Mais tremble, ingrat ! s'il est des Dieux qui punissent le parjure.
» Bientôt (c'est l'espoir qui me reste), errant, battu des ondes,
» Prêt à périr cent fois, tes cris tardifs et surperflus
» Invoqueront ta Didon. Spectre armé de feux, je te suivrai.
» Lorsque la mort comblant mes vœux dissoudra cette argile,
» Partout mon ombre à sa proie attachée et fidèle à ma vengeance
» Marchera sur tes pas. Il viendra le jour de la justice !
» Au fond des Enfers encor je jouirai de tes maux ! »

Dans la fureur qui l'agite, sa voix expire, et ne sert plus
Ses transports. S'éloignant en hâte, elle laisse le perfide
Incertain, confus, préparant sa réponse, et se renferme
Loin de sa vue au fond du Palais. Ses femmes qui s'empressent
Dans leurs bras la reçoivent mourante, et l'étendent sur un lit.

Mais cet amant qu'elle accuse, hélas! non moins malheureux qu'elle,
Dans son cœur généreux sent tous les coups qu'il a portés.
Il voudroit par ses soins, par ses discours, sécher les pleurs
Qu'il fait répandre : l'amour, le remord le déchirent. Cependant
Il suit la voix des Dieux, et retourne au port, où son aspect
Rend aux siens et la force et la joie : ils brûlent de servir
Leur Chef. Des chantiers plus d'un vaisseau déjà descendu
Sous son poids fait gémir les mers. On court la hache en main
Dans les bois : les pins, les chênes s'ébranlent, et leurs troncs

Digitized by Google

Deducunt toto naves : natat uncta carina.
Frondentesque ferunt ramos, et robora sylvis
Infabricata, fugæ studio.
Migrantes cernas, totâque ex urbe ruentes.
Ac veluti ingentem formicæ farris acervum :
Cum populant, hiemis memores, tectoque reponunt :
It nigrum campis agmen, prædamque per herbas
Convectant calle angusto : pars grandia trudunt
Obnixæ frumenta humeris : pars agmina cogunt,
Castigantque moras : opere omnis semita fervet.

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus? quum littora fervere late
Prospiceres arce ex summâ, totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus æquor.
Improbe amor, quid non mortalia pectora cogis?
Ire iterum in lacrymas, iterum tentare precando
Cogitur, et supplex animos submittere amori;
Ne quid inexpertum, frustra moritura, relinquat.

« Anna vides toto properari littore circum :
» Undique convenere : vocat jam carbasus auras,
» Puppibus et læti nautæ imposuere coronas.
» Hunc ego si potui tantum sperare dolorem,
» Et perferre, soror, potero. Miseræ hoc tamen unum
» Exequere, Anna, mihi; solam nam perfidus ille
» Te colere, arcanos etiam tibi credere sensus :
» Sola viri molles aditus et tempora noras.
» I, soror, atque hostem supplex affare superbum :
» Non ego cum Danais Trojanam exscindere gentem

Digitized by Google

Couvrent la terre au loin: mille bras les traînent tout entiers,
Tant on craint les moindres retards: les rames et les mâts
Ont encor leurs feuilles. Le peuple en foule s'élançant
Des remparts, se répand autour de la plage. Tel on voit
Fondre sur un monceau de froment à l'approche de l'hiver
Des fourmis le peuple actif et sage. Un long bataillon noir
Franchit sillons et guérets, traînant le butin qu'il a conquis
Dans un sentier étroit sous l'herbe touffue. A ce grand œuvre
Les chefs, les derniers citoyens conspirent à l'envi.
L'une soulève un grain avec effort, l'autre fait rouler
Sur la poussière un fardeau trop lourd; l'autre instruit et conseille,
Presse la marche, inspire aux moins diligentes son ardeur.

Combien dans ce moment ton cœur fut inondé d'amertume,
O malheureuse Didon! que de pleurs tombèrent de tes yeux!
Lorsque de tes donjons ils contemplèrent ce concours,
Ces travailleurs animés, ce fracas qui retentissoit sur l'onde,
Ces transports, cette joie. Amour impitoyable, tu peux tout
Sur les foibles humains! il faut encor gémir, encore
Implorer un vainqueur dédaigneux, et s'abaisser devant lui:
Il faut, prête à mourir, tout épuiser du moins et tout tenter.

«Anne, tu vois, tous ces mouvemens, cette foule rassemblée
» S'empressant au bord de la mer. L'air a déjà retenti
» Des cris des matelots: leurs mâts se couronnent de guirlandes:
» Dans ses plis la voile en s'agittant semble inviter les vents.
» Mon malheur est certain: si j'avois pu prévoir ce coup terrible,
» Crois que ta sœur le soutiendroit. Je veux encor te demander
» Un service, et le dernier de tous. Cet étranger, ce perfide
» T'estimoit: il n'avoit point de secrets pour toi: tu savois seule
» Saisir les instans, rencontrer le foible de son cœur.
» Eh bien! vas de ma part prier l'ingrat, le presser, le fléchir.
» Dis-lui que dans l'Aulide jamais je n'ai partagé les crimes

Digitized by Google

»Aulide juravi, classemve ad Pergama misi
»Nec patris Anchisæ cineres manesve revelli.
»Cur mea dicta negat duras demittere in aures?
»Quo ruit? extremum hoc miseræ det munus amanti:
»Expectet facilemque fugam, ventosque ferentes.
»Non jam conjugium antiquum, quod prodidit, oro:
»Nec pulchro ut Latio careat, regnumque relinquat.
»Tempus inane peto, requiem spatiumque furori,
»Dum mea me victam doceat fortuna dolere.
»Extremam hanc oro veniam: miserere sororis,
»Quam mihi quum dederit, cumulatam morte remittam.

Talibus orabat; talesque miserrima fletus
Fertque refertque soror: sed nullis ille movetur
Fletibus, aut voces ullas tractabilis audit.
Fata obstant: placidasque viri Deus obstruit aures.
Ac veluti annoso validam quum robore quercum
Alpini Boreæ, nunc hinc, nunc flatibus illinc
Eruere inter se certant; it stridor, et alte
Consternunt terram concusso stipite frondes:
Ipsa hæret scopulis; et quantum vertice ad auras
Ætherias, tantum radice in tartara tendit.
Haud secus assiduis hinc atque hinc vocibus heros
Tunditur, et magno persentit pectore curas;
Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes.

Digitized by Google

» Des ennemis d'Ilion, ni promis aux Grecs d'anéantir
» Ses remparts : mes flottes jamais n'ont grossi leur armée.
» D'Anchise au tombeau mes mains n'ont point troublé les mânes.
» Ah ! peut-il endurcir son oreille et refuser de m'entendre ?
» Pourquoi se hâter si fort? qu'il accorde à ma tendresse, à mes pleurs
» Quelques momens! qu'il attende au moins que le vent, que la saison
» Aident sa fuite ! Hélas! son épouse en larmes ne vient point
» Invoquer des sermens oubliés, des nœuds qu'il a rompus;
» Exiger qu'il sacrifie un trône brillant, qu'il abandonne
» Les beaux lieux à sa race promis : contente si j'obtiens
» Quelque relâche au mal qui me tue, un vain délai. Victime
» Condamnée à souffrir, que j'apprenne du temps à supporter
» Mon destin! Conjure, gémis, cours, peins le désespoir,
» Peins les maux de ta sœur : fais par pitié, fais qu'il diffère !
» D'un tel bienfait ma mort lui paiera le prix avec usure. »
Anne embrasse Didon, et la plaint : elle court, va, revient, prie,
Cent fois tombe aux pieds du cruel, les trempe de ses larmes.
Constant dans ses nobles projets, le Troyen ne peut changer :
Ainsi le sort le veut : un Dieu lui-même affermit sa vertu.
Tel qu'un chêne s'élève, et résiste aux coups de la tempête,
Quand des antres du Nord, ou du haut des Alpes descendus,
Les Aquilons se liguant en vain s'efforcent d'ébranler
Son vieux tronc respecté du temps. L'air siffle : la campagne
Est jonchée au loin de débris : les feuilles se dispersent
Sous ses vastes rameaux : lui cependant ferme, inébranlable,
Perce la terre, et défie à jamais les vents : il a son front
Dans les cieux : sa racine s'appuie aux voûtes du Tartare.
Ainsi de tous côtés le Héros est assailli : son cœur
Est ému; mais le devoir l'emporte, et son âme déchirée
Par la douleur, ne peut être abattue : il pleure, et va partir.

Digitized by Google

ÆNEIDOS.
LIBER QUARTUS.

SECTIO TERTIA.

Tum vero infelix fatis exterrita Dido
Mortem orat : tædet cœli convexa tueri.
Quo magis inceptum peragat, lucemque relinquat :
Vidit, thuricremis cum dona imponeret aris,
Horrendum dictu, latices nigrescere sacros ;
Fusaque in obscænum se vertere vina cruorem.
Hoc visum nulli, non ipsi effata sorori.
Præterea, fuit in tectis de marmore templum
Conjugis antiqui, miro quod honore colebat,
Velleribus niveis et festâ fronde revinctum.
Hinc exaudiri voces et verba vocantis
Visa viri, nox cum terras obscura teneret :
Solaque culminibus ferali carmine bubo
Sæpe queri, et longas in fletum ducere voces.
Multaque præterea vatum prædicta priorum
Terribili monitu horrificant. Agit ipse furentem
In somnis ferus AEneas : semperque relinqui
Sola sibi, semper longam incomitata videtur
Ire viam, et Tyrios desertâ quærere terrâ.
Eumenidum veluti demens videt agmina Pentheus,
Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas :

DIDON.

Digitized by Google

DIDON.

CHANT TROISIÈME.

Sous les coups qui l'accablent, Didon tremblante, épouvantée,
N'invoque plus que la mort : la lumière du Ciel l'importune.
Dans ses sombres desseins d'affreux augures la confirment.
Un jour, offrant ses dons aux immortels, la liqueur sainte
Sur l'autel s'obscurcit soudain, et son œil glacé d'horreur,
Au lieu du vin, ne vit plus qu'un sang infect et dégoûtant.
Seule témoin du prodige, Didon cache à tous, à sa sœur même
Ses terreurs. Au fond du palais, dans un lieu retiré,
Est un temple de marbre, où souvent elle occupe sa tristesse
D'un souvenir chéri. Des toisons éclatantes de blancheur,
Des festons de rameaux le tapissent toujours. De cette enceinte,
Dans le silence profond des nuits, son oreille croit entendre
Sortir des sanglots, une voix gémissante qui lui crie:
« C'est ton époux qui t'appelle. » Souvent la chouette désastreuse
Traîne au haut des toits ses chants solitaires et plaintifs.

Dans ce moment mille avis négligés, mille oracles accablans
Viennent soudain frapper ses esprits et redoublent sa terreur.
Dans le sommeil ses sens agités lui montrent le perfide,
L'ingrat Énée ardent, furieux, qui la poursuit et l'entraîne
Sans pitié. Des fantômes nouveaux succèdent : elle est seule
Sur des bords lointains, cherchant les siens qui l'abandonnent
Au milieu des immenses déserts. C'est ainsi que Panthée
Dans son triste délire a vu les Euménides s'acharner
Sur ses pas, qu'un double soleil, deux Thèbes se montrèrent
Dans un même instant à sa vue égarée. Ou tel encore

Digitized by Google

Aut Agamemnonius scenis agitatus Orestes,
Armatam facibus matrem et serpentibus atris
Quum fugit, ultricesque sedent in limine Diræ.
Ergo ubi concepit furias evicta dolore,
Decrevitque mori: tempus secum ipsa modumque
Eligit; et mœstam dictis aggressa sororem,
Consilium vultu tegit, ac spem fronte serenat:
«Inveni, germana, viam, gratare sorori,
»Quæ mihi reddat eum, vel eo me solvat amantem,
»Oceani finem juxta, Solemque cadentem,
»Ultimus Æthiopum locus est: ubi maximus Atlas
»Axem humero torquet stellis ardentibus aptum.
»Hinc mihi Massylæ gentis monstrata sacerdos,
»Hesperidum templi custos: epulasque draconi
»Quæ dabat, et sacros servabat in arbore ramos,
»Spargens humida mella, soporiferumque papaver.
»Hæc se carminibus promittit solvere mentes
»Quas velit: ast aliis duras immittere curas,
»Sistere aquam fluviis, et vertere sidera retro;
»Nocturnosque ciet manes. Mugire videbis
»Sub pedibus terram, et descendere montibus ornos.
»Testor cara Deos et te, germana, tuumque
»Dulce caput, magicas invitam accingier artes.
»Tu secreta pyram tecto interiore sub auras
»Erige: et arma viri, thalamo quæ fixa reliquit
»Impius, exuviasque omnes, lectumque jugalem
»Quo perii, super imponas. Abolere nefandi

Digitized by Google

Dans nos jeux l'infortuné fils du superbe Agamemnon
Partout à ses côtés voit sa mère mourante, fuit son spectre
Armé de feux et de noirs serpens, en vain s'échappe, en vain
Court au temple, où l'attend Tysiphone aux marches de l'Autel.

Par sa douleur vaincue, en proie à sa rage, rassemblant
L'Enfer et ses tourmens dans son cœur, déjà la Princesse
S'est résolue à finir ses maux et sa vie : elle a fixé
L'instant, choisi le genre de mort. Pour écarter tout soupçon,
D'un front calme et serein où le plaisir et l'espoir reparoissent;
En ces mots elle dit à sa sœur. « Réjouis-toi : le Destin
» M'ouvre une voie; et je touche peut-être au jour qui me rendra
» L'ingrat que j'aime, ou du moins cette paix que l'amour m'avoit ôtée.
» Vers ces bords où le char du soleil précipite sa carrière
» Dans l'Océan, où du vieil Atlas le colosse inébranlable
» Porte le poids de la voûte étoilée, et sépare de nos plaines
» Les confins du pays des Noirs; on trouve ce jardin
» Fortuné, dont les arbres sacrés se couronnent de fruits d'or:
» Un temple est auprès : un énorme dragon veille à l'entrée
» Sur ce trésor. Prêtresse du temple, une femme de Massyle
» Nourrit ce monstre; et sait aussi, dit-on, l'endormir à son gré,
» Mêlant un miel épais aux tristes pavots. Cette Prêtresse
» Est ici. Rien ne résiste à son art, qui commande à l'Amour même.
» Par ses charmes puissans les peines cruelles s'adoucissent :
» Dans les cœurs ils versent le calme, ou soulèvent la tempête.
» Les torrens à sa voix, les astres retournent en arrière :
» Des tombeaux évoqués les morts apparoissent. Tu verras
» Trembler la terre, et du haut des monts les chênes ébranlés
» Rouler à grand bruit. Je jure le Ciel : j'en atteste ma tendresse
» Pour toi : crois que Didon à cet art ne s'abaisse qu'avec peine.
» Dans une cour du palais fais construire un bûcher. Prends soin
» D'y placer cette superbe armure et ce glaive éclatant d'or,

Digitized by Google

» Cuncta viri monumenta jubet, monstratque sacerdos. »
Hæc effata silet: pallor simul occupat ora.
Non tamen Anna novis prætexere funera sacris
Germanam credit: nec tantos mente furores
Concipit; aut graviora timet, quam morte Sichæi.
Ergo jussa parat.
At Regina pyrâ penetrali in sede sub auras
Erectâ ingenti, tædis atque ilice sectâ,
Intenditque locum sertis, et fronde coronat
Funereâ: super exuvias, ensemque relictum,
Effigiemque toro locat, haud ignara futuri.
Stant aræ circum: et crines effusa sacerdos
Tercentum tonat ore Deos, Erebumque, Chaosque,
Tergeminamque Hecaten, tria virginis ora Dianæ.
Sparserat et latices simulatos fontis Averni.
Falcibus et messæ ad Lunam quærentur ahenis
Pubentes herbæ nigri cum lacte veneni.
Quæritur et nascentis equi de fronte revulsus
Et matri præreptus amor.
Ipsa molâ, manibusque piis, altaria juxta,
Unum exuta pedem vinclis, in veste recinctâ,
Testatur moritura Deos, et conscia fati
Sidera: tum, si quod non æquo fœdere amantes
Curæ numen habet justumque memorque, precatur.
Nox erat, et placidum carpebant fessa soporem
Corpora per terras, sylvæque et sæva quierant
Æquora: quum medio volvuntur sidera lapsu:

Digitized by Google

» Dons de ma main jadis précieux, aujourd'hui délaissés.
» Mets-y tout, armes, habits, jusqu'au lit funeste où j'ai perdu
» Gloire, innocence, repos. Il faut que la flamme anéantisse
» Tous les restes du traître; et la Prêtresse ainsi me l'ordonne. »

Elle a dit : un froid soudain la pénètre, et la pâleur étendue
Sur son front trahit ses terreurs. Tranquille cependant,
Anne ne soupçonne pas que Didon ait prétexté ce mystère
Pour cacher un sacrifice odieux. Ce féroce désespoir,
Ces barbares fureurs, hélas ! sont loin de sa pensée.
Sans rien craindre de plus qu'à la mort de Sichée, elle accomplit
L'ordre funeste. Au fond du Palais l'affreux bûcher déjà
Est dressé sous les yeux de la Reine. Elle-même de ses mains
Entrelaçant de lugubres cyprès, le couronne de festons,
L'orne de fleurs; y place l'épée, et le portrait, et l'armure,
Sur le lit : dans son cœur renfermant son secret. Autour
Sont plusieurs autels formant un cercle, où la Prêtresse
Court hérissée, et l'œil en feu : sa voix tonne, invoque à grands cris
Les trois cents Déités, le Cahos antique, le Tartare,
Les trois noms de la triple Diane : une eau mystique épanchée
Coule, et figure l'Averne : un philtre magique se compose
Des sucs des végètaux les plus actifs, que récoltèrent
Des faucilles d'airain au clair de la lune : l'on y mêle
Ces tégumens qu'au front du poulain, dès qu'il voit la clarté,
On ravit furtivement à sa mère. En robe retroussée,
Un pied nu, dans ses mains portant un gâteau, la Princesse
Auprès des autels, qu'elle arrose de pleurs et qu'elle embrasse,
Prend à témoin les Dieux, et ce Ciel complice de son sort :
Prête à mourir, s'il reste à l'amour trahi quelque protecteur,
Son cœur attend encor, ses vœux implorent la vengeance.

Dès long-temps la nuit dans les cieux poursuivoit sa carrière:

Digitized by Google

Quum tacet omnis ager, pecudes, pictæque volucres,
Quæque lacus late liquidos, quæque aspera dumis
Rura tenent, somno positæ sub nocte silenti
Lenibant curas, et corda oblita laborum.
At non infelix animi Phœnissa, nec unquam
Solvitur in somnos, oculisve aut pectore noctem
Accipit: ingeminant curæ, rursusque resurgens
Sævit amor, magnoque irarum fluctuat æstu.
Sic adeo insistit, secumque ita corde volutat:
«En quid agam? rursusne procos irrisa priores
»Experiar? Nomadumque petam connubia supplex,
»Quos ego sum toties jam dedignata maritos?
»Iliacas igitur classes atque ultima Teucrum
»Jussa sequar? quiane auxilio juvat ante levatos,
»Et bene apud memores veteris stat gratia facti?
»Quis me autem, fac velle, sinet? ratibusque superbis
»Irrisam accipiet? nescis heu perdita, necdum
»Laomedonteæ sentis perjuria gentis?
»Quid tum? sola fugâ nautas comitabor ovantes?
»An Tyriis omnique manu stipata meorum
»Insequar? et quos Sidoniâ vix urbe revelli,
»Rursus agam pelago, et ventis dare vela jubebo?
»Quin morere, ut merita es, ferroque averte dolorem.
»Tu, lacrymis evicta meis, tu prima furentem
»His germana malis oneras, atque objicis hosti.
»Non licuit thalami expertem sine crimine vitam
»Degere, more feræ: tales nec tangere curas?

Digitized by Google

Les champs, les solitaires forêts, tout se taisoit ; et les vents
Suspendoient leur haleine : un calme profond régnoit sur l'onde :
Tous les astres brilloient dans leur tranquille majesté.
Les habitans des airs, des bois, des plaines et des eaux
Plongés dans le sommeil, réparoient leurs forces épuisées :
Les mortels oublioient leurs soins cuisans. Tout reposoit
Dans la nature ; et Didon veilloit dans les pleurs. La nuit paisible
Dans son cœur ne descendra jamais : le sommeil fuit de ses yeux.
Ses ennuis la dévorent : l'amour, la fureur, le désespoir
Dans leur flux et reflux orageux font rouler sa pensée.

« Dans ce malheur que résoudre ? » dit-elle « irai-je démentir
» Mes antiques refus, et descendre à rechercher à mon tour
» Ces Rois tant dédaignés, que ma fierté repoussa si long-tems ?
» Aimes-tu mieux d'Ilion sur les mers suivre la fortune ?
» Vas donc, vas recevoir la loi qu'on t'impose, et demander
» Aux Phrygiens un asile ! tu sais s'ils sont reconnoissans !
» Eh malheureuse ! et quand tu voudrois les implorer, crois-tu
» Sur leur flotte superbe être admise ? Ah ! que tu sais peu
» Jusqu'où va l'ingratitude profonde et la fourbe de ces traîtres !
» Seule de mon vainqueur suivrois-je la course triomphante ?
» Sur ses traces voudrois-je entraîner ma flotte, mon armée ?
» Ces Tyriens, ces dignes amis qui naguères me suivirent
» Dans ma fuite, iroient donc à ma voix encor braver les ondes !
» Non, meurs ! meurs, tu le dois. Que le fer te délivre de tes maux !
» Hélas ! c'est toi, ma sœur, c'est ton conseil qui m'a perdue !
» Mais tu m'aimois, je pleurois, et tu n'as pu résister à mes larmes.
» En servant ma fureur, quel abyme affreux tu me creusois !
» Insensible à l'amour, je vivois contente : la vertu
» Remplissoit mes instans : le remords n'avoit point troublé mes jours ;
» Mon cœur pur, de Sichée encor n'avoit point trahi les cendres. »

Ainsi Didon gémit. En ce moment le héros qui touche au terme,

Digitized by Google

» Non servata fides cineri promissa Sichæo! »

Tantos illa suo rumpebat pectore questus.
Æneas celsâ in puppi, jam certus eundi,
Carpebat somnos, rebus jam rite paratis.
Huic se forma Dei vultu redeuntis eodem
Obtulit in somnis, rursusque ita visa monere est;
Omnia Mercurio similis, vocemque, coloremque,
Et crines flavos, et membra decora juventæ:

« Nate Deâ, potes hoc sub casu ducere somnos?
» Nec quæ circumstent te deinde pericula cernis,
» Demens? nec Zephyros audis spirare secundos?
» Illa dolos dirumque nefas in pectore versat,
» Certa mori, varioque irarum fluctuat æstu.
» Non fugis hinc præceps, dum præcipitare potestas?
» Jam mare turbari trabibus, sævasque videbis
» Collucere faces; jam fervere littora flammis:
» Si te his attigerit terris Aurora morantem.
» Eia age, rumpe moras: varium et mutabile semper
» Fœmina. » Sic fatus, nocti se immiscuit atræ.
Tum vero Æneas, subitis exterritus umbris,
Corripit è somno corpus, sociosque fatigat:
« Præcipites vigilate viri, et considite transtris:
» Solvite vela citi: Deus æthere missus ab alto,
» Festinare fugam tortosque incidere funes
» Ecce iterum stimulat. Sequimur te, sancte Deorum
» Quisquis es, imperioque iterum paremus ovantes.

Digitized by Google

Sûr du départ, prévoyant tout, après avoir invoqué les Dieux,
Lassé de ses pénibles travaux se reposoit un instant;
Lorsqu'en songe du sein de l'épaisse nuit il voit s'élancer
Un Dieu brillant de lumière et ressemblant en tout à Mercure:
C'est son port auguste, sa voix, sa jeunesse, sa beauté
Grave et céleste : il parle, et la raison coule de ses lèvres.

« Fils d'Anchise, tu dors, et de tous côtés tu ne vois pas
» Les dangers qui menacent ta tête. Insensé, qu'attends-tu?
» Entends sur les flots les vents qui t'appellent! le temps presse:
» Déjà Didon décidée à mourir combine sa vengeance:
» Crains ses noires fureurs, crains les conseils du désespoir!
» Ah! fuis quand tu le peux encor! fuis dans ce moment même!
» Sur ces bords, si le jour naissant te retrouve, tu verras
» L'onde couverte de traits, les quais d'ennemis, l'éclat horrible
» Des flambeaux agités, les airs, le rivage tout en feu.
» Pars sur l'heure, et préviens d'affeux complots: redoute un sexe
» Inconstant, qui hait d'autant plus qu'il a plus aimé. » Mercure
Dans l'ombre en ce moment s'enfonce et se perd. Le héros court
Effrayé sur son bord : les siens se réveillent à ses cris.
« Chefs, soldats, matelots, que chacun s'empresse! que les bancs
» Soient garnis de rameurs! Tendez les voiles. Soyez prêts.
» Un Dieu du haut des airs vient encor, vient de m'apporter
» L'ordre de hâter ma fuite, et d'abandonner sans délai ces rives.
» Interprète divin, nos cœurs t'obéissent avec joie!
» Conduis-nous, fléchis pour nous les astres et Neptune! »
Il dit: et dans un saint transport il tire du fourreau
Son fer étincellant, frappe et tranche le cable. C'en est fait;
Tous de la même ardeur sont embrâsés : la flotte entière
Sur les mers se déploie, et s'étendant couvre leur azur.
Un vent frais a fait enfler la voile, et la rame fait rouler
L'onde écumante : on part : on fend les plaines de Thétis.

Digitized by Google

» Adsis ô placidusque juves, et sidera cœlo
» Dextra feras. » Dixit : vaginâque eripit ensem
Fulmineum, srictoque ferit retinacula ferro.
Idem omnes simul ardor habet : rapiuntque, ruuntque;
Littora deseruere : latet sub classibus æquor :
Adnixi torquent spumas, et cærula verrunt.

Et jam prima novo spargebat lumine terras
Tithoni croceum linquens Aurora cubile.
Regina è speculis ut primum albescere lucem
Vidit, et æquatis classem procedere velis;
Littoraque et vacuos sensit sine remige portus :
Terque quaterque manu pectus percussa decorum,
Flaventesque abscissa comas : « Proh Juppiter! ibit
» Hic » ait « et nostris illuserit advena regnis?
» Non arma expedient? totâque ex urbe sequentur?
» Diripientque rates alii navalibus? ite :
» Ferte citi flammas, date vela, impellite remos.
» Quid loquor? aut ubi sum? quæ mentem insania mutat?
» Infelix Dido, nunc te fata impia tangunt.
» Tum decuit, cum sceptra dabas. En dextra, fidesque :
» Quem secum patrios aiunt portare Penates,
» Quem subiisse humeris confectum ætate parentem.
» Non potui abreptum divellere corpus, et undis
» Spargere? non socios, non ipsum absumere ferro
» Ascanium, patriisque epulandum apponere mensis?
» Verum anceps pugnæ fuerat fortuna? fuisset.

Digitized by Google

Déjà quittant les bras de Tithon, rayonnante de splendeur,
Aux campagnes l'Aurore avoit rendu la vie et la beauté.
Lorsque Didon à la clarté du jour vit la flotte secondée
Par les vents planer sur les eaux, ses plages dégarnies,
Dans ses ports un vaste, un morne silence; à cet aspect,
D'impatience et de rage frappant l'albâtre de son sein,
Sur son front arrachant ses tresses flottantes: «Dieu des Dieux,
» Grand Jupiter» dit-elle «un parjure, un étranger me jouera
» Dans mes propres Etats! mes lâches sujets le souffriront!
» Servez mes transports, Citoyens, vengez-moi: courez tous:
» Armez barques, vaisseaux: attaquez, brûlez sa flotte impie!
» Vaines fureurs! Malheureuse, hélas! où s'égare ta raison?
» Courbe la tête, et subis ton destin! il falloit combattre
» Quand tu donnois un sceptre et toi-même. O prix de ma tendresse!
» O sermens trompeurs! c'est donc là ce guerrier si vanté!
» Il transporte, dit-on, ses Dieux sur l'onde: de son père
» Sur son dos, à travers les feux, il sauva la vieillesse!
» Il me fuit! Eh quoi! ma main n'a pu percer ce monstre, déchirer
» Son corps en lambeaux! Plustôt encor si j'avois pu
» Immoler sous ses yeux son fils que j'abhorre, son Ascagne!
» Teinte du sang de ce fils, ma fureur feroit servir à son père
» Pour festin ses membres fumans! Qui m'arrêtoit? le succès
» Dans un combat douteux pouvoit tromper ma haine! Et que m'importe!
» Prête à mourir, que craignois-je? Ma main a pu s'armer de flambeaux,
» Brûler le camp des vils Phrygiens, exterminer leur race!
» J'eusse pu joindre le père au fils, et du même fer encore
» Expirer sur leurs corps sanglans vengée et satisfaite!
» Père du jour, dont l'œil pénétrant voit tout! O toi qui des Cieux
» Contemplois ma foiblesse, témoin des troubles de mon cœur,
» Respectable Junon! toi qu'on implore au milieu des nuits
» Par de lugubres clameurs, Hécate! O vous! Dieux de la vengeance,
» Dieux de la haine et d'Élise mourante! écoutez-moi! détournez

Digitized by Google

»Quem metui moritura? faces in castra tulissem:
»Implessemque foros flammis: natumque patremque
»Cum genere extinxem: memet super ipsa dedissem.
»Sol, qui terrarum flammis opera omnia lustras;
»Tuque harum interpres curarum et conscia Juno;
»Nocturnisque Hecate triviis ululata per urbes;
»Et Diræ ultrices, et Dii morientis Elisæ;
»Accipite hæc, meritumque malis advertite numen,
»Et nostras audite preces. Si tangere portus
»Infandum caput, ac terris adnare necesse est;
»Et sic fata Jovis poscunt, hic terminus hæret:
»At bello audacis populi vexatus et armis,
»Finibus extorris, complexu avulsus Iuli,
»Auxilium imploret, videatque indigna suorum
»Funera! nec, cum se sub leges pacis iniquæ
»Tradiderit, regno aut optatâ luce fruatur!
»Sed cadat ante diem, mediâque inhumatus arenâ!
»Hæc precor: hanc vocem extremam cum sanguine fundo.
»Tum vos, o Tyrii, stirpem et genus omne futurum
»Exercete odiis; cinerique hæc mittite nostro
»Munera: nullus amor populis, nec fœdera sunto!
»Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor!
»Qui face Dardanios ferroque sequare colonos.
»Nunc, olim, quocunque dabunt se tempore vires,
»Littora littoribus contraria, fluctibus undas
»Imprecor, arma armis: pugnent ipsique nepotes!»

Digitized by Google

» Vos traits sur le coupable, et soyez sensibles à mes cris!
» S'il faut, ah! s'il faut qu'un souffle propice le conduise
» Jusqu'au port; eh bien! qu'il arrive au terme qu'a fixé
» Un décret irrévocable, et que l'ordre céleste s'accomplisse!
» Mais à ce terme du moins que son ambition ait à combattre
» Mille rivaux à sa perte animés, vingt ligues renaissantes!
» Loin des embrassemens d'un fils, seul, sans appui, qu'il porte
» En cent lieux ses pas, cherchant un asile! que les siens
» Tombent mourans, percés à sa vue, et le couvrent de leur sang!
» Par d'injustes traités si le sort enfin l'élève au trône,
» Lorsqu'il croira jouir, que sa grandeur passe comme un songe!
» Qu'il regrette en tombant l'Empire et la vie! et que son corps
» Sans honneur aux vautours soit abandonné! C'est le vœu qu'exhale
» Mes derniers accens, et de mon sang c'est le cri terrible.
» O Tyriens! ô peuple fidèle! héritiers de mon injure,
» Gardez aux enfans d'Ilion une haine inépuisable!
» Nul traité, point d'alliance avec eux, ni de paix! Voilà les dons
» Chers à mon ombre. O puisse un vengeur naître de mes cendres!
» Siècles volez! pars, digne héros que j'attends, et qui m'est dû!
» Poursuis par les feux et le fer cette race détestée!
» Tant que chacun des peuples rivaux subsistera, qu'on voie
» Les deux bords à jamais ennemis, les flots choquer les ondes;
» Armes, vaisseaux, légions, se repousser, se briser, se poursuivre;
» Les arrières-neveux surpasser la rage de leurs pères! »

Ainsi Didon cède à ses transports. Elle a pris le jour en haine.
Roulant mille projets dans son cœur forcené, pressée
Par le besoin de mourir, de Sichée elle appelle la nourrice.
(Car la sienne en Phénicie avoit dès long-temps fini ses jours.)
« Vas, nourrice fidèle, à ma sœur vas dire de hâter
» Son retour en ces lieux, mais qu'auparavant elle accomplisse
» Tous les rits solennels; que d'abord elle ait soin de se plonger

Digitized by Google

Hæc ait, et partes animum versabat in omnes,
Invisam quærens quamprimum abrumpere lucem.
Tum breviter Barcen nutricem affata Sichæi,
Namque suam patriâ antiquâ cinis ater habebat.
« Annam, cara mihi nutrix, huc siste sororem:
» Dic corpus properet fluviali spargere lymphâ,
» Et pecudes secum et monstrata piacula ducat.
» Sic veniat, tuque ipsa piâ tege tempora vittâ.
» Sacra Jovi Stygio, quæ rite incepta paravi,
» Perficere est animus; finemque imponere curis,
» Dardaniique rogum capitis permittere flammæ. »
Sic ait, illa gradum studio celerabat anili.

At trepida et cœptis immanibus effera Dido,
Sanguineam volvens aciem, maculisque trementes
Interfusa genas, et pallida morte futurâ,
Interiora domus irrumpit limina, et altos
Conscendit furibunda rogos, ensemque recludit
Dardanium, non hos quæsitum munus in usus.
Hic, postquam Iliacas vestes notumque cubile
Conspexit, paulum lacrymis et mente morata;
Incubuitque toro, dixitque novissima verba:

« Dulces exuviæ, dum fata Deusque sinebant,
» Accipite hanc animam, meque his exsolvite curis.
» Vixi, et quem dederat cursum fortuna, peregi;
» Et nunc magna mei sub terras ibit imago.
« Urbem præclaram statui, mea mœnia vidi,

Digitized by Google

» Dans le courant d'un fleuve, et d'apprêter le nombre de victimes,
» L'encens, les gâteaux, ce qu'en un mot a prescrit la prêtresse.
» Barcé, toi-même tu dois d'une bandelette entourer ton front.
» Il faut qu'en s'achevant, un grand sacrifice commencé
» Calme Pluton, et me rende la paix : il faut livrer aux flammes
» Les monumens d'un amour malheureux. Cours sans délai. » Barcé
Hâte en s'efforçant ses pas qu'appesantit la vieillesse.

Seule, Didon étonnée encor, frissonnant de son audace,
Les yeux creux, ensanglantés, roulans avec effroi
Sous un front où d'avance la mort a répandu sa pâleur,
Court au fond du palais, monte en fureur au bûcher, s'y lance;
Tire du fourreau ce glaive fatal, ce présent que sa tendresse,
Dans des tems plus doux, pour d'autres desseins avoit orné.
En revoyant ces armes, ce fer, ce lit nuptial, objet
D'un souvenir si funeste, elle pleure et réfléchit un instant
Dans sa profonde douleur, puis tombe, et dit ces derniers mots :

« O vous! tristes et chers monumens du bonheur que j'ai perdu!
» Gages sacrés, recevez mon dernier soupir! délivrez-moi
» Des tourmens de la vie, et du poids immense de mes peines!
» Mes jours sont au terme, et j'ai vécu : j'ai rempli ma carrière
» Au gré du sort, et peut-être aux bords du Cocyte descendue
» Un peu de gloire encore y suivra mon ombre. J'ai fondé
» Sur les bords africains la rivale de Tyr. J'ai vu ses murs
» Par mes soins élevés. Mon époux est mort : je l'ai vengé
» Sur mon frère inhumain. Trop heureuse, hélas! si la fortune
» Sur mes rives jamais n'eût conduit ce perfide étranger!
Mordant son lit alors de fureur : « Quoi! » dit-elle « je mourrai
» Sans vengeance! Oui! mourons, je le veux : Enfers recevez-moi!
» L'ingrat, du sein des mers, contemplera mon bûcher : ses yeux
» Vont se repaître et jouir de ma mort. Vois-en briller l'augure!
» Vois, barbare, et connois-moi! » La Reine avoit cessé de parler,

Digitized by Google

» Ulta virum pœnas inimico a fratre recepi.
» Felix, heu nimium felix! si littora tantum
» Nunquam Dardaniæ tetigissent nostra carinæ. »
Dixit, et os impressa toro: « Moriemur inultæ?
» Sed moriamur » ait « sic, sic juvat ire sub umbras.
» Hauriat hunc oculis ignem crudelis ab alto
» Dardanus; et nostræ secum ferat omina mortis. »
Dixerat: atque illam media inter talia ferro
Collapsam aspiciunt comites, ensemque cruore
Spumantem, sparsasque manus. It clamor ad alta
Atria: concussam bacchatur fama per urbem:
Lamentis, gemituque, et fœmineo ululatu
Tecta fremunt: resonat magnis plangoribus æther.
Non aliter quam si immissis ruat hostibus omnis
Carthago, aut antiqua Tyros; flammæque furentes
Culmina perque hominum volvantur, perque Deorum.

Audiit exanimis; trepidoque exterrita cursu,
Unguibus ora soror fœdans et pectora pugnis,
Per medios ruit; ac morientem nomine clamat:
« Hoc illud, germana, fuit? me fraude petebas?
» Hoc rogus iste mihi, hoc ignes, aræque parabant?
» Quid primum deserta querat? comitemne sororem
» Sprevisti moriens? eadem me ad fata vocasses,
» Idem ambas ferro dolor, atque eadem hora tulisset.
» His etiam struxi manibus, patriosque vocavi
» Voce Deos; sic te ut positâ crudelis abessem?

Lorsque

Digitized by Google

Lorsque levant les yeux, ses femmes la virent étendue
Dans son sang; le regard terne, effaré, les mains tombantes;
Sans mouvement, sans voix; un glaive fumant jetté près d'elle.
D'un cri qui part et soudain se répand, les voûtes retentissent.
Déjà de cent côtés le bruit vole, et va porter la terreur
Dans tous les quartiers à la fois : des femmes éperdues
Les accens plaintifs, les cris perçans et lamentables
Sortent du sein des humbles foyers, et l'air en mugit au loin.
Les citoyens éplorés, tremblans, se rassemblent, se dispersent :
Tous sont hors d'eux-mêmes. On diroit que dans Tyr, ou Carthage,
Des vainqueurs inhumains ont porté le carnage et les feux,
Qu'au loin sur les ailes du vent les flammes élancées,
Enveloppant et cabane et palais, vont consumer les temples.

Aux mouvemens confus de ce peuple, à ce trouble, à cet effroi,
Anne en pleurs, se frappant la poitrine, et courant épouvantée,
Vole à sa sœur, cent fois la rappelle, et la nomme de son nom.
« Les voilà donc dévoilés ces sombres desseins ! tu me trompois !
» Ces feux, ces autels, cette pompe affreuse étoit pour toi ! —
» Sur ces bords que deviendra ta sœur solitaire et délaissée ?
» Ah ! ne pouvois-je te suivre au tombeau ? doutois-tu de mon cœur ?
» Pourquoi me taire, hélas ! ce fatal projet ? un même instant
» Par les mêmes douleurs et le même fer eût fini nos jours ! —
» C'est donc par mes mains que tu fais dresser ton bûcher ! barbare !
» Lorsque tu presses ta sœur d'aller au temple invoquer nos Dieux,
» C'est pour fuir mes soins ! — Ma funeste absence t'a perdue !
» Toi, moi, tes remparts naissans, et ce peuple et cet empire ! —
» N'est-il plus de secours ! que je puisse au moins laver ses plaies !
» Ah ! si du moins un reste de vie, un dernier souffle erroit
» Sur ses lèvres ! je veux l'y respirer, y coller les miennes ! »
En disant ces mots elle arrive, et s'élance comme un trait
Sur ce théâtre de mort, voit sa sœur, court tomber à ses pieds,

Digitized by Google

» Extinxti te meque, soror, populumque, patresque
» Sidonios, urbemque tuam. Date, vulnera lymphis
» Abluam; et extremus si quis super halitus errat,
» Ore legam. » Sic fata, gradus evaserat altos,
Semianimemque sinu germanam amplexa fovebat
Cum gemitu, atque atros siccabat veste cruores.
Illa graves oculos conata attollere, rursus
Deficit: infixum stridet sub pectore vulnus.
Ter sese attollens cubitoque innixa levavit,
Ter revoluta toro est: oculisque errantibus, alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.
Tum Juno omnipotens, longum miserata dolorem
Difficilesque obitus, Irim demisit Olympo,
Quæ luctantem animam nexosque resolveret artus.
Nam quia, nec fato, meritâ nec morte peribat;
Sed misera ante diem, subitoque accensa furore;
Nondum illi flavum Proserpina vertice crinem
Abstulerat, Stygioque caput damnaverat Orco.
Ergo Iris croceis per cœlum roscida pennis,
Mille trahens varios adverso Sole colores,
Devolat, et supra caput astitit: « Hunc ego Diti
» Sacrum jussa fero, teque isto corporo solvo. »
Sic ait, et dextrâ crinem secat: omnis et una
Dilapsus calor, atque in ventos vita recessit.

Digitized by Google

Dans son sein la réchauffe, la presse, et la baigne de ses pleurs :
Des lambeaux de sa robe elle essuie, et veut imbiber les flots
D'un sang noir qu'en vain ses soins s'efforcent d'étancher.

Prête à succomber, Didon se ranime, et voulant la voir encore,
Entr'ouvre à peine et referme soudain ses yeux appesantis.
Son sang coule ; sa voix, son haleine et sa force l'abandonnent :
Sur son bras trois fois son corps se soulève avec effort,
Trois fois roule et retombe : elle r'ouvre encor un œil errant,
Cherche le jour, l'apperçoit encore, et s'afflige à sa clarté.

L'immortelle Junon plaignit ces combats, cette mort lente,
Cès efforts douloureux ; et du haut des voûtes éternelles
Sur les bords africains fit descendre Iris, pour affranchir
L'âme de ses terrestres liens, pour l'aider à briser
Des nœuds, qu'eût plus tard dénoués sans peine la vieillesse.
C'est à la fleur de son âge, hélas ! que Didon périt ! Contre elle
Aucun forfait jamais n'a pu des Dieux armer la justice.
D'une bouillante et soudaine fureur victime volontaire,
Ses mains, ses seules mains ont creusé sa tombe : et Proserpine
Lui laissant au front ce fatal cheveu, gage que respecte
Même la mort, n'avoit point aux Enfers destiné leur proie.

Iris dans les airs déployant ses ailes humectées,
Dont le soleil dardant ses feux a nuancé le tissu,
Vole, et s'arrête au fond du palais où la Reine lutte encore
Contre la mort. « J'emporte ce gage à Pluton, et j'accomplis
» L'ordre du Ciel. Tes fers sont rompus : sors de ta prison. »
Parlant ainsi, sa main enlève le fil. La chaleur cesse :
L'âme se mêle aux vents, s'envole avec eux et Didon meurt.

Digitized by Google

TRADUCTIONS D'HORACE.

ODE *19 du 1er. Livre.*

Mater sæva cupidinum, etc.

Cruelle mère des Amours,
Jeux bruyans, doux plaisirs, et toi Dieu de l'ivresse,
Tyrans chéris de mes beaux jours,
Vous voulez donc encor soumettre à la tendresse
Un cœur qui s'en croyoit affranchi pour toujours.

J'ai vu Glicère : j'idolâtre
Ce teint dans sa première fleur,
Plus éclatant, plus pur que le plus pur albâtre;
Cette pétulance folâtre
Qui fait naître un espoir si doux et si trompeur;
Ce visage, ces traits, cet aspect enchanteur
Si dangereux pour l'œil le plus austère.
Vénus et tous ses feux s'élançant dans mon cœur
Ont déserté les bosquets de Cithère.

Mon génie aujourd'hui tenteroit vainement
De célèbrer le Scythe errant,
Le Parthe qui combat, qui triomphe en fuyant,
Et tout ce qui n'est pas Glicère.

Vole, ami, reviens vite : apporte dans ces lieux
Du gazon frais, des fleurs, de l'encens, du vin vieux,
Et de la verveine nouvelle.
Le sang de la victime appaisera les Dieux,
Et les Dieux fléchiront cette beauté rebelle.

Digitized by Google

Ode 8 *du second Livre.*

Ulla si juris, etc.

Si jamais d'un parjure on te voyoit punie,
Barine, s'il pouvoit te rendre moins jolie,
De l'émail de tes dents s'il ternissoit l'éclat,
Ou de tes doigts de rose effaçoit l'incarnat,
Je croirois tes discours. — Mais sur ta tête impie
A peine, hélas! ta perfidie
Vient d'accumuler les sermens,
Que du courroux du Ciel tu brilles embellie,
Qu tu deviens l'objet des vœux de mille amans.

Et pourquoi serois-tu sincère?
Il vaut mieux insulter les morts dans leurs tombeaux,
Tromper les cendres d'une mère,
Prendre à témoin la nuit, le Ciel et ses flambeaux;
Se jouer des Dieux même, et braver leurs carreaux.

Vénus, Vénus en rit: et la troupe indulgente
Des Nymphes qui forment sa Cour
En badine, tandis que le cruel Amour
Aiguise en souriant sur sa meule sanglante
La pointe étincellante
Des traits dont tout mortel sent l'atteinte à son tour.

Des roses de l'adolescence
Le Tems vient pour toi seule embellir nos enfans,

Digitized by Google

Et d'esclaves nouveaux accroître ta puissance.
Tandis qu'hélas en vain les tristes vétèrans
S'agitent dans leurs fers, chaque jour plus pesans.

Quelle mère peut sans alarmes
Entendre prononcer ton nom ?
L'économe vieillard à l'aspect de tes charmes
Craint pour son jeune fils, leur funeste poison.
A l'approche du soir, l'épouse malheureuse,
Trop tendre pour ôser compter sur ses appas,
Tremble, en baignant de pleurs sa couche douloureuse,
Que ton haleine dangereuse
N'ait arrêté l'époux qui voloit dans ses bras.

Ode *5 du 1er. Livre.*

Quis multa gracilis, etc.

Quel est ce jeune téméraire,
Pyrrha, qui parfumé des plus douces odeurs
Au fond d'un antre solitaire
T'embrasse sur un lit de fleurs ?
Pour qui, simple dans ta parure,
Formes-tu ces nœuds élégans
Qui de ta blonde chevelure
Rassemblent les trésors flottans ?

Combien de fois, hélas, sa tendresse déçue
Accusera des Dieux l'inconstante faveur,

Digitized by Google

Quand, réveillé soudain par les vents en fureur,
De la tempête inattendue
Ses yeux glacés d'effroi contempleront l'horreur!

Crédule, il s'applaudit de sa chaîne dorée;
Dans tes bras son âme égarée
Observant tes regards, recueillant tes discours,
Croit qu'incapable de détours
Sa Pyrrha toujours tendre et toujours adorée
Ne vivra que pour lui, le chérira toujours.
Il n'a jamais connu la triste défiance,
Il n'a jamais sondé l'abyme de ton cœur.
Que je plains tout mortel dont ce cristal trompeur
Eblouit l'inexpérience.

Hélas! parmi les vœux de mille matelots,
Dans un Temple près du rivage,
Un tableau trop fidèle éternise l'hommage
Que j'offris autrefois au puissant Dieu des eaux,
De mes habits encor tout mouillés du naufrage.

ODE *10 du second Livre.*

Rectius vives, etc.

Ami, pour vivre heureux et sage,
Garde-toi sur les flots amers,
En butte au caprice des mers,
De voguer trop loin du rivage.
Crains aussi mille écueils secrets,
Et ne vas pas, pour fuir l'orage,
Ranger la côte de trop près.

Digitized by Google

Celui dont le cœur apprécie
La douce médiocrité,
D'une triste rusticité
Sait distinguer la modestie ;
Son toit ne choque pas les yeux
Mais il n'appelle point l'envie
Sous des portiques spacieux.

Ce pin n'élève au Ciel sa tête
Que pour être battu des vents.
Vois de leurs créneaux menaçans
Ces tours insulter la tempête :
Leur chûte en a plus de fracas.
De ces monts regarde le faîte,
Là tombe la foudre en éclats.

L'âme contre le sort armée
Espère dans l'adversité,
Et craint dans la prospèrité
Son inconstance accoutumée.
Le même Dieu trouble les airs
Et calme la terre alarmée;
Les étés suivent les hivers.

Quand mon cœur affligé soupire,
Sais-je si du malheur un jour
Je ne verrai pas à son tour
Naître le bonheur où j'aspire?
Souvent à l'ombre des forêts

Digitized by Google

Phébus revient toucher sa lyre
Et laisse reposer ses traits.

Que ta mâle persévérance
Triomphe des maux et du sort :
Dans la tempête, à son effort
Oppose l'art et la constance.
Un vent frais vient-il à souffler,
Serre encor, serre avec prudence
Ta voile trop prompte à s'enfler.

ODE 3 *du second Livre.*

Æquam memento, etc.

(1) Conserve dans l'adversité,
Garde dans la prospérité
Une âme égale et tempérée.
Sans plier sous les coups du sort,
Ami, défends-toi du transport
D'une joie inconsidérée.

Victime promise à la mort,
Soit qu'une tristesse profonde
Sans cesse offusque tes esprits :
Soit que sur des gazons fleuris,

---

(5) Ce sont les derniers vers de M. Turgot. Il les a dictés, sa maladie étant déjà presque sans espérance, à l'ami qui les écrivit, qui les transcrit en versant des larmes.

Les jours de fête au bord de l'onde
T'égayant avec tes amis,
Les flots de ton falerne exquis
Versent l'allégresse à la ronde.

Regarde ce réduit charmant:
Vois ce pin, ce peuplier blanc,
Associant leur tête altière,
Etendre une ombre hospitalière,
Près d'un ruisseau qui dans son cours
Frémit avec un doux murmure,
Et va par d'obliques détours
Argenter au loin la verdure.

Fais porter sur ces bords heureux
Des parfums, des vins savoureux,
Et ces roses trop passagères
Dont l'éclat va s'évanouir;
Saisis le moment prêt à fuir
Que l'âge, le tems, les affaires,
Que le fil des Parques sévères
Te laissent encor pour jouir.

Il faudra dès demain peut-être
Quitter ton superbe palais,
Quitter ta retraite champêtre,
Tes parcs achetés à grands frais.
Il faudra quitter ce rivage,
Que le Tibre enflé par l'orage

Digitized by Google

Vient baigner de ses flots troublés :
Tandis que palpitant de joie
Ton héritier fera sa proie
De tes trésors amoncelés.

Né dans la pourpre ou dans la boue,
Des Rois opulent rejetton
Ou pauvre errant à l'abandon,
Subis l'arrêt qui te dévoue
A l'impitoyable Achéron.

Un même torrent nous entraîne;
Un même gouffre nous attend.
Nos noms jettés confusément
S'agitent dans l'urne incertaine.
Tôt ou tard le sort les amène,
Et désigne à chacun son tour
Pour passer l'onde souterraine
Dont le voyage est sans retour.

Digitized by Google

TRADUCTION

DE LA PREMIÈRE ÉLÉGIE

DE TIBULLE.

Qu'un autre en proie aux soins que la richesse entraîne
A l'éclat des trésors joigne un vaste domaine !
Que le bruit des clairons l'arrachant au sommeil
Des jeux sanglans de Mars alarme son réveil !
Grâce à ma pauvreté du moins je vis tranquille ;
Un doux et petit feu brille dans mon asile.
J'y jouis du nectar qu'attendent mes tonneaux
Et du prix que Cérès réserve à mes travaux.

Moi-même au tems marqué j'abaisse un cep docile,
Ou pour un plant nouveau j'ouvre un sillon facile.
J'ôse sortir sans honte une houe à la main,
Aiguillonner mes bœufs au milieu du chemin,
Et revenir courbé sous la charge légère
D'un chevreau dans les bois oublié par sa mère.
J'arrose mon berger d'une eau sainte, et jamais
Je n'ai manqué d'offrir un lait pur à Palès.
Un tronc dans la campagne, un vieux bloc au village
S'ils sont parés de fleurs, attirent mon hommage.
Des fruits que la saison mûrit pour mon cellier
Le Dieu qui les fait naître a sa part le premier.

Digitized by Google

Je veux de ces épis que ta faveur me donne,
A ton temple Cérès suspendre une couronne,
Et que dans mon jardin Priape avec sa faulx,
De rouge barbouillé fasse fuir les oiseaux.

D'un champ riche autrefois, vous gardiens antiques,
Lares, vous aurez part à mes présens rustiques:
Un bœuf mouroit alors pour un troupeau nombreux,
Une brebis est plus dans des jours moins heureux:
Je vous l'immolerai: nos enfans autour d'elle
Formeront mille vœux pour la moisson nouvelle.
Dieux, venez à leur voix! Dieux, ne dédaignez pas
Dans une argile pure un champêtre repas.
Les premiers laboureurs contens de l'humble argile
Couvroient de mets grossiers une terre fragile.

Loups cruels, épargnez mes innocens agneaux!
Loups et voleurs, cherchez de plus riches troupeaux!
Je ne demande pas ces moissons qui naguères
Naissoient d'un sol fécond sous la main de mes pères:
Une récolte pauvre, un humble toit suffit,
Si fatigué le soir j'y retrouve mon lit.

Heureux qui dans les bras d'une amante chérie
Entend gronder les vents sans craindre leur furie,
Ou quand l'affreux hiver inonde nos vallons,
Dort au bruit de l'orage et des noirs aquilons!

Je borne là mes vœux, et laisse la fortune
A qui brave les flots, les écueils et Neptune.

Digitized by Google

Je puis, content de peu, vivre exempt d'embarras ;
Et, sans errer au loin de climats en climats,
A l'âpre canicule opposer la verdure
D'un arbre qu'en fuyant arrose une onde pure.

Ah périsse tout l'or! plutôt que de beaux yeux
Accusent de leurs pleurs un départ odieux.
Triomphe, Messala, sur la terre et sur l'onde!
Enrichis ton palais des dépouilles du monde!
Une jeune beauté me retient dans ses fers,
Je ne veux qu'à sa porte affronter les hivers :
Je renonce à la gloire : ô ma chère Délie,
Que l'univers me blâme, et que l'amour nous lie!
De ma main sous le joug unissant deux taureaux,
Sur un mont écarté conduisant mes troupeaux,
Je te verrai du moins, et près de ma bergère
Je dormirai content sur la simple fougère.
Qu'est-ce qu'un lit de pourpre, Amour, sans tes faveurs,
Qu'un théâtre cruel d'insomnie et de pleurs?
Qu'importe le duvet? si le chagrin m'éveille,
Et si le bruit des eaux flatte en vain mon oreille.

Quel barbare pouvant posséder tes appas,
A follement choisi la gloire et les combats?
Que des Ciliciens poussés dans leurs montagnes
Ses soldats triomphans inondent les campagnes,
Sur un coursier superbe et plus prompt que les vents
Brillant de poupre et d'or qu'il vole dans leurs rangs!

Moi, qu'en mourant, mes yeux contemplent ma Délie!
Que je la presse encor de ma main affoiblie!

Digitized by Google

Tu pleureras ! parmi cent baisers enflammés
Tes larmes baigneront mes traits inanimés :
Tu pleureras : ton cœur est né tendre et sensible,
Les Dieux ne l'ont point fait d'un acier inflexible.
Les beautés d'alentour et leurs jeunes amans
Uniront leurs sanglots à tes gémissemens.
Crains d'affliger mon ombre, et que tes mains cruelles
Epargnent cet albâtre et ces tresses si belles.

Cependant aimons-nous; il est tems d'être heureux;
Déjà la mort étend ses voiles ténébreux :
L'âge vient en silence. Avant que la tendresse
Loin de nos cheveux blancs vole avec la jeunesse,
Aimons. Aimons, tandis qu'aux portes d'un jaloux
Je sais combatre encore et briser des verroux :
J'y suis chef et soldat. Loin, trompette guerrière,
Ouvre aux ambitieux leur sanglante carrière.
Sur mes gerbes assis, sans désirs et sans soin,
J'insulte à la richesse et crains peu le besoin.

Digitized by Google

TRADUCTIONS DE POPE.

SUR NEWTON.

L'obscure nuit couvroit l'univers ignoré ;
Dieu dit : *que Newton soit*, et tout fut éclairé.

ESSAI SUR L'HOMME.

Commencement de la première Epître.

Cher Saint-Jean, abandonne, aux Rois, aux Courtisans,
Leur orgueil, leur bassesse et leurs riens impôsans.
Ami, réveille-toi. — Puisque la vie humaine
Plus prompte que l'éclair, fuit et nous laisse à peine
Jetter autour de nous un regard, et mourir ;
D'un pas libre, essayons du moins de parcourir
Le champ vaste de l'homme : étonnant labyrinthe
Où d'un plan sage encore on reconnoît l'empreinte ;
Désert où le chardon naît à côté des fleurs ;
Riant Eden, semé de bosquets enchanteurs,
Mais où l'arbre du mal offre son fruit perfide.
Viens, et sur l'univers portons un œil avide.
Ce qu'à perte de vue étalent les guérêts,
Ce que dérobe au jour l'épaisseur des forêts,
Voyons tout. Descendons dans les mines profondes,
Gravissons sur les rocs, et planons sur les ondes.
Observons

Digitized by Google

Observons des talens l'essor impétueux :
Du vice démêlons les sentiers tortueux.

....

SECONDE ÉPITRE.

Connois-toi, sans vouloir sonder l'Être Suprême :
L'étude qui convient à l'homme est l'homme même.
L'homme, être mitoyen, placé dans l'univers
Sur un isthme assailli par les flots de deux mers ;
Informe en sa grandeur, aveugle en sa sagesse ;
Étrange composé de force et de foiblesse :
Dans le doute sceptique il ne peut se fixer,
Jusqu'à l'orgueil stoïque il n'ôse s'élancer :
Il flotte entre les deux sans principe, sans guide ;
Tour à tour tout l'ébranle et rien ne le décide.
Doutant s'il doit agir ou rester en repos,
Se croire au rang des Dieux ou bien des animaux,
A l'âme ou bien au corps donner la préférence ;
C'est pour mourir qu'il naît, pour se tromper qu'il pense ;
Ne pouvant s'arrêter dans un juste milieu,
Soit qu'il raisonne trop ou raisonne trop peu,
Il s'égare toujours. Cahos hétérogène,
La raison le retient, la passion l'entraîne !
S'abusant, s'éclairant et s'abusant encor,
Il s'élève, il retombe, il rampe et prend l'essor.
Être sublime et vil, pusillanime et brave,
Maître de tout, de tout ou la proie ou l'esclave ;

Seul créé pour chercher, pour voir la vérité,
Et d'erreurs en erreurs toujours précipité;
De contrariétés source à jamais féconde,
La gloire, le jouet et l'énigme du monde.

Être prodigieux, vas, gravis la hauteur
Où la science appelle et guide ton ardeur;
Vas mesurer le glôbe et peser l'atmosphère,
Du flux et du reflux éclaircir le mystère,
Des célestes flambeaux calculer les retours;
Montre au Soleil sa place, aux planètes leur cours,
Des siècles écoulés corrige la durée.
Sur l'aile de Platon vole dans l'Empirée
A la source du beau, de l'honnête, du bon.
Avec ses successeurs rêvant à l'union,
Vas tournoyer comme eux dans leur obscur dédale;
Et détruisant les sens crois franchir l'intervalle
De la nature humaine à la Divinité:
Tel que le sot Bramine en sa mysticité
Au Soleil qu'il adore en tournant rend hommage,
Et croit par son vertige en devenir l'image.
Fais un monde à ton gré, donne à Dieu des avis...
Insensé! rentre enfin dans toi-même et rougis.

Lorsque de l'univers devinant la structure
Newton développoit les loix de la nature,
Des secrets du Très-Haut les confidens heureux
Admiroient qu'un mortel vint planer si près d'eux:
Un cri soudain partit des sphères éternelles
Ce qu'un singe est pour nous, Newton le fut pour elles.
Eh bien, lui qui soumit à des retours constans

Digitized by Google

Ces comètes, ces feux méconnus si long-tems,
Qui les vit dans l'espace et monter et descendre,
Sut-il d'où l'homme vient, où l'homme va se rendre?
Calcula-t-il jamais un mouvement du cœur?

Déplorable mortel, ton esprit inventeur
S'élève d'art en art: ta vue et ton courage
Embrassent l'univers; mais dans son grand ouvrage
Les fils que la raison avec peine a tissus
Sont par la passion dispersés ou rompus.

Sois savant; sois surtout humble, et que ta science
Dépose de l'orgueil la pompe et l'arrogance.
Ecarte ce qui n'est que luxe, amusement,
Curiosité vaine, ingénieux tourment,
Etalage d'esprit, tour de force, système:
Retranche tout. Abats si tu peux le tronc même,
Elague au moins l'excès et les rameaux épars
De tout ce que le vice a fait pulluler d'arts.
Déduis tout ce qui n'est que frivole ou funeste,
Et des travaux humains compte le peu qui reste.

L'homme renferme en lui deux pouvoirs éminens,
Balancés l'un par l'autre et toujours différens,
L'amour propre qui meut, la raison qui modère.
Croirons-nous l'un nuisible et l'autre salutaire,
Quand chacun tend au but par le ciel ordonné,
Et que l'essor de l'un par l'autre est gouverné?
Si chacun d'eux se tient dans sa borne prescrite,
Tous deux sont bons; mauvais s'ils passent la limite.

Digitized by Google

Nécessaires tous deux, l'homme sans leur accord
Ou follement s'agite, ou follement s'endort.
Sans l'un c'est une plante à sa glèbe attachée,
Qui croît, donne sa graine, et périt desséchée;
Sans l'autre, un météore enflammé dans la nuit
Et qui détruisant tout, lui-même se détruit.
De l'amour-propre en nous l'énergie est plus forte;
C'est le souffle puissant qui nous meut, qui nous porte:
La tranquille raison, le gouvernail en main,
Voit, observe, choisit et marque le chemin.
L'un plus près des objets s'enflamme davantage,
Dans un heureux lointain l'autre les envisage;
Du bien présent l'un voit et juge les attraits,
L'autre dans l'avenir en pèse les effets.
La foule des désirs nous assiège, nous presse:
Que la raison contre eux lutte et veille sans cesse.
Mais qu'opposera-t-elle à leur impulsion?
L'examen, la sévère et froide attention.
L'attention bientôt produit l'expérience,
L'habitude se forme, et leur triple alliance
Rendant à la raison sa juste autorité,
Ramène sous ses loix l'amour-propre dompté.
Ces pouvoirs sont amis et ne sont point contraires:
Je ne vous en crois point, sophistes téméraires,
Qui savez du tranchant d'un syllogisme aigu
Séparer doctement la grâce et la vertu,
Les sens et la raison. Profondément frivoles,
De vos distinctions remplissez les écoles:
Battez-vous pour des mots obscurs, indifférens,

Digitized by Google

Dont le sens est le même, ou qui n'ont point de sens.
Malgré vous l'amour-propre et la raison conspirent.
Tous deux craignent la peine, au plaisir ils aspirent;
Mais l'un veut dévorer l'objet de son ardeur,
L'autre cueillir le miel sans offenser la fleur.
Bien ou mal entendu ce plaisir nécessaire,
Ou fait notre bonheur, ou fait notre misère.
Du même amour de soi les modes différens
Forment les passions, qui dans leurs mouvemens
Poursuivent le bonheur, ou du moins son image.

Les unes dont l'objet ne souffre aucun partage
N'ont qu'un but personnel d'intérêt, de plaisir:
Si leurs moyens sont purs, on n'en doit point rougir.
Il en est dont la flamme expansive et féconde
Trouve sa volupté dans le bonheur du monde:
Sous le nom de vertus ces nobles passions
Reçoivent en tribut l'encens des nations.
Que le stoïque altier vante son apathie!
Que sa vertu rigide ou plutôt engourdie,
Concentrée en son cœur dur, flétri, contracté,
Froide comme la glace en ait la fermeté!
C'est dans le mouvement qu'est la force de l'âme:
Un calme trop égal en amortit la flamme.
Le nocher dans l'orage est plus actif, plus fort;
Quelque agrès peut souffrir, le vaisseau vole au port.

Si la raison tient lieu de boussole et d'étoiles,
Le vent des passions peut seul enfler nos voiles.
Dieu dans l'orage est Dieu, comme en calmant les eaux:

Digitized by Google

Il marche sur les vents, il monte sur les flots.
Du choc des élémens il fit naître le monde :

Ainsi des passions la discorde féconde
Du cœur humain balance et meut tous les ressorts.
Homme, ne tente point d'inutiles efforts :
Comment détruirois-tu ce qui forme ton être ?
Sers-toi des passions, mais sois-en toujours maître;
Maintiens leur équilibre, et soumets leur ardeur
Au vœu de la nature, aux loix de son auteur.
L'amour, le doux espoir, la brillante allégresse,
De l'aimable plaisir famille enchanteresse :
La haine, la terreur, les chagrins ténèbreux
De la douleur, hélas ! cortège trop nombreux :
Contraires dans leur cours, se choquent, se repoussent,
Dans ces chocs répétés se tempèrent, s'émoussent;
Par leur mélange enfin produisent le bonheur.
Ce sont les contrepoids qui balancent le cœur;
C'est l'ombre avec le jour savamment assortie
Qui donne le relief au tableau de la vie.

Les plaisirs en tout tems ou s'offrent sous la main,
Ou fixent nos regards dans un riant lointain.
Ils passent, et déjà l'espoir les fait revivre.
Goûter ceux du moment; pour l'instant qui va suivre
En chercher de nouveaux sans cesse renaissans;
C'est l'emploi, c'est l'étude et de l'âme et des sens;
Ils plaisent tous, mais tous n'ont pas le même empire.
Des objets différens le charme nous attire :

Digitized by Google

Nos sens divers en sont diversement frappés.
De là divers penchans en nous développés
Empruntent de l'organe ou plus ou moins de force.
Souvent de tous un seul concentre en lui l'amorce;
Il les absorbe tous. Des Mages impuissans
Tel le serpent d'Aaron dévoroit les serpens.
. . . .

TROISIÈME ÉPITRE.

C'est donc un point constant; l'auteur de l'univers
N'a qu'un but, mais l'atteint par des moyens divers.
Que de nos jeunes ans l'impétueuse ivresse,
Le fracas des grandeurs, l'orgueil de la richesse
A cette vérité ne ferme point nos cœurs!
Méditez-la dévots, enseignez-la docteurs.

Regarde et vois l'amour qui forme, qui resserre
Le nœud qui tient unis et le ciel et la terre.
De l'univers physique il meut tous les ressorts;
Attirans, attirés les corps cherchent les corps:
L'atôme suit l'atôme égaré dans l'espace;
Tout s'unit, se combine, et tout est à sa place.
Vois le monde animé suivre les mêmes loix,
Tout vers le bien du tout graviter à la fois.
Une forme a passé, d'une autre elle est suivie:
Rien n'est détruit: la mort alimente la vie.
Le végétal dissous nourrit les animaux.
L'animal meurt et va nourrir les végétaux.

Digitized by Google

Foibles bouillons qu'on voit paroître et disparoître,
Chacun flotte à son tour sur l'océan de l'être,
Pour y rentrer soudain et s'y perdre à jamais.
Tout se suit, tout se tient par des rapports secrets :
Il n'est rien d'étranger, d'isolé : la partie
Est relative au tout; l'esprit source de vie,
Auteur, observateur, âme de tout, unit
Le foible et le puissant, le grand et le petit.
L'homme rend le secours que la brute lui donne :
Quiconque est servi, sert, et qui dépend ordonne.
De besoins en besoins tout se lie avec tout :
Rien n'interrompt la chaîne, et nul n'en voit le bout.

Crois-tu de l'Eternel épuiser la puissance?
Crois-tu seul avoir droit à sa munificence?
Homme insensé! Non Dieu n'a pas borné ses soins
A contenter tes vœux, à servir tes besoins.
Ce faon dont tu feras un jour ta nourriture,
Pour lui voit au printems renaître la verdure.
Crois-tu que pour toi seul variant ses concerts
L'alouette en chantant s'élève dans les airs?
Non, non : la douce joie embellit son ramage,
La douce volupté soulève son plumage.
Est-ce pour ton plaisir que de sa tendre voix
Le jeune rossignol fait retentir les bois
En sons harmonieux exhalant son ivresse?
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ton fier coursier jouit en bondissant sous toi,
Et partage l'orgueil de répandre l'effroi.

Digitized by Google

Le bœuf laborieux que son maître aiguillonne
Tire un juste tribut des guérêts qu'il sillonne;
Des grains que tu semas ces guérêts couronnés
Par les oiseaux du ciel sont aussi moissonnés;
Et le pourceau fangeux dans son repaire immonde
Vit en paix des travaux du souverain du monde.

Le ciel à ses enfans partage ses secours,
La fourrure des Rois a revêtu les ours.
L'homme dit: tout me sert; pour moi seul tout s'empresse:
L'homme est fait pour moi seul, dit l'oison qu'on engraisse:
Leur erreur est la même; et l'Auteur de tous deux
Les fit pour l'univers, non l'univers pour eux.

Homme, tout est en proie à ta vaste injustice:
Tes droits sont, je le veux, la force et l'artifice.
Tyran, connois encore un frein, tes intérêts:
Fais du bien pour toi-même à d'utiles sujets.
Tu connois leurs besoins: préviens donc leurs souffrances.

De l'émail de son col déployant les nuances,
On ne verra jamais le malheureux pigeon
Poursuivi dans les airs attendrir le faucon.
Le geai dédaigne l'or dont l'insecte étincèle;
L'autour n'est point ému des champs de Philomèle:
Pour tout l'homme est sensible; il donne sans regrets
Aux biches, aux chevreuils ses parcs et ses forêts,
Aux poissons ses viviers, aux oiseaux ses bocages:
D'innombrables troupeaux couvrent ses pâturages:
Tantôt l'intérêt veille à leur félicité,
Tantôt c'est le plaisir, souvent la vanité.

Digitized by Google

Ceux dont sa faim savante un jour doit se repaître
Sont eux-mêmes nourris, défendus par leur maître.
Ces sujets fortunés d'un roi voluptueux
Partagent avec lui son luxe fastueux;
Et mettant à profit ses superbes caprices
Pour mieux flatter son goût vivent dans les délices:
Ils meurent; mais sans crainte, et sans prévoir leur sort
Du festin de la vie ils passent à la mort.
Ils ont joui du moins jusqu'au moment suprême:
Tu jouiras comme eux et périras de même.
Le ciel aux animaux qu'il prive de raison
D'une douce ignorance accorde l'heureux don.
L'homme a seul de sa fin la triste connoissance:
Mais l'instant est du moins voilé par l'espérance.
Nous marchons, sans le voir, au terme de nos jours,
Qui semble toujours loin en s'approchant toujours.
Illusion sans prix! et que dans sa clémence
Dieu voulût ménager au seul être qui pense.
D'instinct ou de raison tous les êtres pourvus
Ont reçu le présent qui leur convient le plus:
Le bonheur est le but où l'un et l'autre visent.
Adaptés à la fin si les moyens suffisent,
Si l'infaillible instinct guide les animaux,
Qu'ont-ils besoin d'un pape et de ses cardinaux?

Serviteur éclairé, mais tiède et peu fidèle,
La raison nous délaisse, elle attend qu'on l'appelle,
Ne vient qu'à pas tardifs et ne vient pas toujours:
L'honnête instinct s'empresse à donner ses secours,

Digitized by Google

Il voit le but, l'atteint et jamais ne s'emporte :
Tandis que la raison ou trop foible ou trop forte,
Court après le bonheur et se fatigue en vain,
L'instinct suit la nature et le trouve soudain.
L'un sert dans tous les tems ; l'autre par intervalle.
L'un marche d'un pas sûr. Étourdie, inégale,
L'autre hésite, chancelle, et tombe à tous momens.
Le DIEU qui mit en nous ces guides différens,
Dont l'un muet ; et l'autre examine et compare,
Dans les brutes confond ce qu'en l'homme il sépare.
Leur lot est plus borné, mais seroit-il moins bon ?
Dieu dirige l'instinct, et l'homme la raison (1).
. . . .

---

(1) On voit que, surtout dans ce dernier morceau, Pope couvrait de vers heureux et d'antithèses brillantes une bien faible philosophie. — M. Turgot n'a pas poussé plus loin sa traduction.

Digitized by Google

VERS

Au bas du Portrait de BENJAMIN FRANKLIN.

Le voilà ce mortel dont l'heureuse industrie
Sut enchaîner la Foudre et lui donner des loix,
Dont la sagesse active et l'éloquente voix
D'un pouvoir oppresseur affranchit sa Patrie,
Qui désarma les Dieux, qui réprime les Rois.

Et en bien moins de mots cet admirable vers :

Eripuit Cœlo fulmen, sceptrumque Tyrannis.

Que l'on a faiblement traduit par ceux-ci :

Il a, par ses travaux toujours plus étonnans,
Ravi la foudre aux Dieux et le sceptre aux Tyrans.

Digitized by Google

LETTRE DE M. TURGOT

Aux Auteurs du Journal Étranger sur les Poësies Erses.

VOICI, Messieurs, deux morceaux qui m'ont paru mériter une place dans votre Journal. Ce sont deux fragmens d'anciennes poësies, écrites originairement dans la langue *erse*, que parlent les Montagnards d'Écosse, et qui est, comme on le sait, un dialecte de la langue *irlandaise*. Je les ai traduits d'après une version anglaise, que j'ai trouvée dans le *London-Chronicle du 21 juin* 1760. Je ne me flatte pas d'avoir aussi bien conservé, que le Traducteur anglais, le caractère de l'original; notre langue, moins riche, moins simple et moins hardie que la langue anglaise, ne pouvant se prêter que très-difficilement aux tournures extraordinaires.

Vous reconnoîtrez, dans ces deux fragmens, cette marche irrégulière, ces passages rapides et sans transition d'une idée à l'autre, ces images accumulées, et toutes prises des grands objets de la nature ou des objets familiers de la vie champêtre, ces répétitions fréquentes, enfin

Digitized by Google

toutes les beautés et aussi tous les défauts qui caractérisent ce que nous appellons le *style oriental*.

Cet exemple est une nouvelle preuve, ajoutée à beaucoup d'autres, de la fausseté des inductions qu'on a tirées du style des écrivains d'Asie, pour leur attribuer une imagination plus vive que celle des peuples du Nord, et pour établir l'extrême influence qu'on a voulu donner au climat sur l'esprit et le caractère des nations.

Un auteur connu, peu satisfait de ce système des climats, a cherché la cause du tour d'esprit des Orientaux dans la forme de leur Gouvernement. Suivant cet auteur, les écrivains intimidés par le despotisme, et n'ôsant exprimer crûment des vérités désagréables, ont été forcés de les présenter sous le voile des allégories et des paraboles; et de là le style figuré est devenu le style dominant chez ces peuples. Mais cette conjecture est encore moins heureuse que l'explication fondée sur les influences du climat.

En effet, outre que le style énigmatique et parabolique est fort différent du style orné d'images et de métaphores, le langage allégorique seroit un moyen très-peu sûr pour se mettre à couvert du ressentiment d'un despote ou de ses ministres, à moins que l'allégorie ne fut absolu-

Digitized by Google

ment inintelligible ; auquel cas l'auteur auroit manqué son but, et n'en resteroit pas moins exposé aux soupçons et aux interprétations malignes. Les faits sont d'ailleurs entièrement contraires à cette explication, puisqu'on retrouve ce style figuré chez les nations les plus sauvages et les plus libres, aussi bien que chez les nations soumises au despotisme ; de même qu'on le trouve indifféremment et dans les climats méridionaux et sous le pôle.

C'est donc à d'autres raisons qu'il faut avoir recours pour expliquer l'emploi fréquent que certains peuples font du style figuré ; et la pauvreté de leurs langues, jointe à la simplicité de leurs mœurs, en présente une bien naturelle (1). Il est certain que moins un peuple a de termes

(1) Quelque naturelle que paroisse cette explication, je crois cependant que le célèbre Warburton est le premier qui l'ait proposée dans une des savantes digressions de son grand ouvrage sur la Mission divine de Moïse ; encore ne présente-t-il cette cause que comme mêlée avec plusieurs autres purement locales, et par conséquent peu propres à expliquer le phénomène dans toute sa généralité : telles que le passage des symboles hiéroglyphiques dans le langage ordinaire, etc. Cette partie de l'ouvrage de Warburton a été traduite en français par M. Léonard de Malpeines, sous le titre d'*Essais sur les Hiéroglyphes Égyptiens*. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

pour exprimer les idées abstraites, plus il est obligé, pour se faire entendre, d'emprunter à chaque instant le secours des images et des métaphores, et plus en même tems le champ de ses idées est nécessairement renfermé dans le cercle des objets sensibles. Moins un peuple a fait de progrès dans les arts, plus ses écrivains sont nécessités à puiser dans la nature : ce qui leur est d'autant plus aisé, que les grands tableaux qu'elle présente, et les détails de la vie champêtre leur sont familiers dès l'enfance, et ont rempli de bonne heure leur imagination d'idées poëtiques.

Chez les peuples policés, au contraire, ces objets deviennent étrangers à tous ceux qui jouissent du loisir nécessaire pour cultiver la poësie, et qui presque tous habitent dans les villes. Là, sans cesse occupés d'idées abstraites, environnés de mille inventions ingénieuses des arts, leur imagination ne peut manquer de s'appauvrir en même tems que leur esprit s'enrichit.

Ces désavantages des nations cultivées sont compensés à bien des égards par la facilité que donnent les langues perfectionnées de varier les pensées et les tours; d'éviter les répétitions ; de choisir entre plusieurs expressions, la plus harmonieuse et la plus élégante ; de rendre des nuances

Digitized by Google

nuances plus fines et plus délicates; de lier les idées trop éloignées par des transitions adroites; de ménager enfin des repos à l'imagination, et d'occuper cependant l'esprit par le langage tranquille, mais encore orné de la raison. On peut ajouter que la langue polie peut toujours exprimer tout ce qu'exprime la langue sauvage, et que si elle se refuse quelquefois à en imiter les hardiesses, c'est l'effet du goût et non de l'impuissance (2); au lieu que la langue sauvage

(2) *Milton* et *Haller* ont prouvé, par leur exemple, que les langues modernes peuvent très-bien se rendre propres toutes les beautés du style oriental, et que l'imagination des Européens ne le cède en rien à celle des Asiatiques.

Le caractère des écrivains Arabes présente une autre idée aussi frappante de la facilité avec laquelle une langue riche et perfectionnée se prête à ce style figuré. La pauvreté des langues sauvages en a fait une nécessité; mais cette nécessité ne leur donne pas un titre exclusif. On ne s'étonnera pas que ce style se soit conservé chez les Arabes, si l'on considère que leur poësie a été probablement formée dans son origine, à l'imitation des Hébreux et des peuples voisins, dont les Arabes sont descendans; que le caractère de cette poësie a été décidé dans un tems où ce peuple ne connoissoit encore que la vie pastorale; et qu'enfin ce ton a été fixé et consacré parmi eux par l'influence que le style de l'Alcoran et de ses premiers prédicateurs a dû avoir sur les écrivains qui

Digitized by Google

ne peut rendre aucune des idées abstraites, dont la langue perfectionnée fait un si grand usage.

Mais mon dessein n'est pas de développer ici l'influence que le plus ou le moins de perfection et de richesse des langues doit avoir sur le génie des peuples et sur le tour d'esprit de leurs écrivains ; il me suffit d'avoir fait sentir en général, qu'un peuple dont la langue est pauvre, et qui n'a fait aucun progrès dans les arts, doit faire un emploi fréquent des figures et des métaphores ; et que la grandeur et la multiplicité des images, la hardiesse des tours, et une sorte d'irrégularité dans la marche des idées doivent faire le caractère de sa poësie.

L'expérience dépose en faveur de cette vérité, et l'exemple des Montagnards d'Écosse vient se joindre à celui des anciens Germains dont nous parle *Tacite,* des anciens habitans de la Scandinavie, des nations Américaines et des écrivains Hébreux.

---

les ont suivis. C'est ainsi que l'imitation du style de l'Écriture Sainte a donné parmi nous, à l'éloquence de la chaire, un ton plus relevé, qui se seroit sans doute étendu à l'éloquence profane et à notre poësie, si l'usage de lire la Bible en langue vulgaire eût été adopté dans le culte public, pendant le tems où le génie de notre langue se fixoit. (*Note de l'Auteur.*)

Digitized by Google

CONNAL ET CRIMORA.

Le sombre automne règne sur les montagnes, les brouillards grisâtres se reposent sur les collines, les ouragans retentissent sur les bruyères, la rivière roule ses eaux bourbeuses à travers la plaine étroite : un arbre paroît seul sur la colline et fait reconnoître la tombe de *Connal.* Ses feuilles agitées en tourbillon par les vents jonchent le tombeau du Héros. Souvent les âmes des morts se font voir dans ce lieu quand le Chasseur solitaire et pensif se promène lentement sur la bruyère.

Qui peut remonter à la source de ta race, ô Connal? Qui peut compter tes ayeux? Ta famille s'est accrue comme un chêne placé sur la montagne, et dont la tête sublime habite parmi les vents. Mais aujourd'hui elle est arrachée de la terre. Qui remplira la place de Connal?

Ici le bruit des armes, ici les soupirs des mourans se faisoient entendre. O guerres de Fingal! ô sources de deuil! ô Connal, c'est ici que tu es tombé. Ton bras étoit semblable à un tourbillon orageux, ton épée à un rayon de la lumière boréale qui parcourt l'horizon, ta stature à un rocher qui s'élève dans la plaine, tes yeux à une fournaise de feu; ta voix étoit plus forte que la tempête. Quand tu portois la destruction dans le champ de bataille, les Guerriers tomboient sous ton glaive, comme les chardons sous le bâton d'un enfant.

Digitized by Google

Le puissant Dargo s'avança comme une nuée de tonnerre : ses sourcils étoient noirs et serrés ; ses yeux ressembloient à deux cavernes creusées dans un rocher. Les épées brillèrent de part et d'autre, et le fer contre le fer rendit un bruit effrayant.

Près de là étoit la fille de Rinval *Crimora*, resplendissante sous l'armure d'un homme, les cheveux épars sur ses épaules, son arc dans la main. Elle suivoit à la guerre, avec la jeunesse du pays, Connal son bien-aimé. Elle banda son arc contre Dargo ; mais dans son erreur elle perça son cher Connal. Il tombe comme un chêne renversé dans la plaine, comme un rocher du haut d'une colline hérissée de bois. Fille infortunée ! que fera-t-elle ? Connal perd son sang ; Connal meurt. Toute la nuit elle s'écrie, elle repète tout le jour : O Connal ! ô mes amours ! ô mon bien-aimé ? Plongée dans le deuil et dans les larmes, elle meurt enfin accablée de douleur.

C'est ici, c'est sur cette colline que la terre renferme ce couple aimable. L'herbe croît entre les pierres de leur tombeau. Je m'assieds sous l'ombre funèbre qui le couvre ; j'entends le murmure des vents qui agitent le gazon, et le souvenir de ces amans se réveille dans mon âme. Vous dormez à présent ensemble d'un sommeil paisible. Hélas ! sur cette montagne, il n'y a de repos que pour vous.

Digitized by Google

RYNO ET ALPIN.

RYNO.

Le vent et la pluie sont dissipés; le milieu du jour est calme; les nuages se séparent dans le ciel; le soleil changeant fuit derrière les collines verdoyantes. Les eaux rougeâtres de la montagne descendent en ruisseau à travers les pierres de la vallée. O Ruisseau, ton murmure est doux, mais la voix que j'entends est plus douce encore. C'est la voix d'*Alpin*, d'Alpin le fils de l'Harmonie, qui pleure sur les Morts. Sa tête est courbée sous le poids des ans; ses yeux rouges sont remplis de larmes. O Alpin, fils de l'Harmonie, pourquoi erres-tu seul sur cette colline silencieuse? Pourquoi formes-tu des sons plaintifs, comme le vent qui souffle entre les arbres de la forêt, comme les flots qui viennent frapper le rivage solitaire?

ALPIN.

Mes pleurs, ô *Ryno,* coulent pour les morts; ma voix chante pour les habitans du tombeau. Tu es grand sur la montagne, tu es beau entre les fils de la Plaine; mais tu seras un jour renversé comme *Morar.* Le *Pleureur funèbre* s'assiéra sur ta tombe; les montagnes ne te connoîtront plus; ton arc inutile restera détendu dans la maison.

Dans ta course, ô Morar, tu étois prompt comme le chevreuil sur la montagne, terrible comme un

Digitized by Google

météore de feu, ton courroux étoit comme l'ouragan de décembre, et ton épée, dans le combat, étoit comme l'éclair dans la campagne; ta voix étoit pareille au bruit d'un torrent après la pluie, au tonnerre qui gronde sur des montagnes éloignées. Plusieurs sont tombés par ton bras; ils ont été consumés par les flammes de ta colère.

Mais lorsque tu revenois de la guerre, que ton front étoit paisible! Ton visage paroissoit comme le soleil après la pluie, comme la lune au milieu du silence de la nuit, comme la surface d'un lac lorsque les vents sont calmés.

Que ton habitation est maintenant étroite! Que ton séjour est ténèbreux! Avec trois pas je mesure ta fosse, ô toi qui étois autrefois si grand? Quatre pierres couvertes de mousse sont l'unique monument qui reste de toi. Un arbre qui conserve à peine quelques feuilles, quelques herbes dont le vent agite en sifflant les tiges tremblantes, indiquent à l'œil du Chasseur la tombe du puissant Morar. O Morar! ô combien tu es déchu! Tu n'as point de mère pour te pleurer; aucune fille ne répand sur toi des larmes d'amour. Celle qui t'a enfanté est morte, la fille de Morglan est tombée.

Quel est cet homme qui s'appuie sur son bâton? Qui est-il cet homme, dont la tête est blanchie par l'âge, dont les yeux sont rouges de pleurs, qui tremble à chaque pas? O Morar! c'est ton père qui n'avoit pas d'autre fils que toi. Il avoit entendu

Digitized by Google

parler de tes exploits dans le combat; il avoit appris la dispersion des ennemis. Il étoit instruit de la gloire de Morar, pourquoi n'étoit-il pas instruit de sa blessure? Pleure, infortuné père de Morar, pleure; mais ton fils ne t'entendra pas. Que le sommeil des Morts est profond! Que leur lit de poussière est bas! Il n'entendra plus ta voix; il ne s'éveillera plus quand tu l'appelleras. Oh! quand sera t-il matin dans le tombeau, pour avertir celui qui dort de se réveiller?

Adieu, ô toi le plus brave des hommes! ô toi, qui triomphois sur le champ de bataille; mais le champ de bataille ne te verra plus. L'obscurité des forêts ne sera plus dissipée par l'acier brillant de tes armes. Tu n'as point laissé de fils; mais nos chants conserveront ton nom; les tems à venir entendront parler de toi; ils entendront parler de la chûte de Morar.

Digitized by Google

SUR LA POËSIE ALLEMANDE.

On ne trouve presque aucun ouvrage de M. *Turgot* qui ne soit une preuve de la bonté de son cœur autant que de l'étendue de ses lumières et de la beauté de son esprit.

M. *Huber* était maître et bon maître de langue allemande à Paris. Il en donnait des leçons à M. *Turgot*. Mais M. Huber ne savait encore le français que très-faiblement : ce qui n'est ni surprenant, ni repréhensible chez un Étranger.

La traduction de *la Mort d'Abel* est le premier travail dont ils s'occupèrent ensemble. Nous en avons presque tout le premier chant et une grande partie du quatrième de la main de M. Turgot. — Comme dans toute version pour laquelle un maître et un élève se sont réunis, M. Huber eut sans doute la plus grande part à la fidélité : mais comme il arrive aussi lorsque la langue dans laquelle ils traduisent est mieux connue de l'élève que du maître, M. Turgot eut presque seul le mérite de la diction. — Il crut en devoir à son maître l'hommage honorable et utile. La difficulté était d'obtenir de M. Huber qu'il voulût bien l'accepter. M. Turgot le lui demanda comme un service.

Je suis Magistrat, lui dit-il (il était alors Maître

Digitized by Google

des Requêtes, et c'était environ un an avant sa nomination à l'Intendance de Limoges), *une occupation de ce genre pourrait me nuire auprès de mes collègues et de mes supérieurs ; permettez que notre traduction de* la Mort d'Abel *soit imprimée sous votre nom, et adoptez aussi la Préface que j'y mettrai.* M. Huber n'ôsa le refuser.

L'année suivante M. Turgot traduisit seul le premier volume des *Idylles* que Gessner avait publié avant *la Mort d'Abel*, et il y mit une autre Préface.

Il en avait préparé une troisième pour le second livre des Idylles. Mais celle-là n'a point été imprimée, la traduction ayant été finie ou par M. Huber ou par une autre main.

Nous donnerons ces trois Préfaces, dont la dernière contient sur les Poëtes de l'Allemagne et la versification mètrique des observations très-curieuses qui seront neuves encore aujourd'hui.

M. Turgot prit et conserva dans toutes trois le nom et le caractère de M. Huber : *comme Allemand*, y dit-il ; et plusieurs fois, *dans notre langue* ou *chez notre nation*, en parlant de langue et de la nation Allemande.

Nous ôterons ce petit masque ; et si M. *Huber*, homme du cœur le plus honnête et le plus éloigné de toute prétention, vivait encore, il dirait avec nous que son respect et son attachement pour M. Turgot l'ont seuls forcé de le permettre.

Digitized by Google

PRÉFACE

De la Traduction de la Mort d'Abel dans la première édition.

Le poëme dont je donne la traduction est de M. *Gessner*, imprimeur-libraire à Zurich, qualité qui, comme on le sait par l'exemple des Etienne, ne déroge pas à celle d'érudit et de bon écrivain. Plut à Dieu même que toutes les espèces de professions, qui ont, comme ces deux-là, une sorte de dépendance et de connexité nécessaire, fussent ainsi réunies dans les mêmes personnes. On n'entend parler que des débats et du désaccord des auteurs avec les libraires, des comédiens avec les poëtes dramatiques, des médecins avec les chirurgiens, des avocats avec les procureurs. Réunissez chacune de ces professions à celle qui la touche, vous rétablissez l'accord et la paix. L'imprimerie singulièrement, permise aux auteurs releveroit cet art, en augmenteroit l'émulation et la noblesse. L'auteur curieux de sa production, ne négligeroit ni soins ni dépense dans l'exécution typographique pour la faire paroître en public d'une manière décente.

Digitized by Google

M. *Gessner* au talent d'écrire et d'imprimer, joint encore celui de dessiner avec goût, de graver en cuivre. C'est toujours lui qui a exécuté les frontispices et les vignettes de ses ouvrages.

Il a donné son poëme pour la première fois en 1758, en caractères romains, comme il avoit fait pour ses autres ouvrages, qui sont tous exécutés avec la dernière élégance. Je n'imagine pas ce qui pourroit empêcher le reste de l'Allemagne de suivre cet exemple. On n'a rien de raisonnable à alléguer en faveur de l'ancien caractère allemand, qui n'approche pas du romain, pour la beauté du coup d'œil et la netteté.

Sa première édition a bientôt été suivie d'une seconde en mêmes caractères, et celle-ci d'une troisième en lettres allemandes, en faveur de ceux qui les préfèrent encore aux romaines. La seconde et la troisième ne diffèrent que par la forme des caractères; elles ne diffèrent même toutes deux de la première que par de légères corrections, qui cependant les améliorent assez sensiblement pour les rendre préférables à celle de 1758.

Trois éditions en un an suffisent pour faire juger que ce poëme a été goûté en Allemagne: il ne m'appartient pas de prédire s'il le sera au-

Digitized by Google

tant à Paris où son sort dépend de deux points, que j'aurois mauvaise grâce à décider. La France jugera-t-elle comme l'Allemagne? ma traduction n'aura-t-elle pas défiguré l'original? Je suspens mon jugement sur la première question; et comme Traducteur, je ne puis sans présomption prononcer sur la seconde. Une chose au moins que je sais, c'est que ce poëme paroîtra ici tout neuf, par sa structure, sa forme, son ton : et c'est toujours un mérite en France. Je crois que la communication entre les diverses nations de l'Europe, leur serviroit vraisemblablement à persuader à chacune d'elles qu'il peut y avoir des genres admissibles sur quoi elles ne sont pas exercées. Qui sait si après avoir trouvé à notre Poëme un air un peu neuf, on ne s'accoutumera pas à trouver que cet air ne lui messied point? Qui sait si on ne viendra pas un jour à en faire de pareils? ce seroit en ce cas une richesse acquise à la littérature française.

Le sujet du poëme est *la mort d'Abel*, l'événement le plus remarquable de l'histoire sainte, après la chute de nos premiers parens dont il est la suite et l'effet. Le poëte a eu l'art d'en augmenter l'intérêt, par la manière vive et touchante dont il exprime les diverses passions, et par les grâces et la vérité qu'il met dans ses

Digitized by Google

peintures, lorsqu'il décrit les mœurs des premiers hommes qui ont habité la terre.

A juger ce poëme suivant les règles strictes de l'Epopée, on en trouvera peut-être le plan un peu irrégulier, et la fiction principale bien au-dessous de celles de Milton : mais on sera dédommagé par les fictions accessoires et les tableaux de sentiment; car pour les peintures vraies et naïves il égale au moins le poëte anglais.

Parmi les Poëtes allemands qui ont honoré ce siècle par les productions de leur génie, les Suisses se sont particulièrement distingués ; et M. Gessner est le second de cette nation qu'on fait connoître en France. Le premier est M. *Haller ;* c'est lui qui depuis *Opitz* a contribué le plus efficacement à la restauration de la poësie allemande par la régularité des plans, par la noblesse et la force des pensées, par la justesse et la précision des termes. Tous les poëtes du siècle passé, excepté le baron *de Canitz*, s'étoient abandonnés, sans règle ni frein, à une verve insensée; ce qu'ils pouvoient avoir de bon étoit gâté par des tournures lâches et diffuses; et même en les estimant, on ne les pourroit lire sans ennui. Depuis M. Haller, plusieurs de ses compatriotes ont suivi avec honneur la même carrière. Zurich contient une pépinière

Digitized by Google

de savans et de beaux-esprits, qui à l'envi cultivent les lettres dans le sein de la paix, de l'aisance et de la liberté. De ce nombre sont les *Breitinger*, les *Bodmer*, qui les premiers ont éclairé leur pays du flambeau de la saine critique. L'*Art Poëtique* et le *Traité des comparaisons* du premier; les *Observations critiques*, et le *Traité du merveilleux dans la Poësie* du second, ont beaucoup perfectionné le goût en Allemagne. Les bons ouvrages le forment déjà; mais rien ne l'affine et ne l'épure comme les observations judicieuses par lesquelles des hommes de génie, fixant notre attention sur les défauts et les beautés de chaque production, nous découvrent avec finesse et sagacité les raisons et les sources des uns et des autres. M. Bodmer est encore auteur de plusieurs ouvrages de réputation, entre autres d'un *Recueil de Poësies* et d'un Poëme épique intitulé *Noé*. M. *Wieland*, qui depuis dix ans habite cette même ville, s'est aussi rendu célèbre par des Poëmes moraux et philosophiques. J'en passe beaucoup d'autres pour revenir à M. Gessner qui, bien en deçà de l'âge où les jeunes gens sont réputés hommes, étoit déjà un homme illustre. Il n'a encore que vingt-quatre ans.

Avant sa *Mort d'Abel*, il s'étoit fait con-

Digitized by Google

noître avantageusement par son *Daphnis*, roman pastoral, dont il a paru une traduction française en 1756, à Rostock, et par ses Idylles, qui ne sont point encore traduites, mais qui méritent bien de l'être. Il ne se contente pas d'y tracer les mœurs de tel ou tel berger dont le portrait nous importeroit peu : il nous y présente le tableau entier de la vie champêtre avec tous ses charmes ; personne ne rend mieux que lui la belle nature. Mais son objet principal est toujours de faire sentir à ses lecteurs les attraits de la vertu, avec le même degré de force qu'il les sent lui-même. Deux de ses Idylles les plus simples donneront l'idée de son caractère et de ses ouvrages.

AMYNTAS.

« Le Berger *Amyntas* revenoit de grand matin » d'une forêt voisine, portant sa hache sous son » bras, et sur son dos une lourde charge de perches » qu'il venoit de couper pour en faire une haie, » lorsqu'il aperçut un jeune chêne au bord d'un » ruisseau rapide, dont l'eau avait miné le pied de » l'arbre. Ses racines étoient ainsi dépouillées de » terre ; il paroissoit menacé d'une chute prochaine. » Quel dommage, dit *Amyntas*, qu'un jeune arbre » d'une si belle venue soit la proie des flots furieux ! » Non, ajouta-t-il, tu ne seras pas englouti par les

Digitized by Google

» ondes ; et en même tems mettant à terre les » perches qu'il portoit, j'en puis, dit-il, aller » chercher d'autres ; et les taillant il en construisit » une forte digue, qu'il combla de terre humide ; » puis regardant avec complaisance la terre et la » digue, il sourit à l'ombrage du chêne conservé par » ses mains. Il reprenoit sa hache pour retourner » au bois couper d'autres perches ; mais la Dryade » du chêne le rappellant d'une voix gracieuse : *Quoi!* » lui dit-elle, *je te laisserois partir sans te marquer* » *ma reconnoissance ! Dis-moi, Berger bienfaisant,* » *que voudrois-tu que je fisse pour toi ? je sais que* » *tu es pauvre, et que tu ne mènes que cinq brebis* » *au pâturage.* — *Si tu veux, ô Nymphe*, dit le » bon Berger, *m'accorder ce qui me toucheroit le* » *plus ; mon voisin* Palémon *est malade depuis la* » *moisson, fais qu'il recouvre la santé.*

» Sa demande fut entendue favorablement, et » *Palémon* recouvra la santé ; mais *Amyntas* éprou- » va de plus la protection de la divinité dans ses » troupeaux, dans ses arbres et dans ses fruits. Il » devint un riche berger ; les Dieux ne laissent au- » cun bienfait sans récompense. »

DAPHNIS.

« Pendant une belle matinée de janvier, *Daphnis* » étoit dans sa cabane, où la flamme pétillante d'un » bois sec répandoit une agréable chaleur, tandis » que l'hiver en avoit couvert le chaume d'une

» couche

Digitized by Google

» couche épaisse de neige. — Le Berger, d'un air
» satisfait, jettoit ses regards du côté d'une fenêtre
» étroite, et les promenoit sur la contrée ravagée
» par les aquilons.

»« O hiver! malgré tes rigueurs, que tu as encore
»« de charmes! Quelle clarté riante le soleil répand
»« à travers les brouillards légers sur ces collines
»« blanchies par les frimats! Que cette neige est
»« éclatante! Quels magnifiques tableaux présentent
»« ici les noires souches et les branches tortueuses
»« et chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouis-
»« sant. Là cette cabane grossière dont le toit est
»« couvert de neige; ailleurs ces haies d'épines dont
»« la couleur brune coupe la blancheur uniforme
»« de la plaine.

»« Les grains qui germent dans nos guérets percent
»« la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd
»« naissant s'entremêle agréablement avec le blanc
»« qui couvre la terre! Quel brillant spectacle for-
»« ment ces buissons voisins! La rosée en forme
»« de perles étincelle sur leurs rameaux déliés, et sur
»« ces filamens légers qui voltigent à l'entour au gré
»« du vent! La campagne est à la vérité déserte: les
»« troupeaux reposent paisiblement enfermés dans
»« leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on
»« quelquefois la trace du bœuf docile qui con-
»« duit tristement, à l'entrée de la cabane, le bois
»« que le Berger a coupé dans la forêt prochaine.
»« Les oiseaux ont abandonné les bocages. On ne

Digitized by Google

»« voit plus voler que la solitaire mésange, qui »« chante malgré la froidure, le petit roitelet qui »« sautille çà et là, et le moineau hardi qui vient »« familièrement, à la porte de nos cabanes, bec- »« queter les grains qui sont à terre.

»« Là bas, sous ce toit rustique d'où la fumée sort »« en ondoyant au milieu de ces arbres, est la de- »« meure de ma Philis. O ma Philis! peut-être »« qu'assise aussi, près de ton foyer, appuyant ton »« beau visage sur ta main, tu penses à moi, et tu »« désires comme moi le retour du printems. Ah! »« Philis, que tu es belle! mais ta beauté seule n'a »« point allumé l'amour que je ressens. Je t'aimai »« du jour que les deux chèvres du jeune Alexis se »« précipitèrent de la cime du rocher. Il pleuroit. »« *Mon père est pauvre*, disoit-il, *voilà que j'ai* »« *perdu deux chèvres, dont l'une étoit pleine.* »« *Hélas! je n'ose plus retourner à notre cabane.* »« Tu vis couler ses pleurs, et la pitié te fit pleurer »« aussi. Puis essuyant tes larmes, tu pris dans ton »« petit troupeau deux de tes meilleures chèvres, et »« tu dis au Berger affligé: *Alexis, prends ces deux* »« *chèvres: l'une des deux est pleine.* Il pleuroit de »« joie: tu pleurois aussi de joie d'avoir réparé son »« malheur.

»« O hiver! quelque rigoureux que tu sois, ma »« flûte ne demeurera pas pour cela suspendue »« dans ma cabane et couverte de poussière. Je ne »« chanterai pas moins des airs tendres pour ma

»« Philis. Tu as dépouillé nos arbres de feuilles, tu »« as moissonné les fleurs de nos prairies : mais je »« saurai encore composer une guirlande pour ma »« Philis. J'entremêlerai la verdure éternelle du »« lierre flexible avec ses grappes bleuâtres. Cette »« mésange que je pris hier chantera dans la ca- »« bane de ma Philis. Je la lui porterai aujourd'hui »« avec la guirlande. Chante alors, aimable oiseau ; »« amuse-la de ton agréable ramage. Elle t'adressera »« la parole avec un sourire gracieux; elle te don- »« nera à manger dans sa belle main. Oh! avec »« quel empressement elle te prodiguera ses soins »« en songeant que tu viens de moi? »»

Comme on le voit par ces deux échantillons, rien de plus naïf que le ton qui règne dans les Idylles de M. *Gessner;* c'est partout le langage de la nature ; ses Bergers n'ont jamais plus d'esprit qu'il ne convient à des Bergers d'en avoir : mais tous les nobles sentimens de vertu et de bienfaisance qui ne sont pas interdits aux Bergers. La manière affectueuse et touchante dont il les rend, fait infiniment honneur à son cœur.

Tous les ouvrages de cet Auteur sont écrits en prose mesurée, genre particulier dont la langue allemande est plus susceptible qu'une autre; genre mitoyen entre les vers et la prose

Digitized by Google

commune; genre qui a presque toute l'aisance de celle-ci, avec une bonne partie des agrémens de ceux-là : genre qui est à M. *Gessner* seul, et en quoi n'ont réussi aucuns de ceux qui ont voulu l'adopter après lui.

Avant de finir, écrivant en un pays où la poësie est timide dans ses fictions, je dois quelques mots au public pour justifier la manière dont la catastrophe est amenée dans notre poëme. Le texte dit formellement que Caïn attira son frère dans les champs (1), sous prétexte de promenade; et qu'Abel l'ayant suivi, Caïn le tua; au lieu que dans le poëme allemand le meurtre d'Abel paroît plustôt l'effet d'une fureur subite, qu'un assassinat prémédité. Un Historien seroit inexcusable en rapportant un fait consigné dans l'Histoire Sainte, d'y faire la moindre altération; mais comme l'a très-bien remarqué l'Auteur lui-même dans sa Préface, on ne tient pas tant de rigueur à un poëte, parce qu'on le regarde comme un écrivain sans conséquence en matière de faits : vérité si re-

---

(1) Dixitque Caïn ad Abel, fratrem suum, egrediamus foras. Cumque essent in agro, consurrexit Caïn adversus fratrem suum Abel, et interfecit eum.

Genes. IV. 8.

Digitized by Google

connue, que l'assemblage des faits dont un poëme est composé, s'appelle communément la *Fable*. L'Historien est l'esclave des faits; mais les faits sont à la discrétion du Poëte : il les taille, les augmente ou les diminue suivant l'usage qu'il veut en faire. Le nôtre avoit besoin que Caïn parut moins méchant qu'il n'est dans la Bible, pour intéresser la pitié en sa faveur, et montrer les ressources que peut trouver un coupable dans la miséricorde divine.

Pour revenir à ma traduction, je crois bien être resté quelquefois au-dessous de la beauté de l'original; je serois le premier Traducteur à qui cela ne fut pas arrivé. La langue allemande a des hardiesses que non-seulement je ne pouvois pas, mais que je ne devois pas même rendre en françois. Il m'a donc fallu, en quelques endroits, affoiblir les images, en choisissant à dessein des expressions moins énergiques. J'ai tâché seulement de racheter ces légères altérations par des compensations, de manière que la somme des beautés fût à peu près la même dans les deux langues. Ai-je réussi? On en jugera l'orinal à la main.

Digitized by Google

AVERTISSEMENT

Qui précède la première édition des Idylles de Gessner traduites par M. TURGOT.

L'ACCUEIL favorable qu'on a fait à la traduction de *la Mort d'Abel,* m'enhardit à donner aujourd'hui la traduction des Idylles du même Auteur. Pour sonder le goût du Public, j'en avois inséré deux dans l'Avertissement qui précède le poëme d'Abel. Il m'a paru qu'elles étoient assez goûtées. J'ai corrigé avec soin ces deux morceaux, et je les redonne aujourd'hui avec le reste de l'ouvrage, composé de vingt Idylles et de quatre petits Poëmes, qui par leur objet et leur caractère ne peuvent guère être réunis sous un titre plus convenable que celui de Poëmes champêtres.

Les Idylles sont le second ouvrage de M. *Gessner,* et celui qui a mis le sceau à sa réputation déjà commencée par le poëme pastoral intitulé *Daphnis*. Elles ont eu en Allemagne un succès plus brillant peut-être que celui d'*Abel:* du moins les applaudissemens ont-ils été plus vifs et moins interrompus par la voix des Critiques. Je suis bien loin de vouloir tirer de là aucune

Digitized by Google

conséquence pour la comparaison des deux ouvrages. Une réputation naissante est ordinairement mieux accueillie qu'une réputation faite, et il suffit peut-être que la Mort d'Abel ait paru depuis les Idylles, pour qu'elle ait été moins louée et plus critiquée.

Le Poëme a pour lui la noblesse du genre, la grandeur du sujet, l'invention et la disposition du plan qui réunit la richesse et la simplicité, enfin l'art avec lequel l'Auteur a su rassembler dans le même ouvrage les peintures sublimes de l'Épopée, les grâces naïves de la Pastorale, et le pathétique du Roman le plus intéressant. Les Idylles n'ont pas tous ces avantages. Je crois cependant pouvoir assurer qu'on y reconnoîtra l'empreinte du même génie. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que M. *Gessner* a traité les sujets de l'Idylle d'une manière neuve, en évitant également la rusticité dans laquelle sont tombés quelques Anciens, les lieux communs poëtiques tant rebattus par leurs serviles imitateurs, et la fade galanterie que les Modernes y ont si souvent substituée.

Il se vante, dans sa Préface, d'avoir pris Théocrite pour modèle. Si j'ôse dire ce que j'en pense, il a fait beaucoup mieux, il a observé la nature, et il l'a peinte. Il a du moins sur ce

Digitized by Google

Poëte l'avantage que les Modernes en général ont presque toujours sur les Anciens, qui réussissent pour l'ordinaire beaucoup mieux dans l'expression des détails que dans l'art de les arranger convenablement et d'en composer un tableau intéressant. On a quelquefois peine à deviner quel objet se sont proposé *Théocrite* et *Virgile* dans leurs pastorales; leurs ouvrages manquent souvent de dessein, d'unité et presque toujours d'intérêt. M. *Gessner,* en louant les Anciens, s'est bien gardé de les imiter sur ce point. S'il a peint comme eux la Nature, il a certainement choisi avec plus de goût les objets d'imitation. Il s'est encore plus écarté de *Théocrite* dans une autre partie qui distingue bien avantageusement le Poëte Allemand de tous les Auteurs anciens et modernes qui se sont exercés avant lui dans le genre pastoral; c'est la partie des caractères et des mœurs de ses Bergers. Combien les sentimens d'honnêteté et de vertu qu'ils expriment d'une manière si naïve et si touchante, ne sont-ils pas préférables aux raisonnemens mystiques et aux délicatesses puériles que les Poëtes Italiens et François ont mis dans la bouche de leurs Bergers et de leurs Bergères.

Ces auteurs semblent avoir cru que des Ber-

Digitized by Google

gers ne peuvent parler que d'amour; et la plus-part des Critiques modernes qui ont traité de la nature de l'Églogue, ont raisonné conformément à cette opinion. M. *Gessner* est peut-être le premier qui ait donné au genre pastoral toute l'étendue dont il est susceptible, et qui ait peint ses Bergers comme des hommes sujets à tous les besoins et toutes les affections de l'humanité, Pères, enfans, époux, amis: tous ces liens dont la Nature a fait les premiers fondemens de la société, ne leur sont point étrangers. Ils sont pauvres, ils deviennent vieux, leur pauvreté et leur vieillesse ne les rendent que plus intéressans. La générosité, la bienfaisance, l'amour paternel, la tendresse filiale, le respect pour la Divinité, la douce joie qui accompagne l'innocence, sont des sentimens qui ne leur sont pas moins familiers que l'amour. Leurs entretiens présentent partout le tableau de la vertu parée des grâces de la naïveté; et l'ouvrage fait aimer l'Auteur.

A l'égard de la partie purement poëtique des Idylles, il me semble que peu d'Écrivains ont porté le mérite pittoresque aussi loin que M. *Gessner;* le choix des objets et des circonstances, la vérité des descriptions jusques dans les détails les plus finement aperçus, et le doux

Digitized by Google

éclat de son coloris donnent à ses paysages toute la fraîcheur de la nature. M. *Gessner* s'exerce quelquefois dans ses heures de loisir à manier le pinceau ; je ne doute pas que l'œil du Peintre n'ait beaucoup aidé l'imagination du Poëte ; et ce seroit peut-être un très-bon conseil à donner aux jeunes gens qui se destinent à la poësie, que celui de passer quelque tems dans une école de peinture. La pratique de cet art oblige à considérer la Nature avec des yeux attentifs, et à la suivre dans un détail de circonstances où il est rare de pousser l'observation. On s'accoutume à envisager les objets sous toutes sortes de faces et sous des points de vue qui échappent au commun des hommes ; les images qu'on a recueillies dans cet exercice deviennent une source abondante de variété et de nouveauté dans les descriptions, et donnent au Poëte les ressources nécessaires pour éviter également l'écueil de la sécheresse, et celui des lieux communs.

Je ne serois point étonné qu'on reprochât en France à M. *Gessner* de s'attacher un peu trop à peindre, et de descendre dans un trop grand détail de circonstances. Ces détails sont un mérite aux yeux des Allemands, à qui les peintures fidèles de la nature plaisent toujours, et

Digitized by Google

qui sont peut-être plus sensibles aux beautés purement poëtiques qu'on ne l'est communément en France. M. de Voltaire a remarqué, à la fin de son Essai sur la Poësie épique, *que de toutes les nations policées la Française est la moins poëtique.* Ce n'est point à moi à décider quelle peut être la cause de cette différence de goût, et s'il faut croire que les Allemands sont plus sensibles, ou que les François sont plus raisonnables.

On reprochera peut-être à mon Auteur avec plus de justice d'avoir fait quelquefois passer ses personnages de la naïveté pastorale à un enthousiasme philosophique et religieux d'un ton trop élevé pour des Bergers. Il a eu soin de prévenir cette critique dans sa Préface, en nous avertissant qu'il a mis la scène de ses Idylles en Arcadie, et dans ce premier âge du monde où la vie pastorale étant l'occupation universelle du Genre humain, étoit compatible avec une sorte de loisir qui permettoit de cultiver jusqu'à un certain point son esprit et sa raison. Je ne sais si cette apologie est tout-à-fait satisfaisante, et je crois que la meilleure excuse de M. Gessner est dans la beauté même des morceaux qui donnent lieu au reproche.

L'Auteur s'est autorisé, par l'époque et le lieu

Digitized by Google

qu'il a choisis pour y établir la scène de ses Pastorales, à suivre le système de la Mythologie Grecque, à introduire des Faunes et des Nymphes, et à employer l'intervention des Dieux. Il n'en a fait à la vérité qu'un usage assez modéré; mais je désirerois qu'il s'en fût encore moins servi. Je ne puis m'empêcher, par exemple, de regretter que dans cette belle Idylle, où le vieillard Palémon retrace avec une éloquence si noble et si touchante le bonheur et l'innocence de sa longue vie, un miracle postiche vienne terminer une scène si naturelle et détruire toute l'illusion du tableau.

C'est peut-être à l'imitation trop scrupuleuse des Anciens qu'il faut imputer ces légers défauts. Le succès de M. Gessner est plus sûr quand il écrit d'après lui-même, que lorsqu'il veut se modeler sur les autres; et l'on peut se rappeller que la fiction du diable Anamalech, qu'il a imitée de Milton, n'est pas à beaucoup près la plus heureuse du poëme d'Abel. Il a du moins dans ses Idylles le mérite d'avoir saisi et rendu avec toute la justesse possible le caractère idéal que les Anciens donnoient aux personnages qu'il a emprunté d'eux. Ses Faunes et ses Nymphes, exactement dessinés d'après l'antique, en ont, pour ainsi dire, l'esprit et la physionomie. C'est

Digitized by Google

pour se conformer à ses modèles qu'il a donné à ses Faunes cette gaieté pétulante qui accompagne l'ivresse, et qu'il a répandu sur quelques scènes de ses Idylles une nuance de comique. Les traits de ce genre seront sans doute les moins agréables aux lecteurs François; je suis persuadé, par exemple, que le refrain de l'Idylle intitulée *la Cruche cassée*, révoltera leur délicatesse. Je l'ai senti en écrivant, mais je n'ai pu me résoudre à supprimer une Idylle où il y a d'ailleurs des détails d'une poësie très-riche et d'un coloris très-brillant. Après tout, l'impression désagréable que peut faire ce morceau, vient principalement de ce mot *cruche*, qu'un caprice de l'usage fait regarder en françois comme un mot bas. J'ai pensé que mes lecteurs auroient assez d'équité pour supposer que le mot *krug*, dont M. Gessner s'est servi, n'a rien de bas dans sa langue. Ce seroit donc à moi seul qu'on pourroit reprocher de n'avoir pas mis un autre mot à la place de celui de *cruche*. Mais j'espère qu'on voudra bien croire aussi que je n'ai pas ignoré la proscription de ce malheureux mot, et que si j'en avois trouvé un autre je m'en serois servi. J'ai mieux aimé employer le terme propre, quoique bas, qu'un terme noble, mais vague et incompatible avec le sens. Au reste,

Digitized by Google

si le lecteur pense que le mot *vase*, celui de *coupe* ou tout autre conviendroit mieux que celui de *cruche*, il pourra tout aussi bien que moi le substituer en lisant. Je ne dirai rien d'ailleurs de ma traduction, si ce n'est que je me suis attaché à la rendre aussi exacte, et même aussi littérale que me l'a permis la différence des deux langues.

Je terminerois ici cet Avertissement, si je ne croyois devoir profiter de l'occasion pour donner une idée succincte des richesses de la littérature allemande dans le genre pastoral. M. Gessner n'est pas à beaucoup près le seul qui s'y soit distingué. M. *de Kleist*, si connu par la beauté de son génie et par sa mort glorieuse, est un des premiers qui ait marché sur les pas de M. Gessner, dont il étoit ami. Il n'a pas cru que les Bergers fussent les seuls acteurs convenables à l'églogue; il y a introduit des Jardiniers et des Pêcheurs, à l'exemple de *Sannazar*, de *Grotius* et de *Théocrite* lui-même. Toutes ses Idylles sont écrites en vers, quelques-unes en vers rimés. Les sentimens de vertu et de bienfaisance qui y sont répandus sont les traits de ressemblance les plus frappans qu'elles aient avec les Idylles de M. Gessner.

MM. *Rost* et *Schmidt* ont acquis l'un et l'autre

Digitized by Google

de la réputation dans le genre pastoral; mais ils ont pris deux routes bien opposées. M. *Rost*, dans ses contes pastoraux, a rapproché la scène de notre tems. Il y a trouvé des mœurs moins austères; ses personnages en sont peut-être devenus moins romanesques, mais sa morale en est certainement devenue moins pure. Il a souvent les grâces et la naïveté de *La Fontaine*; il seroit à souhaiter qu'il n'en eut pas aussi la licence. Il a travaillé quelques années avant M. Gessner.

M. *Schmidt* a pris au contraire tous ses sujets dans la Bible, et son but principal semble avoir été de recueillir les faits les plus intéressans que présentent les Livres Saints, et de les orner des couleurs de la poësie. Son ouvrage est intitulé *Tableaux et Sentimens poëtiques tirés de l'Écriture Sainte*. Il paroît que c'est la force du sujet qui a fait de presque tous les morceaux de ce recueil autant d'Idylles, et qui nous donne droit de ranger l'Auteur parmi les Poëtes pastoraux. Rien ne prouve mieux la vérité de ce que M. *Gessner* a remarqué dans sa Préface, sur l'analogie de la vie pastorale et de celle des anciens Patriarches. M. *Schmidt* fait un très-grand usage des figures, des tours et des expressions que lui fournit

Digitized by Google

l'Écriture; ses Idylles sont écrites les unes en vers hexamètres, les autres en prose. Ses vers n'ont pas l'harmonie de ceux de M. *Klopstock*, et sa prose à cet égard est encore plus inférieure à celle de M. Gessner; mais dans l'art de peindre la nature, d'exprimer le sentiment avec vérité, de mêler le sublime et le naïf, il n'est inférieur à personne. Voici une de ses Idylles qui pourra servir à donner une idée de sa manière.

LAMECH ET ZILLA.

Le soir étoit venu, l'image tremblante et brisée de la lune voltigeoit sur la surface d'un ruisseau limpide, au bord duquel Lamech étoit couché sur l'herbe molle. Plein d'une tendre impatience, il regarda encore une fois autour de lui à travers les rosiers touffus et le long des rives du ruisseau éclatant. Elle ne vient point, dit-il, je veux chanter une chanson solitaire au Ruisseau et à l'Écho. Il commença ainsi.
« Malheureux que je suis! Elle ne vient point! Ruis-
» seau dont j'entends le murmure, ah! pleure avec
» moi! Elle ne vient point cette fille du Ciel, cette
» beauté divine que les hommes appellent *Ada.*
» Pourquoi tarde-t-elle si long-tems?..... Seroit-
» elle déjà livrée au sommeil?.... Roses, envoyez-
» lui vos parfums embaumés. Que mon haleine
» enflammée fasse voler vos douces odeurs vers
» la

Digitized by Google

» la couche de celle que j'aime! Ah! puisse-t-elle
» me sourire dans ses songes!.... Mais peut-être
» est-elle maintenant assise sous le berceau de feuil-
» lage qui couvre l'entrée de sa cabane. Que mes
» soupirs ardens volent jusqu'à elle, mêlés avec le
» parfum des roses! Qu'elle les respire! et qu'avec
» eux elle respire la tendresse! Ma belle, ma bien-ai-
» mée!...... Mon Ada!.... Oui, j'ôse te nommer
» ainsi: oui, l'Éternel me la donne. Cette douce
» idée fait palpiter mon sein embrâsé. Je veux
» rester couché sur ce gazon jusqu'au moment où
» les premiers rayons de l'aurore l'éveilleront. Alors
» elle viendra conduire son troupeau. Elle marchera
» d'un pas assuré. *Il dort encore loin de moi*, dira-
» t-elle en elle-même, en s'approchant toujours
» de la verte prairie. Cependant couché sur l'herbe
» j'écouterai avidement, l'oreille baissée contre
» terre, pour entendre le bruit de ses pas légers.
» Nuit trop lente, hâte-toi de t'écouler! Déjà les
» boucles de ma chevelure sont baignées de rosée,
» et des larmes de tendresse inondent mes yeux.....
» Ah, quand elle m'appercevra...... comme ses
» joues vont se colorer de pourpre!........ Son
» souvenir est pour moi la promesse d'une longue
» vie..... Le miel est moins doux dans la bouche,
» le son d'une lyre harmonieuse est moins agréable
» dans un festin que ne l'est pour moi le souvenir
» d'Ada. Je veux me rendre sous ce palmier. Là
» elle me verra plustôt: là je me coucherai sur le

Digitized by Google

» gazon pour entendre de loin le bruit de ses pas.
» Je lui présenterai la main en soupirant; je me
» laisserai tomber sur son sein. Mes yeux plongés
» dans les larmes toucheront alors son cœur.... »

Ainsi chantoit *Lamech*, et déjà il se levoit pour aller se coucher sous le palmier, lorsque tout-à-coup *Zilla* sortit du milieu du bosquet. « Ah Lamech! » s'écria-t-elle, « tu m'as trompée. Voilà
» que je sais que tu aimes Ada. Pourquoi m'as-tu
» trompée?

Lamech. » Zilla, comment te trouves-tu si tard
» en ce lieu? Ne te courrouces pas, Zilla, tu m'as
» écouté..... C'est une belle qui te ressemble que
» j'ai chantée. Tu es aussi ma belle.

Zilla. » Je te dis adieu, Lamech; je pars, et je
» pleurerai toute ma vie...... Séchez-vous pour
» jamais, feuillages sous lesquels Lamech m'appe-
» loit sa Zilla..... Hélas! il m'abandonne!

Lamech. » Je ne t'ai point abandonnée, ma chère
» Zilla.

Zilla. » Siècles nombreux qui vous êtes écoulés
» sur la tête d'Adam, vous n'avez point encore vu
» un pareil outrage..... Tu es le premier parmi
» les hommes qui ait trompé une fille.... Quand
» je folâtrois dans ma première enfance, Lamech
» me prenoit dans ses bras. Hélas! depuis ce tems
» il m'a toujours dit, en me donnant mille baisers,
» qu'il m'aimoit.... Pouvois-je penser que tu étois
» sans foi? Hélas! quand tu me voyois, tu sautois

Digitized by Google

» autour de moi, tes yeux ne voyoient que le bonheur et ta Zilla,..... et quand tu ne me voyois pas, ta tête s'inclinoit comme la cime d'un cèdre courbé par la tempête. Mais je te dis adieu, tu m'as trompée. Accablée de douleur et de honte, je vais me retirer dans le désert; là, penchée sur le sable, je pleurerai pendant toute ma vie.

Lamech. » Demeure ma bien-aimée, ma chère épouse! Ah! Zilla,.... pourquoi veux-tu me fuir?

Zilla. » Comment puis-je être encore l'épouse de Lamech? C'est Ada qui est maintenant ton épouse..... Aime-moi comme tu m'aimois auparavant. Souviens-toi de tes sermens, de tes embrassemens si tendres.....

Lamech. » Ce brillant flambeau du Ciel oubliera d'éclairer les nuits plustôt que je t'oublie jamais. Ma fidélité triomphera de la force de ma passion.

Zilla. » Oui, si ton cœur est juste, si tu crains le Tout-Puissant, tu ne me laisseras pas succomber à ma douleur. J'ai droit d'exiger ta tendresse: il y a long-tems qu'elle est à moi; et vois: je suis belle aussi bien qu'Ada. Ma taille est semblable à la tige d'un jeune olivier. Vois, Lamech, ma figure est agréable; viens te reposer sur mon cœur, afin qu'il te communique sa fidélité. Vois ce regard étinceler de la flamme la plus pure.... Souvent je devance par mes chants le retour du matin. Le son de ma voix réveille les oiseaux. Je

Digitized by Google

» chante le bonheur que Lamech veut répandre » sur moi ; je chante la félicité dont je veux entrelacer le tissu de tes jours. Puis je m'empresse » de te chercher, ô mon bien-aimé, et tes baisers » de flamme me disent que tu m'aimes. Lamech, » pourquoi m'as-tu fait connoître la tendresse?..... » Sois-en témoin, chaste Lune ; et vous, Palmiers » solitaires, soyez-en témoins. J'ignorois ce que » c'étoit que l'amour ; mais mon cœur, mon tendre » cœur et ma florissante jeunesse te plûrent, et tu » me juras que je serois à toi.

Lamech. » Tu seras à moi, Zilla : tu es belle et » je crains le Tout-Puissant. Mais.... ah que mon » cœur est agité !.... J'abandonnerois Ada ! hélas, » je l'aime, je l'aime comme toi ! il faut te l'avouer... » Ne te courrouces pas, Zilla.

Zilla. » Ada est-elle plus belle que moi, Lamech ?

Lamech. » Son âme est belle, son âme ressemble » à la tienne. Sa beauté est plus éblouissante que les » astres...... Dieu ! je la vois encore couchée, » comme elle étoit hier, dans le bocage au milieu » des fleurs, environnée de leurs exhalaisons odorantes. La vertu remplissoit son cœur. Son sourire surpassoit tous les délices du printems. Un » regard de ses yeux étoit comme les regards » qu'Adam jettoit sur Eve avant sa chûte..... Ce » fut alors qu'elle me ravit mon repos..... Il me » sembla que j'avois vu un Ange de Dieu..... » Mais Zilla, elle n'a pas plus d'attraits que toi !

Digitized by Google

» Elle est ton amie. Mais..... écoute, Zilla.....
» permets que je te balbutie ma pensée.... Crois-
» tu que la sensibilité de mon cœur ne soit pas assez
» vaste pour vous aimer toutes deux avec une égale
» tendresse..... toutes deux comme mes épouses?

ZILLA. » O surprise! ô terreur! Quoi Lamech!

LAMECH. » Ne me regardes pas d'un œil irrité,
» ô Zilla!..... Mes joues tremblent, je ne puis
» soutenir ta colère... Cependant est-il donc moins
» digne de l'homme de brûler pour deux que pour
» une?..... Est-il moins généreux de vous aimer
» l'une et l'autre que d'abandonner une de vous?...
» d'abandonner ou toi ma Zilla?.... ou elle mon
» Ada?.... Ah Zilla! non, tu ne peux pas le
» souhaiter.... Qu'ai-je ôsé dire? Pourquoi mes
» paroles coulent-elles si rapidement sur ma lan-
» gue?..... Zilla ne te courrouces pas.

ZILLA. » Je le sais; Lamech, Ada est digne de
» toi. Mais si tu ne lèves pas sur moi un front
» menteur, ô si j'ai aussi part à ton amour! je
» sacrifierai mes droits à ton repos, et je me trou-
» verai encore assez heureuse. Ada est née avec un
» cœur noble, et, en t'aimant, je l'aimerai aussi.

LAMECH. » Que ta résolution m'enchante! As-
» surément ton âme est un composé de tous les
» sentimens célestes. »

Alors Lamech plein d'ardeur l'embrassa : « Je
» craignois de t'ouvrir le labyrinthe de mon cœur.
» Zilla, me disois-je, pourroit penser qu'il n'y

Digitized by Google

» a en moi aucune droiture......... Cependant » deux âmes formées entièrement pour moi, deux » âmes au-devant desquelles la mienne vole et » s'épanche toute entière ! Ah ! pourquoi ne pour- » rois-je pas les aimer ? Le Père des hommes me le » permet.... Maintenant, Zilla, je veux hazarder » de te faire une demande, me l'accorderas-tu ?.... » Viens, ces étoiles ne sont pas encore élevées jus- » qu'au sommet de ces bois..... Allons chercher » Ada.... Elle m'avoit promis de se rendre ici, » mais sa timide innocence l'aura retenue. Viens, » afin que nous puissions conférer ensemble, et » qu'ensuite le flambeau nuptial brille sur nous.

Zilla. » Je vais t'accompagner, tandis que la » clarté de la lune nous guide vers sa cabane. Qu'elle » va être étonnée !.... Je veux lui dire moi-même » combien ton cœur est sincère.

Lamech. » Fidelle Zilla, nos descendans célébre- » ront cette journée et béniront une alliance fondée » sur la vertu.

Zilla. » Ada est-elle déjà instruite de notre » amour.

Lamech. » Elle savoit que je t'aime, et dans la » crainte de t'offenser elle m'avoit refusé son cœur. » Mais si tu l'aimes aussi, Zilla, alors....

Zilla. » Viens, mon bien aimé ! »

Ainsi s'entretenoient Lamech et Zilla ; ils volèrent chez Ada et formèrent le lien éternel de la concorde. Leurs jours sereins s'écoulèrent dans un

Digitized by Google

ravissement continu et dans une heureuse harmonie. Le cours en fut aussi doux que celui du ruisseau paisible, au bord duquel Lamech avoit choisi ce couple complaisant, ces deux épouses célestes.

Si cet essai ne déplaît pas, je pourrai donner au Public l'ouvrage entier; et s'il continue de m'encourager, je ne désespère pas de faire connoître successivement les principaux auteurs de l'Allemagne. L'entreprise est plus étendue qu'on ne le croit communément en France, et je désirerois fort pouvoir inspirer aux gens de lettres le goût de la littérature allemande, les engager à se charger d'une partie du fardeau et à faire aux muses germaniques le même honneur que des traducteurs illustres ont fait aux poëtes italiens et anglois. Les Allemands méritent peut-être autant d'être connus; il y a parmi eux au moins autant d'écrivains originaux que dans aucune autre nation, et peut-être est-ce une suite de l'état des lettres en Allemagne. Elles fleurissent assez également dans plusieurs villes, qui n'ont entre elles que peu de communication, et ceux qui les cultivent ne sont pas comme en France et en Angleterre rassemblés dans une capitale, où tous les esprits à force de prendre le ton les uns des autres, finissent souvent par n'en avoir aucun qui leur

Digitized by Google

soit propre. Quoi qu'il en soit de cette cause, les poëtes allemands paroissent exceller dans deux parties principales, la peinture des détails de la nature, et l'expression naïve du sentiment : c'est ce qui a fait dire à M. l'abbé Arnaud dans le journal étranger, à l'occasion même des Idylles de M. Schmidt, *qu'ils semblent tenir de plus près à la nature*, éloge le plus flatteur qu'on puisse leur donner. Je ne sais si je ne m'aveugle pas en faveur de ces écrivains, mais il me semble qu'ils réunissent la hardiesse angloise avec moins d'écarts et la justesse françoise avec moins de timidité.

Je reviens à la poësie champêtre. Les Allemands ont cultivé le genre de la pastorale dramatique à l'exemple des Italiens. La *Sylvie* de M. le professeur *Gellert*, et *la Fidélité éprouvée* de M. le professeur *Gattner* ont eu un très-grand succès et font l'ornement du théâtre allemand. Le lecteur apprendra peut-être avec plaisir que M. *Gessner* prépare aussi un ouvrage de ce genre.

Digitized by Google

ÉCLAIRCISSEMENS

Sur la Versification Allemande et sur la nature de la Prose mesurée *dans laquelle sont écrits les Ouvrages poëtiques de M. Gessner.*

Ce que j'ai dit dans l'avertissement qui précède la traduction d'Abel de la *prose mesurée* employée par M. *Gessner* a piqué la curiosité de quelques amateurs de la poësie et de la littérature étrangère. C'est pour satisfaire cette curiosité que je vais tâcher de donner une notion précise de ce genre d'écrire, dont ni la langue françoise, ni aucune autre langue moderne que je sache, ne fournissent de modèle. Mais auparavant j'essayerai d'expliquer en quoi consiste le mécanisme de la versification allemande dont la connoissance rendra ce que j'ai à dire de la *prose mesurée* beaucoup plus facile à comprendre.

Je ne pourrai me dispenser de citer pour exemples plusieurs textes allemands soit de vers, soit de prose mesurée : les lecteurs françois ne doivent pas s'attendre à éprouver le plaisir que

Digitized by Google

l'harmonie de ces morceaux peut procurer au delà du Rhin, mais j'espère du moins leur donner une idée juste de ce qui opère cette harmonie; et pour les mettre à portée d'en juger par comparaison avec les différentes mesures connues des vers grecs et latins, j'indiquerai exactement la quantité des syllabes en me servant des signes - et ᵕ usités dans la prosodie latine, le premier pour les syllabes longues et le second pour les brèves (1).

---

(1) M. *Turgot* a très-bien fait, sans doute, de se servir, pour désigner les *longues* et les *brèves*, des signes usités dans les ouvrages qui traitent de la versification latine. — Il n'aurait pu en proposer d'autres sans les faire précéder d'une dissertation qui l'aurait écarté de son but; et qui encore n'aurait peut-être pas empêché ses lecteurs de prendre à contre-sens, dans la pratique, les signes opposés et plus raisonnables qu'il aurait préférés aux anciens.

On l'aurait accusé, sur ce point, qui a peu d'importance, de l'esprit d'*innovation* que les têtes faibles confondent toujours avec celui de perfectionnement ou de réforme. — Le courage de ce dernier ne doit être déployé que lorsque l'objet en vaut la peine; et en matières plus sérieuses on est assez convaincu qu'il ne manquait pas à M. Turgot.

Mais, puisque l'occasion s'en présente, qu'il me soit permis, à moi qui suis sans conséquence, de remarquer combien ces signes de longues et de brèves ont été mal

Digitized by Google

I.

Du mécanisme de la Versification Allemande.

Les Allemands ont deux espèces de versification, l'ancienne et la nouvelle. L'ancienne est

---

imaginés par ceux qui les ont mis les premiers en usage.

Prendre une ligne droite, qui par sa nature est *la plus courte* de toutes les lignes, pour exprimer les syllabes *longues*, et une ligne *courbe* en demi-cercle pour indiquer les bréves, lorsque cette ligne est de plus de moitié plus longue que celle à qui l'on a donné la signification de *longue*, c'est entièrement déraisonner, et violer tous les principes de la langue et des signes. — Cette méprise n'a pu s'introduire que dans le tems où les érudits philologues n'avaient presque aucune communication avec les géomètres et les physiciens, qui d'ailleurs étaient alors assez rares.

Dans une langue comme la nôtre et comme la Grecque, dont les syllabes ont sept mesures différentes, le signe de la *très-bréve* devrait être *un point;* celui de la *bréve* une petite ligne droite à peu-près pareille à celle dont on s'est servi jusqu'à présent pour marquer les longues (-), ou de très-peu plus courte ; et enfin pour les demi-brèves qui se rapprochent plus des *moyennes,* une ligne droite un peu plus longue ou deux ensemble (--).

Les *moyennes* ne comporteraient aucun signe.

Les *demi-longues* seraient indiquées par une petite courbe en quart de cercle posée de côté (‘) ; la *longue* par

Digitized by Google

celle dont *Opitz* a fait usage, que cet auteur a portée à sa perfection et que ses successeurs jusqu'à nos jours ont adoptée : la rime en fait une partie essentielle. La nouvelle versification n'a été introduite que depuis très-peu d'années. Elle ne consiste que dans un certain arrange-

---

la courbe en demi-cercle (◡), qui aujourd'hui veut dire *brève* ; et la *très-longue* par deux de ces signes réunis en sens inverse ou une *s* couchée (∽).

Ces signes exprimeraient l'idée par eux-mêmes. Ils ne seraient point arbitraires et à contre-sens. Je n'ai pas la moindre espérance qu'on les adopte: je sais très-bien à quel point la routine est plus persuasive, quoique moins convaincante que le raisonnement.

Nous avons déjà remarqué (page 57) combien le mot *quantité* est inexact, quand c'est *mesure* qu'on veut dire; et (page 51) qu'il n'y a pas de raison d'appeller *douteuse* une syllabe qui n'est que *moyenne*, ou tout au plus *variable*, et qui même ne varie que suivant certaines règles.

N'est-ce pas singulier qu'on ne puisse regarder à rien avec quelque attention, sans s'appercevoir qu'il serait bon de toucher à tout, ou à presque tout? Mais la prudence veut qu'on ne touche que très-légèrement, qu'on se contente d'indiquer du bout du doigt: et qu'ensuite on laisse faire au tems. Personne n'obéit qu'à sa propre opinion: il ne faut donc, ni en violenter, ni trop en presser aucune; car il est très-important de ne les pas révolter. Les opinions raisonnables ont un attrait faible et doux, qui devient puissant quand on l'abandonne à lui-même.

Digitized by Google

ment des syllabes longues et bréves suivant certaines règles.

Il y a plusieurs espèces de vers rimés et plusieurs de vers non rimés.

Les vers rimés diffèrent entre eux comme les vers françois, soit par le nombre des syllabes, soit par la disposition des rimes qui peuvent être ou plates ou croisées suivant le genre de poësie ou la volonté du poëte. Mais ils sont encore susceptibles d'une autre sorte de diversité que les François ne connoissent point. Ceux-ci dans leurs vers n'ont presque aucun égard à la quantité prosodique des syllabes et la pluspart se bornent à les compter. Les Allemands au contraire sont assujettis même dans les vers rimés à disposer les syllabes bréves et longues dans un certain ordre; et la diversité dont cette disposition est susceptible, forme différens genres de vers. Dans ceux qui sont le plus en usage, on entremêle alternativement les bréves et les longues; au moyen de quoi, si le vers commence par une bréve, chacun de ses pieds est composé d'une bréve et d'une longue; c'est l'*ïambe* de la prosodie grecque et latine : si au contraire le vers commence par une syllabe longue, la seconde est bréve et chaque pied est un *trochée* composé d'une longue et d'une bréve.

Digitized by Google

Le poëte se détermine suivant la nature de son sujet, ou suivant son goût, à employer les vers *ïambiques* ou les vers *trochaïques*; mais depuis long-tems, on ne se permet jamais de mêler ces deux genres de vers dans le même morceau, lors même qu'on entremêle des vers de différentes mesures, c'est-à-dire d'un nombre inégal de syllabes. On trouve à la vérité quelquefois des vers ïambiques et des vers trochaïques dans le même ouvrage : mais c'est toujours dans des morceaux détachés l'un de l'autre, en sorte que l'oreille ne puisse être choquée de ce mélange. On fait aussi d'autres vers rimés où l'on emploie des *dactyles*, c'est-à-dire des pieds composés d'une longue suivie de deux bréves, mais ces sortes de vers sont d'un usage beaucoup moins commun et ne s'emploient guères que dans le genre lyrique; il est permis alors de les mêler avec d'autres vers. Je vais citer des exemples de ces différentes versifications.

Vers ïambiques rimés de douze syllabes,

Tirés d'une Eglogue de M. de Kleist, intitulée: ***Menalque.***

Menalk floh kummervoll den Reitz der schœnsten Flur,
Kein schallen und kein Bach, sein harm gefiel ihm nur.
Die heerde gieng zerstreut. Er næhrt in einer hœle
Sein frühen Morgen an die schmerzen seiner seele.

Digitized by Google

« Menalque, plongé dans la douleur, fuyoit l'at-
» trait des plus beaux paturages; l'ombre des bois,
» le murmure des ruisseaux ne le charmoient plus;
» sa seule tristesse pouvoit lui plaire. Son troupeau
» erroit dispersé. Seul, dans une grotte, le Berger
» dès avant l'aube du jour nourrissoit les chagrins
» de son cœur. »

Voici maintenant des vers trochaïques du même auteur tirés d'une pièce qu'il a intitulée *dithyrambe*.

Freund versæume nicht zu leben,
Denn die jahre fliehn,
Und es wird der Saft der Reben
Uns nicht lange glühn.

« Ami, ne néglige pas de vivre, car les années
» s'écoulent et le jus de la treille n'étincellera pas
» long-tems pour nous. »

Voici enfin un exemple de vers dactyliques dans la chanson suivante de *Gleim*.

Den flüchtigen Tägen
Wehrt keine Gewalt;
Die Ræder am wagen
Entfliehn nicht so bald.

Die Blitze verfliegen
So sind sie dahin

Digitized by Google

Ich will mich vergnügen
So lang ich noch bin.

« Aucune puissance n'arrête les jours fugitifs : » les roues d'un char volent avec moins de rapidité. » Tels que l'éclair qui s'évanouit, déjà ils ne sont » plus. Je veux me réjouir pendant que j'existe en- » core. »

On peut observer que dans les deux derniers vers du premier exemple, dans le premier et le troisième du second, et de chaque couplet du troisième, je n'ai point marqué la quantité dans la dernière syllabe qui est bréve, mais qui n'est point comptée comme faisant partie de la mesure du vers. Ces syllabes bréves à la fin des vers rimés sont en quelque sorte superflues. Elles ont quelque analogie avec la dernière syllabe des terminaisons féminines de la versification françoise, quoiqu'elles ne soient pas aussi muettes, aussi effacées dans la prononciation que les syllabes féminines le sont en françois, et que dans les vers mesurés et non rimés dont nous parlerons dans la suite, elles soient comptées, même à la fin des vers. Ces sortes de terminaisons ont encore une propriété commune avec les terminaisons féminines des François, c'est d'obliger à faire rimer les deux dernières syllables du vers avec les deux dernières

du

Digitized by Google

du vers correspondant. Une rime qui n'affecteroit que la dernière syllabe seule seroit insuffisante, et *leben* en allemand ne rimeroit pas plus avec *haben* que *générale* ne rimeroit en françois avec *fidèle*. Cela n'a rien d'étonnant en françois où la syllabe féminine à la fin du vers ne se prononce point du tout. Il n'en est pas de même chez les Allemands; l'usage des versificateurs de leur pays est fondé sur un principe un peu différent qu'il est nécessaire de développer parce qu'il est la clef d'une partie des règles de leur versification.

C'est une règle générale en allemand que la rime doit toujours tomber sur une syllabe longue. Ainsi une syllabe longue peut rimer avec une autre syllabe longue de même son, c'est le cas de la rime qu'ils appellent masculine à l'exemple des François; mais une syllabe bréve ne rime pas avec une autre syllabe bréve, quoique du même son, il faut que la rime comprenne aussi la syllabe longue qui précède. — On a trouvé apparemment que la prononciation glissoit trop légèrement sur la dernière syllabe bréve, et que si la rime ne tomboit que sur elle, la cadence ne seroit pas frappée d'une manière assez sensible. C'est donc le retour du même son sur la pénultième longue qui marque véritablement à

Digitized by Google

l'oreille la chute du vers, et qui termine la mesure quoique le vers finisse par la syllabe suivante, dont le son rapide et fugitif n'est qu'une espèce de hors-d'œuvre. Les Allemands ont aussi adopté pour ces sortes de rimes le nom de rimes féminines, quoiqu'ils ne donnent pas, comme on le voit, à ce nom le même sens que les François.

Il suit encore de la même règle qu'un mot terminé par deux syllabes bréves ne peut rimer avec un autre mot terminé aussi par deux brèves, quoique du même son. Si ces sortes de rimes êtoient admises, il seroit nécessaire de faire aussi rimer la syllabe précèdente ou l'antépénultième longue en sorte que les deux vers se terminassent par deux dactyles dont les trois syllabes se répondroient pour le son, et dans ce cas la cadence seroit encore appuyée sur la syllabe longue et on la glisseroit sur les deux dernières. M. *Gottsched* distingue ces sortes de rimes par le nom de *puériles* ou d'*enfantines* et il en apporte pour exemple les mots suivans *predigen*, *entledigen*. J'ignore si M. Gottsched a vu quelques exemples de ces sortes de rimes, mais il ne m'en est jamais passé sous les yeux. Elles sont hors d'usage; et s'il est vrai qu'elles aient été quelquefois employées, ce n'est que rare-

Digitized by Google

ment, par des écrivains peu connus, par conséquent peu dignes de l'être.

Les Anglois et les Italiens ont dans leur versification quelque chose d'analogue à ces trois sortes de rimes. Les Anglois distinguent la rime simple, la rime double et la rime triple. La rime simple qui répond à notre rime masculine exige que les dernières syllabes des deux mots qui riment ensemble soient également accentuées, ou du moins marquées plus fortement dans la prononciation que la syllabe qui précède immédiatement; ce qui revient à peu près au même; car dans la grammaire angloise le mot *accent* n'est point relatif à l'intonation des voyelles, mais à la manière plus ou moins forte de les faire sentir en les prononçant. Dans un mot anglois la syllabe accentuée est la syllabe dominante, celle sur laquelle la voix appuie davantage. Un mot dont la dernière syllabe seroit accentuée ne rimeroit pas avec un autre mot dont la dernière syllabe auroit le même son, mais dont l'accent tomberoit sur la pénultième, parce que la voix se reposant et appuyant fortement sur celle-ci seroit obligée de glisser légèrement sur la dernière dont le son éteint échapperoit presque entièrement à l'oreille, qui par conséquent ne pourroit en saisir le rapport avec le son forte-

Digitized by Google

ment marqué de la dernière syllabe du vers correspondant.

Pour que la dernière syllabe accentuée d'un mot puisse rimer avec une syllabe non accentuée, il faut du moins que l'accent soit assez éloigné de celle-ci pour la laisser dominer, sinon sur tout le mot, du moins sur la syllabe immédiatement précèdente; en conséquence les Anglois permettent de faire rimer une syllabe accentuée avec la dernière syllabe d'un mot dont l'accent est sur l'antépénultième. Mais un mot dont l'accent est sur la pénultième ne peut rimer qu'avec un mot dont l'accent soit aussi sur la pénultième, et la rime doit en ce cas commencer à la pénultième et comprendre les deux dernières syllabes du mot.

On l'appelle pour cette raison *double rime;* elle répond exactement à la rime féminine des Allemands; et comme celle-ci elle a l'effet d'allonger le vers d'une syllabe superflue, parce que la dernière syllabe sur laquelle on glisse légèrement dans la prononciation n'est pas censée comprise dans la mesure du vers. Ainsi le vers héroïque anglois étant communément de dix syllabes terminé par une rime simple, lorsqu'il arrive d'y mêler des vers à double rime, ces vers ont nécessairement onze syllabes.

Digitized by Google

La *rime triple* est la rime des trois dernières syllabes d'un vers avec les trois dernières syllabes du vers correspondant; la première de ces trois syllabes doit être nécessairement longue et accentuée et les deux dernières bréves. Telles seroient les rimes suivantes : *chărity*, *părity*, *tĕnderness*, *slĕnderness*. Ces sortes de rimes répondent, comme on le voit, à celles que M. *Gottsched* appelle *enfantines*. Elles ne sont employées que très-rarement et seulement dans le genre lyrique ou dans le burlesque. Les doubles rimes sont même très-peu en usage, et la rime simple est affectée presque exclusivement à tous les genres de poësie sérieux et réguliers.

Chez les Italiens au contraire qui connoissent ces trois sortes de rimes sous d'autres noms, c'est la rime double qui est la plus en usage, et qui est spécialement affectée au genre héroïque. Les stances de huit vers dont sont composés le *Roland furieux*, la *Jerusalem* et presque tous les grands poëmes italiens, sont formées de vers de onze syllabes qui sont exactement semblables au vers héroïque anglois de double rime. La rime dans chaque vers comprend les deux dernières syllabes. Ils appellent cette espèce de vers *verso tronco* ou *cadente;* parce que comparé au vers de cadence héroïque il semble

Digitized by Google

tronqué et accourci d'une syllabe. Il est au vers de cadence héroïque ce qu'est le vers à simple rime des Anglois au vers à double rime, et ce que le vers masculin des Allemands est au vers féminin. Enfin les Italiens ont aussi des vers qui répondent aux vers à triple rime : la rime de ces vers renferme trois syllabes dont l'antépénultième est longue et accentuée et les deux dernières très-brèves. Les mots *squāllĭdă, pāllĭdă,* forment une rime de ce genre. La voix appuie sur l'antépénultième et glisse sur les deux dernières. C'est pourquoi les Italiens donnent à cette sorte de vers le nom de *sdrucciolo* qui signifie *glissant.*

On voit par là que ces trois peuples ont adopté les mêmes principes sur la rime et sur ses différentes espèces; soit que l'un des trois ait servi de modèle aux deux autres; soit, comme il est beaucoup plus vraisemblable, que ces principes soient fondés dans la nature de leur prononciation, et que l'oreille leur ait indiqué le même système sur la rime, comme elle a dicté les mêmes loix de l'harmonie à toutes les nations du monde à quel point qu'elles puissent être inconnues les unes aux autres. Mais cette conformité entière dans les principes n'empêche pas que le génie des trois langues n'ait mis une très-grande

Digitized by Google

différence dans l'emploi que les écrivains des trois nations font de ces trois genres de rimes. La rime triple ou enfantine est absolument bannie de la poësie allemande, et il est très-rare que les poëtes anglois s'en servent; les Italiens en font un usage beaucoup plus fréquent.

A l'égard des deux autres espèces de rimes, les Italiens ont adopté préférablement la rime double et l'ont spécialement consacrée à la poësie héroïque; les Anglois au contraire se sont attachés presque entièrement à la rime simple et ne se permettent que rarement l'usage de la rime double. Les Allemands ont pris un parti mitoyen; ils entremêlent alternativement la rime simple qu'ils appellent *masculine* et la rime double qu'ils appellent *féminine*. Leur versification semble se rapprocher à cet égard du génie de la versification françoise. Cependant les poëtes allemands ne sont pas aussi indispensablement assujettis à ce mélange que les poëtes françois. Du moins la loi ne s'applique pas dans sa rigueur à la poësie badine, ni aux vers faits pour être chantés. Il est très-fréquent dans ces sortes d'ouvrages de placer de suite plusieurs rimes de même genre soit masculines soit féminines. Il y a parmi les ouvrages de *Gleim* plusieurs morceaux dans lesquels on ne trouve

Digitized by Google

aucune rime féminine et d'autres dont les vers masculins sont exclus.

De la nécessité de faire toujours tomber la rime sur une syllabe longue dérive immédiatement une conséquence importante et que je ne dois pas omettre. C'est que tout vers *trochaïque* rimé est composé d'un nombre impair de syllabes et tout vers *ïambique* d'un nombre pair, bien entendu que dans l'un et dans l'autre cas la dernière syllabe des vers féminins n'est pas comptée. On voit au premier coup-d'œil que dans un vers ïambique toutes les syllabes impaires sont bréves et ne peuvent par conséquent terminer le vers. C'est le contraire dans le vers trochaïque où toutes les syllabes paires sont bréves et toutes les impaires longues.

Les François n'ont qu'*un petit nombre d'espèces de vers :* ceux de douze syllabes, de dix, de huit et quelques-uns d'un moindre nombre. Tous les vers intermédiaires à ceux-là et d'un nombre impair au-dessus de sept n'ont aucun rythme sensible à l'oreille et sont bannis de leur versification; à peine peut-on les supporter dans quelques opéras à l'aide du chant (2).

(2) Ceci n'est pas entièrement exact. Il y a douze espèces de vers français, à commencer par les Alexandrins

Digitized by Google

L'usage que les Allemands font de la quantité prosodique et la marche régulière des ïambes, des trochées et des dactyles, donne à plusieurs

---

et finir par ceux d'une syllabe. — N'admettant point de vers plus longs que notre hexamètre actuel, nous ne pouvions en avoir davantage, et le latin n'en a pas tant.

Il est vrai que notre vers de onze syllabes, dont la césure se place à la sixième, a peu d'agrément. On ne s'en est jamais servi que pour la musique; mais en le parant, elle n'en est point déparée.

On a beaucoup d'exemples du succès de ceux de neuf, de sept et de cinq syllabes dans l'ode et le dithyrambe.

La règle générale pour les vers français de syllabes impaires est de ne les employer qu'ensemble. Ils produisent ordinairement une discordance fâcheuse quand on interrompt leur marche par des vers dont les syllabes sont paires, ou si l'on se hazarde à les laisser échapper entre des vers de cette mesure.

Cependant la jolie chanson :

« Bergère
» Légère,
» Je crains tes appas :
» Ton âme
» S'enflâme,
» Mais tu n'aimes pas:
» Non, non, tu n'aimes pas.

» Tu vantes,
» Tu chantes
» L'Amour et sa loi:

Digitized by Google

de leurs vers intermédiaires, à ceux dont nous venons de parler, une cadence très-marquée, et leur a permis d'enrichir leur poësie rimée de

---

» Paroles
» frivoles,
» Tu n'aimes que toi, »

offre un heureux mélange de vers de deux et de cinq syllabes, et même avec un de six.

Ceux d'une syllabe ne peuvent être que très-rares; mais il n'est pas impossible de les placer sans ridicule et même avec un bon effet, ainsi qu'on le voit par ce commencement d'un conte:

« Certain Seigneur ne craignant pas le feu,
» Peu, »

L'auteur cite plus bas des vers de trois syllabes très-connus. En voici de moins rudes, parce qu'ils sont en rimes masculines et féminines croisées. C'est une énigme assez claire tirée d'un mercure.

« Joliette,
» Rondelette,
» C'est aux champs
» Qu'on me cueille;
» Et ma feuille
» Aux amans
» Sert d'ombrage.
» Heureux l'âge
» Où la dent
» Aisément
» De ma loge
» Me déloge.

plusieurs espèces de vers que les François ne connoissent point. Je n'entreprendrai pas d'en faire l'énumération, je me contenterai d'indiquer quelques-unes des principales.

Ils ont un vers trochaïque de quinze syllabes, qui exige un repos après la huitième syllabe, en sorte qu'il est partagé en deux hémistiches inégaux de huit et de sept syllabes. On peut prendre une idée du rythme de ces sortes de vers en lisant le petit poëme latin qu'on trouve ordinairement imprimé à la suite de Catulle, sous le titre de *Pervigilium Veneris.* Ce poëme est écrit en vers trochaïques de huit et de sept syllabes alternativement.

Jussus est inermis ire,
Nudus ire jussus est.

Si l'on réunit dans une même ligne le grand et le petit vers, il ne manque plus que la

» Quelquefois
» De mon bois
» Retirée
» Et sucrée,
» Je parais
» Bien blanchette,
» De grisette
» Que j'étais.

Digitized by Google

rime à ce dernier pour faire précisément le grand vers allemand trochaïque de quinze syllabes. Au reste ce vers est rarement employé, et je n'en parle que parce qu'il est le plus long que nous connoissions. Le vers ïambique de douze syllabes est d'un usage très-fréquent; il est consacré à la tragédie, à la poësie philosophique et morale, et on l'employoit autrefois très-souvent dans les sujets héroïques et dans tous les genres sérieux; c'est celui dont *Opitz* s'est le plus servi. Il est coupé comme les vers alexandrins françois en deux hémistiches égaux par un repos placé après la sixième syllabe.

Le vers ïambe rimé de dix syllabes est beaucoup moins en usage quoique la cadence en soit peut-être moins pesante et moins uniforme. Le repos est ordinairement placé comme dans les vers françois du même nombre de syllabes, c'est-à-dire après la quatrième. Cependant quelques poëtes ont essayé d'en varier la cadence, à l'exemple des poëtes anglois, en plaçant quelquefois le repos après la cinquième ou même après la sixième syllabe; mais lorsqu'on a voulu introduire cette innovation, il s'en établissoit déjà une plus considérable et l'on commençoit à secouer le joug de la rime. En sorte qu'on a en même tems adopté l'usage de placer le repos

Digitized by Google

du vers ïambe de dix pieds après la quatrième, la cinquième ou la sixième syllabe indifféremment, et celui de ne plus rimer. Ce nouveau genre de vers est assez goûté, et suivant M. *Klopstock* ce seroit le plus propre à la poësie épique si l'imitation du vers hexamètre des anciens étoit malheureusement impossible.

Le vers trochaïque de neuf syllabes, l'ïambe de huit et le trochaïque de sept sont trop courts pour être assujettis à quelques règles relativement à la position des repos dont ils peuvent même absolument se passer.

Je ne parlerai point des autres espèces de vers, ni des combinaisons qu'on peut faire des vers des différentes mesures, pour en former des strophes ou stances plus ou moins harmonieuses, plus ou moins adaptées aux différens tons que la rime peut prendre. L'usage et la lecture des poëtes apprendront suffisamment à les connoître, et je n'ai point entrepris de donner un traité complet de la versification allemande. Je passe à l'exposition de ce qui concerne la versification mesurée.

Il étoit naturel que dans une langue où la quantité des syllabes est aussi marquée que dans la langue allemande, et dans laquelle les poëtes sont continuellement obligés d'y avoir égard,

Digitized by Google

on cherchât à tirer de cette variété de longues et de bréves le même parti qu'en ont tiré les Grecs et les Romains, et à reproduire la même harmonie que nous admirons dans leurs ouvrages en imitant les différentes formes de leurs vers. C'est ce que des écrivains du premier ordre ont essayé depuis plusieurs années, et leur succès paroît avoir prouvé que l'entreprise n'avoit rien de téméraire. L'Allemagne possède aujourd'hui des poëmes entiers écrits en vers hexamètres sur le modèle des vers d'Homère et de Virgile. Les poëtes lyriques ont aussi adopté les différentes mesures de vers qu'Horace a employées dans ses odes. Ils en ont inventé de nouvelles et varié les combinaisons presque à l'infini. La rime est bannie de cette nouvelle espèce de versification où elle seroit effectivement très-superflue. Quand on a le plus, on ne désire pas le moins.

Il seroit aussi long qu'inutile de donner des exemples des différentes formes de vers que les Allemands ont imitées des Grecs et des Latins, ou qu'ils ont inventées; mais je crois devoir m'étendre un peu plus sur la manière dont ils ont naturalisé dans leur langue le vers hexamètre, celui de tous qui a le plus de difficulté, et je crois aussi le plus de beauté. Ce que j'aurai à

Digitized by Google

dire sur ce sujet me donnera occasion de développer les principaux caractères de la poësie allemande. M. *Klopstock* est celui dont les vers sont regardés comme le modèle le plus parfait en ce genre. Voici le début de son poëme du Messie :

Sing unsterbliche seele, der sundigen menschen
erlœsung,
Die der Messias auf Erden in seiner Menscheit
vollendet,
Und durch die er Adams Geschlechte die Liebe der
Gottheit
Mit dem Blute des heiligen Bundes von neuem
Geschenkt hat.
Allso geschah des Ewigen wille. Vergebens erhub
Sich
Satan wider den gœttlichen sohn; umsonst stand
Judæa
Wider ihn auf. Er thats und vollbræchte die grosse
Versœhnung.

« Ame immortelle ! chante la rédemption de
» l'homme pécheur, que le Messie a opérée sur la
» terre dans son humanité sacrée, et par laquelle, au
» prix du sang de la sainte alliance, il a fait recou-
» vrer aux enfans d'Adam la faveur de la Divinité :
» Ainsi s'accomplissoit la volonté de l'Éternel. En

Digitized by Google

» vain Satan s'éleva contre le Fils du Très-Haut;
» en vain la Judée conspira contre lui. Il poursuivit
» ses desseins, et consomma la grande expiation. »

Les lecteurs familiarisés avec la prosodie latine et qui voudront se donner la peine de scander les vers de ce passage conformément à la quantité marquée sur chaque syllabe pourront être étonnés de plusieurs choses : d'abord de voir un *trochée*, ou une longue suivie d'une bréve, dans presque tous les endroits où la mesure du vers exigeroit un *spondée* ou deux longues. M. *Klopstock* et ses imitateurs ont été obligés de se permettre cette licence dans la forme du vers hexamètre, qu'une plus grande rigueur auroit rendu presque impossible par l'excessive rareté des *spondées* dans la langue allemande.

En effet il n'y a presque aucun mot dans cette langue où il y ait deux longues de suite. Dans tous les mots formés de deux syllabes la prosodie exige absolument que la prononciation appuie fortement sur l'une et ne fasse que glisser légèrement sur l'autre. Si la première est longue, la seconde sera bréve et réciproquement. Cette règle est si génèrale qu'elle a lieu même dans les mots composés de deux monosyllabes qui considérées chacune séparément seroient toutes

Digitized by Google

toutes deux bréves ou toutes deux longues, et que le même monosyllabe qui dans la composition d'un mot sera long deviendra bref dans la composition d'un autre mot; ainsi le mot *rath*, conseil, est long dans le composé de *rath-haus*, maison de ville, et bref dans *hof-rath*, conseiller aulique : le mot *haus*, maison, qui est bref dans *rath-haus* est long dans *haus-rœth*, meuble.

Ce n'est pas seulement dans la composition des autres mots que la quantité des monosyllabes est sujette à varier. Presque tous ceux de la langue allemande n'affectent par eux-mêmes aucune quantité particulière. — Je dis *presque tous* parce que les substantifs et les verbes monosyllabes sont placés à côté de l'article, du pronom, de la particule ou de l'adjectif avec lesquels ils sont construits dans la phrase. Ainsi l'on doit lire : *du bist*, *der tod*, et non *du bist*, *der tod*. Ces mêmes mots sont encore nécessairement longs lorsque l'idée qu'ils expriment est celle qui domine dans la phrase et sur laquelle celui qui parle veut fixer l'imagination. Ainsi dans ce vers :

Sie war auch todt noch schœn.
« Morte, elle était belle encore. »

Le mot *todt*, morte, présente l'idée dominante

et doit absolument être long. A cela près tous les monosyllabes ne dépendent, par rapport à leur quantité, que de la quantité des syllabes qui les précèdent et qui les suivent. Placés avant une syllabe longue, ils sont toujours brefs pourvû que la syllabe qui précède soit longue, mais entre deux syllabes bréves ils sont nécessairement longs.

Cette règle est exactement observée dans les vers que j'ai cités. Les lecteurs qui n'en seroient pas instruits pourroient être étonnés de voir dans les vers allemands le même mot, tantôt long, tantôt bref, et croire en conséquence que les poëtes plient arbitrairement la quantité des syllabes au besoin qu'ils en ont. Mais comme on voit, cette quantité ne varie que conformément à des règles constantes et l'on se tromperoit fort si l'on comparoit ces syllabes à celles qu'on appelle *douteuses* ou *incertaines* dans la prosodie latine. Ces dernières qui se prononçoient dans la conversation d'une manière *mitoyenne* entre les bréves et les longues, un peu plus vite que celles-ci, un peu moins vite que celles-là, deviennent effectivement bréves ou longues dans les vers, suivant le caprice ou le besoin des poëtes. Tel est le pronom *hic* dans ces deux vers de Virgile :

Digitized by Google

Hīc alienus oves custos bis mulget in horâ....

Hīc vir, *hĭc* est tibi quem promitti sæpius audis.

La quantité est trop marquée dans la prononciation allemande pour être ainsi incertaine et arbitraire. Il y a des syllabes dont la quantité change ; les grammairiens les appellent quelquefois *douteuses ;* mais le nom qui leur convient véritablement est celui de *variables.*

Cependant quoique cette variation, dont les monosyllabes sont susceptibles dans leur quantité, soit assujettie à des règles, il est très-vrai qu'il en résulte pour les poëtes allemands une assez grande facilité dans la composition de leurs vers. Leur langue est très-riche ; et profitant de l'immense variété des mots qu'elle présente, dont l'arrangement peut aussi varier jusqu'à un certain point, il y a bien du malheur, si en combinant le nom, l'article, le pronom, l'adjectif, l'adverbe, le verbe principal, son auxiliaire, et la préposition qui le modifie, le poëte ne trouve pas le moyen de se procurer le trochée, l'ïambe ou le dactile dont il a besoin.

C'est sans doute à cette facilité de varier la quantité des monosyllabes allemands, en les combinant avec d'autres mots, que les poëtes qui écrivent dans cette langue doivent l'avantage d'avoir pu y transporter aisément l'harmonie du rythme

Digitized by Google

ancien, et c'est faute d'une semblable liberté que les François qui ne sont pas aussi attentifs à leur prosodie, quoiqu'elle soit peut-être plus sévère, auront plus de peine à s'approprier cette forme de versification.

Dans leur langue les articles, les pronoms, les verbes auxiliaires ont tous une quantité invariable quelle que soit leur position; et pour comble de malheur cette quantité est souvent bréve. Les syllabes de ce genre sont très-fréquentes dans la langue où la plus grande partie des mots commencent par une ou deux bréves; et comme le nom est inséparable de son article, le verbe de son pronom, presque toutes les périodes et chacun des membres dont elles sont composées débutent par plusieurs bréves de suite : en sorte que *l'anapeste*, le *pyrrique* et l'*ïambe*, sont beaucoup plus naturels aux François que le *dactyle* et le *spondée*, et qu'il leur sera difficile de trouver un commencement de phrase qui puisse être celui d'un vers hexamêtre. — Ce n'est pas qu'il ne fût très-désirable que des hommes nés poëtes et devenus versificateurs, y voulussent appliquer leur talent; s'ils peuvent réussir, ce sera un mérite de plus (3).

(3) On voit ici trois choses : 1°. qu'en 1761, tems où

Digitized by Google

Ce genre d'effort apprend à manier, même à perfectionner la langue. Les poëtes, qui à force de travail sont parvenus à faire des vers simples, harmonieux, qui paroissent faciles, où l'on ne voit point l'art, ceux qui le peuvent en plusieurs mesures différentes, portent avec bien moins de peine dans leur prose la clarté, la grâce, la force, et sur-tout l'harmonie qu'ils veulent y mettre.

M. *Turgot* se livrait à ces recherches sur la poësie allemande, il ne pensait point encore à faire en français des vers mètriques.

2°. Qu'il avait considéré la possibilité et en même tems la difficulté de l'entreprise.

3°. Enfin que lorsqu'il a depuis cherché à vaincre cette difficulté, en faisant son Invocation à la Muse d'Homère, et traduisant *Didon*, il a cru devoir commencer par le genre de vers mètriques dont notre langue lui avait paru le moins susceptible, l'*hexamètre*, quoiqu'il en eût d'abord été un peu effrayé, et vraisemblablement à cause de cela.

Les Lacédémoniens exerçaient leurs enfans à courir avec des semelles de plomb. Ce ne sont point les hommes ordinaires qui préfèrent, dans leurs travaux et leurs études, ces sortes de méthodes : mais ceux à qui Dieu a donné une force de tête, une fermeté de résolution, un courage d'esprit très-distingués.

Quelque chose que l'on fasse, on y porte son caractère, et c'est pourquoi l'on voit les plus grands hommes empreints dans leurs moindres actions. (*Note de l'Editeur.*)

Digitized by Google

Les Italiens, les Espagnols et les Anglois n'ont pas jusqu'à présent été plus heureux que les François dans leurs tentatives pour faire des vers mètriques; et l'on a conclu de leurs mauvais succès, que les nations modernes n'avoient point de prosodie, ou que leur oreille étoit moins sensible que celle des Grecs et des Romains à l'harmonie qui résulte du mêlange des bréves et des longues.

De pareilles idées n'ont pourtant aucun fondement. Les Anciens n'ont pas été plus privilégiés que leurs successeurs, et les Allemands ne le sont pas plus que leurs contemporains. Il n'y a aucune langue sans prosodie, parce qu'il n'y en a aucune où toutes les syllabes soient de la même durée, aucune où il n'y ait des longues et des bréves très-marquées, aucune où l'on puisse les confondre dans la prononciation sans blesser l'oreille des auditeurs.

Mais pour faire des vers comme les Anciens, il ne suffit pas d'avoir des bréves et des longues, il faut encore pouvoir les arranger dans un ordre convenable à l'harmonie. Et c'est ce qui est d'une excessive difficulté dans toutes les langues où d'un côté l'arrangement des mots est déterminé inviolablement par le sens et par les règles de la grammaire, sans égard à ce que peut exiger

Digitized by Google

l'oreille; tandis que de l'autre côté la quantité de toutes les syllabes de chaque mot n'est pas moins invariable, sans égard à l'arrangement des mots dans le discours.

Dans les langues grecque et latine la quantité, c'est-à-dire la mesure des syllabes, étoit immuable; mais les mots suffisamment fixés à une signification précise par les terminaisons qui indiquent tous les rapports et toutes les modifications dont cette signification peut être affectée, délivrés par conséquent de ce cortège importun d'articles, de pronoms, de verbes auxiliaires dont les langues modernes sont embarrassées, se prêtoient, sans que la clarté du sens en souffrît, à tous les arrangemens que l'imagination, l'oreille ou les besoins du poëte pouvoient exiger. Aucune des langues modernes cultivées jusqu'à présent par les gens de lettres ne possède cet avantage; car quoique les Italiens, les Anglois et même les Allemands se permettent plus d'inversions que les François, ce foible privilége est un véritable esclavage si on le compare à la liberté pleine et entière dont jouissent sur cet article les langues grecque et latine.

La langue allemande supplée au défaut de cette heureuse liberté de varier l'arrangement des mots dans le discours par la facilité que donne le

caractère de sa prosodie de varier la quantité d'un très-grand nombre de mots. Dans les autres langues de l'Europe dont la construction est astreinte à la même uniformité que la construction allemande et dont les mots ont une quantité aussi invariable que celle des langues anciennes, ce ne sera qu'avec une peine extrême qu'on pourra fonder une versification sur le mélange harmonieux des longues et des bréves. Nous n'aurions en françois guère plus d'une ressource, et nous la devrions à notre *e* muet qui allonge la voyelle avec laquelle il se lie en unissant deux mots lorsque cette voyelle n'est pas longue par elle-même. Nous serions aussi plus fréquemment obligés de rejetter un ou plusieurs mots d'un vers à l'autre, afin de trouver des longues pour commencer les vers. L'habitude de la rime qui annonce ordinairement chez nous la fin du vers, nous rend désagréable, excepté dans les cas qui demandent que l'on exprime un grand désordre physique ou moral, cet enjambement, pour lequel les Anciens n'avoient aucune répugnance, et qu'ils paroissent même avoir souvent recherché pour éviter une monotonie qui leur déplaisoit.

On voit de tout cela que si les modernes parviennent dans leurs langues presque immobiles à faire des vers mètriques aussi agréables que

Digitized by Google

ceux des Anciens, il faudra qu'également poëtes, ils aient porté encore plus haut l'art de la versification. Cela seroit utile aux langues actuelles de l'Europe; car plus une langue a de tours, plus elle peut exprimer de nuances d'idées, c'est-à-dire plus elle peut porter dans l'expression des idées une exactitude scrupuleuse et une clarté soutenue

Après cette digression, je viens aux observations que j'ai encore à faire sur le caractère de la prosodie allemande. De ce que les mêmes syllabes qui sont longues dans une position, et dans la composition de certains mots deviennent nécessairement bréves dans une autre position et dans la composition d'autres mots, il résulte un nouveau sujet d'étonnement pour ceux qui voudroient juger de la prosodie allemande par la prosodie latine ; c'est que des diphtongues où le son de deux voyelles se fait entendre très-distinctement sont très-souvent bréves. Le mot *Rath haus* que j'ai déjà cité en est un exemple, et le second vers du poëme de M. *Klopstock* en présente deux autres. Il en est de même des voyelles suivies de deux ou de plusieurs consonnes qui sont toujours longues en latin, et qu'on appelle par cette raison longues par position : en allemand des voyelles suivies de trois

Digitized by Google

et jusqu'à quatre consonnes sont aussi souvent bréves que longues, et par exemple il n'est pas rare de voir dans des vers allemands le mot *sëlbst* former une syllabe bréve.

Il faut avouer cependant que la règle constamment observée en latin de faire longues toutes les diphtongues ou voyelles doubles, et celle de faire longues toutes les voyelles suivies de plusieurs consonnes, sont fondées sur des principes qui semblent devoir être communs à toutes les langues, parce qu'ils tiennent à la nature même de nos organes. Une diphtongue est une syllabe composée de deux voyelles qui doivent être distinctes l'une de l'autre dans la prononciation (sans quoi ce ne seroit plus une diphtongue), mais qui doivent être prononcées assez rapidement pour que l'organe n'y emploie pas plus de tems que la durée ordinaire d'une syllabe (sans quoi, au lieu d'une diphtongue on auroit deux syllabes); mais quelque rapidité que l'organe mette à prononcer deux sons, il est impossible qu'il n'y emploie pas plus de tems qu'à en prononcer un seul : tel est le fondement de la règle latine par rapport aux diphtongues.

Celle qui concerne les voyelles suivies de plusieurs consonnes n'est pas moins naturelle. A la vérité les consonnes qui suivent ces voyelles ne

Digitized by Google

paroîtroient pas devoir influer sur leur prononciation, puisque celles-ci sont déjà proférées avant qu'on commence à prononcer les consonnes; mais l'augmentation de durée n'en est pas moins réelle pour la syllabe entière. Il est aisé de se convaincre soi-même avec un peu d'attention que lorsqu'on veut prononcer deux consonnes de suite, on est obligé malgré soi de faire entendre une espèce d'*e* muet entre les deux, à moins que la seconde de ces consonnes ne soit une *l* ou une *r*; ce son muet remplit l'intervalle de tems nécessaire à l'organe pour se replier et passer d'un mouvement à l'autre; c'est cet intervalle qui s'ajoutant, quoique d'une manière un peu moins sensible, au son de la voyelle bréve par elle-même, allonge nécessairement la durée de la syllabe entière. Cet effet est fondé sur la constitution physique de nos organes, et il est d'autant plus remarquable que le nombre des consonnes placées à la suite l'une de l'autre est plus grand.

La prosodie allemande semble au premier coup-d'œil contredire ces principes; mais cette contradiction n'est qu'apparente, et il est aussi vrai en allemand qu'en latin qu'une syllabe composée ou de deux voyelles distinctes ou d'une voyelle suivie de plusieurs consonnes, ne peut

Digitized by Google

être prononcée dans un tems aussi court que pourroit l'être une voyelle simple et isolée. Certainement la seconde syllabe du mot *menscheit* est un peu moins bréve que la seconde du mot *menschen*, et la syllabe *selbst* l'est moins que la seconde de *liebe*. Mais cela n'empêche nullement que ces syllabes ne puissent être regardées comme bréves dans la prosodie. Il suffit pour cela qu'elles se prononcent d'une manière plus légère et plus rapide que les voyelles longues auxquelles elles sont comparées. Ce n'est pas la quantité absolue de chaque syllabe considérée en elle-même qui la fait regarder comme bréve ou comme longue dans le discours, c'est le rapport de sa quantité avec celle des syllabes qu'on y joint et qui la balancent pour former le rythme. Dans l'allemand la prononciation des longues est beaucoup plus marquée qu'en latin, une moindre briéveté suffit en cette langue pour faire regarder une syllabe comme bréve; et dès lors les diphtongues et les voyelles suivies de consonnes peuvent être bréves ou employées comme telles. Le François n'est pas dénué de cet avantage. Il a des longues plus longues et des bréves plus bréves que le latin, et entre celles-ci et celles qui ne sont ni longues ni bréves, au moins une, ou même réellement deux intermédiaires.

Digitized by Google

Le changement du *spondée* en *trochée* qui est perpétuel chez les poëtes allemands, semble au premier coup-d'œil porter quelque atteinte à la forme primitive et à l'essence du vers hexamêtre qu'on a toujours regardé comme renfermant douze tems à six mesures égales, non pas en nombre de syllabes mais en durée. Les deux bréves du dactyle étant comptées pour deux demi-tems, équivalent à une seule des syllabes du spondée dont chaque syllabe vaut un tems. Sous ce point de vue le trochée n'équivaudra qu'à un tems et demi, et ne sera qu'un dactyle tronqué, incapable de tenir la place d'un dactyle entier. Le vers ne renfermera donc pas six mesures complettes, et ne sera qu'une fausse image de l'ancien hexamêtre.

C'est peut-être pour remédier à cet inconvénient que M. *de Kleist* a imaginé de commencer tous ses hexamêtres par une bréve superflue qui précède le premier pied. Sans doute il a cru compenser par cette addition ce que l'hexamêtre perdoit d'ailleurs sur la durée des six mesures par la substitution d'une bréve à la syllabe longue qui auroit terminé chaque spondée.

Voici un exemple de cette espèce d'hexamêtre. C'est le commencement du poëme du Printems :

Digitized by Google

Empfangt mich, heilige schatten! ihr hohen, belaubten Gewœlbe
Der ernsten Betrachtung geweith; empfangt mich, und haucht mir
.... ein Lied ein
Zum Ruhm der verjüngten Natur, und ihr, o lachende Wiesen,
Woll labyrinthischer Bæche! bethaute, blumigte Thæler!
Mit eurem wohl geruch will ich zufriedenheit athmen. Euch will ich
Besteigen, ihr duftigen hügel! und will in goldene saiten
Die Freude singen, die rund um mich her, aus der glücklichen Flur lacht.
Aurora soll meinen Gesang, es soll ihn Hesperus hœren.

« Recevez-moi, ombrages sacrés! Voûtes élevées » et touffues, asyle des graves méditations, recevez- » moi; inspirez-moi des accords nouveaux à la gloire » de la Nature rajeunie! Et vous riantes prairies » entrecoupées de labyrinthes, de ruisseaux! Val- » lons couverts de rosée et de fleurs! Je veux res- » pirer le bonheur avec vos doux parfums. Collines » charmantes! je veux errer sur vos sommets em- » baumés, et chanter sur des cordes d'or la joie,

Digitized by Google

» qui du sein de ces pâturages fortunés, sourit de
» toutes parts autour de moi. Ma voix retentira
» dès l'aurore, et le brillant Hespérus entendra en-
» core mes chants. »

Les vers de M. de *Kleist* sont en général pleins de douceur et d'harmonie; cependant l'innovation dont il avoit donné l'exemple n'a point été adoptée par d'autres écrivains, et l'hexamètre de M. *Klopstock* est resté en possession de servir de modèle. Le jugement souverain de l'oreille paroît avoir décidé que la substitution des syllabes bréves des trochées aux syllabes longues correspondantes des spondées latins étoit suffisamment compensée par la lenteur que donne nécessairement à la prononciation allemande les diphtongues et les consonnes redoublées qui se trouvent même dans les syllabes bréves et la pesanteur avec laquelle les Allemands sont forcés en conséquence d'appuyer sur les longues pour rendre sensible l'inégalité de durée sans laquelle il n'y a ni prosodie, ni mètre.

La quantité des syllabes allemandes étant rarement indépendante des syllabes qui précèdent et qui suivent, deviendroit quelquefois équivoque si dans la prononciation l'on séparoit trop les syllabes qui influent ainsi l'une sur l'autre. Par cette raison il est rare qu'on puisse, sans déna-

Digitized by Google

turer le mètre, s'arrêter dans la prononciation au milieu du pied et y placer un repos; on sait que c'est l'usage des poëtes latins. Leurs vers sont presque toujours coupés, ou par un repos au milieu du troisième pied comme dans ces vers :

Fortunate se*nex* — hic inter flumina nota.
Et fontes sa*cros* — frigus captabis opacum.

ou par deux repos placés, l'un au milieu du second pied, et l'autre au milieu du quatrième, comme dans ces vers :

Insere *nunc*—Melibœe py*ros*—pone ordine vites. .....
Alter*nis*—Dicetis, a*mant* — alterna Camœnæ. . . .
Malo *me* — Galatea pe*tit* — lasciva puella. . . . .

On donne indifféremment le nom de césure à ce repos ou à la syllabe sur laquelle s'arrête la prononciation. Virgile s'est exactement assujetti à couper ainsi ses vers par des césures, et ses successeurs se sont fait une loi de son exemple. On ne peut disconvenir que cet usage ne donne beaucoup de grâce aux vers latins; mais les poëtes allemands n'ont pu l'adopter. On ne trouve que rarement leurs vers coupés en deux hémistiches par la césure, et peut-être y auroit-il beaucoup de cas où cette césure nuiroit à l'harmonie, soit en rendant plus sensible l'inconvénient des trochées, soit en présentant à l'oreille, au commencement du

second

Digitized by Google

second hémistiche, une bréve isolée qui n'auroit aucune proportion avec le pied suivant. Les Allemands en conséquence n'ont point cherché à imiter Virgile dans la coupe de ses vers. Aussi pour faire sentir la marche de leurs hexamètres faut-il les prononcer tout autrement que les siens: le mouvement de ceux du poëte latin est tellement marqué, tellement invariable que la cadence se fait sentir dans chaque partie du vers prise séparément. On peut les débiter en coupant à son gré la mesure du vers, et plaçant des repos suivant que le sens ou l'oreille paroissent l'exiger. On ne débite point ainsi les hexamètres allemands; on n'en rompt point la mesure, et l'on est presque toujours obligé de les scander, c'est-à-dire de les prononcer de suite, en faisant sentir chaque pied. Ces vers sont sans doute par là privés d'un grand avantage qu'ils doivent envier à la poësie latine. Cependant cet avantage n'est point du tout essentiel au vers hexamètre. Homère ne s'étoit point imposé la loi que Virgile a suivie sur la position des césures; et il y a un grand nombre de ses vers qu'on est obligé de prononcer de suite et de scander à la manière allemande.

En voici, je crois, assez pour donner une idée nette des deux sortes de versifications em-

Digitized by Google

ployées par les poëtes allemands. Quoique j'aie donné à leur versification rimée le nom d'ancienne et à la mesurée celui de nouvelle, je n'ai pas prétendu sous-entendre que leurs auteurs aient généralement abandonné la rime pour la versification mesurée. L'une et l'autre sorte de vers sont à peu près également en usage. Quelques poëtes se sont attachés exclusivement à l'une des deux; d'autres se sont exercés dans les deux genres. Tels sont M. *de Kleist* et M. *Zacharie* qui vient de nous donner en vers hexamètres une traduction du Paradis perdu de Milton, dans laquelle le sens est rendu avec la plus grande précision et la plus grande fidélité, et dont l'harmonie est plustôt supérieure qu'inférieure à celle de l'original. Il faut convenir que la versification mesurée fait de jour en jour des prosélytes. Mais il y a trop de bons ouvrages rimés, et par de trop grands hommes, pour que l'usage de la rime puisse jamais être totalement abandonné; n'eût-on dans ce genre que les seules poësies de M. *de Haller*, elles suffiroient pour en conserver le goût; de même que les ouvrages de M. *Gessner* suffiront pour éterniser le genre de la prose mesurée dont il me reste à développer la nature.

Digitized by Google

II.

De la Prose mesurée.

La prose dans toutes les langues est susceptible d'une harmonie qui sans être aussi marquée, aussi mélodieuse que celle des vers, est cependant très-sensible pour toute oreille un peu délicate. Les anciens orateurs avoient fait une étude profonde de cette partie de leur art, et les modernes ne l'ont pas entièrement négligée. Le choix et l'arrangement des sons plus ou moins doux, le mélange des syllabes longues ou bréves, la position des accens, celle des repos; la gradation, ou une sorte de symètrie dans la longueur soit des mots, soit des membres dont la période est composée, sont les moyens dont l'orateur se sert pour flatter l'oreille.

Ces moyens sont communs à toutes les langues, mais l'usage en est plus ou moins borné dans chaque langue en particulier : les mêmes différences dans leur génie et dans leur système grammatical qui ont décidé la forme de leur versification, ont influé nécessairement sur le caractère d'harmonie de leur prose. Les nations dont les langues sont très-accentuées, qui dans la conversation élèvent et baissent la voix par des intervalles appréciables, ont une harmonie

Digitized by Google

presque musicale. Telles étoient sans doute les langues des Grecs et des Latins, puisque les orateurs dans leurs déclamations faisoient souvent soutenir leur voix par une flûte qui les accompagnoit; et comme l'oreille est plus choquée d'une dissonance que d'aucun autre défaut dans les sons, il n'est pas étonnant que ces peuples aient attaché à cette partie de l'art oratoire la plus grande importance. La facilité des inversions leur permettoit aussi de tirer un très-grand parti pour l'harmonie du mêlange des bréves et des longues.

Denis d'Halicarnasse a fait un traité de l'arrangement des mots, dans lequel il prétend que la prose a non-seulement ses repos et ses nombres comme les vers, mais qu'elle en a les mètres; et pour le prouver il décompose des exordes de *Démosthènes* en vers de différentes espèces, se permettant seulement d'y faire quelques légers changemens.

Il paroît cependant que les Anciens en remplissant leur prose de mètres poëtiques évitoient d'y mêler des vers entiers, du moins de ceux dont la cadence trop frappée et trop brillante auroit tranché désagréablement avec le reste du discours, et auroit rompu l'unité de l'harmonie

Digitized by Google

oratoire plus libre et moins saillante partout ailleurs.

La langue françoise est peu accentuée, et la construction invariable de ses phrases ne permet pas toujours de disposer les syllabes longues et bréves dans l'ordre le plus propre à l'harmonie. Ainsi les ressources des prosateurs françois pour plaire à l'oreille, consistent principalement dans l'art de placer les suspensions et les repos, de proportionner, de balancer entre eux les membres de leurs périodes, et de les terminer autant qu'il est possible par des sons pleins et soutenus qui empêchent la prononciation de tomber trop brusquement; à quoi il faut encore ajouter le soin purement négatif et commun aux orateurs de toutes les langues d'éviter le concours des sons rudes et difficiles à prononcer, et la rencontre de deux voyelles, sans cependant se l'interdire avec une affectation trop minutieuse.

Fénélon, *Fléchier* et plusieurs écrivains plus modernes, sans employer d'autres moyens ont souvent réussi à rendre la prose françoise très-agréable à l'oreille. M. l'abbé *le Batteux*, dans la huitième et la neuvième de ses lettres, insérées au troisième tome de son cours de belles-lettres, s'est donné la peine de décomposer plusieurs morceaux de Fléchier et de quelques autres

Digitized by Google

écrivains pour en faire sentir le nombre et l'harmonie. On ne trouve nulle part les principes de ces deux parties de l'art oratoire mieux développés que dans cet ouvrage, et ceux qui voudront s'en former une idée approfondie feront très-bien d'y recourir.

Mais l'espèce d'harmonie dont cet Académicien a cherché à dévoiler le mécanisme, et dont il a trouvé les modèles dans Cicéron et dans Fléchier, ne sort pas des bornes du genre oratoire. Malgré les richesses de la prosodie latine que Cicéron avoit à sa disposition, ses périodes les plus sonores et les mieux cadencées conservent toujours le caractère propre de la prose. Leur harmonie diffère essentiellement de celle des vers; et non-seulement par l'inégalité des intervalles, par la variété des rythmes et des mètres, mais encore par une marche plus simple, moins brillante, souvent la cadence est sacrifiée au sens, à l'ordre naturel des idées, à l'énergie de l'expression; quelquefois elle est rompue à dessein pour ne pas frapper l'oreille par une harmonie trop sensible et trop détachée du reste du discours.

Les limites de l'éloquence et celles de la poësie étoient fixées chez les Anciens d'une manière invariable qui ne permettoit pas aux deux genres

Digitized by Google

de se rapprocher et de se confondre. Ainsi la prose et les vers furent toujours séparés chez eux par un intervalle très-marqué; et il ne paroît pas qu'ils aient cherché à en remplir le vuide par un genre mitoyen dont l'harmonie plus brillante que celle de la prose et plus libre que celle des vers participât aux avantages de l'un et de l'autre genre.

On peut, il est vrai, conclure d'un passage de *Quintilien*, cité par M. l'abbé *du Bos* dans ses réflexions sur la poësie et la peinture, que ce genre a été essayé par quelques auteurs de son tems, amoureux à l'excès du rythme et de l'harmonie et qui sacrifioient à cet agrément toutes les autres parties de l'éloquence. Mais ce passage (4) même nous fait voir que ce travail fut condamné en eux comme une affectation dépla-

(4) *Laudis et gloriæ et ingenii loco plerique jactant cantari saltarique commentarios suos.* Ce qui veut dire, suivant M. l'Abbé *du Bos:* que leurs phrases nombreuses rendoient, dans la prononciation, un rythme si bien marqué, que la déclamation en pouvoit être partagée entre deux personnes, dont l'une auroit fait les gestes au bruit de la récitation de l'autre sans s'y méprendre, tant ce rythme étoit sensible. *Réflex. critiques sur la Poësie et la Peinture*, 1[re]. *partie*, *section* 35.

(Note de l'Auteur).

Digitized by Google

cée; leur art resta enseveli dans les écoles des déclamateurs; on n'imagina point de l'appliquer à des ouvrages intéressans par eux-mêmes, et aucun morceau écrit dans ce genre n'a mérité de passer à la postérité.

Il faut avouer que le génie des langues anciennes en rendant cette entreprise plus facile, la rendoit moins nécessaire. Le besoin de cette manière d'écrire ne doit se faire sentir qu'à ceux qui voudroient traiter des sujets poëtiques sans s'assujettir à la gêne et au travail de la versification. L'historien et le philosophe sont en général plus attentifs aux choses qu'aux mots : il leur suffit presque de ne pas blesser l'oreille; et quant à l'orateur, toujours occupé de sujets réels, tantôt obligé d'appuyer sur des détails de faits, ou de discuter des raisonnemens, tantôt animé par les plus grands intérêts, le soin trop minutieux de cadencer ses paroles ne paroîtroit en lui qu'une affectation ridicule. Mais qu'auroit gagné l'auteur d'un ouvrage d'agrément, écrit en grec ou en latin, à substituer une prose aussi travaillée et toute composée de mètres aussi marqués que ceux de la poësie?

Le grand nombre d'écrivains modernes qui ont fait avec succès des vers latins sans avoir pu faire dans leur propre langue des vers suppor-

Digitized by Google

tables, prouve à quel point le mécanisme de la versification ancienne étoit facile à pratiquer. Ce mécanisme introduit nécessairement dans le vers le rythme et la cadence : la seule partie de l'harmonie qui résulte du mélange des sons plus ou moins rudes, dépendoit de l'oreille du poëte, mais ne lui donnoit pas plus de peine que la simple observation des règles, et cette peine étoit trop légère pour qu'un homme né avec un peu de talens songeât à se l'épargner. D'un autre côté la prose cadencée exigeoit une très-grande délicatesse d'oreille et un travail assez considérable; par conséquent les Anciens n'ont pas dû être engagés à cultiver ce genre par l'espérance d'y trouver plus de facilité.

Il semble au premier coup-d'œil qu'ils auroient pu être tentés par la vue de gagner un peu plus de variété dans le rythme et dans l'harmonie; mais le poëte pouvant dans le vers hexamètre combiner en mille manières les spondées et les dactyles, au moins dans les quatre premiers pieds, multiplier et placer à son gré les repos, et enfin terminer le vers sans que le sens soit fini, en rejettant un ou plusieurs mots au vers suivant; une liberté aussi étendue rend cette sorte de vers susceptible d'une harmonie si diversifiée que l'avantage de la prose cadencée, même à cet

Digitized by Google

égard, se réduisoit presque à rien. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les Anciens n'aient fait aucun usage des facilités que la nature de leur prosodie et la liberté des inversions leur donnoit pour ce genre d'écrire.

Aucune nation n'a dû peut-être en sentir le besoin plus vivement que les François : eux dont la versification a des loix si sévères; eux qui parlent une langue si gênée dans la construction, si peu variée dans ses expressions et dans ses tours, et se privant encore volontairement d'une partie de ses richesses par la fausse délicatesse qui avilit les dénominations propres des choses les plus communes et les plus utiles; eux dont les poëtes avec ces entraves sont jugés plus rigoureusement par leurs compatriotes que les poëtes d'aucune autre nation ne le sont par les leurs; eux enfin qui n'ont encore pu traduire aucun poëte autrement qu'en prose (5). Mais les mêmes obstacles qui rendent leur versification si prodigieusement difficile, empêchent presque toujours leur prose d'être cadencée d'une manière assez sensible pour se rapprocher des vers et remplacer leur harmonie.

Les écrivains françois ne s'étant encore que

(5) Ceci a été écrit en 1761.

Digitized by Google

fòiblement appliqués à l'étude de leur prosodie, et n'ayant pas encore assez observé les ressources qu'elle pourroit leur donner, ne connoissent presque pas d'autre cadence pour leur prose et leurs vers que celle qui résulte de la disposition des repos après de certains intervalles, mesurés le plus souvent par le seul nombre arithmétique des syllabes qu'ils renferment. Or le nombre des intervalles possibles est très-borné en comparaison du nombre des combinaisons possibles des différens mètres; et tandis que parmi ces derniers il y en a une foule qui toutes ont un mouvement semblable et agréable à l'oreille, il n'y a en françois que l'intervalle de douze syllabes avec un repos après la sixième, celui de dix avec un repos après la quatrième; enfin ceux de huit et de sept et tout au plus encore ceux de six et de cinq qui aient par eux-mêmes une cadence où l'oreille puisse trouver quelque agrément.

Si d'autres intervalles ont été quelquefois employés par des poëtes françois, ce n'est que dans des poësies badines où ils ne prétendoient mettre aucune harmonie, comme dans ces rimes si connues:

Sarasin,
Mon voisin, etc.

ou dans des vers faits pour être chantés et qui

Digitized by Google

n'avoient besoin d'autre mouvement que celui qu'ils empruntoient de la musique.

Non-seulement le nombre des intervalles qui ont un rythme sensible est réduit aux six que j'ai désignés, mais parmi ces six, il n'y en a que deux, celui de douze syllabes et celui de huit, entre lesquels il y ait une proportion agréable à l'oreille, et qui par cette raison se marient parfaitement ensemble. Ceux qui connoissent à fond l'harmonie des vers libres savent bien qu'il n'y a que les vers de ces deux seules mesures qu'on puisse mêler indifféremment et sans précaution. Ils savent que lorsqu'on veut leur faire succéder des vers de toute autre mesure, le fil de l'harmonie paroît tout-à-coup rompu, à moins que le poëte n'ait eu soin de préparer avec art ce changement de rythme et d'en adoucir le passage trop brusque.

Ces six intervalles forment tout le fond des richesses de la poësie françoise; mais comme la cadence n'en est pas encore assez marquée pour satisfaire à tout ce que l'oreille exige, on a été obligé de la frapper encore davantage en terminant deux ou plusieurs vers par le même son. C'est ce retour du même son qu'on appelle la rime, ornement essentiel à la poësie françoise telle que nous l'avons connue jusqu'à ce jour.

Digitized by Google

Maintenant, pour former cette prose cadencée, ce genre mitoyen entre les vers et la prose ordinaire que les difficultés de la versification françoise pourroient faire désirer, essayera-t-on de séparer la rime de la mesure et d'employer celle-ci seule? car il ne sauroit être question de jetter çà et là des rimes dans une prose qui n'auroit par elle-même aucune cadence : il est bien évident que la rime, quand elle n'est d'aucun usage pour marquer la cadence, ne peut être qu'une puérilité fastidieuse et ridicule. Mais il semble qu'en mêlangeant au gré de l'oreille différens intervalles mesurés, de différentes longueurs, on auroit une prose qui ne différant des vers que par le manque de rime, s'en approcheroit par la cadence, et ne leur seroit pas fort inférieure pour l'harmonie et l'agrément qu'elle procureroit.

Quelque naturelle que paroisse cette idée, elle perd cependant toute sa vraisemblance, lorsqu'on l'examine de plus près. J'ai déjà remarqué que les six différentes mesures qui sont susceptibles de cadence, ne peuvent pas être mêlangées agréablement. Par exemple le vers de sept syllabes, un de ceux qui par eux-mêmes ont la cadence la plus marquée, fait presque toujours un effet désagréable lorsqu'il est placé après un

Digitized by Google

vers de douze ou de huit syllabes. Il n'y a que ces deux intervalles qui aient entre eux une juste proportion et dont le mélange soit agréable. Il suit de là qu'une prose construite sur ce principe, ne seroit qu'une suite de vers sans rime, tous de douze ou de huit syllabes, à l'exception de quelques occasions rares où l'oreille permettroit de jetter de loin en loin quelques vers de mesure différente.

Or on peut assurer, premièrement, que sans la rime un pareil mélange ne pourra jamais produire une harmonie fort sensible et qui approche de celle des vers rimés, et que par conséquent cette prose sera toujours prodigieusement inférieure aux vers dans tous les morceaux qui demandent une harmonie riche et brillante; en second lieu, que cette marche constamment suivie sur deux mesures toujours les mêmes, bien loin de plaire à l'oreille, ne lui feroit sentir qu'une monotonie insupportable. Il est bien vrai que cette uniformité de mesures n'est pas plus grande sans rime qu'avec la rime; mais avec la rime elle est bien moins sensible à l'oreille par deux raisons, d'abord parce que la cadence devenant par l'addition de la rime et plus marquée et plus brillante, dédommage de la variété par un plaisir plus grand; ensuite parce que la rime

Digitized by Google

en fixant l'attention sur la finale qui varie, la détourne de la mesure qui ne varie pas.

Je sais que cette dernière raison pourra être contredite, et que plusieurs étrangers ont reproché à la poësie françoise la monotonie de ses rimes; mais outre que, dans les vers de mesure inégale et à rimes croisées, l'effet des rimes produit au contraire une variété très-agréable, je crois être fondé à penser que c'est la variété des rimes qui dans la versification dérobe et sauve à l'oreille la monotonie de la mesure. J'en juge par le petit nombre de vers blancs que M. de Voltaire a insérés dans l'Epître dédicatoire de Mérope, adressée à l'auteur de la Mérope italienne. Ces vers, à la rime près, sont tels que les sait faire M. de Voltaire. Mais il m'a toujours paru que l'uniformité de la mesure y produisoit une impression désagréable, que je ne sens point dans les vers rimés.

Je crois donc pouvoir conclure que cette prose, ou ce mêlange de vers de mesure inégale sans rimes avec une partie de la versification, n'auroit presque aucune de ses beautés, et n'en dédommageroit même pas par une plus grande variété.

Il ne faut pas douter que si ce genre eût été susceptible de quelque agrément, la difficulté de faire de beaux vers en françois n'eut engagé

Digitized by Google

plusieurs écrivains à le cultiver. Mais aucun ne s'y est exercé. Le seul Molière a peut-être eu en vue de l'essayer dans sa comédie intitulée *le Sicilien* ou *l'Amour Peintre*. M. d'*Alembert* a remarqué (dans l'*Encyclopédie*, article, *Elocution*) que la prose de la première scène de cette pièce étoit toute composée de vers de différentes mesures:

Chut? n'avancez pas davantage,
Et demeurez en cet endroit,
Jusqu'à ce que je vous appelle.

Il fait noir comme dans un four:
Le Ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche,
Et je ne vois pas une étoile
Qui montre le bout de son nez.

Sotte condition que celle d'un Esclave!
De ne vivre jamais pour soi,
Et d'être toujours tout entier
Soumis aux passions d'un maître;
De n'être réglé
Que par ses humeurs,
Et de se voir réduit
A faire ses propres affaires
De tous les soucis qu'il peut prendre.
Le mien me fait ici
Épouser ses inquiétudes:
Et parce qu'il est amoureux
Il faut que je n'aie aucun repos.....
Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

Les

Digitized by Google

Les règles de la versification ne sont pas toujours observées dans le reste de la pièce aussi rigoureusement que dans ce morceau, mais il s'en faut très-peu. Et lorsque l'on compare la prose de cette comédie avec celle des autres ouvrages de Molière, il n'est pas possible de croire que le hasard seul ait produit cette singularité. Cependant il n'y a aucune preuve que Molière ait pensé sérieusement à introduire ce genre ; je présume plutôt qu'il comptoit mettre un jour cette pièce en vers, et que dans cette idée, il s'est porté à écrire tout ce qui se présentoit à sa plume sous la forme de vers, sans cependant s'en faire une loi. Quoi qu'il en soit, on peut observer dans le morceau que j'ai cité combien le mêlange de toute autre mesure que celles de huit ou douze syllabes est contraire à l'harmonie. D'ailleurs il faut convenir que ce désagrément et celui de l'uniformité, ne sont pas extrêmement sensibles dans cette prose lorsqu'on la prononce comme de la prose ordinaire et sans en marquer avec soin les différentes mesures. A peine s'apperçoit-on qu'elle a quelque chose de particulier. Mais il faut prendre garde que c'est ici une comédie écrite dans un style familier, qu'on prononce à peu près comme dans la conversation en mangeant une grande partie des syllabes

Digitized by Google

féminines ; dès lors la mesure est totalement rompue, et le rythme disparoît avec ses avantages et ses inconvéniens. Les uns et les autres seroient beaucoup plus sensibles dans un style élevé qui exige une déclamation soutenue (5). Dans le style familier, ce genre de prose mesurée n'auroit guères d'autre inconvénient que d'avoir donné une peine inutile à son auteur.

La langue allemande a sur la françoise l'avantage de pouvoir faire plus aisément usage du rythme prosodique, surtout de celui de l'ïambe et du trochée, à la faveur de ses longues et de ses bréves, qui sont en nombre à peu près égal, ou s'égalisent par leur position. Mais le dactyle et le spondée lui donnent de l'embarras, quelque gêne. Elle a dans ses vers mètriques moins d'aisance et de liberté que la langue latine, et la construction des hexamètres allemands n'est pas à beaucoup près aussi facile que celle des vers latins. Il n'est pas même constant qu'un écrivain très-

(5) *Marmontel* a fait une expérience malheureuse de ce qu'avait ici prévu M. *Turgot.* Il a écrit les *Incas* en vers blancs de toute mesure, qu'il a fait imprimer comme s'ils eussent été de la prose ; et c'est ce qui rend pénible la lecture de ce poëme, d'ailleurs rempli de beautés.

Il avait fait de même et avec le même désavantage la relation du Sacre du Roi Louis XVI à Reims.

Digitized by Google

attentif à la grande variété de longues, de bréves et d'intermédiaires du françois ne pût dans cette langue en approcher davantage, surtout si au lieu de l'hexamètre ordinaire on vouloit employer l'ionique. Ainsi ce genre de prose cadencée, mitoyen entre la prose commune et les vers, que les François ne trouvent pas agréable, que les latins pouvoient dédaigner, convenoit parfaitement aux Allemands. Aussi l'ont-ils accueillie avec un applaudissement unanime dans les traductions que M. *Ebert* a faites du poëme de Léonidas et des pensées nocturnes de *Young*, et depuis dans les ouvrages de M. *Gessner* qui paroît lui avoir donné toute la perfection dont cette manière d'écrire est susceptible.

Ce que j'ai déjà dit suffit pour faire comprendre que l'harmonie de cette prose est fondée sur la disposition des repos qui fixe la longueur des intervalles ou des membres de chaque phrase, ce qui est commun à toute espèce de prose harmonieuse; et sur l'arrangement des longues et des bréves qui donne à chacun de ces membres sa cadence propre et en forme une espèce de vers, ce qui fait le caractère spécial de la prose mesurée allemande. On comprend encore qu'à ces deux égards l'écrivain est parfaitement libre et n'a d'autre guide à suivre que son oreille. Pour

Digitized by Google

en donner une idée plus complette, je ne puis mieux faire que de copier ici un des plus beaux morceaux de la prose de M. *Gessner*, et d'en rendre la mesure et la cadence sensible aux yeux, en écrivant séparément les uns des autres et comme autant de vers chacun des intervalles dont ce morceau est composé et en marquant la quantité sur chaque syllabe. Le morceau dont je parle est le commencement de la treizième Idylle, intitulée *Palémon*.

Wie lieblich glænzet das Morgenroth
Durch die hasel-staude
Und die wilden Rosen am fenster!
Wie froh singet die schwalbe
Auf dem Balken unter meinem Dach!
Und die kleine Lerche in der hohen luft
Alles ist munter,
Und jede Pflanze
Hat sich im thau verjüngt,
Auch ich, auch ich scheine verjüngt;
Mein stab soll mich greisen
Vor die schwelle meiner hütte führen;
Da will ich mich der kommenden sonne
Gegen über setzen
Und über die grünen wiesen hinsehn.

Digitized by Google

O wie schœn ist alles um mich her!
Alles was ich hœre sind stimmen der freude und des Danks.

« Que l'aurore brille agréablement à travers ces » coudriers et ces rosiers sauvages qui s'étendent » devant ma fenêtre! Que l'hirondelle gazouille » gaiement sur la poutre qui soutient le toit de » ma cabane! La vive alouette chante aussi du » haut des airs. Toute la Nature s'éveille; la rosée » a ranimé les plantes; elles semblent rajeunir; je » crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de » ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma » chaumière. Là je me placerai vis-à-vis du soleil » levant, et je parcourrai des yeux la verdure des » prés.

» Que tout ce qui m'environne est beau! Tout » ce que j'entends est la voix du bonheur et de la » reconnoissance. »

En se souvenant toujours que le trochée dans les vers allemands répond au spondée des latins, on reconnoîtra aisément dans ce morceau plusieurs formes de vers employés par Horace et par les lyriques anciens. La dernière ligne est un vers hexamètre.

Il est aisé de sentir que ce genre, en imposant beaucoup moins de gêne que la versification, exige autant et peut-être plus de talent. Comment en effet, sans une délicatesse d'oreille au moins

Digitized by Google

égale à celle des meilleurs poëtes, réussiroit-on à former à chaque instant sans règle et sans modèle de nouvelles combinaisons de mètres et de syllabes toujours variées et toujours harmonieuses? Comment dans cette succession continuelle de mesures inégales et de mouvemens différens parviendroit-on à mettre cette unité de ton nécessaire pour éviter les disparates en conservant la variété?

Mais si ce genre est un peu moins facile dans l'exécution qu'il ne paroît à la première vue, on doit convenir que manié par un homme de génie, il doit être susceptible de l'harmonie la plus brillante et la plus variée. Les François savent combien les vers libres de mesure inégale et à rimes croisées ont d'agrément dans leur langue, et que ce sont ceux dont l'harmonie est la plus riche, la plus retentissante, si j'ose ainsi parler, la plus approchante enfin de l'harmonie des vers grecs et latins. Les Anglois ont aussi reconnu cet effet du mélange des mesures et des rimes. Ils ont consacré ces vers au genre de l'ode, et leur ont donné le nom de vers *pindariques,* tant par cette raison, que parce que les odes de *Pindare* sont composées de vers de mesures inégales et variées sans aucune régularité apparente. Les vers libres à rimes croisées ont aussi été souvent employés

Digitized by Google

par les poëtes allemands, et M. *Klopstock* convient que ce genre est très-agréable à l'oreille.

Or, si le seul mélange des mesures peut avec l'aide de la rime produire tant d'harmonie, ce mélange doit avec l'aide du mètre en produire une supérieure et qui ait sur la première tout l'avantage que le mètre a par lui-même sur la rime; sans parler de la variété qui résulte de la multitude de combinaisons harmonieuses qu'on peut faire des différens mètres.

Le vers métrique a sur le vers qui n'a que la mesure et la rime, un avantage encore plus considérable, en ce que par lui-même, et indépendamment de ses rapports avec ce qui suit ou ce qui précède, il a une cadence qui lui est propre; au lieu que le vers simplement mesuré et rimé considéré seul, diffère moins de la prose et tire presque tout son brillant de la place qu'il occupe, de sa combinaison avec d'autres vers.

Un avantage non moins précieux qu'a le mélange des mètres sur le simple mélange des mesures et des rimes, est la facilité que donne le premier de faire servir la cadence et le mouvement du discours, soit à exprimer le sentiment dont est affecté le poëte ou celui qu'il fait parler, soit à peindre pour ainsi dire à l'oreille l'objet dont il parle. C'est ainsi que Virgile a su, en ac-

Digitized by Google

cumulant des dactyles, peindre la course précipitée d'un cheval au galop :

> Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

Ailleurs l'effort des Cyclopes qui soulèvent lentement leurs marteaux, est rendu par une suite de spondées :

> Illi inter sese magnâ vi brachia tollunt.

Le vers suivant

> In numerum, versantque tenaci forcipe ferrum,

peint successivement la chute cadencée des marteaux et le mouvement de la masse brûlante que les tenailles font rouler sur l'enclume. Si je ne craignois de fatiguer ceux de mes lecteurs qui ne connoissent point la langue allemande, je ferois voir aisément en détail combien les différens mètres que M. *Gessner* a employés dans ce début de l'idylle de *Palémon*, sont exactement appropriés au caractère de déclamation que chaque phrase exige. Je ne puis du moins m'empêcher de faire remarquer d'abord l'heureux choix de cet *ïambe* suivi de sept trochées :

> Mein stab soll mich Greisen
> Vor die schwelle meiner hütte führen,

Digitized by Google

pour exprimer la marche lente d'un vieillard qui, courbé sur son bâton, va gagner la porte de sa cabane ; et ensuite comment le mélange des dactyles vient rendre la cadence plus brillante quand le vieillard, frappé des beautés qu'il contemple, exprime son admiration et sa joie dans un vers allemand, composé des quatre derniers pieds d'un hexamètre :

Ō wie schœn ist alles um mich her!

Que tout ce qui m'environne est beau !

et dans un vers qui, quoiqu'un peu différent de l'hexamètre, a cependant le même caractère d'harmonie :

Alles was ich hœre sind Stimmen der freude und des Danks.

Tout ce que j'entends est la voix du bonheur et de la reconnoissance.

Il est aisé de juger qu'une pareille prose peut avoir tout le brillant des vers et n'en différer que par l'avantage d'une plus grande variété. Aussi M. *Klopstock* a-t-il fait, du mélange des vers libres composés de mètres, le même usage que les auteurs anglois ont fait des vers libres à rimes croisées. Il a fait des odes dans ce genre, et au lieu d'écrire de suite comme M. *Gessner*, et à la ma-

Digitized by Google

nière de la prose, il a séparé tous les intervalles comme autant de vers. Le morceau suivant tiré d'une de ses odes donnera l'idée de cette versification :

Als du mit dem Tode gerungen,
Mit dem Tode!
Heftiger gebetet hattest!
Als dein schweis und dein Blut
Auf die Erde geronnen war;
In der ernsten stunde
Thatest die jene grosse wahrheit kund;
Die wahrheit seyn wird,
So lange die hülle der ewigen seele
Staub ist!
Du standest und sprachest
Zu den schlafenden
Willig ist eure seele
Allein das fleisch ist schwach.

« Lorsque aux prises avec la mort, avec la mort!
» tu adressois à ton père ta prière ardente; lorsque
» la sueur couloit sur la terre avec ton sang; dans
» ces heures terribles tu manifestas cette grande
» vérité, qui sera vérité aussi long-tems que l'enve-
» loppe de l'âme immortelle sera poussière, tu te
» levas et tu dis aux Disciples abattus par le som-
» meil : l'esprit est prompt, mais la chair est foible. »

Digitized by Google

Ces vers de M. *Klopstock* n'ont certainement aucun avantage du côté de l'harmonie sur le morceau que j'ai cité de M. *Gessner*. Celui-ci auroit donc pu sans contredit écrire sa prose comme nous l'avons fait en séparant les intervalles et la donner pour des vers. Il ne l'a pas voulu, et sans doute il a cru trouver quelque avantage dans le parti auquel il s'est décidé.

Je crois qu'il a pu compter pour quelque chose la nécessité qu'il s'est imposée à lui-même de ne jamais forcer la prononciation régulière des mots et la coupe naturelle des périodes pour les plier arbitrairement à l'espèce de cadence qu'il vouloit leur donner. Un homme qui lit des vers écrits à la manière ordinaire sait qu'il lit des vers; l'habitude qu'il a de leur donner en lisant une certaine cadence agit sur lui, et lui fait marquer la quantité plustôt d'après ce qu'exige la forme connue du vers que d'après la valeur réelle de chaque syllabe; du moins il se prête plus aisément aux licences en ce genre, et se plaît à se les cacher à lui-même. L'auteur est fortement tenté de compter sur cette illusion, et souvent il la partage en composant. La façon dont M. *Gessner* écrit sa prose cadencée lui interdit la ressource de toute espèce de licence. Le lecteur qui n'est point averti ne peut suppléer

Digitized by Google

à la cadence et la mettre où elle n'est pas ; il faut que l'harmonie soit le résultat nécessaire et physique de l'arrangement des mots, en sorte que tout homme qui sait lire et prononcer régulièrement soit comme forcé de la produire à son insu.

Mais indépendamment de cet avantage, M. *Gessner* avoit une raison plus décisive pour écrire sa prose cadencée comme de la simple prose : son projet n'étoit pas de soutenir dans tout le cours de son ouvrage une harmonie aussi marquée, aussi brillante que celle du morceau que j'ai cité ; il vouloit bien s'élever quelquefois jusqu'au ton des vers, mais il vouloit aussi se réserver le droit de revenir quand il lui conviendroit au ton d'une simple prose élégante et de repasser de l'un à l'autre, tantôt par un changement subit, tantôt et plus souvent par des nuances et des dégradations insensibles suivant le besoin et la diversité des matières. Cela posé, il a dû éviter de prendre en écrivant en lignes séparées l'engagement de versifier toujours, qu'il étoit résolu de ne pas tenir. Il y a des parties dans ses ouvrages qu'on peut regarder comme de véritables vers ; il y en a d'autres qui ne sortent point du tout de la prose ; il y en a un très-grand nombre dont l'harmonie mitoyenne entre les

Digitized by Google

deux genres sert à nuancer le passage de l'un à l'autre, et à conserver au ton général une sorte d'ensemble et d'unité. Or ces nuances sont souvent si délicates, que si M. *Gessner* avoit voulu écrire différemment les parties les plus cadencées et les plus poëtiques et celles qui ne sont que de pure prose, je crois qu'il eut été très-souvent embarrassé à marquer précisement la limite de l'un et de l'autre genre. Il a préféré avec raison de tout confondre et de laisser au goût de ses lecteurs à reconnoître l'harmonie plus ou moins marquée qu'il a répandue dans les différentes parties de son ouvrage. Il y a jusqu'à des espèces d'odes composées de plusieurs vers tous de la même mesure, qu'il a déguisées en les écrivant comme de la prose. Voici par exemple une chanson qu'une jeune bergère chante dans le troisième livre du poëme de Daphnis, et qui est toute composée de petits vers ïambes de cinq syllabes :

Ich will nicht lieben,
So sag ich immer.
Seh ich die vögel
Auf æsten schnæbeln,
Denn sag ich immer
Ich will nicht lieben.
Seh ich den schæfer

Den braunen schæfer,
Denn sag ich schæfer,
Ich will nicht lieben.

Ach sag nur Mædcheu
Die ihr schon liebet.
Ich hab, ich habe
Ja nichts zu furchten,
Wenu ich gleich seufze
So oft ich sage,
Die brauner schæfer
Ich will nicht lieben.

« *Je ne veux point aimer,* dis-je sans cesse. Quand » je vois les oiseaux se becqueter sur les rameaux » naissans, je répète toujours *je ne veux point aimer.* » Quand j'apercois certain Berger, ce brun, ce beau » Berger: *Non,* dis-je encore, *je ne veux point* » *aimer.*

» Ah! dites-moi, mes Compagnes, vous qui avez » déjà aimé: je n'ai rien à craindre, rien du tout, » n'est-il pas vrai? Encore que je soupire chaque » fois que je répète, *non, beau Berger, non, je ne* » *veux point aimer.* »

Cette chanson n'est pas le seul morceau que M. *Gessner* ait versifié d'une manière aussi suivie et aussi régulière que les poëtes de profession. J'aurois pu citer une autre chanson dont les vers

Digitized by Google

sont des ïambes de la même mesure que ceux de la première ode d'Anacréon. Mais un exemple suffit. A l'égard des morceaux où il s'est réduit à la simple prose, il n'est pas fort nécessaire d'en citer, et le lecteur n'est peut-être déjà que trop fatigué de citations allemandes.

Je n'ai pas besoin non plus d'insister sur l'adresse et la finesse du goût nécessaire pour parvenir à mêler sans dissonance l'harmonie de la plus brillante versification et le rythme à peine sensible de la prose, pour monter et descendre de l'un à l'autre par un vol soutenu, sans élans et sans chute, en se plaçant toujours au niveau du sujet, et en conservant toujours l'unité et l'accord essentiel à tout ouvrage. Cet art de mêlanger ainsi tous les tons et de les marier par des gradations insensibles, n'est pas un des moindres mérites de M. *Gessner*, et c'est sans doute ce qui l'a engagé à adopter le genre de la prose cadencée préférablement à celui des vers.

Ce genre est effectivement le seul qui puisse se prêter à cette dégradation imperceptible d'harmonie qui rapproche la versification de la prose ou qui remplit tout l'intervalle entre l'une et l'autre, et permet de les employer dans un même genre sans rompre l'accord et l'unité du tableau. Les vers libres à rimes croisées des François sont

Digitized by Google

certainement susceptibles d'une harmonie très-brillante et très-variée ; mais la rime qui leur est essentielle met toujours entre eux et la prose une ligne de division qui ne permettra jamais de les rapprocher sans laisser voir sensiblement l'intervalle qui les sépare. Cette facilité de se prêter à tous les degrés possibles d'harmonie appartient donc exclusivement au mélange des différens intervalles cadencés par le moyen du mètre ou par la combinaison des syllabes longues ou brèves. Lorsque l'écrivain n'emploie que les mesures les plus riches et les plus brillantes, lorsqu'il a soin de soutenir toujours la cadence, ce genre rentre dans celui des vers libres, et c'est sous ce point de vue que M. *Klopstock* l'a envisagé quand il s'en est servi pour l'ode. Lorsqu'au contraire l'auteur embrasse le genre dans toute son étendue et passe des mesures brillantes à celles qui le sont moins, en descendant jusqu'au ton de la simple prose, ce genre devient exactement la prose mesurée ou cadencée dont j'ai entrepris de donner une idée et dont M. *Gessner* s'est servi dans tous ses ouvrages poëtiques.

Je crois que ce genre est particulier aux Allemands, et qu'il n'a été usité chez aucun autre peuple soit ancien, soit moderne. Je ne connois que les odes de Pindare et les cantiques des Hébreux

Digitized by Google

breux qu'on puisse leur comparer; mais cette ressemblance n'est qu'apparente. A la vérité lorsqu'on veut essayer de marquer la mesure des vers de Pindare, autant qu'il est possible de le faire avec l'incertitude où nous sommes sur la valeur d'un grand nombre de syllabes, l'on est frappé de la variété qui règne dans ses odes, soit par rapport à la longueur des vers, soit par rapport aux différens mètres ou pieds dont chaque vers est composé. Mais on s'apperçoit bientôt que la coupe des vers n'a aucun rapport au sens, ni aux repos de la prononciation qui séparent dans le discours les différens membres des phrases. Non-seulement le sens est coupé à chaque instant par la fin du vers, mais il n'y a rien de si commun que de voir les mots séparés en deux, et la moitié d'un mot finir un vers, tandis que l'autre moitié est rejettée au vers suivant. De pareilles chutes n'ont certainement par elles-mêmes aucun agrément pour l'oreille (6). On peut donc en conclure que la coupe et la séparation n'y tient point aux divisions du discours considéré en lui-même, et indépendamment d'une cadence étrangère à laquelle le poëte étoit obligé

(6) Il faut dire tout le vrai : *elles sont barbares.* (Note de l'Éditeur).

de la plier ; et puisqu'on ne trouve dans *Pindare* aucune cadence régulière, aucun rythme sensible à l'oreille, il faut bien que son rythme et ses divisions aient été règlés uniquement pour le rythme et les divisions du chant. Il est donc certain que les odes de Pindare, qu'on sait d'ailleurs n'avoir été faites que pour être chantées, n'avoient point une mesure destinée à être sentie indépendamment de l'air, au mouvement duquel elles êtoient assujetties et dont elles recevoient toute leur cadence et leur agrément. Il faut en juger comme de ces paroles qu'on met sur des airs de violon, et qui séparées du chant paroissent d'autant plus bizarres et d'autant moins agréables qu'elles sont mieux adaptées à l'air. Les odes en vers libres de M. *Klopstock* et la prose cadencée de M. *Gessner* sont faites au contraire pour avoir une harmonie propre, et sensible à quiconque sait bien prononcer l'Allemand. On ne peut donc les regarder comme étant du même genre que les odes de Pindare.

A l'égard des cantiques, des psaumes et des autres morceaux de poësie hébraïque répandus dans l'ancien testament, on sait que plusieurs savans du premier ordre se sont efforcés d'y trouver ou des rimes ou des vers mesurés régulièrement et arrangés en strophes à la manière d'Horace. Le

Digitized by Google

peu de succès de leurs efforts porte à croire qu'effectivement la versification de ces morceaux n'êtoit qu'une suite d'intervalles mesurés, de longueur inégale, et de différentes sortes de cadences qui probablement dépendoient en partie du mêlange des bréves et des longues, et comme il ne paroît dans le texte tel que nous l'avons aucune distinction de vers, que tout est écrit de suite, ce seroit un degré de ressemblance de plus entre la poësie des hébreux et la prose cadencée des Allemands. Mais d'un côté l'impossibilité où l'on a a été jusqu'à présent de trouver aucune cadence sensible dans les psaumes, quoique la quantité soit marquée assez exactement par les points voyelles, de l'autre la certitude où l'on est que ces ouvrages ont été faits originairement pour être chantés, sont de très-fortes raisons de croire que leur mouvement étoit absolument relatif à celui du chant, et pouvoit fort bien être très-peu sensible dans la simple prononciation : ce qui les placeroit dans la même classe que les vers de Pindare, et par conséquent établiroit une différence essentielle entre le genre de leur versification et la prose mesurée des Allemands.

Digitized by Google

A MADAME DE GRAFFIGNY,

Sur les Lettres Péruviennes.

Les observations suivantes ont été adressées en 1751 à Madame de *Graffigny* qui, rendant justice à la sagacité et au goût délicat de M. *Turgot*, l'avait prié de lui donner son opinion sur le manuscrit des *Lettres Péruviennes* avant qu'elle le fit imprimer. — On verra que ce n'était pas la première fois qu'elle demandait ses conseils. — Mais ce qui pourra surprendre davantage est le grand nombre d'idées sur l'éducation, conformes à celles de *Rousseau*, que M. *Turgot* ne devait qu'à lui-même, et qui étaient devenues doctrine dans son esprit dix ans avant la publication d'Émile. — C'est encore une chose remarquable dans cet écrit, que la liaison des principes de l'Homme d'État propre à gouverner un Empire avec ceux de l'Homme de Lettres dissertant sur la composition d'un roman. Cela ne viendrait-il point de ce que les succès mérités et durables de l'un et de l'autre tiennent à la connaissance et au sentiment du vrai, du juste, du bon, du beau, de l'honnête ?

MADAME,

JE ferai donc encore une fois auprès de vous le rôle de donneur d'avis; ce n'est pas sans rire un peu de moi-même; mais vous le voulez, et le plaisir de vous obéir passe de beaucoup le ridicule de vous conseiller.

Digitized by Google

J'ai relu la Péruvienne. *Zilia* est une bien digne sœur de *Cénie :* je suis, comme Henri IV, pour le dernier que j'ai entendu.

J'aimerois beaucoup mieux me faire honneur d'y découvrir à chaque instant les beautés nouvelles que je suis toujours étonné de n'y avoir pas encore admirées, que de m'amuser à en faire de mauvaises critiques. Mais vous ne demandez pas des éloges, ainsi je dois renoncer à me contenter.

Je réserve, suivant ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, les critiques de détail pour les dernières, et je commence par vous communiquer les additions que j'imagine qu'on pourroit faire à l'ouvrage. Vous m'avez paru goûter la principale qui est de montrer Zilia françoise, après nous l'avoir fait voir Péruvienne; Zilia jugeant, non plus suivant ses préjugés, mais comparant ses préjugés et les nôtres; de lui faire envisager les objets sous un nouveau point de vue; de lui faire remarquer combien elle avoit tort d'être étonnée de la pluspart des choses; de lui faire détailler les causes de ces mesures tirées de l'antique constitution du gouvernement, et tenant à la distribution des conditions, ainsi qu'aux progrès des connoissances.

Cette distribution des conditions est un ar-

Digitized by Google

ticle bien important et bien facile à justifier, en montrant sa nécessité et son utilité. — Sa nécessité, parce que les hommes ne sont point nés égaux; parce que leurs forces, leur esprit, leurs passions romproient toujours entre eux l'équilibre momentané que les loix pourroient y mettre; parce que tous les hommes naissent dans un état de foiblesse qui les rend dépendans de leurs parens et qui forme entre eux des liens indissolubles. Les familles inégales en capacité et en force ont redoublé les causes d'inégalité; les guerres des sauvages ont supposé un chef. — Que seroit la société sans cette inégalité des conditions? Chacun seroit réduit au nécessaire, ou plustôt il y auroit beaucoup de gens qui n'en seroient point assurés. On ne peut labourer sans avoir des instrumens et le moyen de vivre jusqu'à la récolte. Ceux qui n'ont pas eu l'intelligence, ou l'occasion, d'en acquérir n'ont pas le droit d'en priver celui qui les a mérités, gagnés, obtenus par son travail. Si les paresseux et les ignorans dépouilloient les laborieux et les habiles, tous les travaux seroient découragés, la misère seroit générale. Il est plus juste et plus utile pour tous que ceux qui ont manqué ou d'esprit, ou de bonheur, prêtent leurs bras à ceux qui savent les employer, qui peuvent d'avance leur donner

Digitized by Google

un salaire et leur garantir une part dans les produits futurs. Leur subsistance alors est assurée, mais leur dépendance aussi. Il n'est pas injuste que celui qui a inventé un travail productif et qui a fourni à ses coopérateurs les alimens et les outils nécessaires pour l'exécuter, qui n'a fait avec eux pour cela que des contrats libres, se réserve la meilleure part, que pour prix de ses avances il ait moins de peine et plus de loisir. Ce loisir le met à portée de réfléchir davantage, d'augmenter encore ses lumières; et ce qu'il peut économiser sur la part équitablement meilleure qu'il doit avoir dans les produits accroît ses capitaux, son pouvoir de faire d'autres entreprises.

Ainsi l'inégalité naîtroit et s'augmenteroit même chez les peuples les plus vertueux et les plus moraux. Elle peut avoir, elle a eu le plus souvent beaucoup d'autres causes: et l'on y retomberoit par tous les moyens qu'on voudroit employer pour en sortir. — Mais elle n'est point un mal; elle est un bonheur pour les hommes, un bienfait de celui qui a pesé avec autant de bonté que de sagesse tous les élémens qui entrent dans la composition du cœur humain. — Où en seroit la société si la chose n'étoit pas ainsi, et si chacun labouroit son petit champ? — Il faudroit que lui-même aussi bâtit sa maison, fit ses habits. Chacun

Digitized by Google

seroit réduit à lui seul et aux seules productions du petit terrein qui l'environneroit. De quoi vivroit l'habitant des terres qui ne produisent point de bled? Qui est-ce qui transporteroit les productions d'un pays à l'autre? Le moindre paysan jouit d'une foule de commodités rassemblées souvent de climats forts éloignés. Je prends le plus mal équipé: mille mains, peut-être cent mille ont travaillé pour lui. — La distribution des professions amène nécessairement l'inégalité des conditions. Sans elle, qui perfectionnera les arts utiles? Qui secourra les infirmes? Qui étendra les lumières de l'esprit? Qui pourra donner aux hommes et aux nations cette éducation tant particulière que générale qui forme les mœurs? Qui jugera paisiblement les querelles ? Qui donnera un frein à la férocité des uns, un appui à la foiblesse des autres? — Liberté!... je le dis en soupirant, les hommes ne sont peut-être pas dignes de toi! — Egalité! ils te désireroient, mais ils ne peuvent t'atteindre!

Que *Zilia* pèse encore les avantages réciproques du sauvage et de l'homme policé. Préférer les sauvages est une déclamation ridicule. Qu'elle la réfute; qu'elle montre que les vices que nous regardons comme amenés par la politesse sont l'appanage du cœur humain; que

Digitized by Google

celui qui n'a point d'or est aussi avare que celui qui en a, parce que partout les hommes ont le goût de la propriété, le droit de la conserver, l'avidité qui porte à en accumuler les produits.

Que *Zilia* ne soit point injuste; qu'elle déploie en même tems les compensations, inégales à la vérité, mais toujours réelles, qu'offrent les avantages des peuples barbares. Qu'elle montre que nos institutions trop arbitraires nous ont trop souvent fait oublier la nature; que nous avons été dupes de notre propre ouvrage; que le sauvage qui ne sait pas consulter la nature sait souvent la suivre. Qu'elle critique sur-tout la marche de notre éducation; qu'elle critique notre pédanterie, car c'est en cela que l'éducation consiste aujourd'hui. On nous apprend tout à rebours de la nature. — Voyez le Rudiment; on commence par vouloir fourrer dans la tête des enfans une foule d'idées les plus abstraites. Eux que la nature toute entière appelle à elle par tous les objets, on les enchaîne dans une place; on les occupe de mots qui ne peuvent leur offrir aucun sens, puisque le sens des mots ne peut se présenter qu'avec les idées, et puisque ces idées ne nous sont venues que par degrés, en partant des objets sensibles. Mais encore on veut qu'ils les acquièrent sans avoir les secours que nous avons

Digitized by Google

eus, nous que l'âge et l'expérience ont formés. On tient leur imagination captive; on leur dérobe la vue des objets par laquelle la nature donne au sauvage des premières notions de toutes les choses, de toutes les sciences même, de l'astronomie, de la géomètrie, des commencemens de l'histoire naturelle. Un homme, après une très-longue éducation, ignore le cours des saisons; ne sait pas s'orienter; ne connoît ni les animaux, ni les plantes les plus communes. Nous n'avons point le coup-d'œil de la nature. Il en est de même de la morale, les idées générales gâtent tout encore. On a grand soin de dire à un enfant qu'il faut être juste, tempérant, vertueux; et a-t-il la moindre idée de la vertu? Ne dites pas à votre fils : *Soyez vertueux*, mais faites-lui trouver du plaisir à l'être; développez dans son cœur le germe des sentimens que la nature y a mis. Il faut souvent plus de barrières contre l'éducation que contre la nature. Mettez-le dans les occasions d'être vrai, libéral, compatissant; comptez sur le cœur de l'homme; laissez ces semences précieuses de la vertu s'épanouir à l'air qui les environne; ne les étouffez pas sous une foule de paillassons et de chassis de bois. Je ne suis point de ceux qui veulent rejetter les idées abstraites et générales; elles sont nécessaires;

Digitized by Google

mais je ne pense nullement qu'elles soient à leur place dans notre manière d'enseigner. Je veux qu'elles viennent aux enfans comme elles sont venues aux hommes, par degrés et en s'élevant depuis les idées sensibles jusqu'à elles.

Un autre article de notre éducation qui me paroît mauvais et ridicule est notre sévérité à l'égard de ces pauvres enfans .... Ils font une sottise, nous les reprenons comme si elle étoit bien importante. Il y en a une multitude dont ils se corrigeront par l'âge seul, mais on n'examine point cela; on veut que son fils soit bien élevé et on l'accable de petites règles de civilité souvent frivoles, qui ne peuvent que le gêner puisqu'il n'en sait pas les raisons. Je crois qu'il suffiroit de l'empêcher d'être incommode aux personnes qu'il voit. Le reste viendra petit à petit. Inspirez-lui le désir de plaire, il en saura bientôt plus que tous les maîtres ne pourroient lui en apprendre. On veut encore qu'un enfant soit grave, on met sa sagesse à ne point courir, on craint à chaque instant qu'il ne tombe (1). Qu'arrive-t-il? on l'ennuie et on l'affoiblit. —

(1) C'était l'éducation de ce tems-là. Bénissons Rousseau qui en a délivré la jeunesse. Mais admirons M. Turgot qui écrivait tout cela plusieurs années avant la publication d'Émile.

Digitized by Google

Nous avons surtout oublié que c'est une partie de l'éducation de former le corps, et j'en sais bien la raison, elle tient à nos anciennes mœurs, à notre ancien gouvernement. Notre noblesse ignorante ne connoissoit que le corps; c'étoient les gens du peuple qui étudioient; c'étoit uniquement pour faire des prêtres, et même des moines; encore n'étoit-ce que des gens d'un certain âge et dont par conséquent les études pouvoient être conduites d'une manière plus grave. De là, on ne s'avisoit d'apprendre que le latin; ce fut alors toute l'éducation, parce que ce n'étoit pas des hommes que l'on vouloit former, mais des prêtres, des gens capables de répondre aux examens que l'on exigeoit d'eux. Encore aujourd'hui on étudie en philosophie, non pour être philosophe, mais pour passer maître-ès-arts.

Qu'est-il arrivé de là? C'est que quand la noblesse a voulu étudier, elle a étudié selon la forme des colléges établis; et elle n'a souvent fait que se dégoûter de l'étude.

J'en sais encore une seconde raison; c'est que les règles générales sont commodes pour les sots et les paresseux; c'est qu'il faudroit étudier la nature et suivre à la piste le développement d'un caractère pour l'éducation que je demande. — Que résulte-t-il encore de tout cela? que dans

Digitized by Google

tous les genres nous avons étouffé l'instinct, et que le sauvage le suit sans le connoître; il n'a pas assez d'esprit pour s'en écarter. Cependant l'éducation est nécessaire, et l'on s'en apperçoit avant qu'on en ait pu apprendre l'art; on se fait des règles sur de faux préjugés; ce n'est qu'après bien du tems qu'en consultant la nature on acquiert sur le sauvage l'avantage de l'aider, et on se délivre de l'inconvénient de la contredire.

Sur cet article de l'abandon de la nature que nous avons à nous reprocher, on peut rapporter mille préjugés, mille loix d'une fausse bienséance, d'un honneur faux qui étouffe si souvent les plus tendres sentimens de notre cœur. Combien d'erreurs, combien de malheurs ne naissent-ils pas d'un principe aussi funeste en morale qu'en métaphysique? Je parle encore de ces idées générales dont les hommes sont les dupes, qui sont vraies parce qu'elles sont venues de la nature, mais qu'on embrasse avec une roideur qui les rend fausses parce qu'on cesse de les combiner avec les circonstances. On prend pour *absolu* ce qui n'est que *l'expression d'un rapport*. Combien de fausses vertus, combien d'injustices et de malheurs, doivent leur origine aux préjugés orgueilleux introduits par l'inégalité des conditions? Et je dis combien de mal-

Digitized by Google

heurs pour les gens de la condition la plus élevée. Combien en général les vertus factices n'ont-elles pas causé d'autres maux? Ces comparaisons de l'homme sauvage et de l'homme policé peuvent amener une foule d'idées moins désagréables, moins abstraites que celles-ci sur lesquelles je me suis beaucoup trop étendu.

Mais cette quantité même d'idées, si vous voulez vous y livrer, et quand vous n'en adopteriez qu'une partie, seront un embarras pour la construction du roman. — Quoique les Lettres Péruviennes aient le mérite des Lettres Persannes, d'être des observations sur les mœurs et de les montrer sous un nouveau jour, elles y joignent encore le mérite du roman, et d'un roman très-intéressant. Et ce n'est pas un de leurs moindres avantages que l'art avec lequel ces deux buts différens sont remplis sans faire tort l'un à l'autre. C'est donc une nécessité absolue, si l'on y veut ajouter beaucoup de morale, d'allonger le roman, et j'avouerai qu'indépendamment de cette nécessité, je pense que quelques changemens n'y feroient point mal.

La lecture du roman ne me laisse point satisfait. Je m'intéresse d'abord à *Aza;* on me le représente ensuite sous les couleurs odieuses de l'infidélité, du moins je vois que *Zilia* elle-même en

Digitized by Google

est persuadée. Je m'intéresse ensuite à *Déterville*, et je vois son bonheur immolé à un caprice de *Zilia*. — Que Déterville, amant de Zilia, eut immolé son amour au plaisir de la voir heureuse; qu'il eut cédé aux droits qu'avoit *Aza* sur son cœur; qu'il fut devenu l'ami de l'un et de l'autre, alors il eut trouvé dans sa vertu la récompense d'avoir sacrifié un amour que sa vertu même rendoit sans espérance. Mais que des désirs qui n'offensent en rien la générosité la plus pure trouvent dans les idées de fidélité un obstacle insurmontable, que Zilia nous dise avec emphase que l'infidélité d'*Aza* ne la dégage point de ses sermens : j'appelle cela des héroïnes à la Marmontel, ou, si vous voulez une comparaison plus digne de vous, à la Corneille. Encore si elle ne donnoit d'autres raisons que le trait qui reste dans son cœur, alors elle me laisseroit d'elle une haute idée; je respecterois ses douleurs. Mais faire de ce sentiment un principe et un devoir, c'est dire une chose fausse, et le faux n'intéresse point. Le sentiment touche, les principes d'ostentation n'éblouissent que les sots; cette ostentation n'est que la coquetterie de la vertu. Qni peut donc vous obliger à rendre *Aza* infidèle à *Zilia?* Vous êtes la maîtresse de le faire son parent au degré qu'il vous plaira;

Digitized by Google

ensemble. — A l'égard des infidélités, je me persuade que les femmes en sont plus éloignées que les hommes par la pudeur que leur inspirent l'éducation et les mœurs publiques. J'aimerois qu'*Aza* ne fut que proche parent de *Zilia*. On peut, si vous êtes attachée à l'idée de donner à Zilia une supériorité sur lui, on peut le faire toujours amoureux de son Espagnole, et les charmes de *Zilia* en triompheroient. Cette infidélité fondée sur le désespoir de revoir Zilia ne seroit point assez choquante pour rendre Aza odieux et suffiroit pour servir d'ombre à la constance de Zilia. Je voudrois donc qu'Aza épousât Zilia; que Déterville restât leur ami et trouvât dans sa vertu le dédommagement du sacrifice de son amour en reconnoissant les droits d'Aza antérieurs aux siens. Si vous donnez lieu au développement de la tendresse d'Aza, ne justifierez-vous pas mieux le choix de Zilia? Car c'est encore une chose que les lecteurs aiment beaucoup de s'intéresser immédiatement aux gens et non pas seulement sur la parole d'autrui. Ne pourroit-on pas même mettre quelquefois dans la bouche d'Aza une partie de cette apologie des hommes policés dont nous avons parlé, et la tendresse inquiète de Zilia ne pourroit-elle pas en tirer un sujet de jalousie et de plaintes? Le plus difficile

Digitized by Google

seroit de trouver moyen d'allonger le roman et de retarder le mariage d'Aza, afin de donner à tous deux le tems de s'écrire. Lui envoyer chercher ses dispenses à Rome, auroit peut-être l'air d'être fait exprès pour la commodité de l'auteur. On pourroit au moins y supposer du retard, ou bien supposer des affaires qui rappelleroient et retiendroient Aza en Espagne pour l'intérêt de ses compatriotes du Pérou ; ou des obstacles aux dispenses de la part de l'Espagne, soit par la crainte du crédit de Zilia sur le cœur d'un amant qui est comme elle de la famille des Incas, soit par d'autres raisons de politique. Les dispenses mêmes pourroient être fort difficiles à obtenir à cause de la différence de religion. Tout cela pourroit donner à Aza le tems de converser avec Zilia et le mettre dans l'obligation d'aller lui-même chercher ses dispenses à Rome. Ne peut-on pas imaginer des oppositions de l'Espagnole qui aimeroit Aza, et qui agiroit auprès du pape. Toutes ces difficultés ne seroient-elles point pour des Américains un sujet de réflexions sur ce qui est, en soi et devant Dieu, innocence ou crime, et sur ce que des dispenses y peuvent changer.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'il faudroit beaucoup d'art pour conserver parmi tant d'observations et de tableaux toute la chaleur de

Digitized by Google

l'intérêt; je ne le crois cependant pas impossible à l'auteur de Cénie. Il y a même bien des réflexions utiles sur nos mœurs que Zilia pourroit lier à l'intérêt de sa tendresse. Ne pourroit-elle point, par exemple, se peindre à elle-même le bonheur dont elle jouiroit unie avec Aza, et cela n'ameneroit-il pas des réflexions sur le mariage? — Il y a long-tems que je pense que notre Nation a besoin qu'on lui prêche le mariage et le bon mariage. Nous faisons les nôtres avec bassesse, par des vues d'ambition ou d'intérêt; et comme par cette raison il y en a beaucoup de malheureux, nous voyons s'établir de jour en jour une façon de penser bien funeste aux Etats, aux mœurs, à la durée des familles, au bonheur et aux vertus domestiques. On craint les liens du mariage, on craint les soins et la dépense des enfans. Il y a bien des causes de cette façon de penser, et ce n'est point ici le lieu de les détailler. Mais il seroit utile à l'Etat et aux mœurs qu'on s'attachât à réformer là-dessus les opinions, moins par raisonnement que par sentiment, et assurément on ne manqueroit point de choses à dire; c'est la nature qui amène le mariage, c'est elle qui ajoute à l'attrait du plaisir l'attrait plus sensible encore de l'amour, parce que l'homme ayant long-tems besoin de se-

Digitized by Google

cours, il falloit que le père et la mère fussent unis par un lien durable pour veiller à l'éducation de leurs enfans. C'est cette même nature qui par la sage providence du *souverain* ÊTRE donne aux animaux une tendresse maternelle qui dure précisément jusqu'au tems où cessera le besoin des petits. C'est elle qui rend leurs caresses si agréables à leurs parens. Zilia pourroit sans doute s'étendre sur le bonheur qu'elle se promet avec Aza; elle pourroit avoir vu Céline jouant avec ses jeunes enfans, envier la douceur de ces plaisirs si peu goûtés par les gens du monde; elle pourroit, et ce seroit encore un article relatif à la comparaison de l'homme policé et de l'homme sauvage, reprendre ce vice de nos mœurs. On rougit de ses enfans, on les regarde comme un embarras, on les éloigne de soi, on les envoie dans quelque collége ou au couvent pour en entendre parler le moins qu'on peut. C'est une réflexion vraie que les liens de la société naturelle des familles ont perdu de leur force à mesure que la société générale s'est étendue : la société a gêné la nature, on a ôté à sa famille pour donner au public. Ce n'est pas que cette société générale ne soit précieuse à bien des égards, et qu'elle ne puisse même un jour détruire les préjugés qu'elle a établis; cela est tout simple; le premier effet

Digitized by Google

de la société est de rendre les particuliers esclaves du public; le second est d'enhardir tout le monde à juger par soi-même; on se tâte; les plus courageux se hasardent à dire tout haut ce que d'autres pensent tout bas; et à la longue la voix du public devient la voix de la nature et de la vérité, parce qu'à la longue elle devient le jugement du plus grand nombre. Mais d'abord chacun déguise son avis par la crainte que les uns ont des autres.

Je voudrois aussi que Zilia traitât un peu de l'abus dont je viens de parler; de la manière dont on fait les mariages sans que les époux qu'on engage se connoissent, uniquement sur l'autorité des parens qui ne se déterminent que par la fortune de rang ou d'argent, ou de rang que l'on espère bien qui se traduira un jour en argent. Au point qu'un propos qui se tient tous les jours, *il a fait une sottise, un mariage d'inclination*, a dû beaucoup surprendre *Zilia*. Ce qu'elle dit à l'occasion de la mère de *Céline* a bien quelque rapport à cette matière, mais je crois qu'on ne peut trop y revenir, et qu'on s'en occupera long-tems avant de corriger les hommes sur cet article.

Je sais que les mariages d'inclination même ne réussissent pas toujours. Ainsi de ce qu'en choi-

Digitized by Google

sissant on se trompe, on conclut qu'il ne faut pas choisir. La conséquence est plaisante.

Cette réflexion me conduit à un autre article bien important pour le bonheur des hommes, dont je souhaiterois que Zilia parlât. Je voudrois approfondir les causes de l'inconstance et des dégoûts entre les gens qui s'aiment. Je crois que quand on a un peu vécu avec les hommes, on s'apperçoit que les tracasseries, les humeurs, les picoteries sur des riens y mettent peut-être plus de trouble et de divisions que les choses sérieuses. Il est déplorable de voir tant de divisions et tant de personnes malheureuses précisément pour des riens. Combien d'aigreurs naissent sur un mot, sur l'oubli de quelques égards; si l'on pesoit dans une balance exacte tant de petits torts, si l'on se mettoit à la place de ceux qui les ont, si l'on pensoit combien de fois on a eu soi-même des mouvemens d'humeur, combien on a oublié de choses!.... Un mot dit au désavantage de notre esprit suffit pour nous rendre irréconciliables, et cependant combien de fois nous sommes-nous trompés en pareille matière? Combien de gens d'esprit que nous avons pris pour des sots? et pourquoi d'autres n'auroient-ils pas le même droit que nous? —Mais leur amour-propre leur fait trouver du plaisir à se préférer

Digitized by Google

à nous. — De bonne foi, sans notre amour-propre, en serions-nous si choqués? L'orgueil est le plus grand ennemi de l'orgueil; ce sont deux ballons enflés qui se repoussent réciproquement: excusons celui d'autrui et craignons le nôtre. La nature, en formant les hommes si sujets à l'erreur, ne leur a donné que trop de droits à la tolérance. Eh pourquoi ce qui nous regarde en seroit-il excepté? Voilà le mal, c'est qu'il est très-rare de se juger équitablement, c'est que presque personne ne se pèse avec les autres. Nous sentons les moindres piqûres qu'on nous fait, cela doit être dans le premier mouvement et chacun pour soi; mais je voudrois qu'après ce premier mouvement on convînt qu'on a tort, du moins qu'on n'exigeât pas que les autres convinssent du leur, s'ils l'ont. Et il est très-commun que l'on ait tort des deux côtés, au moins celui de se fâcher.

Qu'il faut d'adresse pour vivre ensemble, pour être complaisant sans s'avilir, pour reprocher sans dureté, pour corriger sans empire, pour se plaindre sans humeur! — Les femmes surtout qu'on instruit à croire que tout leur est dû, ne peuvent souffrir la contradiction; c'est de toutes les dispositions d'esprit la plus propre à se rendre malheureux et tous ceux avec qui l'on vit. Rien

Digitized by Google

au monde n'est plus triste que de songer toujours aux égards qu'on nous doit; c'est le vrai moyen d'être insupportable, c'est faire aux autres un fardeau de ces égards qu'on désire; on ne se plaît à les rendre que quand ils ne sont point exigés. Le meilleur conseil qu'on puisse donner aux gens qui vivent ensemble, est de s'avertir toujours de tous les sujets de plaintes qu'ils peuvent se donner; cela arrête dans leur source toutes les tracasseries qui deviennent si souvent des haines. — Mais il faut le faire avec la confiance la plus entière, s'accoutumer à se condamner de bonne foi, à s'examiner et se juger avec une entière impartialité. Je ne parle pas d'assaisonner les plaintes par les tours les plus agréables, par un mêlange de louanges et de tendresse. Que cet art est difficile! faute de se rendre propre à l'exercer, on n'ôse jamais entrer en explication; ou on ne le fait que quand l'humeur retrace les défauts de son ami, et c'est le seul moment où l'on soit incapable d'y porter la grâce et la bonté qui permettent de tout dire, de tout supporter, qui aident à tout concilier. C'est au contraire se faire une arme dangereuse des instrumens inventés pour sauver et pour guérir; ce qu'il faut surtout éviter, est de parler aux gens de ce qui nous blesse dans le moment

Digitized by Google

où nous en sommes piqués, et de commencer par laisser évanouir son humeur avant d'entrer en éclaircissement. Il est vrai que de quelque adresse que l'on use pour adoucir les reproches, il y a des personnes qui ne savent pas les recevoir; des avis leur paroissent des gronderies; ils imaginent toujours voir dans celui qui les leur donne une affectation de supériorité et d'autorité que leur cœur repousse; et il faut avouer que c'est aussi un défaut des donneurs d'avis. J'ai souvent vu des personnes qui disoient pour toute réponse : *Je suis fait comme cela, et je ne changerai pas*. Ce sont des gens dont l'amour-propre embrasse leurs défauts même, qui se les incorporent et qui les chérissent autant qu'eux. Cette mauvaise disposition vient peut-être de la manière dont on nous a donné des avis dans l'enfance toujours sous la forme de reproche, de correction, avec le ton d'autorité, souvent de menace. De là une jeune personne, en sortant de la main de ses maîtres ou de ses parens, met tout son bonheur à n'avoir à rendre compte de sa conduite à personne; l'avis le plus amical lui paroît un acte d'empire, un joug, une continuation d'enfance; eh! pourquoi ne pas accoutumer les enfans à écouter les avis avec douceur, en les donnant sans amertume? Pourquoi employer

Digitized by Google

l'autorité? Je voudrois qu'on fit sentir réellement à un enfant que c'est par tendresse qu'on le reprend; et comment le lui faire sentir si ce n'est par la douceur? Que je veux de mal à *Montaigne* d'avoir en quelques endroits blâmé les caresses que les mères font aux enfans! Qui peut en savoir plus qu'elles? C'est la loi que la nature a établie, c'est l'instinct que la Providence leur a donné elle-même; malheur à quiconque prétend en savoir plus qu'elle. C'est l'assaisonnement que la raison apprend à joindre aux instructions quand on veut qu'elles améliorent. On ignore apparemment que les caresses d'une mère courageuse inspirent le courage, qu'elles sont le plus puissant véhicule pour faire passer dans une âme toutes sortes de sentimens.

Bien loin de me plaindre des caresses qu'on fait aux enfans, je me plaindrai bien plus de ce qu'on en ignore toute la force, de ce qu'on laisse inutile un instrument si puissant; je me plaindrai surtout de ce que l'éducation n'est chez nous, la pluspart du tems, qu'un amas de règles très-frivoles pour enseigner des choses très-frivoles. Combien ne seroit-il pas à propos d'apprendre aux enfans cet art de se juger eux-mêmes, de leur inspirer cette impartialité qui bannit de la société, sinon l'humeur, du moins

Digitized by Google

les brouilleries qu'occasionne l'humeur? Combien les hommes ne seroient-ils pas plus heureux s'ils avoient acquis, dès l'enfance, cette adresse à donner des avis, cette docilité à les recevoir et à les suivre dont j'ai parlé? On croit que l'éducation est impuissante à donner cette attention perpétuelle sur soi-même, et surtout cette tranquille impartialité qui semble l'effet d'un don de la Nature et de la proportion la plus heureuse entre les humeurs. On connoît bien peu la force de l'éducation; et j'en dirai une des raisons, c'est qu'on se contente de donner des règles quand il faudroit faire naître des habitudes. Voyez la puissance de l'éducation publique et de ce que le Président *de Montesquieu* appelle les mœurs; combien elle l'emporte sur tous les préceptes; combien elle règne sur les Rois; à quel point elle dicte les loix. Qu'on voie Lacédémone et les mœurs que Lycurgue sut y faire observer; qu'on voie les bizarreries que la coutume et l'opinion conservent aux Indes; qu'on voie le préjugé, qui n'a de force que celle de l'éducation, triompher des mouvemens les plus impétueux de l'amour, et faire même sacrifier la vie; qu'on voie les hommes embrasser dans tous les tems de fausses vertus, les plus contraires à la nature; tant est puissant l'empire de l'opinion; tant est solide la

Digitized by Google

chaîne dont tous les hommes se lient les uns aux autres. Quoi ! cet empire perdroit-il de sa force en appuyant le règne de la vertu? Quoi! on aura pu persuader aux femmes malabares de se brûler après la mort de leurs maris, et on ne persuadera point aux hommes d'être justes, doux, complaisans! Quoi! cette force qui lutte avec tant de violence, qui surmonte avec tant de supériorité la pente de notre cœur, ne pourra la seconder? Erreur et lâcheté! Je crois que la nature a mis dans le cœur de tous la semence de toutes les vertus, qu'elles ne demandent qu'à éclore; que l'éducation, mais une éducation bien adroite, peut les développer et rendre vertueux le plus grand nombre des hommes. Je crois même qu'on peut l'espérer des progrès de la raison. Je sais que ces progrès ne peuvent être bien rapides; je sais que le genre humain se traîne avec lenteur pour faire les moindres pas; je sais qu'il faudroit commencer par apprendre aux parens à donner cette éducation et à en sentir la nécessité : chaque génération doit en apprendre un peu, et c'est aux livres à être ainsi les précepteurs des nations. Et vous, Madame, qui êtes si zélée pour le bonheur de l'humanité, qui peut mieux travailler que vous à répandre ces maximes? Elles ne sont pas entièrement in-

Digitized by Google

connues. On commence dans notre siècle à les entrevoir, à leur rendre justice, et même à les aimer. On ne sait point encore les inspirer. Quelle maladresse dans l'éducation sur cet article important, et combien il seroit aisé de faire pénétrer les sentimens de compassion, de bienveillance dans le cœur des enfans. Mais les pères sont indifférens, ou sans cesse occupés d'un petit détail d'intérêts. J'ai vu des parens qui enseignoient à leurs enfans que rien n'étoit si beau que de faire des heureux; je les ai vus rebuter leurs enfans qui leur recommandoient quelques personnes; ils en étoient importunés. Les sollicitations pouvoient être en faveur de gens peu dignes, mais il ne falloit pas songer à ce mal particulier; il falloit, bien loin d'intimider leur jeune sensibilité, les encourager, faire sentir la peine qu'on avoit à les refuser, et la nécessité à laquelle on se trouvoit réduit de le faire. Mais on ne songe qu'au moment présent. On leur reproche encore d'avoir été dupes dans leurs libéralités, comme s'ils ne s'en corrigeoient pas assez tôt. C'est l'avarice des parens qui fait ce reproche; et souvent celle des domestiques qui environnent un enfant, et qui, parce qu'ils sont avares, ne souffrent rien plus impatiemment que les libéralités qu'on ne leur fait pas, qui même ont souvent la

Digitized by Google

bassesse de croire que ceux qui leur donnent sont leurs dupes. Ainsi l'on resserre le cœur et l'esprit d'un enfant. Je voudrois, et qu'on évitât d'exciter chez eux une mauvaise honte de faire du bien, et qu'on ne crût pas les y engager par les louanges; elles rebutent un enfant timide, elles lui font sentir qu'on l'observe, et le font rentrer en lui-même; c'est le comble de l'adresse de les placer à propos. Qu'on leur fasse chercher et saisir les occasions d'être secourables; car c'est un art qui peut et qui doit s'apprendre, et faute duquel on en perd mille occasions. Je ne parle pas même de la délicatesse avec laquelle on doit ménager les malheureux qu'on soulage, et pour laquelle la bonté naturelle seule, indépendamment de l'usage du monde, ne suffit pas. Mais surtout le grand point de l'éducation, c'est de prêcher d'exemple. Le gros de la morale est assez connu des hommes; mais toutes les délicatesses de la vertu sont ignorées du grand nombre; ainsi la pluspart des pères donnent, sans le savoir et même sans le vouloir, de très-mauvais exemples à leurs enfans.

En général, je vois qu'ils leur prêchent leurs défauts comme des vertus; je vois que partout la première leçon qu'on donne aux enfans, c'est d'être économes et de mépriser les domestiques,

Digitized by Google

parce que les parens regardent cela comme une vertu.

On pourroit encore parler sur l'abus de la capitale qui absorbe les provinces;

Et sur la manière pacifique de conquérir que déployoient les Incas en proposant aux peuples étrangers leurs sciences, leurs arts, leurs loix, l'abondance qu'ils avoient fait naître..........
....

On n'a pas la fin de cette lettre.

Digitized by Google

A MONSIEUR DE C.
SUR LE LIVRE DE L'ESPRIT.

De Limoges, ce....

Comme je ne crois pas, Monsieur, que vous fassiez jamais un livre de philosophie sans logique, de littérature sans goût, et de morale sans honnêteté, je ne vois pas que la sévérité de mon jugement sur le *Livre de l'Esprit* puisse vous effrayer (1)....

Il fait consister tout l'art des législateurs à exalter les passions, à présenter partout le tableau de la volupté comme le prix de la vertu, des talens, et surtout de la bravoure; car on diroit qu'il ne voit de beau que les conquêtes (2).

Je conviens avec vous que ce livre est le portrait de l'auteur. Mais ôtez ce mérite, et celui de quelques morceaux écrits avec une sorte d'éloquence poëtique assez brillante, quoique ordinairement mal amenée, et le plus souvent gâtée par quelques traits de mauvais goût, j'avoue que je ne lui en vois guère d'autres. Il me paroît écrit et fait avec la même incohérence

(1) Il y a ici une lacune.
(2) Il y a ici une seconde lacune.

qui

Digitized by Google

qui étoit dans la tête d'Helvétius. Malgré un appareil affecté de définitions et de divisions, on n'y trouve pas une idée analysée avec justesse, pas un mot défini avec précision. Même dans les bons mots dont il a farci son ouvrage, il est rare que le trait ne soit manqué ou gâté par de fausses applications et des paraphrases qui en émoussent toute la finesse ou l'énergie. On prétend qu'il a dit le secret de bien des gens. Je suis fâché qu'il ait dit celui de madame de B. J'avois toujours cru que ce mot étoit de madame *du Défant* à laquelle il paroissoit appartenir de droit.

Je sais qu'il y a beaucoup de passablement honnêtes gens qui ne le sont qu'à la manière ou d'après les principes du livre *de l'Esprit*, c'est-à-dire, d'après un calcul d'intérêt. J'ai sur cela plusieurs choses à remarquer. Pour que ce fut un mérite dans ce livre, il faudroit que l'auteur se fut attaché à prouver que les hommes ont un intérêt véritable à être honnêtes gens, ce qui étoit facile. Mais il semble continuellement occupé à prouver le contraire. Il répand à grands flots le mépris et le ridicule sur tous les sentimens honnêtes et sur toutes les vertus privées; par la plus lourde et la plus absurde des erreurs en morale, et même en politique, il veut faire

Digitized by Google

regarder ces vertus comme nulles, pour ne vanter que de prétendues vertus publiques beaucoup plus funestes aux hommes qu'elles ne peuvent leur être utiles. Partout il cherche à exclure l'idée de justice et de morale. Il confond avec les cagots et les moralistes hypocrites ceux qui s'occupent de ces minuties; jamais du moins on ne le voit fonder sa morale sur la justice, et il n'a pas un mot qui tende à prouver que la justice envers tous est l'intérêt de tous, qu'elle est l'intérêt de chaque individu comme celui des sociétés. D'après cette fausse marche et ces très-faux principes, il établit qu'il n'y a pas lieu à la probité entre les nations, d'où suivroit que le monde doit être éternellement un *coupe-gorge;* en quoi il est bien d'accord avec les panégyristes de Colbert. Nulle part il ne voit que l'intérêt des nations n'est autre que l'intérêt même des individus qui les composent. Nulle part il ne s'appuie sur une connoissance approfondie du cœur humain : nulle part il n'analyse les vrais besoins de l'homme qu'il semble ne faire consister que dans celui d'avoir des femmes; il ne se doute nulle part que l'homme ait besoin d'*aimer*. Mais un homme qui auroit senti ce besoin n'auroit pas dit que *l'intérêt est l'unique principe qui fait agir les hommes*. Il eut com-

pris que dans le sens où cette proposition est vraie, elle est une puérilité et une abstraction métaphysique d'où il n'y a aucun résultat pratique à tirer, puisqu'alors elle équivaut à dire que *l'homme ne désire que ce qu'il désire.* — S'il parle de l'intérêt réfléchi, calculé, par lequel l'homme se compare aux autres et se préfère, il est faux que les hommes même les plus corrompus se conduisent toujours par ce principe. Il est faux que les sentimens moraux n'influent pas sur leurs jugemens, sur leurs actions, sur leurs affections. La preuve en est qu'ils ont besoin d'effort pour vaincre leur sentiment lorsqu'il est en opposition avec leur intérêt. La preuve en est qu'ils ont des remords. La preuve en est que cet intérêt qu'ils poursuivent aux dépens de l'honnêteté est souvent fondé sur un sentiment honnête en lui-même et seulement mal réglé. La preuve en est qu'ils sont touchés des romans et des tragédies; et qu'un roman dont le héros agiroit conformément aux principes d'Helvétius, je dis à ceux qu'ils suivent, leur déplairoit beaucoup. Ni nos idées, ni nos sentimens ne sont innés; mais ils sont *naturels*, fondés sur la constitution de notre esprit et de notre âme, et sur nos rapports avec tout ce qui nous environne.

Digitized by Google

Je sais qu'il y a des hommes très-peu sensibles et qui sont en même tems honnêtes, tels que *Hume*, *Fontenelle*, etc.; mais tous ont pour base de leur honnêteté la *justice*, et même un certain degré de *bonté*. Aussi reproché-je bien moins à Helvétius d'avoir eu peu de sensibilité, que d'avoir cherché à la représenter comme une bêtise ridicule, ou comme un masque d'hypocrite; de n'avoir parlé que d'exalter les passions, sans fixer la notion d'aucun devoir et sans établir aucun principe de justice.

Les honnêtes gens qui ne sont honnêtes que suivant les principes qu'il étale dans son livre sont certainement très-communs. Ce sont ceux que M. le Chancelier appelle *des gens d'esprit*.

J'oubliois encore l'affectation avec laquelle il vous raconte les plus grandes horreurs de toute espèce, les plus horribles barbaries, et toutes les infamies de la plus vile crapule, pour déclamer contre les moralistes hypocrites ou imbéciles qui en font, dit-il, l'objet de leurs prédications, sans voir que ce sont des effets nécessaires de telle ou telle législation donnée. A propos de tous leurs vices relatifs à la débauche, il s'étend avec complaisance sur les débauches des grands hommes, comme si ces grands hommes devoient l'être pour un philosophe.....

Digitized by Google

Qui a jamais douté que leur espèce de grandeur ne fut compatible avec tous les vices imaginables? sans doute un débauché, un escroc, un meurtrier, peut-être un Schah-Nadir, un Cromwel, un Cardinal de Richelieu; mais est-ce la destination de l'homme? est-il désirable qu'il y ait de pareils hommes? Partout Helvétius ne trouve de grand que les actions éclatantes; ce n'est assurément point par cette façon de voir qu'on arrive à de justes idées sur la morale et le bonheur.

Je ne peux lui savoir gré de ses déclamations contre l'intolérance du clergé, ni contre le despotisme; 1°. parce que je n'aime pas les déclamations; 2°. parce que je ne vois nulle part dans son livre que la question de l'intolérance soit traitée de manière à adoucir, ni le clergé, ni les princes, mais seulement de manière à les irriter; 3°. parce que dans ses déclamations contre le despotisme il confond toutes les idées, il a l'air d'être ennemi de tout gouvernement, et que partout encore il affecte de désigner la France : ce qui est la chose du monde la plus gauche, la plus propre à attirer sur soi l'éclat de la persécution qui ne fait pas grand mal à un homme riche, et à en faire tomber le poids réel sur beaucoup d'honnêtes gens de lettres

Digitized by Google

qui reçoivent le fouet qu'Helvétius avoit mérité; tandis qu'après la comédie des philosophes, à laquelle il avoit presque seul fourni matière, il faisoit sa cour à M. de Choiseul, protecteur de la pièce et de Palissot, et l'engageoit à lui faire l'honneur d'être parrain de son enfant.

Quand on veut attaquer l'intolérance et le despotisme, il faut d'abord se fonder sur des idées justes; car les inquisiteurs ont *intérêt* d'être intolérans, et les visirs et sous-visirs ont *intérêt* de maintenir tous les abus du gouvernement. Comme ils sont les plus forts, c'est leur donner raison que de se réduire à sonner le tocsin contre eux à tort et à travers. Je hais le despotisme autant qu'un autre; mais ce n'est point par des déclamations qu'il faut l'attaquer; c'est en établissant d'une manière démonstrative les droits des hommes. — Et puis il faut distinguer dans le despotisme des degrés; il y a une foule d'abus du despotisme auxquels les princes n'ont point d'intérêt; il y en a d'autres qu'ils ne se permettent que parce que l'opinion publique n'est pas fixée sur leur injustice et sur leurs mauvais effets. — On méritera bien mieux des Nations en attaquant ces abus avec clarté, avec courage, et surtout en intéressant l'humanité, qu'en disant des injures éloquentes. Quant

Digitized by Google

on n'insulte pas, il est rare qu'on offense. Les hommes en place sont justement choqués des expressions violentes que tout le monde comprend, et n'attachent qu'une médiocre importance aux conséquences incertaines ou éloignées des vérités philosophiques souvent contestées, et regardées par le plus grand nombre comme des problêmes.

Il n'y a pas une forme de Gouvernement qui n'ait des inconvéniens auxquels les Gouvernemens eux-mêmes voudroient pouvoir apporter remède, ou des abus qu'ils se proposent presque tous de réformer au moins dans un autre temps. On peut donc les servir tous en traitant des questions de bien public, solidement, tranquillement, non pas froidement, non pas avec emportement non plus, mais avec cette chaleur intéressante qui naît d'un sentiment profond de justice et de l'amour de l'ordre. — Il ne faut pas croire que persécuter soit un plaisir. Voyez combien *J. J. Rousseau* a inspiré d'intérêt malgré ses folies, et combien il seroit respecté si son amour-propre avoit été raisonnable. Il a été décrété, il est vrai, par le Parlement; mais 1°. c'est parce qu'il avoit eu la manie de mettre son nom à Emile. 2°. Le Parlement auroit été bien fâché de le prendre, et si Rousseau

Digitized by Google

eût voulu, il eût facilement évité cet orage en se cachant deux ou trois mois. Il n'a été vraiment persécuté que par les Genêvois; mais c'est parce qu'il étoit en effet l'occasion de leurs troubles intérieurs, et parce qu'ils avoient peur de lui.

Avec le ton d'honnêteté on peut tout dire, et encore plus quand on y joint le poids de la raison et quelques légères précautions peu difficiles à prendre. Je sais gré à Rousseau de presque tous ses ouvrages; mais quel cas puis-je faire d'un déclamateur tel qu'Helvétius, qui dit des injures véhémentes, qui répand des sarcasmes amers sur les Gouvernemens en général, et qui se charge d'envoyer à Frédéric une colonie de travailleurs en finance; et qui en déplorant les malheurs de sa patrie où le despotisme est, dit-il, parvenu au dernier degré d'oppression, et la Nation au dernier degré de corruption et de bassesse, ce qui n'est pas du tout vrai, va prendre pour ses héros le Roi de Prusse et la Czarine? Je ne vois dans tout cela que de la vanité, de l'esprit de parti, une tête exaltée; je n'y vois ni amour de l'humanité, ni philosophie.

En voilà plus long sur Helvétius que je ne croyois vous en écrire en commençant; mais je

Digitized by Google

ne suis pas fâché d'avoir fait ma profession de foi à son égard. Je suis, je vous l'avoue, indigné de l'entendre louer avec une sorte de fureur qui me paroît une énigme, que le seul esprit de parti peut expliquer. On loue aujourd'hui les livres d'un certain genre comme on louoit autrefois les livres Jansénistes; et comme d'autres gens louent la *Correspondance* et les *Œufs rouges*. Cela me donne donc de l'humeur, et peut-être exprimerois-je moins fortement ma pensée si je n'étois animé par la contradiction. Je vois que les éloges outrés donnés à M. N. ont fait sur vous le même effet.

Je ne vous promets pas beaucoup de bonne fortune si vous écrivez sur la hauteur la plus avantageuse des roues pour le tirage; mais peut-être trouverez-vous quelque satisfaction à travailler pour la facilité du transport des marchandises, et même pour le soulagement des chevaux. Au reste, il y a sûrement quelque chose dans les Mémoires de l'Académie sur cette question. Peut-être aussi cet *Euler*, à qui rien n'échappe, en aura traité dans sa Mécanique, ou ailleurs.

J'ai reçu des nouvelles par lesquelles on me marque que mon retour n'est pas pressé: je resterai donc ici tout le mois. Ce n'est pas pour mon

Digitized by Google

plaisir, ni même pour mon *intérêt*, car j'aimerois bien mieux aller vous rejoindre mes amis. Je trouve qu'il y a plus de substance dans ce vers de La Fontaine :

Qu'un ami véritable est une douce chose !

que dans tout le livre *de l'Esprit*. — J'espère que cela m'obtiendra de vous mon pardon de tout le mal que j'ai dit du héros dont j'ai ôsé attaquer la gloire. Vous savez bien que c'est vouloir obscurcir le soleil en jettant de la poussière en l'air.

Digitized by Google

On croirait qu'il y a trois siècles, mais il n'y a pas quarante-trois ans que la Sorbonne crut devoir accuser d'*Impiété* quelques maximes de Tolérance que M. *Marmontel* avait placées dans la bouche de *Bélisaire* parlant à l'*Empereur Justinien.*

Elle en choisit *trente-sept propositions* qu'elle condamna comme des *Erreurs* contre lesquelles il fallait armer la Religion des Fidèles, et attirer les persécutions du Gouvernement

M. Turgot trouva plaisant de réimprimer, d'après l'*Indiculus* de la Sorbonne, ces *trente-sept propositions* qu'elle déclarait erronées et dangereuses, et de mettre en regard *les propositions inverses* que la Sorbonne devait donc regarder comme des vérités.

S'il y avait encore des gens qui pensassent, ou feignissent de penser, comme la Sorbonne le faisait alors, ce petit ouvrage serait utile.

S'il n'y en a plus, ce sera du moins un monument assez curieux des efforts de l'intolérance religieuse, et qui constatera que ce n'est pas sans raison qu'elle a été combattue par les Philosophes et les Écrivains du siècle passé.

Digitized by Google

LES TRENTE-SEPT VÉRITÉS

OPPOSÉES

AUX TRENTE-SEPT IMPIÉTÉS DE BÉLISAIRE,

Par un Bachelier Ubiquiste (M. TURGOT).

Beatus vir qui non adiit in consilio impiorum ..... et in cathedrâ derisorum non sedit.

Heureux l'homme qui n'est pas entré dans le conseil des impies.... et qui ne s'est point assis dans la chaire des mocqueurs. Ps. I. V. I.

AVIS AU LECTEUR.

EN produisant ce petit Ouvrage au grand jour, je me propose deux choses: la première, de témoigner ma reconnoissance aux illustres Docteurs qui, dévoilant par leurs savantes recherches le venin caché, et par là plus dangereux, du livre de Bélisaire, m'ont arrêté sur le bord du précipice où j'étois prêt à me jetter tête baissée; la seconde est de répandre, autant qu'il est en moi, les saintes lumières que j'ai recueillies, en méditant profondément leur projet de censure, et de contribuer *pro modulo meo* à l'édification publique.

J'avoue à ma honte que ce mauvais livre m'avoit séduit, au point de m'être applaudi

Digitized by Google

plus d'une fois, en le lisant, de ce que je retrouvois en moi les sentimens que Bélisaire exprimoit; de ce que ses discours ne me paroissoient qu'un développement des leçons primitives de morale et de vertu gravées dans mon propre cœur en caractères ineffaçables. Je croyois entendre la voix de la Nature; et je ne m'apercevois pas que, plus je l'écoutois, plus mon oreille s'endurcissoit à la voix de la grâce.

Je me dois cependant ce témoignage : le précieux flambeau de la foi, quoique obscurci, n'étoit pas tout à fait éteint dans mon âme : j'avois vu avec beaucoup de peine l'auteur de Bélisaire placer si téméràirement dans le Ciel plusieurs Payens célèbres par leurs vertus et par leur bienfaisance: ses propositions à ce sujet m'avoient paru hasardées, inexactes, absolument contraires aux vrais principes, et horriblement dures pour toute oreille théologique. J'en étois sincèrement affligé; je blâmois l'Auteur; mais en même tems, cet esprit d'indulgence que j'avois puisé dans la lecture de son Ouvrage, m'avoit porté à l'excuser.

Je considérois que plusieurs Théologiens, Cordeliers, Jésuites et même Jacobins, ont soutenu que ceux des Payens qui, étant dans l'igno-

Digitized by Google

rance invincible de la Religion révèlée, ont cherché de bonne foi la vérité, et pratiqué les devoirs de la loi naturelle, ont pu trouver grâce devant la bonté divine; qu'au défaut d'une foi *explicite et formelle* dans les mérites de N. S. J. C., ils ont pu avoir une foi *implicite et virtuelle* exactement semblable à celle d'un enfant baptisé au moment de sa naissance, et qui meurt une minute après. Personne ne doute que cet enfant n'ait le degré de foi nécessaire pour être sauvé: en conclure, comme a fait l'auteur de Bélisaire, que Dieu verra d'un œil aussi favorable un homme qui, parmi les orages des passions, au milieu des tentations d'une longue vie, aura conservé, par l'usage courageux de sa liberté, cette innocence que l'Enfant est dans l'heureuse impuissance de perdre; c'est raisonner pitoyablement, je le sais bien; c'est ne pas connoître l'efficacité des eaux saintes du Baptême.

L'Auteur a encore, je le sais, un autre tort bien plus grand: c'est d'avoir nommé par leurs noms les Payens qu'il a mis au nombre des élus: les Théologiens les plus relâchés ne se sont point donné cette liberté qui a de grands inconvéniens; car il faudroit connoître un homme bien à fond pour répondre de son salut; et s'il est vrai qu'il n'y a guères de Héros pour leurs

Digitized by Google

Valets de chambre, on peut croire qu'il y a encore moins de Saints.

D'ailleurs, si le droit de canoniser les Catholiques est réservé au Pape seul, quelle témérité n'est-ce pas à un homme du monde de canoniser des Payens de son autorité privée? Cette hardiesse ne seroit pas tolérable quand il ne s'agiroit que de Payens morts avant la prédication de l'Évangile; mais sauver des Payens morts depuis la venue de J. C., des Titus, des Antonins, cela révolte; c'est comme si on sauvoit aujourd'hui l'Empereur de la Chine ou le Grand-Turc.

Tout cela est incontestable, ou il faut brûler nos livres. Mais, comme je l'ai déjà dit, en condamnant la doctrine, j'excusois l'intention de l'Auteur: après tout, me disois-je, entre les opinions des Théologiens favorables à l'ignorance invincible, et les erreurs de Bélisaire, la différence n'est guères que du plus au moins. Pour distinguer sûrement dans ces matières, ce qui est permis de ce qui ne l'est pas; pour fixer, entre ces nuances et ces dégradations imperceptibles d'opinions, la ligne indivisible qui sépare la foi de l'hérésie; il faut une certaine finesse de dialectique que l'habitude donne et que tout le monde n'a pas. Nous autres, qui nous sommes

Digitized by Google

exercés long-tems sur les bancs à cette précision délicate, nous nous tirons à merveille de toutes ces difficultés; mais on rencontre journellement dans la société des gens d'ailleurs très-instruits, remplis d'esprit et de bon sens, qui ne comprennent rien à nos explications. Doit-on donc juger l'erreur d'un pauvre Laïc avec autant de sévérité qu'on jugeroit celle d'un Docteur? non sans doute, me disois-je; et telles étoient mes dispositions, lorsque j'appris le scandale qu'excitoit au sein de la Faculté ce malheureux livre, dans lequel les yeux de nos Sages Maîtres ont su voir le Déisme tout pur.

On peut imaginer combien je fus humilié de n'y avoir vu qu'une simple inexactitude théologique sur le salut des Payens: je frémis et je sentis combien un jeune Bachelier doit se défier de ses propres lumières; je me hâtai de relire l'Ouvrage, pour tâcher d'y reconnoître le poison qui m'avoit échappé; mais quel fut mon étonnement, d'éprouver à la seconde lecture la même impression qu'à la première? Je savois, à n'en pouvoir douter, que le livre, à le prendre *in globo*, étoit rempli de principes affreux; et presque toutes les maximes, prises en détail, m'en paroissoient respectables. En pensant que ce que mon cœur approuvoit le plus, étoit peut-être ce qu'il

Digitized by Google

qu'il y avoit de plus condamnable, j'étois (pour me servir de la belle comparaison employée par le grand Archevêque à qui nous devons Marie Alacoque), j'étois semblable à un homme placé devant une table couverte de mets délicieux, et qui, sachant que plusieurs de ces mets sont empoisonnés, sans pouvoir les discerner, est combattu entre la crainte et le désir.

Je crois que je serois tombé dans le désespoir, si un de mes amis ne m'avoit pas procuré l'imprimé des XXXVII Propositions extraites de Bélisaire par les Commissaires de la Faculté. A la voix de nos Maîtres, mes perplexités se sont dissipées, et mon esprit s'est senti tout à coup éclairé comme par la flamme du bûcher le plus lumineux (1).

En lisant, en étudiant ce choix de Propositions jugées dignes de la censure, j'ai connu les erreurs que je devois détester, et par une conséquence nécessaire, les vérités que je devois croire et chérir. Enfant docile de la sacrée Faculté, soumis de cœur et d'esprit aux précieuses instructions de cette bonne mère, j'ai cherché à m'en pénétrer de plus en plus, en me développant à moi-même la chaîne des vérités opposées

(1) Voyez plus bas, proposition XXXIV, page 335.

Digitized by Google

aux erreurs qu'elle m'a fait connoître; et c'est dans cette vue que j'ai rédigé l'écrit que je donne au Public. Je me flatte qu'on y reconnoîtra l'esprit qui a dirigé le choix des propositions trouvées répréhensibles.

J'ai fait imprimer l'Ouvrage à deux colonnes, afin de mettre toujours le remède à côté du mal. Il est fâcheux que la forme oratoire de plusieurs de ces propositions n'ait pas toujours permis d'y opposer des contradictoires énoncées dans la forme logique et rigoureuse. Parmi les XXXVII propositions, il y en a de fort composées qui renferment d'autres propositions incidentes, ou des suppositions, soit expresses, soit tacites; il est quelquefois difficile de démêler ce qu'il y a de véritablement répréhensible dans ce bloc de propositions, et la vérité précise qui doit résulter de la condamnation. J'ai fait de mon mieux pour saisir le vrai but des Docteurs: j'ai été obligé de me livrer à quelques explications; j'ai, dans le doute, envisagé les propositions sous tous les aspects possibles, ce qui m'a donné plusieurs contradictoires très-différentes, entre lesquelles le Lecteur choisira, s'il n'aime mieux (ce qui est peut-être le plus sage) se contenter de croire *implicitement* qu'il y en a une de vraie, en attendant patiemment que la

Digitized by Google

Faculté ait révélé celle à laquelle il faudra donner une croyance *explicite*.

Je regrette de n'avoir pu, quelques efforts que j'aie faits, éclaircir également tous les points de doctrine qui doivent résulter de la censure de Bélisaire; mais je proteste que j'ai fait, pour y parvenir, tout ce qui a dépendu de moi. Après tout, je n'ai pas dû m'arroger ce qui ne m'appartient pas; il ne convient point à mon âge de décider ce que nos Sages Maîtres ont laissé indécis, et mes lumières sont trop inférieures aux leurs pour me flatter de deviner toujours le véritable objet de leur improbation.

Au reste, ces légères incertitudes sont des bagatelles; il n'en résulte pas moins, de la comparaison des propositions de Bélisaire et des propositions opposées, un corps de vérités bien lumineuses, bien consolantes, bien capables de faire aimer la religion, et de ramener les incrédules modernes au joug de la foi. Je m'estimerai heureux si, en coopérant à une œuvre si sainte, je puis me montrer un digne Bachelier, et mériter de parvenir un jour aux suprêmes honneurs du bonnet: j'entends le bonnet de DOCTEUR.

Digitized by Google

IMPIÉTÉS DE BÉLISAIRE.

Indiculus propositionum excerptarum ex libro cui titulus, Bélisaire.

De Indifferentia omnium Religionum circà salutem.

PRIMA PROPOSITIO.

Dieu nous a donné deux guides qui doivent être d'accord ensemble, la lumière de la foi, et celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel et irrésistible nous assure, la foi ne peut le désavouer.........

C'est la même voix qui se fait entendre du haut du Ciel et du fond de mon âme. Il n'est pas possible qu'elle se démente; et si d'un côté je l'entends me dire que l'homme juste et bienfaisant est cher à la Divinité, de l'autre elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances.

Digitized by Google

VÉRITÉS OPPOSÉES
AUX ERREURS DE BÉLISAIRE.

De l'indifférence des Religions par rapport au Salut.

Observation. Ce n'est pas sans de bonnes raisons que les Docteurs ont compris sous ce titre les seize premières propositions extraites de Bélisaire, et qu'ils l'ont préféré à celui-ci qui se présentoit comme sous la main : *Du salut des Payens qui ont observé la Loi naturelle.* Ce dernier titre auroit rappellé les opinions un peu adoucies de quelques Théologiens, peut-être trop relâchés, mais qu'on a cependant regardés comme Catholiques; or quoique les personnes versées dans la Théologie voient très-nettement la différence de ces opinions et de celles de Bélisaire, les gens du monde auroient pu ne la pas saisir aussi bien et trouver l'Auteur excusable; au lieu que le titre que les Docteurs ont choisi présente tout d'un coup les sentimens de M. Marmontel sous le jour le plus odieux : c'est un avantage qui n'étoit pas à négliger pour la bonne cause.

PREMIÈRE PROPOSITION.

Dieu nous a donné deux guides qui peuvent n'être pas d'accord ensemble, la lumière de la foi et celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel et irrésistible nous assure, la foi peut le désavouer...... Ce n'est pas la même voix qui se fait entendre du haut du Ciel et du fond de mon âme : il est possible que l'une démente l'autre ; et que tandis que l'une me dit d'un côté que l'homme juste et bienfaisant est cher à la Divinité, l'autre me dise que l'homme juste et bienfaisant est l'objet de ses vengeances.

Digitized by Google

II. Et qui vous répond, dit l'Empereur, que cette voix qui parle à votre cœur soit une révèlation secrète? — Si elle ne l'est pas, Dieu me trompe, dit Bélisaire, et tout est perdu. C'est elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prescrit le culte, elle qui me dicte sa Loi. Auroit-il donné l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur?

III. Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur foible et trompeuse? — Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice et bienfaisant est la vraie, dit Bélisaire; et que tout ce qui répugne à l'idée et au sentiment que j'en ai conçu, n'est pas de cette religion.

IV. La révèlation n'est que le supplément de la conscience.

V. Je reconnois, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute.

Digitized by Google

II. Rien ne nous répond que cette voix qui parle à notre cœur (*la raison*) soit une révèlation secrète : elle peut ne l'être pas sans que Dieu nous trompe et que tout soit perdu. — Ce n'est point la raison qui nous annonce un Dieu, qui nous en prescrit le culte, qui nous dicte sa Loi..... N'a-t-il pas pu donner l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne seroit qu'une erreur?

III. La lueur foible et trompeuse de la raison ne nous fait point voir clairement qu'une religion qui nous annonce un Dieu propice et bienfaisant soit la vraie, et que des opinions qui répugnent à l'idée et au sentiment que nous avons de ce Dieu bienfaisant ne soient pas de cette religion.

IV. La révèlation est toute autre chose que le supplément de la conscience; car suppléer simplement à la conscience, cè ne seroit qu'ajouter les vérités révèlées à celles dont la conscience nous instruit, sans rien enseigner de contraire à celles-ci; or la révèlation fait toute autre chose, comme chacun sait.

V. Les vérités qui intéressent les mœurs ne sont point des vérités de sentiment; et on trouve des gens sensés qui en doutent.

Digitized by Google

VI. Les vérités mystérieuses qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien : Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eut partout d'honnêtes gens.

VII. Qu'on me propose des mystères inconcevables, je m'y soumets; et je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne; mais j'espère pour eux en la bonté d'un Père dont tous les hommes sont les enfans, et en la clémence d'un Juge qui peut faire grâce à l'erreur.

VIII. La Cour de celui qui m'attend sera infiniment plus auguste et plus belle (que celle de Titus, de Trajans et des Antonins). Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajans, de ces Antonins qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux et tous les gens de bien de tous les pays et de tous les âges, que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône de Dieu juste et bon.

Digitized by Google

VI. Les vérités mystérieuses et qui ont besoin d'être révèlées (comme la Trinité, l'Incarnation, la Transsubstantiation) tiennent à la Morale. Examinez-les bien, et vous verrez que Dieu y a lié la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révèlation, il n'y eût nulle part d'honnêtes gens.

VII. Quand on propose des mystères inconcevables, c'est fort bien fait de s'y soumettre; mais il ne faut pas s'en tenir à plaindre ceux dont la raison est moins éclairée et moins docile que la nôtre; il ne faut point espérer pour eux en la bonté d'un Père dont tous les hommes sont les enfans; il ne faut point croire que Dieu soit un juge clément qui fait grâce à l'erreur.

VIII. Les Titus, les Trajans et les Antonins qui ont fait les délices du monde, seront damnés éternellement; et les gens de bien de certains siècles et de certains pays ne se trouveront point devant le Trône du Dieu juste et bon.

Digitized by Google

IX. Vous espérez trouver, dit-il (l'Empereur) à Bélisaire, les Héros payens dans le Ciel ! y pensez-vous ? — Écoutez, mon voisin, dit Bélisaire..... Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon âme et celle d'Aristide, de Marc-Aurèle et de Caton, *il* y ait un éternel abyme ; et si je le croyois, je sens que j'en aimerois moins l'Être excellent qui nous a faits.

NOTES *par lesquelles* Bélisaire *cherche à excuser son impiété.*

(*In nota infrà paginam ad hæc verba :* les Héros payens dans le Ciel, *Legitur.*)

Les Pères de l'Église ont décidé que Dieu feroit un miracle plustôt que de laisser mourir hors de la voie du salut celui qui auroit fidèlement suivi la Loi naturelle. Mais on sait que Justinien étoit fanatique et persécuteur.

(*Et in additione ad hanc notam in calce operis additâ habetur.*)

Suarès, et presque tous les Auteurs de son tems, enseignent que la connoissance implicite des vérités mystérieuses de la Religion Chrétienne suffit, pour le salut, aux personnes qui sont dans l'impossibilité de les connoître distinctement ; qu'il suffit dans ce cas, de connoître et de croire d'une véritable foi l'*existence de Dieu et sa Providence, et d'observer fidèlement la Loi naturelle.*

Ce sentiment n'a jamais été condamné par l'Église ; et les Auteurs qui le combattent, comme Sylvius, Habert, etc. ne le rejettent que comme moins probable.

Digitized by Google

Innocent XI et le Clergé de France dans l'assemblée de 1700, n'ont donné aucune atteinte à ce sentiment de Suarès. La plus saine partie des Théologiens s'accordent à dire que les Infidèles, dont l'erreur est de bonne foi, peuvent, avec des grâces surnaturelles que Dieu leur accorde, observer la Loi naturelle; et que s'ils le font, Dieu ne permettra jamais qu'ils meurent sans la connoissance des vérités nécessaires au salut.

S. Thomas, dans son Commentaire sur le livre des Sentences, se propose la difficulté des Incrédules: *Nullus damnatur in hoc quod vitare non potest: sed aliquis natus in silvis, vel inter Infideles, non potest distinctè de fidei articulis cogitationem habere: ergò non damnatur; et tamen non habet fidem explicitam: ergò videtur quod explicatio fidei non sit de necessitate salutis.* Voici sa réponse: *In eis quæ sunt necessaria ad salutem, nunquam Deus Homini quærenti suam salutem deest, vel defuit, nisi ex culpâ suâ remaneat: undè explicatio eorum quæ sunt de necessitate salutis, vel divinitùs homini provideretur per prædicationem fidei, sicut patet de Cornelio; vel per revelationem (intimam) quâ suppositâ, in potestate est liberi arbitrii ut in actum fidei erumpat.* Distinct. 25. Quæst. 2. Art. 1.

Vérité opposée à ces Impiétés.

IX. Bélisaire ne devoit avoir aucune peine à croire qu'entre son âme et celle d'Aristide, de Marc-Aurèle et de Caton, il y eût un ternel abyme: cette croyance ne devoit point diminuer l'idée qu'il avoit de la bonté du Créateur.

Digitized by Google

X. J'espère y voir (devant le trône du Dieu juste et bon), ajouta-t-il, l'auguste et malheureux vieillard qui m'a privé de la lumière; car il a fait du bien et il l'a fait par goût; et s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise.

Vérité opposée à cette Impiété.

X. Bélisaire ne devoit point espérer de voir Justinien dans le Ciel, encore qu'il eût fait le bien par goût et le mal par surprise; ou peut être (car les Docteurs n'ont pas expliqué si Bélisaire s'est trompé dans le droit ou dans le fait) peut-être cet Empereur avoit fait le mal par goût et le bien par surprise; peut-être avoit-il fait le bien sans goût et le mal sans surprise; peut-être n'avoit-il point fait de bien du tout.

Cette proposition est une de celles dont il est le plus difficile de démêler le venin.

Dans son sens apparent elle ne présente autre chose, sinon que Bélisaire espère que Justinien sera sauvé malgré le mal qu'il lui a fait, et cela paroît un sentiment de charité louable: on est même porté assez naturellement à croire que s'il n'est pas permis de placer nommément un Prince payen dans le Ciel, il ne l'est pas davantage de damner nommément un Prince chrétien; du moins cette contre-partie de la canonisation n'a pas été mise en usage dans l'Église.

Digitized by Google

Ces réflexions m'ont fait penser qu'il se pourroit que, suivant les Docteurs, le tort de Bélisaire ne fut pas d'avoir espéré le salut de Justinien, mais de n'en avoir pas été sûr; parce qu'en effet Bélisaire devoit penser que le péché qu'avoit commis cet Empereur, en lui faisant crever injustement les yeux, étoit expié surabondamment par les supplices qu'il avait fait subir aux Hérétiques pour les convertir.

Un Prince aussi zélé ne pouvoit jamais être damné suivant ce beau mot de l'Apôtre S. Pierre: LA CHARITÉ COUVRE LA MULTITUDE DES PÉCHÉS.

Je soumets respectueusement cette conjecture à la décision du *prima mensis.*

Digitized by Google

XI. Par là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde! — Est-il besoin, reprit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés?

XII. Vous vous faites, dit l'Empereur, une religion en effet bien douce! — Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Voulez-vous que je me représente le Dieu que je dois adorer comme un tyran triste et farouche qui ne demande qu'à punir? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques nous le représentent, ils le font colère et violent comme eux; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente.

XIII. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner; que le mal ne vient point de lui, et qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu.

(*Et in notâ infrà paginam*) on attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Léibnitz et par tous les Optimistes.

Digitized by Google

XI. Il faut bien se garder de sauver tant de monde; il est fort bon qu'il y ait beaucoup de réprouvés.

XII. Une religion douce n'est point du tout la bonne : pourquoi ne pas se représenter le Dieu que l'on doit adorer comme un tyran triste et farouche qui ne demande qu'à punir? Lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques le représentent colère et violent comme eux, et qu'ils lui attribuent leurs vices, ils font fort bien; et l'on a grand tort de ne voir en lui que ce qu'on doit imiter : c'est une erreur scandaleuse et criminelle.

XIII. Il n'est point certain que Dieu ne punisse qu'autant qu'il ne peut pardonner; que le mal ne vienne pas de lui, et qu'il ait fait au monde tout le bien qu'il a pu.

Digitized by Google

XIV. Ce qui m'y attache (à la religion), c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il falloit qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerois, et je dirois à Dieu : dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offense le moins. Heureusement elle est selon mon cœur. Aimer Dieu et ses semblables : quoi de plus simple et de plus naturel ! Vouloir du bien à qui nous fait du mal : quoi de plus grand, de plus sublime ! ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu : quoi de plus consolant pour l'homme !

XV. Dieu m'a créé foible, il sera indulgent ; il sait bien que je n'ai ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenser, c'est une rage impuissante et absurde que je ne conçois même pas.

XVI. Et qui de nous est juste, dit l'Empereur ? — Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire ; car la droiture est dans la volonté.

Digitized by Google

XIV. Si la religion rend meilleur et plus humain, ce n'est point là ce qui doit nous y attacher : il faudroit y tenir aussi fortement quand elle nous rendroit durs, farouches, impitoyables. Il vaut mieux devant Dieu être méchant qu'incrédule.

Il est difficile de savoir avec certitude quelles sont les vérités que la Sorbonne veut nous enseigner, en comprenant dans la censure la seconde moitié de la XIVe. proposition : car ce que dit Bélisaire pourroit être condamnable, ou parce que la religion n'est pas conforme aux sentimens d'un cœur honnête comme celui de Bélisaire ; ou parce qu'il n'est pas heureux qu'elle y soit conforme ; ou parce qu'aimer Dieu et ses semblables n'est pas simple et naturel, que vouloir du bien à qui nous fait du mal n'est pas grand et sublime, que ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu n'est pas consolant ; ou parce que tout cela, quoique simple et naturel, grand et sublime et consolant pour l'homme, ne forme pas le caractère de la Religion. J'avoue humblement que je n'ôse pas décider quelle est précisément de ces propositions celle que l'on doit croire.

XV. Quoique Dieu m'ait créé foible, il ne sera point indulgent ; il croit que les hommes peuvent avoir la folie et la malice de vouloir l'offenser : une pareille volonté n'est point une rage impuissante et absurde, et on la conçoit très-bien.

XVI. Qui de nous est juste ? ce n'est pas celui qui fait de son mieux pour l'être, car la droiture n'est pas dans la volonté.

Digitized by Google

De Indifferentiâ Principum circà Religionem.

XVII. Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire. Est-ce en vertu de vos Édits que le soleil se lève, et que les étoiles brillent au Ciel?

XVIII. Si la Providence a rendu indépendans de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des Empires, les bons et les mauvais succès des choses d'ici bas; pourquoi les Souverains ne font-ils pas comme elle?... Je vois, dit l'Empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes.

Digitized by Google

De l'Indifférence des Princes pour la Religion.

Observation. J'ai d'abord pensé qu'il auroit été plus convenable de ne donner d'autre titre aux propositions qui suivent, que celui-ci : *de Tolerantiâ civili*, de la Tolérance civile; il faut avouer que ce titre auroit été plus simple: mais celui que les Docteurs ont choisi a l'avantage de renfermer une bien grande instruction. Il nous apprend qu'aux yeux de la Faculté un Prince tolérant, c'est-à-dire un Prince qui ne fait point usage de sa puissance pour contraindre ses Sujets à suivre sa religion et à faire céder leur conscience à la sienne, qui ne punit point par l'exil, par les supplices et la mort même, ceux qui pensent autrement que lui, est précisément la même chose qu'un Prince indifférent pour sa religion; d'où il résulte que la Sorbonne est fermement convaincue que l'intolérance civile est de l'essence de la religion; que l'usage d'exiler, d'emprisonner, de brûler les Hérétiques est un usage pieux, très-conforme à l'esprit du christianisme, très-bon à conserver ou à rétablir. Or il est fort utile qu'on sache que la Sorbonne pense ainsi.

XVII. Dieu a besoin des Princes pour soutenir sa cause. N'est-ce pas en vertu de leurs Édits que le soleil se lève et que les étoiles brillent au Ciel?

XVIII. Si la Providence a rendu indépendans des vérités sublimes de la révèlation l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des Empires, les bons et les mauvais succès des choses d'ici bas; ce n'est pas une raison pour que les Souverains fassent comme elle, et pour qu'ils se bornent au soin de ce qui intéresse les hommes.

Digitized by Google

XIX. Dieu remet aux Princes le soin de juger les actions des hommes; mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées.

XX. Plût au Ciel que Justinien eût renoncé comme eux (l'Empereur Constance et Théodoric, roi des Goths) au droit d'asservir la pensée!

XXI. Si la liberté de penser est sans frein, dit l'Empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire; c'est là que l'homme rentre sous l'Empire des loix.

XXII. Les esprits ne sont jamais plus unis que lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion est jalouse, tyrannique et intolérante? c'est l'importance que les Souverains ont le malheur d'y attacher; c'est la faveur qu'ils accordent à une secte au préjudice et à l'exclusion de toutes les sectes rivales.

Digitized by Google

XIX. Dieu n'a pas seulement remis aux Princes le soin de juger les actions des hommes, il leur a remis aussi le droit de juger les pensées.

XX. Il eût été fâcheux que Justinien eût renoncé au droit d'asservir la pensée.

XXI. Si la liberté de penser est sans frein, celle d'agir sera bientôt de même ; car les loix n'ont pas plus d'empire sur les actions que sur les pensées.

XXII. Lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble, les esprits n'en sont pas plus unis : l'opinion seroit jalouse, tyrannique et intolérante, quand même les Princes n'y attacheroient aucune importance : les sectes rivales se déchireroient, quand il n'y en auroit aucune de favorisée au préjudice et à l'exclusion des autres.

Voilà un nouvel exemple de ces propositions qui pouvant être envisagées sous plusieurs faces, laissent quelque doute sur la vérité que les Docteurs ont en vue d'établir par leur condamnation ; peut-être ont-ils voulu nous enseigner que l'opinion n'est jamais jalouse, tyrannique et intolérante ; que les Princes ne peuvent jamais y attacher trop d'importance, ni trop favoriser une secte au préjudice et à l'exclusion de toutes les sectes rivales ; que c'est le vrai moyen d'unir tout les esprits et de tout pacifier : il n'est pas impossible que ce soit là leur véritable sens.

Digitized by Google

XXIII. Le plus frivole objet devient grave dès qu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens : et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer, on verra naître les mêmes haines.

XXIV. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel ; que le zèle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient

Digitized by Google

XXIII. Un objet frivole ne devient pas plus grave, quoiqu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens : les partis n'en seroient pas moins animés quand cette influence seroit nulle ; quand même une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer influeroit sérieusement sur l'état des citoyens (les exposeroit à la perte de leur honneur, de leur liberté, de leurs biens, de leur vie), elle n'exciteroit aucune haine.

Ne pourroit-on pas croire aussi, que les Docteurs ont voulu nous apprendre que les disputes des Théologiens ne sont jamais frivoles? En effet, cette vérité est notoire pour tous ceux qui ont lu avec attention l'Histoire Ecclésiastique.

Il faut au reste bien se garder de penser qu'ils aient prétendu condamner dans cette proposition la supposition qu'ils voudroient y faire soupçonner, que la religion est un objet frivole ; car l'Auteur ne disant rien qui approche de cette supposition, ce seroit une insinuation calomnieuse et atroce : or les Docteurs sont incapables de calomnier.

XXIV. Me voici encore dans l'embarras : je n'ôse prononcer si la condamnation tombe ici sur la proposition conditionnelle qu'énonce l'auteur, ou sur les suppositions tacites que les Docteurs y ont vues. Pour ne laisser aucun subterfuge à l'erreur, j'ajoute à la contradictoire directe, les contradictoires des deux suppositions que sous-entend l'Auteur. — Les trois propositions qu'on peut opposer à la proposition condamnée sont,

Digitized by Google

prétendre; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

XXV. Le Ciel m'en préserve (de rendre le zèle d'un Prince inutile à la religion), dit Bé-

Digitized by Google

Ou celle-ci : Quand il n'y auroit rien à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel ; quand le zèle de la vérité ne seroit jamais un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre ; les esprits ne s'en calmeroient pas davantage, et les sectes n'en seroient pas plus tranquilles. Ou celle-ci: Il n'y a jamais eu rien à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel ; le zèle de la vérité n'a jamais été un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvoient prétendre. Ou enfin celle-ci : Quoiqu'il y ait eu quelquefois d'assez bonnes choses à gagner sur la terre à se débattre pour le Ciel, jamais ceux qui se sont débattus pour le Ciel n'ont cherché à rien gagner sur la terre ; et quoique le zèle de la vérité ait pu être quelquefois un moyen de perdre son rival ou son ennemi, etc., etc., etc., jamais les zèlés n'ont usé de ce moyen.

Il est certain que la condamnation de la proposition dont il s'agit, nous oblige à croire au moins une de ces trois choses.

XXV. Le plus infaillible moyen qu'ait un Prince de rendre la religion chère à ses peuples, n'est pas

Digitized by Google

lisaire ! Je suis sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chère à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs ; c'est de donner son règne pour exemple et pour gage de la vérité qui l'éclaire et qui le conduit.

XXVI. Et qui appaisera les troubles élevés, demanda l'Empereur ?— L'ennui, répondit Bélisaire ; l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance, bientôt la mode en passera.

XXVII. Elle (la vérité) triomphera, dit Bélisaire ; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le

Digitized by Google

de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs, de donner son règne pour exemple et pour gage de la vérité qui l'éclaire et qui le conduit: punir, exiler, emprisonner ceux qui refusent de la croire seroit un moyen tout autrement infaillible de la rendre chère à ses peuples.

XXVI. L'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas sans être écouté de personne, n'appaise point les troubles: quand on ne donneroit aucune attention aux nouveautés, il n'y auroit pas moins de Novateurs, et la mode n'en passeroit point.

Cette proposition est encore une de celles qui renferment une supposition tacite; car Bélisaire suppose évidemment que les disputes dont il parle sont ennuyeuses et inintelligibles. Il faudroit être bien injuste pour trouver mauvais que les Docteurs condamnassent une supposition si scandaleuse: aussi suis-je très-convaincu que c'est là ce qui, dans cette proposition, a le plus enflammé leur zèle, et que la vérité qu'ils ont voulu nous enseigner est celle-ci:

Jamais les disputes théologiques ne sont ennuyeuses; on s'y entend toujours parfaitement; tout le monde les écoute et s'en occupe avec un plaisir toujours nouveau.

XXVII. Les armes temporelles sont les armes de la vérité: le droit du glaive lui appartient exclusivement; et l'erreur, lors même qu'elle aura l'autorité en main, ne pourra l'exercer, parce qu'elle sera

Digitized by Google

droit du glaive, vous le donnez à l'erreur? Que pour l'exercer, il suffira d'avoir l'autorité en main? et que la persécution changera d'étendards et de victimes au gré du plus fort? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protège; et les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs.

XXVIII. Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi ce point unique? Chacun prétend que c'est lui; mais sur quelle preuve? et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main, qu'un autre en soit persuadé?

XXIX. La persuasion vient du Ciel, ou des

Digitized by Google

l'erreur. Il ne s'ensuit donc pas que la persécution changera d'étendards et de victimes au gré de l'opinion du plus fort. Il est bien vrai qu'Anastase a persécuté ceux que Justinien a protégés, et que les enfans de ceux qu'on égorgeoit alors ont égorgé à leur tour la postérité de leurs persécuteurs; mais il faut remarquer que lorsque les hérétiques égorgent les orthodoxes, ils persécutent la vérité, au lieu que quand ce sont les orthodoxes qui égorgent les hérétiques, ils ne font que punir l'erreur: ainsi le raisonnement de Bélisaire n'est qu'un sophisme fondé sur une équivoque. Il a très-bien observé que les différens partis se massacroient alternativement; mais il n'a pas vu que ces massacres alternatifs méritent ou ne méritent pas le nom de persécutions, suivant que ce sont les hérétiques ou les orthodoxes qui massacrent.

XXVIII. Le Prince orthodoxe est toujours sûr d'avoir saisi le point unique de la vérité dans les espaces immenses de l'erreur. Il a raison de prétendre qu'il l'a saisi plustôt que tout autre, et que c'est lui qui est orthodoxe et non ceux qui pensent autrement que lui. Cette prétention n'a pas besoin d'autres preuves que celles qui lui ont paru bonnes. Elles suffisent pour le mettre en droit d'exiger, le fer à la main, que tous ses sujets en soient persuadés.

XXIX. La persuasion qui vient du Ciel n'a point

Digitized by Google

hommes. Si elle vient du Ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison.

XXX. A quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance? Mille autres, d'aussi bonne foi, ont été séduits et trompés.

XXXI. Quand il seroit infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel? S'il croit, parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer; mais s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui et pour moi!

XXXII. Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils ôsent décider; et vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident!

XXXIII. Laissez descendre la foi du Ciel, elle fera des prosélytes; mais avec des Édits, on ne fera jamais que des rebelles ou des fripons.

XXXIV. La vérité luit de sa propre lumière, et on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers.

Digitized by Google

par elle-même un ascendant victorieux ; elle a besoin d'être aidée par la force. La persuasion qui vient des hommes a d'autres droits que ceux de la raison sur la raison ; car lorsque c'est le plus fort qui a raison, elle a encore le droit du plus fort.

XXX. Il est raisonnable qu'un mortel donne pour loi sa croyance ; car les gens de bonne foi n'ont jamais été séduits ni trompés.

XXXI. Quoique les Princes ne soient pas infaillibles, et que ce ne soit pas un devoir pour leurs sujets de les supposer tels, les Princes ne doivent pas se contenter de demander à Dieu d'éclairer ceux qui pensent autrement qu'eux : soit qu'ils croient, parce que Dieu les éclaire ; soit qu'ils croient sur la foi des hommes, il suffit qu'ils soient persuadés et qu'ils aient l'autorité en main, pour qu'ils puissent forcer les autres de se conformer à leur façon de penser.

XXXII. Quoique les partis conviennent également qu'ils ne comprennent rien à ce qu'ils décident, ils n'en sont pas moins en droit de faire un crime de douter de ce qu'ils décident.

XXXIII. Laissez descendre la foi du Ciel, elle ne fera que des rebelles ou des fripons ; mais avec des Édits, on fera des prosélytes.

XXXIV. La vérité ne luit point de sa propre lumière ; et on peut éclairer les esprits avec la flamme des bûchers.

Digitized by Google

XXXV. Si la violence et la cruauté lui mettent (à la religion) la flamme et le fer à la main; si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer et plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle.

XXXVI. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en Dieu, et commander les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense?

XXXVII. Tout est perdu en Afrique, me dit-il (Salomon, Général de Justinien), les Vandales sont révoltés... et cela pour quelques rêveurs qui ne s'entendent pas eux-mêmes, et qui jamais ne seront d'accord, si l'Empereur s'en mêle, s'il donne des Édits pour des subtilités qu'il n'entend pas lui-même.... Pour moi j'y renonce (à être mis à la tête des armées)... Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous il avoit raison.

Digitized by Google

XXXV. Si la violence et la cruauté mettent à la religion la flamme et le fer à la main; si les Princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tourmentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devroient aimer et plaindre; ils pourront être très-dignes de leur religion, qui n'en sera pas moins douce, ni eux non plus.

XXXVI. Pourquoi les hommes s'étonneroient-ils de voir un homme s'ériger en Dieu, et commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, et de penser comme il pense? Ils doivent y être accoutumés depuis long-tems; d'ailleurs la Sorbonne trouve cela tout simple.

XXXVII. L'Empereur avoit raison, quand les Vandales étoient révoltés en Afrique, de se mêler des disputes des Théologiens, et de donner des Édits pour des subtilités auxquelles il ne comprenoit rien; et Salomon, son Général, avoit grand tort de renoncer à faire la guerre pour forcer les Vandales à quitter leur croyance.

Digitized by Google

Præter has-ce propositiones, aliæ plures annotatæ sunt reprehensione dignæ, quas tamen in indiculo collocandas Deputati non judicarunt, rati satius esse earum duntaxat fieri mentionem in clausulâ censuræ.

Observation. Les Commissaires députés annoncent qu'outre ces XXXVII propositions, ils en ont noté beaucoup d'autres dignes de répréhension; mais qu'ils n'ont pas jugé à propos de les placer dans leur *Indiculus.* C'est bien dommage! Cependant on espère que le Public n'y perdra rien, car ils promettent d'en faire mention dans la conclusion de leur censure.

Des gens de goût du Collége Mazarin ont été blessés de trouver la latinité des titres et des notes de l'*Indiculus* si plate et si barbare: cette critique est peu réfléchie, et ne seroit bonne que si l'*Indiculus* étoit l'ouvrage d'un Rhétoricien; mais il n'est pas question ici de style et d'élégance: l'objet d'une censure théologique est trop grave pour qu'on s'y occupe des mots.

D'autres personnes ne goûtent point ce nombre de XXXVII propositions. Elles disent que ce compte n'est point un compte rond, qu'il n'a rien de piquant; elles voudroient que les Docteurs se fussent arrêtés à *cinq propositions*, ou bien qu'ils eussent été jusqu'à *cent une*, ou mieux encore, jusqu'à *mille et une*, qui sont des nombres consacrés pour ces sortes de choses. Cette critique est ingénieuse, mais un peu trop sévère.

QUOD FELIX FAUSTUM JUCUNDUMQUE SIT
SACRÆ FACULTATI
ALMÆ MATRI MEÆ.

Digitized by Google

On a vu dans tout le cours de ce Recueil combien M. *Turgot* mettait d'importance à ce que les Gouvernemens n'intervinssent jamais dans les querelles religieuses, qu'ils respectassent toutes les opinions que les hommes croient de nature à intéresser la conscience, et qu'ils se bornassent à punir les actions nuisibles à la société.

« On ne peut disputer, » disait-il, « que sur ce qui » n'est pas clair. C'est pourquoi l'on ne dispute point » sur la géométrie, ni même sur les vérités morales qui » ont aussi leur évidence.

» Quant aux matières obscures, tant qu'elles conti- » nuent à l'être, on conteste à forces à peu près égales; » et la discussion peut durer sans inconvénient jusqu'à » la conviction, ou jusqu'à l'ennui, sans que l'autorité » publique ait autre chose à y faire que d'interdire l'in- » jure et de réprimer les voies de fait.

» Mais si elle a le malheur de prendre parti, elle » s'expose à commettre, même avec bonne intention, » des persécutions injustes, à exciter des murmures, » à provoquer des résistances qui troublent l'État, et » dont les conséquences ne peuvent être prévues. »

Pour confirmer cette doctrine par des faits très-récens et dont le Public s'occupait encore, il avait songé à écrire l'*Histoire du Jansénisme et du Molinisme.*

Le morceau qu'on va lire en est un fragment qu'il a donné, *avec le droit d'en faire usage*, à M. l'*Abbé* Bossut, pour lequel il avait une amitié particulière. Ce Savant a crû devoir en adopter quelques idées, et même quelques expressions dans l'excellent Discours préliminaire qu'il a placé à la tête de l'édition des Œuvres de Pascal, en 1779. C'est ainsi que les hommes supérieurs s'honorent mutuellement en s'entr'aidant, en se liant par une confraternité que leur donne toujours quelques raisons de s'estimer l'un l'autre davantage et de se chérir de plus en plus.

Digitized by Google

COMMENCEMENT DE L'HISTOIRE
DU JANSÉNISME ET DU MOLINISME.

Il est utile de connoître l'origine et les détails de ces querelles tristement fameuses, qui, sous les noms de *Jansénisme* et de *Molinisme*, ont déchiré si long-tems l'Église de France, ont agité même l'État, ont fait le malheur d'une foule d'hommes respectables dans les deux partis; et dont l'incendie, si on peut le croire à peu près éteint, fume du moins encore de toutes parts autour de nous.

Le fond de la dispute avoit pour objet ce qu'on doit penser sur la grâce, la prédestination et le libre-arbitre.

L'homme est libre. Entraîné par le sentiment qu'il a de sa propre détermination lorsqu'il agit, il ne résiste point à cette conviction intérieure; c'est d'après elle qu'il ôse apprécier ses actions et celles des autres, qu'il approuve ou qu'il blâme, qu'il jouit du témoignage d'une conscience pure, ou qu'il est déchiré par ses remords; c'est d'après elle qu'il n'est pas en lui de voir du même œil le traître qui l'assassine et la pierre qui le blesse par sa chûte. Mais comment l'homme est-il libre? Comment cette liberté se

Digitized by Google

concilie-t-elle avec l'influence des motifs sur la volonté, avec l'action universelle et continue de la cause première et toute puissante par laquelle tout existe et chaque chose est ce qu'elle est; avec la connoissance certaine qu'a la Divinité, non-seulement du présent et du passé, mais encore de l'avenir. Ces questions difficiles ont été dès les premiers pas de la philosophie le tourment et l'écueil de la curiosité humaine.

Les différentes sectes de Philosophes Grecs se partagèrent entre les deux opinions opposées du libre arbitre et de la fatalité; et dès-lors on pût observer que les partisans du systême de la nécessité faisoient profession de la morale la plus rigide dans la spéculation et dans la pratique; comme si, à force de vertus et en portant l'austérité jusqu'à l'excès, ils avoient voulu expier envers la société les conséquences destructives de toute morale qu'on imputoit à leur doctrine métaphysique.

Les hommes, même en soumettant leur raison à des dogmes qu'ils respectent comme enseignés immédiatement par la Divinité, n'ont pu renoncer à cette curiosité ardente et indiscrète qui les pousse à raisonner sur tout, à vouloir expliquer tout. La même diversité d'opinions qui avoit régné entre les Philosophes de l'Antiquité, a partagé les Écoles des Théo-

Digitized by Google

logiens, et a formé dans toutes les religions des sectes rivales. Parmi les Mahométans, les questions de la prédestination et du libre arbitre sont un des principaux points qui divisent les sectateurs d'*Omar* et ceux d'*Ali*. C'étoit chez les Juifs un des objets de dispute entre les *Pharisiens* et les *Sadducéens*.

Dans le Christianisme, ce dogme de la vocation gratuite à la foi et au salut, si fortement inculqué par *S. Paul* comme un des principaux fondemens sur lesquels s'appuie l'économie de la loi naturelle, cette doctrine consacrée dans l'Église, que la sanctification est un don de Dieu, que les hommes ne peuvent rien sans son secours; enfin tous les mystères de la prédestination et de la grâce ont encore redoublé l'épaisseur du voile qui couvre ces profondeurs.

Cependant les premiers siècles du Christianisme s'écoulèrent avant qu'il s'élevât, sur cette matière, des disputes assez vives pour troubler la paix de l'Église. Les discussions qu'occasionna la doctrine de *Pélage* furent même renfermées dans les bornes de l'Église d'Occident, et c'est sans doute par cette raison que les Théologiens, qui donnent le plus à la liberté, citent avec tant de complaisance le témoignage des Pères Grecs en faveur de leurs opinions. En effet, dans les tems de tranquillité, où toutes

Digitized by Google

les vues se portent presque entièrement sur la morale et sur la pratique des vertus chrétiennes, il est naturel que les personnes chargées d'instruire les peuples, insistent principalement sur un dogme aussi étroitement lié à la moralité des actions humaines que l'est celui de la liberté. On connoît ce mot d'un Prédicateur Janséniste, qui disoit qu'*il s'étoit souvent surpris de se trouver Moliniste en chaire*. Peut-être que si l'on examinoit bien les conséquences rigoureuses des idées métaphysiques de *Suarez* et de *Molina* lui-même, on trouveroit que dans son cabinet plus d'un Docteur *Moliniste* a pu s'étonner à son tour de se rapprocher un peu du *Jansénisme*.

Quoi qu'il en soit, c'est quand l'attention se fixe sur la partie spéculative de la religion, que les difficultés se présentent de toutes parts; c'est alors que dans l'embarras de concilier des opinions qu'on regarde comme des vérités également certaines, mais dont la liaison n'est point accessible à nos recherches, les esprits se partagent et se passionnent par préférence pour celles qui sont les plus analogues à leur caractère, à leur manière de voir et de sentir; pour celles surtout qui paroissent se prêter le plus aux explications systématiques qu'ils se permettent d'imaginer. Cette prédilection est

Digitized by Google

combattue par une prédilection contraire, et l'on dispute comme si le point de dogme auquel chaque parti se rallie ētoit directement attaqué par le parti contraire. Dans la chaleur du zèle qu'on met à le défendre, on en exagère l'expression, l'on affoiblit celle des vérités auxquelles s'attache l'autre parti. De là ces écarts qui tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ont altéré la pureté du dogme et ont été successivement frappés des anathèmes de l'Église. Souvent le parti qui avoit fait condamner les excès de l'un, tombant dans l'excès opposé, se voyoit condamné à son tour; et malgré ces condamnations alternatives, les deux partis toujours subsistans ne cessoient de se combattre et de reproduire de nouvelles erreurs fort peu différentes de celles qui avoient été précédemment condamnées.

S. Augustin, par le zèle et les lumières qu'il déploya dans ses disputes contre les *Pélagiens*, mérita d'être appellé par excellence *le Docteur de la Grâce*, et d'être regardé par les siècles suivans comme le guide le plus sûr dans cette partie de la science de la religion. Avant de défendre la doctrine de *la Grâce* contre *Pélage* et ses sectateurs, il avoit combattu les erreurs des *Manichéens* sur le libre arbitre, qui ētoient toutes contraires. Par cette circonstance-là même, les Théologiens des écoles opposées

ont pu puiser des armes dans ses ouvrages; mais comme la controverse qu'il soutint contre les *Pélagiens* fut plus longue et plus animée, le parti dont les opinions s'éloignent le plus des erreurs *pélagiennes*, a trouvé plus de facilité à s'appuyer de son autorité, et s'est toujours particulièrement fait gloire de marcher sous la bannière de *S. Augustin.*

Après la condamnation de *Pélage* et des *Pélagiens mitigés*, connus sous le nom de *Semi-Pélagiens*, l'ignorance et la barbarie qui couvrirent l'Europe pendant plusieurs siècles, semblèrent amortir la curiosité humaine sur ces objets. On en disputa cependant encore dans les couvens des Moines, et depuis dans les Universités, lorsque les études scholastiques se ranimèrent. L'école de *S. Thomas d'Aquin*, qui adopta ce que la doctrine de *S. Augustin* avoit de plus rigide, parut y ajouter quelque chose de plus rigide encore, en voulant l'expliquer par le système spéculatif d'une prémotion physique : système suivant lequel Dieu lui-même imprimeroit à la volonté le mouvement qui la domine. D'autres écoles s'élevèrent et se firent un point d'honneur de contredire en tout les *Thomistes*; le système de la prémotion fut surtout combattu. On reprochoit à ses défenseurs d'introduire le fatalisme; de rendre Dieu auteur

Digitized by Google

du péché ; de le représenter comme un tyran, qui après avoir défendu le crime à l'homme, le nécessite à devenir coupable et le punit de l'avoir été. — Les *Thomistes,* à leur tour, reprochoient à leurs adversaires de transporter à la créature une puissance qui n'appartient qu'à DIEU, et de renouveller les erreurs de *Pélage* en anéantissant *le pouvoir de la grâce,* et en faisant l'homme auteur de son salut.

Malgré l'aigreur de ces imputations réciproques et l'animosité qu'elles devoient inspirer, un concours heureux de circonstances en modéra les effets. Les deux opinions opposées avoient partagé les Universités, et chaque parti avoit à sa tête deux Ordres rivaux, tous deux puissans, tous deux recommandables par une égale réputation de science et de piété, tous deux également chers au Siége de Rome par le zèle infatigable avec lequel ils s'étoient voués à étendre son autorité. Les Papes avoient un trop grand intérêt à conserver ces deux appuis de leur puissance pour faire pencher la balance en faveur de l'un des deux contre l'autre. Ainsi les *Franciscains* n'eurent jamais assez de crédit pour faire condamner les opinions des *Dominicains;* et malgré la vénération qu'on avoit pour les écrits de *S. Thomas d'Aquin,* jamais les *Dominicains* ne purent empêcher

Digitized by Google

ses adversaires de soutenir librement la doctrine de *Scot*. Les deux systêmes furent regardés comme de simples opinions abandonnées à la dispute, et dans lesquelles la foi n'étoit point intéressée. Dès-lors la chaleur qu'elles excitoient ne pouvoit sortir de l'enceinte des écoles où elles étoient nées. Comment, en effet, le peuple pourroit-il s'échauffer pour des questions métaphysiques qui lui sont indifférentes, et sur lesquelles ceux qui s'en occupent ne peuvent tenter de lui faire prendre un avis qu'en discutant le fond même de la question, qu'il n'entend ni ne prétend entendre? Pour parvenir à l'émouvoir, il faut lui faire voir dans la question autre chose que la question même, l'indigner contre la révolte à l'autorité qu'il respecte, ou contre la rigueur d'une persécution injuste; il faut pouvoir lui persuader qu'il s'agit de l'essence même de la religion, et que les fondemens de la foi sont ébranlés; il faut pouvoir faire retentir à son oreille les noms d'hérétique et d'ennemi de l'Église. Un Théologien obligé d'avouer que l'opinion qu'il combat n'est que fausse, et non pas criminelle, n'a plus aucun moyen pour rendre ses adversaires odieux; aussi jamais question sur laquelle l'autorité a laissé soutenir librement le pour et le contre n'a-t-elle occa-

Digitized by Google

sionné et n'occasionnera-t-elle aucun trouble. Les *Dominicains* et les *Franciscains* disputèrent donc, et le peuple ne le sut même pas. Le dogme *de la liberté* continua d'être la base de l'*enseignement populaire*, toujours dirigé du côté *moral et pratique*.

Luther et *Calvin* parurent : ces nouveaux réformateurs, ardens à chercher des contrariétés entre la croyance de l'Église catholique et la doctrine des premiers siècles du Christianisme, prétendirent embrasser les principes que *St. Augustin* avoit développés contre les *Pélagiens*, et allèrent beaucoup au delà. Les disciples de *Luther* revinrent bientôt à des principes plus doux; et même une partie des *Calvinistes*, quoiqu'un peu plus tard, abandonnèrent, sous le nom d'*Arminiens*, la doctrine de leur maître pour prendre celle de *Pélage*. Mais lors de l'établissement du Protestantisme, le *prédestinationisme* le plus outré étoit une des erreurs les plus chères à ses premiers prédicateurs, et par conséquent une de celles que les Théologiens catholiques combattirent avec le plus de vivacité. Cette Société fameuse, qui née pendant la plus violente agitation de ces nouveaux orages, se croyoit suscitée pour combattre et vaincre cet essaim d'en-

Digitized by Google

nemis que l'Enfer déchaînoit de toutes parts contre l'Église Romaine, *les Jésuites* se dévouèrent à la controverse avec cette activité, cette ardeur persévérante, principe de leur grandeur et de leur chûte, et qui les a toujours caractérisés. Il se peut que leur aversion pour les assertions outrées des hérétiques qu'ils réfutoient, ait contribué à leur faire choisir parmi les opinions catholiques celles qui s'en éloignoient le plus. Bientôt, malgré l'injonction que leur avoit faite leur fondateur de s'attacher à la doctrine de *S. Thomas*, la doctrine contraire domina dans la Société. Ses Écrivains déployèrent toute la subtilité de leur génie, toutes les ressources de la métaphysique du tems pour la développer; pour en donner des explications nouvelles; pour combiner des systêmes propres à la concilier avec toutes les vérités que la foi enseigne sur la grâce; pour dépouiller s'il étoit possible ces matières de l'obscurité mystérieuse qui les couvre. *Molina*, voulant expliquer comment la *liberté des actions* humaines s'accorde avec la *préscience divine*, imagina d'employer ce qu'il appelle la *science moyenne*, ou la *science des futurs conditionnels*, espèce particulière de prévision par laquelle DIEU prévoit ce qui ne sera pas, mais ce qui seroit,

Digitized by Google

si telle ou telle autre chose étoit arrivée. *Molina* fonde ainsi la préscience sur une connexion entre la condition et l'action ; connexion qui ne peut être nécessaire, puisque la condition n'ayant point été et ne devant point être réalisée, il n'a existé ni n'existera aucun exercice de la liberté, aucune détermination qui en puisse être l'effet. Cette explication ne fait donc que substituer à la difficulté résultante de la préscience une difficulté peut-être plus grande résultante de l'explication même. *Suarès*, pour expliquer comment DIEU opère *par sa grâce* le salut de l'homme, supposa un concours de puissance divine par lequel DIEU opère l'action au même moment que l'*homme* la détermine, sans que l'opération de l'un ni de l'autre ait aucune antériorité de tems. Il explique la *science moyenne* inventée par son confrère d'une manière assez subtile, et croit parvenir à faire comprendre comment la grâce produit infailliblement son effet sans que l'homme en soit moins libre d'y céder ou d'y résister ; mais cette explication a encore le défaut de laisser subsister toute entière la difficulté qu'elle essaie de résoudre.

Ces systêmes plus ou moins nouveaux, plus ou moins ingénieux, furent vivement attaqués

Digitized by Google

à leur naissance. Les *Dominicains*, en combattant *Luther* et *Calvin*, n'avoient rien perdu de leur attachement à l'ancienne doctrine de leur Ordre. Ils purent être blessés des traits que les écrivains *Jésuites* cherchoient quelquefois à faire retomber sur elle, en paroissant les diriger uniquement contre celle des hérétiques. Ils s'élevèrent avec force contre ces rivaux, devenus plus redoutables que l'Ordre de S. François. Les disputes s'animèrent tellement que le Saint-Siége crut devoir s'en occuper. Les Théologiens des deux Ordres débattirent leurs opinions devant ces assemblées si connues sous le nom de Congrégations *de Auxiliis.* Rome eut encore cette fois la sagesse de ne rien prononcer. Mais l'acharnement des deux partis fut augmenté par l'éclat de ces disputes solemnelles. La haine que les *Jésuites* avoient de bonne heure inspirée donna beaucoup d'alliés à la cause des *Dominicains*. De célèbres Théologiens des Universités des Pays-Bas opposèrent aux progrès des opinions des *Jésuites* le respect, transmis d'âge en âge dans l'Église, pour les ouvrages de *S. Augustin.* Ils s'attachèrent à étudier spécialement ses écrits contre les Pélagiens, et à former des principes divers qu'il y a jettés, un système lié qui leur parut également

Digitized by Google

éloigné et des excès de *Calvin*, et des adoucissemens par lesquels ils reprochoient à *Molina* d'avoir altéré l'austérité du dogme. En France, plusieurs personnes éclairées et pieuses, qui joignoient au même respect pour *S. Augustin* la même haine pour la *Société* fondée par *S. Ignace*, aimoient à se rallier à ces Docteurs Flamands, et entretenoient avec eux des correspondances. Le célèbre *Du Verger*, Abbé *de St.-Cyran*, étoit à la tête de ce parti.

Cependant *les Jésuites* avoient réussi à faire condamner à Rome quelques propositions hasardées extraites des ouvrages d'un Docteur de l'Université de Louvain. — Pendant ce tems, *Corneille Jansen*, Évêque d'Ypres, si connu sous le nom de *Jansénius*, homme respectable par sa science et par ses mœurs, et fort éloigné de prévoir qu'un jour son nom deviendroit un signal de discorde et de haine, s'occupoit dans le silence du cabinet à méditer et à rédiger en corps de système les principes qu'il avoit cru reconnoître dans les écrits du Docteur de la Grâce. Il écrivit son ouvrage en latin, et l'intitula *Augustinus*; il le finit en le soumettant au jugement de l'Église, et mourut paisiblement avant de l'avoir fait imprimer.

Lorsque ses amis le publièrent après sa mort, toute

Digitized by Google

toute l'école de ***Molina*** fut soulevée; mais l'ouvrage eut une foule d'approbateurs, et dans les Pays-Bas et en France. ***Arnauld*** et les ***Solitaires de Port-Royal***, amis de ***S.-Cyran***, prirent ouvertement la défense de l'Évêque d'Ypres; la fureur des Jésuites n'en fut que plus irritée; à l'intérêt de soutenir l'honneur de leur théologie attaquée, se joignoit le désir de se venger d'une société de Savans qui n'étoient pas seulement pour eux des ennemis, mais des rivaux par lesquels ils se voyoient déjà éclipsés dans presque tous les genres de littérature. Ils firent les plus grands efforts pour obtenir à Rome la condamnation de l'***Augustinus***; et le Pape, en effet, condamna en masse *cinq propositions* extraites ou plustôt rédigées d'après ce livre, comme renfermant en substance, sous cinq chefs, tout le fondement de la doctrine qu'il contient.

Nous ne pouvons ici nous refuser à une observation et aux réflexions qu'elle fait naître. Ce livre de ***Jansenius*** est un énorme *in-folio*, dont tout l'objet est d'établir quelle a été, suivant l'auteur, l'opinion de ***S. Augustin*** sur quelques points de théologie fort difficiles en eux-mêmes, et sur lesquels tout ce qui est essentiel à la foi est suffisamment établi par les diffé-

Digitized by Google

rentes décisions de l'Église. Ce livre est écrit dans une langue que le peuple n'entend pas, et il n'a jamais été traduit dans aucune langue. La forme et le style non-seulement n'ont rien d'agréable, mais sont plustôt propres à rebuter le plus grand nombre des lecteurs. Et il faut bien que cela soit, puisque après tout l'éclat qui a suivi la condamnation de ce livre, malgré l'acharnement avec lequel il a été attaqué et défendu par deux partis opposés pendant un siècle entier, il n'est presque pas possible de trouver un homme qui l'ait lu, je ne dis pas parmi les gens du monde, je ne dis pas parmi les gens de lettres, mais parmi les Théologiens, parmi ses plus ardens adversaires, parmi ses plus zélés partisans, parmi ceux qui l'ont défendu au prix de leur fortune et de leur liberté.

Nous avons eu occasion de voir bien des hommes des deux partis, s'occupant par état, et souvent avec passion, et du livre et de la matière qu'il traite, nous n'en avons trouvé aucun qui, interrogé s'il avoit lu l'*Augustinus*, ne nous ait avoué que non. Dans quelle obscurité seroit donc resté ce livre, s'il n'eut pas été condamné, puisque la condamnation même n'a pu en faire connoître que le nom? Quelque

Digitized by Google

venin qu'il pût renfermer, quel mal auroit-il fait? bien certainement aucun. Maintenant qu'on pèse les maux sans nombre qui ont résulté de sa condamnation, peut-on n'être point affligé qu'*Innocent X* et *Alexandre VII* n'aient pas laissé dans la poussière des bibliothèques, un livre que personne n'auroit lu. S'il contenoit des erreurs, si l'auteur avoit, contre son intention, donné lieu à des conséquences trop rapprochées des opinions de *Calvin*, ces Pontifes n'auroient-ils pas dû regarder ces conséquences, par rapport à l'auteur mort dans la paix de l'Église, comme désavouées d'avance par la soumission qui termine son ouvrage, et par rapport à l'instruction des fidèles, comme suffisamment condamnées dans les ouvrages même de *Calvin*. On tire aussi des conséquences dures de la doctrine des *Thomistes*, on en tire de la doctrine des *Molinistes*, elles sont désavouées par ceux à qui on les impute, et l'Église, contente de leur désaveu, n'a voulu condamner aucune des deux opinions, quoiqu'elles ne puissent pas être toutes les deux vraies. Peut-on ne pas regretter que le Pape n'ait point usé de la même réserve sur le livre de *Jansenius*?

On est fondé à croire que le Cardinal *Mazarin*, alors premier Ministre en France, ap-

Digitized by Google

puyoit à Rome les sollicitations des *Jésuites* contre ce livre, et que son crédit contribua beaucoup au succès de leurs vues. Ce n'étoit assurément pas l'intérêt politique de la France qui lui dictoit ces démarches, et l'on ne soupçonnera pas le Cardinal *Mazarin* d'avoir mis beaucoup de zèle à faire condamner un livre erroné sur les matières de la grâce; il ne s'intéressoit ni à la doctrine, ni à Société des Jésuites; mais il savoit que quelques-uns des Solitaires de Port-Royal avoient été liés avec le *Cardinal de Retz* son ennemi. Il vouloit les punir de l'attachement qu'ils lui conservoient, et ce misérable intérêt lui a suffi pour allumer un embrâsement d'un siècle. Un Ministre peut-il être excusable de livrer son pays aux dangers du fanatisme? Peut-il les ignorer? Et si, lorsque de toutes parts ils frappent les yeux, le désir de servir de petits intérêts, d'exercer de petites vengeances, de satisfaire de petites haines, l'engage à susciter, à fomenter sourdement des étincelles qu'il ne sera point maître d'éteindre, quel droit n'acquiert-il pas au mépris ou plustôt à l'indignation de la postérité?
....

Digitized by Google

Premières Opérations *tendantes à régler les Mesures et les Poids par un Etalon physique, inaltérable et toujours facile à vérifier.*

Il n'y a jamais eu une idée plus grande et plus juste, une vue plus sage pour une Nation, ou un Gouvernement qui voulait régler les mesures et les poids en usage dans son pays, les comparer avec les poids et les mesures des autres Nations, offrir au Monde sur cet article important un principe raisonnable et invariable, que celle de chercher ce principe dans la nature.

On y est parvenu en prenant pour *mètre* une partie aliquote d'un arc du méridien. Tel a été le résultat du beau, de l'intéressant, de l'immense travail exécuté par MM. *de Lambre*, *Méchain*, *Biot* et *Arrago*.

Plusieurs Savans, parmi lesquels M. *Turgot* doit être compté, avaient auparavant songé à employer un autre moyen, à prendre pour bâse un autre *fait* également *naturel*, qui pouvait être plustôt connu, et qui est encore plus facile à vérifier en tout tems, à moins de fraix. C'était la longueur du pendule à secondes, à un degré déterminé d'élévation du pôle, et particulièrement au quarante-cinquième degré, terme moyen entre le pôle même et l'équateur: en faisant les observations nécessaires au niveau de la mer, à une assez grande distance

Digitized by Google

des montagnes, pour que leur attraction ne pût causer dans la pesanteur une erreur sensible.

Le parti qui depuis a été adopté a trois avantages de plus : celui d'être une très-belle et très-pénible opération géodésique et géographique; celui d'avoir contribué d'autant à confirmer et à étendre les connaissances qu'on avait sur la figure du sphéroïde que nous habitons; et celui de donner à chaque possesseur de terre, qui veut prendre la peine d'en faire le calcul, la satisfaction de savoir avec exactitude quelle portioncule du globe terrestre lui appartient, et dans quel rapport il est co-propriétaire du Monde.

M. *Turgot* préférait la fixation de la longueur du pendule au quarante-cinquième degré, comme devant être bien plus prompte, infiniment moins pénible, et beaucoup moins dispendieuse : trois points qui, surtout pour un Ministre d'État et des Finances, n'étaient pas à dédaigner.

Nous allons rapporter ce qu'il a fait à ce sujet.

Lettre de M. Turgot à M. Messier, de l'Académie des Sciences, Astronome de la Marine.

Ce 3 octobre 1775.

M. *de Condorcet* a dû vous prévenir, Monsieur, du projet que j'ai de faire constater par des expériences exactes la longueur précise du pendule, qui me paroît devoir servir d'étalon

Digitized by Google

commun et de terme de comparaison à toutes les mesures qu'il sera facile d'y réduire.

Mais le mouvement de rotation et la figure de la terre faisant varier à raison des différentes latitudes la pesanteur et par conséquent la longueur du pendule destiné à faire des oscillations d'une égale durée, il faut se déterminer à choisir pour *mesure matrice*, le pendule d'une latitude déterminée.

Il ne peut y avoir de motif raisonnable de préférence que pour le pendule de l'équateur et celui du parallèle du quarante-cinquième degré. Ce dernier paroît préférable par une foule de raisons ; et surtout par la facilité que donne sa situation, au milieu des contrées où les sciences fleurissent, d'en vérifier la longueur aussi commodément et aussi souvent qu'on le voudra. Nous avons même l'avantage que ce parallèle traverse la France et passe fort près de Bordeaux. Les environs de cette ville présentent, dans le *Médoc*, un terrein peu élevé au-dessus du niveau de la mer, et suffisamment éloigné de toutes les montagnes qui pourroient troubler l'action de la pesanteur : ces circonstances sont les plus favorables qu'on puisse rencontrer pour les recherches de ce genre.

Je me suis déterminé en conséquence à prier

Digitized by Google

un Astronome de s'y transporter et d'y faire toutes les observations nécessaires pour constater la longueur du pendule.

Je n'ai pas cru pouvoir choisir pour ce travail personne qui réunisse plus que vous le zèle pour le progrès des sciences et le talent d'observer avec précision. M. *de Condorcet* m'a dit que vous ne refuseriez point d'entreprendre ce voyage. J'en ai prévenu M. *de Sartine*, qui veut bien vous y autoriser, et qui peut-être vous chargera de son côté de quelques commissions.

Je joins à cette lettre une esquisse d'instruction à laquelle vous ajouterez tout ce que vos réflexions pourront vous suggérer sur les moyens les plus sûrs et les plus faciles d'arriver au but. Je vous serai obligé de préparer le plustôt qu'il vous sera possible tout ce qui est nécessaire, soit pour votre voyage, soit pour vous munir des instrumens convenables. — S'il falloit quelques démarches pour vous faire avoir la liberté d'emporter avec vous la pendule de M. l'Abbé *Chappe*, vous voudrez bien me l'indiquer. Je vous envoie une lettre pour M. l'Intendant de Bordeaux, afin qu'il vous procure toutes les facilités qui peuvent dépendre de lui pour remplir votre mission.

Digitized by Google

Si vous avez besoin de quelque argent d'avance, soit pour l'acquisition des instrumens, soit pour les fraix de votre voyage, vous pouvez vous adresser à M. *de Vaines* que j'ai prévenu.

Je vous prie de me marquer quand vous pourrez partir.

Je suis très-parfaitement, Monsieur, etc.

LETTRE à M. DE SARTINE, Ministre de la Marine.

Du 4 octobre 1775.

J'ai eu l'honneur de vous prévenir, Monsieur, du voyage que je propose à M. *Messier* pour faire, dans le Médoc, des observations propres à déterminer la longueur du pendule à secondes, et à fournir par conséquent une mesure fixe et retrouvable dans tous les tems, à laquelle on puisse comparer toutes les autres. En qualité d'Astronome de la Marine, il a besoin de votre agrément. Vous avez bien voulu me le promettre; vous m'avez dit qu'en même tems vous le chargeriez de quelques commissions relatives à votre département. Je vous serai obligé de vouloir bien hâter l'expédition de sa permission et des instructions que vous voulez lui donner,

Digitized by Google

afin que rien ne retarde son départ et qu'il puisse profiter de la belle saison.

J'ai l'honneur d'être avec un parfait attachement, etc.

LETTRE de M. TURGOT à M. DE CLUGNY, Intendant de Bordeaux.

Du 4 octobre 1775.

Vous savez, Monsieur, que soit qu'on se propose de ramener toutes les mesures à l'uniformité, soit qu'on se borne à les réduire toutes à une mesure commune par un tarif qui donne la facilité de les comparer les unes aux autres, il est également avantageux de prendre pour bâse invariable la longueur d'un pendule qui fasse par jour un certain nombre d'oscillations, puisque cette longueur est la seule mesure donnée par la nature et qu'on puisse retrouver en tout tems quand tous les anciens étalons seroient perdus. Mais comme la longueur même du pendule n'est pas la même aux différentes latitudes, il faut prendre pour étalon commun le pendule d'une latitude déterminée. Il n'y en a point qui convienne mieux, pour réunir tous les suffrages, que le pendule du parallèle du quarante-cinquième degré qui,

Digitized by Google

outre qu'il tient le milieu entre les deux extrêmes, a l'avantage de traverser l'Europe et d'être à portée par là de toutes les Nations savantes : ce qui donne la facilité de répéter commodément, et aussi souvent qu'on le voudra, les expériences. Il m'a paru intéressant de faire constater, par des observations immédiates, la longueur précise du pendule à cette latitude. La situation du Médoc présente, assez près de Bordeaux, plusieurs circonstances très-avantageuses pour y faire ces observations avec succès, et j'ai chargé M. *Messier*, de l'Académie des Sciences, Astronome de la Marine, de s'y transporter à cet effet. Il se rendra à Bordeaux où je l'adresse à vous, afin que vous lui procuriez, pour remplir sa mission, toutes les facilités et les commodités qui dépendent de vous.

Je suis très-parfaitement, etc.

L'instruction sur les précautions à prendre avait été rédigée par M. *Turgot* et M. *de Condorcet*, avec les plus grandes lumières et l'attention la plus scrupuleuse.

M. le *Président de Saron* et M. *Lavoisier* prêtèrent à M. *Messier* quelques instrumens d'une rare perfection.

M. *Lennel* fut chargé de préparer et de diviser

Digitized by Google

une lame d'argent qui parut nécessaire, et deux niveaux d'air exécutés avec un extrême soin.

Mais un accident auquel on n'aurait pas dû s'attendre retarda le départ de l'Académicien.

On avait compté sur l'excellente pendule faite par M. *Ferdinand Berthoud* pour le voyage de M. l'*Abbé Chappe*, et dont M. *Turgot* parlait dans sa lettre. Cette pendule était à l'Observatoire. Elle n'y marchait point : mais on croyait que pour la remettre en état il suffisait de la nétoyer. — C'était toute autre chose. — Après la mort de l'*Abbé Chappe*, cette pendule avait fait plusieurs chutes, dont une dans la mer. Un horloger peu instruit l'avait fort mal réparée. Elle avait des pièces faussées, d'autres entièrement détruites par la rouille. — Il fallait la refaire.

Dans un pays où les grands Artistes ne manqueraient point de capitaux, on trouverait des Horloges du premier ordre et d'autres instrumens tout prêts, ou qui ne demanderaient qu'à recevoir un dernier coup de main : ce n'a jamais été notre position. M. Berthoud eut besoin de six mois pour donner une autre horloge égale à la première. — M. Turgot fut disgracié, et le projet de constater la longueur du pendule au quarante-cinquième degré abandonné avant que M. *Messier* eût pu partir.

Nous remercions ce savant Académicien d'avoir bien voulu nous donner ces détails et les *lettres de*

Digitized by Google

M. Turgot, que nous aurions placées à leur date, page 71 de notre huitième volume; si elles nous fussent parvenues à tems.

On ne sait point assez combien est à déplorer la perte d'un Grand Homme occupant une grande place. Elle a mille conséquences malheureuses que l'on ignore, outre celles que tout le monde apperçoit. — Si le Ministère de M. Turgot eut duré six mois de plus, le système mètrique aurait été fixé trente ans plustôt, et avec une égale utilité, quoique sur *un mètre* plus court, qui aurait été de *trois pieds* et environ *huit lignes*, ou de *trois lignes et trois dixièmes* plus près d'être la moitié de la toise qu'on employait alors.

Et dans le cas, sans doute peu à craindre, où une suite d'évènemens funestes pourrait détruire tous nos monumens et replonger pour un tems les Nations Européennes dans la barbarie, il aurait été plus prompt, plus aisé, lors de la renaissance des sciences, de vérifier de nouveau la longueur du pendule au quarante-cinquième degré de latitude, que de recommencer la mesure de dix à onze degrés, ou seulement de *cinq degrés* du méridien.

Digitized by Google

LETTRES

Au Docteur JOSIAS TUCKER.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, le 12 septembre 1770.

Je n'ai pas l'honneur d'être personnellement connu de vous : mais je sais que vous avez été satisfait d'une traduction que j'ai faite, il y a quinze années, de vos questions sur la naturalisation des Protestans étrangers. J'ai depuis traduit votre brochure sur les guerres de commerce; et j'ai différé de la faire imprimer parce que je me propose d'y joindre quelques notes que mes occupations ne m'ont pas laissé le tems d'achever. Un traducteur doit à son auteur toutes sortes d'hommages ; et je vous prie d'accepter à ce titre une brochure qui certainement ne vous présente aucune idée nouvelle, mais qu'on m'a persuadé pouvoir être utile pour répandre des idées élémentaires sur des objets qu'on ne sauroit trop mettre à la portée du peuple (1). Ce

(1) L'ouvrage que M. Turgot envoyait à M. *Tucker*,

Digitized by Google

morceau avoit été écrit pour l'instruction de deux Chinois que j'avois vus dans ce pays-ci, et pour leur faire mieux entendre des questions que je leur ai adressées sur l'état et la constitution économique de leur Empire.

Ces questions m'en rappellent d'autres que vous aviez eu la bonté de m'envoyer par M. Hume, et que je n'ai jamais reçues, parce que le paquet mis à la poste à Paris pour Limoges, où j'étois alors, s'y est perdu. M. Hume vous a sans doute instruit de cet accident et de mes regrets. Je ne vous en dois pas moins de remercîmens. S'il vous en restoit quelque exemplaire, et si vous vouliez bien réparer ma perte, le moyen le plus sûr seroit de le mettre tout simplement à la poste à Londres, à l'adresse de M. Turgot, Intendant de Limoges, à Paris.

J'ai un regret bien plus grand de n'avoir pu profiter du voyage que vous avez fait il y a quelques années à Paris, pour avoir l'honneur de faire connoissance avec vous. J'en aurois été d'autant plus flatté, que je vois par vos ouvrages que nos principes sur la liberté et sur les principaux objets de l'économie politique,

étoit celui *sur la formation et la distribution des Richesses*, qui commence le tome V de cette édition.

Digitized by Google

se ressemblent beaucoup. — Je vous avoue que je ne puis m'empêcher d'être étonné, que dans une nation qui jouit de la liberté de la presse, vous soyez presque le seul auteur qui ait connu et senti les avantages de la liberté du commerce, et qui n'ayez pas été séduit par la puérile et sanguinaire illusion d'un prétendu commerce exclusif. Puissent les efforts des politiques éclairés et humains détruire cette abominable idole, qui reste encore après la manie des conquêtes, et l'intolérance religieuse, dont le monde commence à se détromper! Que de millions d'hommes ont été immolés à ces trois monstres! Je vois avec joie, comme citoyen du monde, s'approcher un évènement qui, plus que tous les livres des Philosophes, dissipera le fantôme de la jalousie du commerce. Je parle de la séparation de vos Colonies d'avec la Métropole, qui sera bientôt suivie de celle de toute l'Amérique d'avec l'Europe. C'est alors que la découverte de cette partie du Monde nous deviendra véritablement utile. C'est alors qu'elle multipliera nos jouissances bien plus abondamment que quand nous les achetions par des flots de sang. Les Anglois, les François, les Espagnols, etc., useront du sucre, du café, de l'indigo, et vendront leurs denrées précisément

comme

Digitized by Google

comme les Suisses le font aujourd'hui ; et ils auront aussi comme le peuple Suisse, l'avantage que ce sucre, ce café, cet indigo, ne serviront plus de prétexte aux intrigans pour précipiter leur Nation dans des guerres ruineuses, et pour les accabler de taxes.

J'ai l'honneur d'être, avec l'estime la plus sincère et la plus étendue, Monsieur, etc.

AUTRE LETTRE AU MÊME,

Sur la Liberté du Commerce des Grains.

Limoges, le 10 décembre 1773.

J'AI, Monsieur, bien des excuses à vous faire d'avoir été si long-tems à vous adresser les remercîmens que je vous dois pour tous les détails que vous avez bien voulu m'envoyer à la prière de mon ami M. *Bostock*, relativement à la production et au commerce des grains. Je me proposois de vous répondre en anglois, mais je me trouvois alors dans la convalescence d'une attaque de goutte, et comme c'est pour moi un assez grand travail que d'écrire dans votre langue, j'avois remis ma réponse à un autre

Digitized by Google

tems. Depuis que je suis revenu dans la Province, j'ai eu une foule d'occupations et je profite de mon premier moment de liberté : mais comme M. *Bostock* est présentement à Londres, il pourra vous traduire ma lettre et par cette raison je vous l'écrirai en françois.

Je commence par vous remercier des différentes brochures de votre composition que vous m'avez adressées sur cette matière intéressante. Je suis tout-à-fait de votre avis sur l'inutilité de la gratification que votre Gouvernement a si long-tems accordée en faveur de l'exportation des grains. Mes principes sur cette matière sont : liberté indéfinie d'importer, sans distinction de bâtimens de telle ou telle nation et sans aucuns droits d'entrée ; liberté pareillement indéfinie d'exporter sur toutes sortes de bâtimens, sans aucuns droits de sortie et sans aucune limitation, même dans les tems de disette ; liberté dans l'intérieur de vendre à qui l'on veut, quand et où l'on veut, sans être assujetti à porter au marché public et sans que qui que ce soit se mêle de fixer les prix des grains ou du pain. J'étendrois même ces principes au commerce de toute espèce de marchandises, ce qui, comme vous le voyez, est fort éloigné de la pratique de votre gouvernement et du nôtre.

Digitized by Google

Je sens, Monsieur, toute la justesse de vos observations sur la difficulté de tirer des conséquences des tables qu'on se procureroit du prix des grains, quelqu'exactes qu'elles pussent être; une grande partie de ces observations trouveroient leur application en France comme en Angleterre : car moins le commerce des grains est libre, et plus les variations des prix sont grandes et irrégulières. Malgré cela je n'en suis pas moins curieux de connoître la marche de ces variations; ainsi je regarderai toujours des tables exactes comme très-précieuses. Je suis étonné de la difficulté que vous trouvez à m'en procurer dans lesquelles les prix soient exprimés marché par marché, sans être réduits au prix commun. En France où cet objet est encore plus négligé qu'en Angleterre, et où dans la plus grande partie des provinces les archives publiques sont dans le plus mauvais ordre, j'ai trouvé un assez grand nombre de villes où l'on avoit conservé l'état des prix de semaine en semaine depuis cent ans et plus. Je n'en demanderois que trois ou quatre de cette espèce pris dans différentes provinces d'Angleterre, et de préférence dans celles qui sont les plus fertiles en grains.

Je vous avois demandé si les états qu'on in-

Digitized by Google

sère tous les quinze jours dans le *London Chronicle*, sous le titre d'*Average Price*, sont exacts et formés avec soin. Je vous avois demandé en second lieu depuis combien d'années on les rédige sous cette forme, et si l'on pourroit en avoir la collection complette qui rempliroit parfaitement mon objet. Vous ne m'avez pas répondu sur cette question, et je vous serai très-obligé de vouloir bien y répondre. Je vous serai aussi infiniment obligé de chercher encore à me procurer, au défaut de cet *Average Price*, quelques états des prix des grains, marché par marché, dans trois ou quatre villes, et cela depuis le plus grand nombre d'années qu'il sera possible. On en trouve en France qui remontent jusqu'à plus de deux cents ans, pourquoi n'en trouveroit-on pas en Angleterre? Je payerai la dépense nécessaire pour les faire transcrire. J'attends avec impatience la réponse que devoit vous faire sur cet article l'Ecclésiastique dont vous me parlez dans votre lettre.

A l'égard des dixmes, j'éprouve en France à peu près les mêmes difficultés que vous avez en Angleterre. Cependant j'en trouve assez fréquemment des états qui remontent à trente ou quarante ans, et je m'en contenterois fort si votre ami l'Ecclésiastique ne peut s'en procurer

Digitized by Google

qui remontent plus haut. Je sens qu'il doit encore être plus difficile de rencontrer des cultivateurs qui aient pendant un très-grand nombre d'années conservé la note exacte de ce qu'ils ont semé et de ce qu'ils ont recueilli dans le même terrain : je ne demande sur cela que ce qui est possible. Je conviens avec vous que quand M. *Tull* voudroit donner l'état exact de ce qu'il a semé et recueilli pendant vingt ans, on n'en pourroit tirer aucune conséquence pour mon objet, puisque ses récoltes ont augmenté toutes les années. Je vous avoue pourtant que je doute un peu de ce dernier fait. Je crains que M. *Tull* n'ait été entraîné par une sorte d'esprit de prosélitisme en faveur de son système, et qu'il ne se soit permis d'exagérer pour l'intérêt de ce qu'il a cru la vérité. S'il avoit vraiment trouvé un moyen de garantir ses récoltes de l'inclémence des saisons, sa méthode auroit certainement eu plus d'imitateurs et seroit actuellement pratiquée dans une grande partie de l'Angleterre et peut-être de l'Europe.

M. *Bostock*, ou peut-être vous, m'avez envoyé dernièrement une table qui contient le prix du froment mois par mois depuis quarante ans, au marché de Londres. Au défaut des tables rédigées marché par marché, je me servi-

Digitized by Google

rois de celles-là, mais je voudrois en avoir qui remontassent aux années antérieures, et j'en desirerois aussi de quelques villes de l'intérieur de l'Angleterre.

J'ai l'ouvrage du docteur *Price* dont vous me parlez, sans cela je vous prierois de me l'envoyer.

J'ai fait plusieurs recherches relatives à la question que vous me faites sur la facilité que trouveroit un cultivateur anglois à s'établir dans quelqu'une de nos Provinces. Pour trouver une ferme, il faut avoir un capital qui suffise à la mettre en valeur, et je doute que ce capital rapportât autant, employé dans une ferme françoise, que dans une ferme angloise. La raison en est que notre Gouvernement est encore très-flottant sur les principes de la liberté du commerce des grains. Il est même encore extrêmement prévenu contre l'exportation, et s'il ne change pas d'opinion de manière à établir solidement la liberté, il y a lieu de craindre que notre agriculture ne devienne très-peu profitable. D'ailleurs dans la plus grande partie de nos Provinces, la taxe des terres est imposée sur le fermier et non sur le propriétaire, ce qui rend la condition du fermier bien moins avantageuse. J'ajoute qu'un Protestant auroit souvent dans certaines Provinces

Digitized by Google

beaucoup de désagrémens à essuyer (1). Il seroit plus avantageux à la personne dont vous me parlez, et peut-être plus facile de trouver quelque Seigneur qui ayant de grandes terres voulût les faire cultiver à la manière angloise, et avoir à cet effet un Régisseur anglois : mais cela même ne seroit point encore aisé, la plus grande partie des seigneurs aimant mieux avoir des fermiers que des régisseurs. De plus, ceux à qui l'arrangement dont je vous parle conviendroit exigeroient certainement que des personnes bien connues leur répondissent des talens, de la probité et de l'habileté dans la culture de la personne qui se proposeroit. Si votre ami est toujours dans les mêmes idées, il est nécessaire que vous me mandiez son nom, et que vous entriez dans les détails de ce qu'il a fait jusqu'à présent, des biens qu'il a cultivés ou régis, et des personnes qui le connoissent et qui peuvent répondre de lui.

J'ai l'honneur d'être très-profondément, etc.

---

(1) On remarquera que tout ceci est écrit dans la dernière année du règne de Louis XV.

Digitized by Google

LETTRE
AU DOCTEUR PRICE.

A Paris, le 22 mars 1778.

M. Franklin m'a remis, Monsieur, de votre part, la nouvelle édition de vos Observations sur la liberté civile, etc. Je vous dois un double remercîment, 1°. de votre ouvrage dont je connois depuis long-tems le prix, et que j'avois lu avec avidité, malgré les occupations multipliées dont j'étois assailli lorsqu'il a paru pour la première fois; 2°. de l'honnêteté que vous avez eue de retrancher l'imputation de maladresse que vous aviez mêlée au bien que vous disiez d'ailleurs de moi dans vos Observations additionnelles.

J'aurois pu la mériter, si vous n'aviez eu en vue d'autre maladresse que celle de n'avoir pas su démêler les ressorts d'intrigues que faisoient jouer contre moi des gens beaucoup plus adroits en ce genre que je ne le suis, que je ne le serai jamais, et que je ne veux l'être. — Mais il m'a paru que vous m'imputiez la maladresse d'avoir choqué grossièrement l'opinion générale de ma nation; et à cet égard je crois que vous n'aviez

Digitized by Google

rendu justice ni à moi, ni à ma nation, où il y a beaucoup plus de lumières qu'on ne le croit généralement chez vous, et où peut-être il est plus aisé que chez vous même de ramener le public à des idées raisonnables. J'en juge d'après l'infatuation de votre nation sur ce projet absurde de subjuguer l'Amérique, qui a duré jusqu'à ce que l'aventure de Burgoyne ait commencé à lui dessiller les yeux. J'en juge par le systême de monopole et d'exclusion qui règne chez tous vos écrivains politiques sur le commerce, (j'excepte M. Adam Smith et le doyen Tucker) systême qui est le véritable principe de votre séparation d'avec vos colonies. J'en juge par tous vos écrits polémiques sur les questions qui vous agitent depuis une vingtaine d'années, et dans lesquels, avant que le vôtre eut paru, je ne me rappelle presque pas d'en avoir lu un, où le vrai point de la question ait été saisi.

Je n'ai pas conçu comment une nation qui a cultivé avec tant de succès toutes les branches des sciences naturelles, a pu rester si fort au dessous d'elle-même, dans la science la plus intéressante de toutes, celle du bonheur public; dans une science où la liberté de la presse, dont elle seule jouit, auroit dû lui donner sur toutes les autres nations de l'Europe un avan-

Digitized by Google

tage prodigieux. Est-ce l'orgueil national qui vous a empêché de mettre à profit cet avantage? Est-ce parce que vous êtiez un peu moins mal que les autres, que vous avez tourné toutes vos spéculations à vous persuader que vous êtiez bien? Est-ce l'esprit de parti, et l'envie de se faire un appui des opinions populaires, qui a retardé vos progrès, en portant vos politiques à traiter de vaine métaphysique toutes les spéculations qui tendent à établir des principes fixes sur les droits et les vrais intérêts des individus et des nations? Comment se fait-il que vous soyez à peu près le premier parmi vos gens de lettres qui ayez donné des notions justes de la liberté, et qui ayez fait sentir la fausseté de cette notion rebattue par presque tous les écrivains républicains que la liberté consiste à n'être soumis qu'aux loix, comme si un homme opprimé par une loi injuste êtoit libre. Cela ne seroit pas même vrai quand on supposeroit que toutes les loix sont l'ouvrage de la nation assemblée; car enfin l'individu a aussi ses droits que la nation ne peut lui ôter que par la violence, et par un usage illégitime de la force générale. Quoique vous ayez eu égard à cette vérité, et que vous vous en soyez expliqué, peut-être méritoit-elle que vous la développassiez avec plus

Digitized by Google

d'étendue, vu le peu d'attention qu'y ont donné même les plus zélés partisans de la liberté.

C'est encore une chose étrange que ce ne soit pas en Angleterre une vérité triviale de dire qu'une nation ne peut jamais avoir droit de gouverner une autre nation; et qu'un pareil gouvernement ne peut avoir d'autre fondement que la force, qui est aussi le fondement du brigandage et de la tyrannie; que la tyrannie d'un peuple est de toutes les tyrannies la plus cruelle et la plus intolérable, celle qui laisse le moins de ressource à l'opprimé; car enfin un despote est arrêté par son propre intérêt; il a le frein du remords, ou celui de l'opinion publique; mais une multitude ne calcule rien, n'a jamais de remords, et se décerne à elle-même la gloire lorsqu'elle mérite le plus de honte.

Les événemens sont pour la nation angloise un terrible commentaire de votre livre. Depuis quelques mois ils se précipitent avec une rapidité très-accélérée. Le dénouement est arrivé par rapport à l'Amérique. La voilà indépendante sans retour. Sera-t-elle libre et heureuse? Ce peuple nouveau, situé si avantageusement pour donner au monde l'exemple d'une constitution où l'homme jouisse de tous ses droits, exerce librement toutes ses facultés et ne soit gouverné

Digitized by Google

que par la nature, la raison et la justice, saura-t-il former une pareille constitution? Saura-t-il l'affermir sur des fondemens éternels, prévenir toutes les causes de division et de corruption qui peuvent la miner peu à peu et la détruire?

Je ne suis point content, je l'avoue, des constitutions qui ont été rédigées jusqu'à présent par les différens Etats américains : vous reprochez avec raison à celle de la Pensylvanie le serment religieux exigé pour avoir entrée dans le corps des représentans. C'est bien pis dans les autres; il y en a plusieurs qui exigent par serment la croyance particulière de certains dogmes. Je vois dans le plus grand nombre l'imitation sans objet des usages de l'Angleterre. Au lieu de ramener toutes les autorités à une seule, celle de la nation, l'on établit des corps différens, un corps de représentans, un conseil, un gouverneur, parce que l'Angleterre a une Chambre des communes, une Chambre haute et un Roi. On s'occupe à balancer ces différens pouvoirs : comme si cet équilibre de forces, qu'on a pu croire nécessaire pour balancer l'énorme prépondérance de la royauté, pouvoit être de quelque usage dans des républiques fondées sur l'égalité de tous les citoyens; et comme si tout ce qui établit différens corps n'étoit pas une source de divisions. En

Digitized by Google

voulant prévenir des dangers chimériques, on en fait naître de réels; on veut n'avoir rien à craindre du clergé, on le réunit sous la bannière d'une proscription commune. En l'excluant du droit d'éligibilité, on en fait un corps, et un corps étranger à l'État. Pourquoi un citoyen qui a le même intérêt que les autres à la défense commune de sa liberté et de ses propriétés, est-il exclus d'y contribuer de ses lumières et de ses vertus, parce qu'il est d'une profession qui exige des vertus et des lumières?

Le clergé n'est dangereux que quand il existe en corps dans l'Etat; que quand on croît à ce corps des droits et des intérêts particuliers; que quand on a imaginé d'avoir une religion établie par la loi, comme si les hommes pouvoient avoir quelque droit ou quelque intérêt à régler la conscience les uns des autres; comme si l'individu pouvoit sacrifier aux avantages de la société civile les opinions auxquelles il croit son salut éternel attaché; comme si l'on se sauvoit ou se damnoit en commun. Là où la tolérance, c'est-à-dire, l'incompétence absolue du Gouvernement sur la conscience des individus, est établie, l'ecclésiastique, au milieu de l'assemblée nationale, n'est qu'un citoyen, lorsqu'il y est admis; il redevient ecclésiastique lorsqu'on l'en exclut.

Digitized by Google

Je ne vois pas qu'on se soit assez occupé de réduire au plus petit nombre possible les genres d'affaires dont le gouvernement de chaque Etat sera chargé ; ni à séparer les objets de législation de ceux d'administration générale, et de ceux d'administration particulière et locale ; à constituer des assemblées locales subalternes qui remplissant presque toutes les fonctions de détail du Gouvernement dispensent les assemblées générales de s'en occuper, et ôtent aux membres de celle-ci tout moyen et peut-être tout désir d'abuser d'une autorité qui ne peut s'appliquer qu'à des objets généraux, et par là même étrangers aux petites passions qui agitent les hommes.

Je ne vois pas qu'on ait fait attention à la grande distinction, la seule fondée sur la nature entre deux classes d'hommes, celle des propriétaires de terres, et celle des non-propriétaires ; à leurs intérêts et par conséquent à leurs droits différens relativement à la législation, à l'administration de la justice et de la police, à la contribution aux dépenses publiques et à leur emploi.

Nul principe fixe établi sur l'impôt ; on suppose que chaque Province peut se taxer à sa fantaisie, établir des taxes personnelles, des taxes sur les consommations, sur les importations, c'est-

Digitized by Google

à-dire, se donner un intérêt contraire à l'intérêt des autres provinces.

On suppose partout le droit de régler le commerce; on autorise même les corps exclusifs, ou les gouverneurs, à prohiber l'exportation de certaines denrées dans certaines occurrences; tant on est loin d'avoir senti que la loi de la liberté entière de tout commerce est un corollaire du droit de propriété; tant on est encore plongé dans les brouillards des illusions européennes.

Dans l'union générale des provinces entre elles, je ne vois point une coalition, une fusion de toutes les parties, qui n'en fasse qu'un corps nu et homogène. Ce n'est qu'une aggrégation de parties toujours trop séparées, et qui conservent toujours une tendance à se diviser, par la diversité de leurs loix, de leurs mœurs, de leurs opinions; par l'inégalité de leurs forces actuelles; plus encore par l'inégalité de leurs progrès ultérieurs. Ce n'est qu'une copie de la république hollandoise; et celle-ci même n'avoit pas à craindre, comme la république américaine, les accroissemens possibles de quelques-unes de ses provinces. Tout cet édifice est appuyé jusqu'à présent sur les bases fausses de la très-ancienne et très-vulgaire politique, sur le préjugé que les

Digitized by Google

nations, les provinces peuvent avoir des intérêts, en corps de provinces et de nation, autres que celui qu'ont les individus d'être libres et de défendre leurs propriétés contre les brigands et les conquérans : intérêt prétendu de faire plus de commerce que les autres, de ne point acheter les marchandises de l'étranger, de forcer l'étranger à consommer leurs productions et les ouvrages de leurs manufactures : intérêt prétendu d'avoir un territoire plus vaste, d'acquérir telle ou telle province, telle ou telle isle, tel ou tel village : intérêt d'inspirer la crainte aux autres nations : intérêt de l'emporter sur elles par la gloire des armes, par celle des arts et des sciences.

Quelques-uns de ces préjugés sont fomentés en Europe, parce que la rivalité ancienne des Nations et l'ambition des Princes obligent tous les États à se tenir armés pour se défendre contre leurs voisins armés, et à regarder la force militaire comme l'objet principal du Gouvernement. L'Amérique a le bonheur de ne pouvoir, d'ici à long-tems, avoir d'ennemi extérieur à craindre, si elle ne se divise elle-même ; ainsi elle peut et doit apprécier à leur juste valeur ces prétendus intérêts, ces sujets de discorde qui seuls sont à redouter pour sa liberté. Avec le principe sacré de la liberté du commerce, regardé comme une

suite

Digitized by Google

suite du droit de la propriété, tous les prétendus intérêts de commerce disparoissent. Les prétendus intérêts de posséder plus ou moins de territoire s'évanouissent par le principe que le territoire n'appartient point aux Nations, mais aux individus propriétaires des terres ; que la question de savoir si tel canton, tel village doit appartenir à telle Province, à tel État, ne doit point être décidée par le prétendu intérêt de cette Province ou de cet État, mais par celui qu'ont les habitans de tel canton ou de tel village, de se rassembler pour leurs affaires dans le lieu où il leur est le plus commode d'aller ; que cet intérêt étant mesuré par le plus ou moins de chemin qu'un homme peut faire loin de son domicile pour traiter quelques affaires plus importantes, sans trop nuire à ses affaires journalières, devient une mesure naturelle et physique de l'étendue des jurisdictions et des États, et établit entre tous un équilibre d'étendue et de forces qui écarte tout danger d'inégalité, et toute prétention à la supériorité.

L'intérêt d'être craint est nul quand on ne demande rien à personne, et quand on est dans une position où l'on ne peut être attaqué par des forces considérables avec quelque espérance de succès.

Digitized by Google

J'imagine que les Américains n'en sont pas encore à sentir toutes ces vérités, comme il faut qu'ils les sentent pour assurer le bonheur de leur postérité. Je ne blâme pas leurs Chefs. Il a fallu pourvoir au besoin du moment pour une union telle quelle, contre un ennemi présent et redoutable; on n'avoit pas le tems de songer à corriger les vices des constitutions et de la composition des différens États. Mais ils doivent craindre de les éterniser, et s'occuper des moyens de réunir les opinions et les intérêts, et de les ramener à des principes uniformes dans toutes leurs Provinces.

Ils ont à cet égard de grands obstacles à vaincre.

En Canada, la constitution du Clergé Romain, et l'existence d'un Corps de Noblesse.

Dans la Nouvelle-Angleterre, l'esprit encore subsistant du Puritanisme rigide, est toujours, dit-on, un peu intolérant.

Dans la Pensylvanie, un très-grand nombre de Citoyens établissent en principe religieux que la profession des armes est illicite, et se refusent par conséquent aux arrangemens nécessaires pour que le fondement de la force militaire de l'État soit la réunion de la qualité de Citoyen avec celle d'homme de guerre et de milicien;

Digitized by Google

ce qui oblige à faire du métier de la guerre un métier de mercénaire.

Dans les Colonies méridionales, une trop grande inégalité de fortunes; et surtout le grand nombre d'esclaves noirs, dont l'esclavage est incompatible avec une bonne constitution politique, et qui, même en leur rendant la liberté, embarrasseront encore en formant deux Nations dans le même État.

Dans toutes, les préjugés, l'attachement aux formes établies, l'habitude de certaines taxes, la crainte de celles qu'il faudroit y substituer, la vanité des Colonies qui se sont cru les plus puissantes, et un malheureux commencement d'orgueil national. — Je crois les Américains forcés à s'agrandir, non par la guerre, mais par la culture. S'ils laissoient derrière eux les déserts immenses qui s'étendent jusqu'à la mer de l'Ouest, il s'y établiroit un mélange de leurs bannis, et des mauvais sujets échappés à la sévérité des loix, avec les Sauvages: ce qui formeroit des peuplades de brigands qui ravageroient l'Amérique, comme les barbares du Nord ont ravagé l'Empire Romain; de là un autre danger, la nécessité de se tenir en armes sur les frontières, et d'être dans un état de guerre continuelle. Les colonies voisines de la

Digitized by Google

frontière seroient en conséquence plus aguerries que les autres, et cette inégalité dans la force militaire seroit un aiguillon terrible pour l'ambition. Le remède à cette inégalité seroit d'entretenir une force militaire subsistante à laquelle toutes les provinces contribueroient en raison de leur population ; et les Américains, qui ont encore toutes les craintes que doivent avoir les Anglois, redoutent plus que toute chose une armée permanente. Ils ont tort. Rien n'est plus aisé que de lier la constitution d'une armée permanente avec la milice, de façon que la milice en devienne meilleure, et que la liberté n'en soit que plus affermie ; mais il est mal aisé de calmer sur cela leurs alarmes.

Voilà bien des difficultés, et peut-être les intérêts secrets des particuliers puissans se joignent-ils aux préjugés de la multitude pour arrêter les efforts des vrais sages et des vrais citoyens.

Il est impossible de ne pas faire des vœux pour que ce peuple parvienne à toute la prospérité dont il est susceptible. Il est l'espérance du genre-humain. Il peut en devenir le modèle. Il doit prouver au monde, par le fait, que les hommes peuvent être libres et tranquilles, et peuvent se passer des chaînes de toute espèce que les tyrans et les charlatans de toute

Digitized by Google

robe ont prétendu leur impôser sous le prétexte du bien public. Il doit donner l'exemple de la liberté politique, de la liberté religieuse, de la liberté du commerce et de l'industrie. L'asyle qu'il ouvre à tous les opprimés de toutes les Nations, doit consoler la terre. La facilité d'en profiter pour se dérober aux suites d'un mauvais Gouvernement, forcera les Gouvernemens Européens d'être justes et de s'éclairer; le reste du monde ouvrira peu à peu les yeux sur le néant des illusions dont les politiques se sont bercés. Mais il faut pour cela que l'Amérique s'en garantisse, et qu'elle ne redevienne pas, comme l'ont tant répété vos écrivains ministériels, une image de notre Europe, un amas de Puissances divisées, se disputant des territoires ou des profits de commerce, et cimentant continuellement l'esclavage des peuples par leur propre sang.

Tous les hommes éclairés, tous les amis de l'humanité devroient en ce moment réunir leurs lumières et joindre leurs réflexions à celles des sages Américains, pour concourir au grand ouvrage de leur législation. Cela seroit digne de vous, Monsieur; je voudrois pouvoir échauffer votre zèle; et si, dans cette lettre, je me suis livré plus que je ne l'aurois dû, peut-être, à

Digitized by Google

l'effusion de mes propres idées, ce désir a été mon unique motif, et m'excusera, j'espère, de l'ennui que je vous aurai causé. Je voudrois que le sang qui a coulé, et qui coulera encore dans cette querelle, ne fut pas inutile au bonheur du Genre-humain.

Nos deux Nations vont se faire réciproquement bien du mal, probablement sans qu'aucune d'elles en retire un profit réel. L'accroissement des dettes et des charges, et la ruine d'un grand nombre de citoyens, en seront peut-être l'unique résultat. L'Angleterre m'en paroît plus près encore que la France. Si au lieu de cette guerre vous aviez pû vous exécuter de bonne grâce dès le premier moment; s'il étoit donné à la politique de faire d'avance ce qu'elle sera infailliblement forcée de faire plus tard; si l'opinion nationale avoit pu permettre à votre Gouvernement de prévenir les événemens; et en supposant qu'il les eût prévus, s'il eût pu consentir d'abord à l'indépendance de l'Amérique sans faire la guerre à personne, je crois fermement que votre Nation n'auroit rien perdu à ce changement. Elle y perdra aujourd'hui ce qu'elle a dépensé, ce qu'elle dépensera encore; elle éprouvera, pour quelque tems, une grande diminution dans son commerce, de grands

Digitized by Google

bouleversemens intérieurs, si elle est forcée à la banqueroute; et quoi qu'il arrive, une grande diminution dans son influence politique au dehors. Mais ce dernier article est d'une bien petite importance pour le bonheur réel d'un peuple, et je ne suis point du tout de l'avis de l'Abbé Rainal dans votre épigraphe. Je ne crois pas que ceci vous mène à devenir une Nation méprisable et vous jette dans l'esclavage.

Vos malheurs présens, votre bonheur futur, seront peut-être l'effet d'une amputation nécessaire; elle étoit peut-être le seul moyen de vous sauver de la gangrène du luxe et de la corruption. Si dans vos agitations vous pouviez corriger votre constitution en rendant les élections annuelles, en répartissant le droit de représentation d'une manière plus égale et plus proportionnée aux intérêts des représentés, vous gagneriez peut-être autant que l'Amérique à cette révolution; car votre liberté vous resteroit, et vos autres pertes se répareroient bien vîte avec elle et par elle.

Vous devez juger, Monsieur, par la franchise avec laquelle je m'ouvre à vous sur ces points délicats, de l'estime que vous m'avez inspirée, et de la satisfaction que j'éprouve à penser qu'il y a quelque ressemblance entre

Digitized by Google

nos manières de voir. Je compte bien que cette confidence n'est que pour vous ; je vous prie même de ne point me répondre en détail par la poste, car votre réponse seroit infailliblement ouverte dans nos bureaux, et l'on me trouveroit beaucoup trop ami de la liberté pour un Ministre, même pour un Ministre disgracié !

J'ai l'honneur, etc.

Digitized by Google

COMPARAISON DE L'IMPÔT
SUR LE REVENU DES PROPRIÉTAIRES,
ET
DE L'IMPÔT SUR LES CONSOMMATIONS (1).

COMME chaque Citoyen, en achetant la denrée qu'il veut consommer, semble ne payer que volontairement l'impôt dont elle est chargée, bien des personnes, et même quelques écri-

(1) C'est le commencement d'un Mémoire que M. *Turgot* avait fait pour M. *Franklin*, et dans la vue de préserver *les États-Unis d'Amérique* d'un genre d'impôts auquel l'exemple de l'Angleterre les poussait fortement.

Le Général *Hamilton*, alors Ministre des finances, homme très-aimable, de beaucoup d'esprit, et dans de fort bons principes relativement à la nécessité de l'exactitude dans les paiemens, dont il trouvait aussi en Angleterre un exemple utile; mais qui d'ailleurs était sur tous les autres points du parti opposé à celui de M. *Franklin* et de M. *Jefferson*, préféra pour les impôsitions le système anglais aux opinions raisonnées des Philosophes de France. Il fit des droits d'*accise* un essai qui fut malheureux dans le nord de la Pensylvanie, où il causa une petite guerre civile, et qui ne pût réussir ailleurs.

Digitized by Google

vains illustres, séduits par cette apparence de liberté, n'ont pas hésité à préférer à tout autre genre d'impôts, ceux qui sont établis sur les diverses consommations et sur l'entrée et la sortie des marchandises.

Mais ceux qui ont approfondi la matière sont bien loin de penser ainsi. Leurs réflexions, d'accord avec l'expérience, leur ont démontré que la totalité des impôts, sous quelque forme qu'ils soient levés, est toujours, en dernière analyse, payée par les propriétaires des terres, soit directement par l'application d'une partie de leur revenu aux besoins de l'État, soit indirectement par la diminution de leur revenu, ou par l'augmentation de leur dépense.

Il est évident, au premier coup-d'œil, que tout impôt mis sur les cultivateurs est supporté par les propriétaires, puisque le cultivateur qui recueille immédiatement les fruits du sol, n'en rend et n'en peut rendre au propriétaire, soit en nature, soit en valeur, que ce qui reste déduction faite de tous les frais de culture ; dans lesquels sont compris le prix du travail et de l'industrie de l'entrepreneur de culture, l'intérêt de toutes ses avances et le remboursement de toutes ses dépenses; par conséquent c'est tou-

Digitized by Google

jours le propriétaire qui supporte l'impôt lors même qu'il est demandé au cultivateur.

Il n'est pas moins évident que l'effet immédiat de tout impôt sur les consommations est de renchérir la denrée, pour les consommateurs, de la totalité de l'impôt; si le renchérissement étoit moins considérable, ce seroit parce que les moyens de payer n'étant pas augmentés pour les consommateurs, ils seroient forcés de consommer moins, ce qui modifieroit le premier effet immédiat de l'impôt.

Les propriétaires paient le renchérissement de toutes les denrées qu'ils consomment par eux-mêmes ou par leurs salariés: ils paient encore le renchérissement de tout ce que consomment les cultivateurs et leurs salariés, puisque ce renchérissement grossit d'autant les fraix de la culture, que le cultivateur se réserve toujours sur les fruits de la terre, avant de fixer la part qu'il rend au propriétaire, ou le revenu de celui-ci.

Ceux qui composent les autres classes de la société, les artisans, les commerçans, les capitalistes ou possesseurs d'argent, n'ont pour subvenir à toutes leurs dépenses que ce qu'ils reçoivent pour prix de leur travail et de leur industrie, et le produit ou l'intérêt de l'argent

Digitized by Google

employé par eux, ou par ceux à qui ils le prêtent, dans les entreprises de tout genre. Si leurs dépenses sont augmentées par le renchérissement des choses qu'ils consomment, occasionné par l'impôt, il faut que leurs salaires et leurs profits de toute espèce augmentent en même raison; or il ne peut augmenter qu'aux dépens des propriétaires et des cultivateurs, qui paient en dernière analyse tous les salaires et les profits du commerce.

En effet, il n'entre dans le commerce que deux choses, les productions de la terre et le travail. Le prix du travail comprend la subsistance et les jouissances de l'homme laborieux; elles sont toutes en consommations des productions de la terre, plus ou moins élaborées par un autre travail, lequel a été payé lui-même en fournitures et consommation d'autres productions. Le travail est toujours payé par les productions de la terre. Un ouvrier qui en paie un autre ne fait que partager avec celui-ci ce que lui-même a reçu. C'est donc la terre qui paie tout. Elle salarie immédiatement le cultivateur en fournissant à ses besoins. Elle donne au propriétaire un revenu, non pas gratuitement, mais pour prix des avances foncières qu'il a faites en bâtimens, en plantations, en clôtures,

Digitized by Google

en direction ou en écoulement des eaux, ou des avances de même nature qu'ont faites ses ancêtres, ou qu'il a remboursées à ses vendeurs. Ce revenu comprend tout ce ce qui excède le salaire ou les besoins des agens la culture. — Ce sont donc les dépenses du cultivateur et celles du propriétaire qui distribuent la subsistance et les autres jouissances à toutes les autres classes de la société en échange de leur travail.

Puis donc que le cultivateur et le propriétaire salarient tout le reste de la société, et puisque le propriétaire paie en déduction de son revenu toute la dépense du cultivateur, il est clair que c'est le propriétaire qui paie seul l'augmentation survenue dans la masse des salaires par le renchérissement des denrées et du travail que l'impôt, mis sur les consommations, occasionne.

S'il pouvoit éluder cet impôt en se refusant à l'augmentation des salaires, les classes salariées n'ayant point acquis de nouveaux moyens pour payer l'augmentation de leur dépense, elles seroient forcées de consommer moins ou de payer moins cher; car il est impossible de faire dépenser à un homme qui ne vit que d'un salaire, ou d'un revenu borné, un écu de plus qu'il n'a. Alors le prix des denrées, il est vrai, n'augmen-

Digitized by Google

teroit pas pour le consommateur ; mais le vendeur ne recevroit plus qu'une partie de ce prix sur lequel l'impôt seroit nécessairement déduit. Puis donc que ce sont le propriétaire et le cultivateur qui recueillent seuls les matières premières et les subsistances que produit la terre, et qui les vendent aux autres classes de la société, ce qu'ils ne paieroient pas par l'augmentation de leurs dépenses, ils le paieroient, ou le perdroient par la moindre valeur des productions. Dans l'un et l'autre cas, c'est toujours le seul propriétaire qui paie la totalité de l'impôt et toutes les surcharges que peuvent entraîner les formes compliquées, dispendieuses ou gênantes de la perception.

Il ne peut éviter de payer seul, et il n'a sur ce point d'autre intérêt que de payer avec le moins de fraix additionnels qu'il soit possible, tout ce que le Gouvernement est obligé de demander aux citoyens pour subvenir aux dépenses communes qu'exige l'intérêt de la société; parce que seul il recueille tout ce que la terre produit annuellement de richesse au delà de ce qui est indispensablement nécessaire pour la réproduction de l'année suivante; parce que seul il jouit d'un revenu libre qu'il tient en grande partie du bienfait de la nature, qui n'est

Digitized by Google

point l'équivalent de son travail personnel ni de ses avances immédiates, qui n'a pas même une proportion déterminée avec les avances du défrichement, qui n'a d'autres bornes que celles de la fécondité de la terre combinée avec la valeur vénale des denrées qu'elle produit.

Tout ce que reçoivent les autres membres de la société, cultivateurs, ouvriers, commerçans, capitalistes, est le prix du travail, de l'industrie, des avances ou de l'argent prêté à prix débattu entre deux interêts opposés, et réduit, par la concurrence, au moindre taux possible, c'est-à-dire à celui qu'exige le maintien de la culture, des arts, du commerce, de la circulation dans le même degré d'activité. Cette portion des richesses annuelles, consacrée, à l'entretien du mouvement et de la vie dans le corps politique, ne peut être détournée à d'autres usages sans attaquer la prospérité publique, sans tarir la source même des richesses au préjudice des propriétaires des terres et de l'État entier.

Mais quoiqu'aucune forme ne puisse empêcher le poids de l'impôt de retomber en totalité sur les propriétaires des terres, il s'en faut bien que toute forme soit indifférente à ces propriétaires, ni même au Gouvernement. — Quant au pro-

Digitized by Google

priétaire, nous avons déjà vu qu'il a intérêt de ne payer que ce dont le Gouvernement a besoin, et de ne pas payer en sus des frais inutiles. — Quant à l'Administration publique et à ses chefs quelle que soit leur dénomination, lorsqu'ils demandent directement aux propriétaires ce que les besoins de l'État exigent, ils savent précisément quelle est la somme à lever sur le peuple. Ils savent que cette somme ne sera ni grossie par des frais et des vexations, ni absorbée par des profits intermédiaires; que par conséquent l'Etat ne sera pas obligé de demander plus pour avoir moins. L'impôt levé sur les propriétaires ne leur ôte qu'une portion de revenu libre dont la disposition peut varier sans rien changer à l'ordre et à la proportion de toutes les parties actives de la société. Tout reste à sa place; toutes les valeurs qui circulent dans le commerce conservent le même rapport entre elles : aucun genre de travail, aucune marchandise ne reçoit d'aucune taxe un surcroît de valeur dont les reflets propagés au loin, sans pouvoir être ni prévus ni appréciés, dérangent la marche naturelle de l'industrie; le désir d'éluder une douane ou toute autre taxe locale, ou de passage, n'engage point le commerce à se détourner de sa route pour se constituer en frais inutiles, mais moindres que

ceux

Digitized by Google

ceux qu'il veut éviter. Enfin l'impôt réparti proportionnellement sur le revenu des terres, n'est point injuste : toujours demandé à celui qui peut payer, il n'est point accablant. Il a gage dans la valeur de la propriété. Une fois connu et réglé, il n'entre ni dans les achats, ni dans les ventes, ni dans les héritages ; les terres se transmettent avec cette charge qui devient un domaine public une fois concédé pour toujours et lié à tous les autres domaines, quoiqu'en étant très-distinct. Puisqu'on ne l'a vendu ni acheté, il ne coûte plus rien à personne. Le citoyen est tranquille, les travaux sont libres : tous les ressorts de l'administration sont simples, ses résultats clairs, ses moyens doux.

Il n'en est pas de même lorsque l'impôt, établi sur le travail ou sur les consommations, n'est payé qu'indirectement par les propriétaires. Le journalier qui n'a que ses bras, le pauvre qui n'a point de travail, le vieillard, l'infirme ne peuvent vivre sans payer l'impôt; c'est une avance qu'il faut bien que les propriétaires leur remboursent ou en salaires ou en aumônes; mais c'est une avance du pauvre au riche dont l'attente est accompagnée de toutes les langueurs de la misère. L'Etat demande à celui qui n'a rien, et c'est contre celui qui n'a rien que sont diri-

Digitized by Google

gées immédiatement toutes les poursuites, toutes les rigueurs qu'entraîne la perception de cet impôt. C'est sur l'homme à qui son travail ne procure que le plus étroit nécessaire, qui est par conséquent le plus violemment tenté de se soustraire au paiement des droits par la fraude; et qui est en même tems exposé aux peines sévères par lesquelles il a fallu l'intimider, à la ruine totale qui en est souvent la suite, à celle de sa famille, quelquefois à la captivité, aux supplices.

Le Gouvernement lorsqu'il impose un droit sur une marchandise ignore ce qu'il lève sur les peuples. La connoissance toujours vague qu'il se procure de la consommation actuelle ne peut l'éclairer sur les variations dont cette consommation est susceptible, sur la moindre consommation qui résultera de l'impôt même, sur l'accroissement de la fraude excitée par un plus grand intérêt; il ignore si la rupture de l'équilibre établi entre les valeurs des différentes denrées n'influera pas sur le commerce des marchandises même qu'il n'a point voulu taxer. Il ignore si telle ou telle taxe n'affoiblit pas, si elle n'anéantit pas telle ou telle fabrique, telle ou telle branche de commerce ou de l'industrie nationale pour la transporter à l'étranger.

Une très-grande portion de ce que le peuple paie est absorbée par les fraix immenses d'une

Digitized by Google

perception nécessairement compliquée, et par les profits que le Gouvernement est obligé d'abandonner à ceux qu'il a chargé d'en suivre les détails. Ce que le Trésor public reçoit n'est même en grande partie qu'une ressource illusoire puisque les dépenses de l'Etat supportent l'impôt comme celles des particuliers par le renchérissement des denrées et des salaires. L'Etat reçoit donc moins, et le peuple paie plus.

Que sera-ce si, à ce qui se lève à titre de droits, on ajoute tout ce que coûte au peuple la fraude, à laquelle il est continuellement sollicité par sa misère, et par la malheureuse espérance de se soustraire à des surveillans toujours moins nombreux et moins actifs que ceux qui veillent pour les tromper? si l'on ajoute ce qu'enlève au peuple et à l'Etat la perte du tems qu'auroient employé à des travaux honnêtes et fructueux ceux qui n'ont d'autre occupation que de pratiquer la fraude ou de l'empêcher? si l'on ajoute ce qu'engloutissent les amendes, les confiscations? Que sera-ce, si l'on met en ligne de compte les supplices, les hommes dont ces supplices privent l'Etat, la ruine de leurs femmes, de leurs enfans, et l'anéantissement de leur postérité?

A la vue de ces peines, de ces supplices décernés pour des délits absolument étrangers

Digitized by Google

aux devoirs primitifs de la société dont la sanction est écrite dans le cœur de tout homme honnête; pour des délits factices, pour des contraventions qui ne blessent que l'intérêt pécuniaire du fisc, l'humanité s'afflige et la politique doit craindre d'ébranler dans l'esprit du peuple les notions de la morale naturelle, d'affoiblir son respect et son amour pour les loix.

Les recherches inquiétantes que la nature de ce genre d'impôt nécessite et qui poursuivent le citoyen dans ses négociations d'affaires et de commerce, dans ses voyages, souvent jusques dans le secret de sa maison; l'atteinte fréquente que ces recherches donnent à la liberté dans les actions les plus indifférentes à l'ordre public; la guerre sourde qu'elles établissent entre la nation et les préposés à la perception de l'impôt que l'autorité se voit toujours forcée de soutenir; toutes ces suites inséparables de l'impôt sur les consommations tendent sans cesse à relâcher les liens qui attachent l'homme à la patrie, et à transformer en une charge odieuse ce qui ne devroit être qu'un acte de citoyen, une contribution commune à la dépense commune de la société, un sacrifice de chacun à la sûreté de l'État et à la sienne propre.......

On n'a pas retrouvé la suite de ce Mémoire.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LA GOMME ÉLASTIQUE (1).

LA gomme élastique, dont on joint ici un échantillon, est une substance qui, comme un grand nombre de gommes et de résines, découle d'une incision faite à l'écorce de certains

(1) M. Turgot fit passer ce mémoire à M. *Ko*, l'un des deux Chinois pour l'instruction desquels il avait rédigé *les Réflexions sur la formation et la distribution des Richesses*, et les *Questions* que l'on trouve dans le tome V de cette édition.

Il ne paraît pas que M. *Ko* ait eu le tems ou la commodité de répondre, ni de faire les commissions dont il était chargé.

Ce mémoire pourra toujours servir à quelque Citoyen bien intentionné quand le commerce de la Chine sera libre, ou quand on le fera dans de plus nobles vues que celles de gagner de l'argent.

Il est fâcheux que Lord *Macartney* et M. *Staunton*, qui avaient beaucoup de lumières et ont montré en tant d'occasions des idées très-libérales, n'aient pas eu connaissance des demandes et des instructions qui terminent ce petit travail.

Digitized by Google

arbres, du genre des figuiers; aussi, lorsqu'elle est récente, ressemble-t-elle à cette liqueur blanche que répandent les figuiers ordinaires lorsqu'on en coupe les jeunes branches, et qu'on appelle *lait de figuier*. Cette liqueur s'épaissit en se desséchant à l'aide de la chaleur, et devient extrêmement compacte en conservant une très-grande souplesse et beaucoup d'élasticité. Elle est impénétrable à l'eau dans laquelle elle ne peut se dissoudre, à la différence des gommes. Elle ne se dissout pas non plus dans l'esprit de vin, à la différence des résines, et elle résiste à presque tous les dissolvans connus.

Ces qualités la rendent propre à une foule d'usages, et son état de liquidité, lorsqu'elle découle de l'arbre, donne la facilité de lui faire prendre toutes sortes de formes.

On en fait des bottines impénétrables à l'eau, des balles qui rebondissent avec beaucoup de force, des bouchons qui empêchent toute évaporation, des bouteilles qui conservent les liqueurs sans leur donner aucun goût, et avec lesquelles on les transporte sans craindre les accidens qui brisent les vaisseaux de verre ou de terre, ni les inconvéniens de toute espèce qui accompagnent l'usage des vaisseaux de bois.

Digitized by Google

Ces bouteilles, qu'on presse à volonté dans les mains, peuvent servir de seringues.

On en pourroit faire des tuyaux très-commodes par leur souplesse et par la facilité de les adapter à toutes sortes de machines sans risquer de laisser échapper l'eau. La chirurgie en feroit les bandages les plus sûrs et les plus commodes pour comprimer les hernies, pour arrêter le sang dans les opérations. Les Physiciens s'en serviroient pour fermer le passage à l'air dans la machine pneumatique, pour construire des baromètres portatifs, et pour une multitude d'autres usages qui se présenteroient à chaque instant. Si l'on pouvoit avec cette matière enduire des toiles, on auroit des vêtemens et des tentes entièrement impénétrables à l'eau et au froid extérieur (2).

---

(2) Depuis la rédaction de ce Mémoire, on a trouvé, comme M. *Turgot* le désirait, les moyens de donner à la gomme élastique une liquidité passagère qui la rend propre à enduire des étoffes.

En voici le procédé :

On coupe la gomme élastique en très-petits morceaux que l'on met dans l'essence de thérébentine. Ils s'y enflent beaucoup, et l'on est obligé d'ajouter de l'essence à plusieurs reprises pour qu'ils ne cessent pas d'y baigner.

Amollie et gonflée, la gomme n'est pas dissoute, et

Digitized by Google

Malheureusement cette substance est encore très-rare. La plus grande partie de celle qu'on peut se procurer se tire, par la voie du Portugal, de la province de Para, au sud de la rivière des Amazones, où les Sauvages la préparent d'une manière grossière. Les Indiens *Mainas* lui donnent le nom de *Caout-chouc*.

Le même arbre croît dans la province *des Emeraudes*, frontière du Pérou, dont les habitans lui donnent le nom de *Hévé*. Ce nom, plus doux que celui de *Caout-chouc*, semble-

---

ne se dissoudroit pas dans la thérébentine seule: elle n'est que préparée à la dissolution.

Quand elle a pris tout le gonflement dont elle est susceptible, on la pèse et l'on verse dessus de l'huile grasse dessicative jusqu'à la concurrence de seize fois son poids.

Plaçant ensuite le tout sur un feu doux, mais suffisant pour exciter l'ébullition, par laquelle la gomme commence à se dissoudre, on continue cette ébullition sans forcer le feu jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement liquide et sans grumeaux.

On l'emploie tiéde et avec un pinceau pour enduire le taffetas dont on fait les meilleurs ballons aërostatiques et des redingotes imperméables.

On en enduit aussi des tissus de fil de cuivre qui servent à faire des lanternes de poupe pour les vaisseaux. (*Note de l'Éditeur.*)

Digitized by Google

roit devoir être adopté par préférence pour désigner cette substance singulière. Puisqu'elle a des propriétés qui la distinguent de toute autre substance, elle doit plustôt être désignée par un nom qui lui soit propre que par une définition incomplette qui ne peut qu'en donner des idées fausses; car ce n'est point *une gomme*, quoique l'usage se soit établi de la nommer *gomme élastique*.

Les Indiens, pour faire prendre à cette matière la forme qu'ils veulent lui donner, font des moules de terre grasse, sur lesquels ils étendent avec un pinceau la liqueur laiteuse qui découle de l'arbre. Quand la première couche est sèche, ils en mettent une seconde, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'ouvrage ait toute l'épaisseur qu'ils veulent lui donner. Pour hâter la dessication, ils exposent ordinairement cet ouvrage à la fumée, ce qui contribue peut-être à donner à sa matière la couleur d'un brun sale que nous lui voyons. On retire ensuite de l'intérieur la terre qui a servi à le mouler.

On pourroit, au lieu de terre, se servir de cire, qu'on expulseroit en la faisant fondre. Au moyen d'un fil ciré, on pourroit faire des tuyaux d'un diamètre très-fin. On auroit plusieurs moyens de retirer ou de détruire le fil qui auroit servi de moule.

Digitized by Google

On a découvert depuis peu, dans l'isle de Madagascar, une espèce de figuier appelé par les Insulaires *finguer*, lequel donne aussi de la gomme élastique qu'on prépare de la même manière que sur les bords de l'Amazone.

On trouve encore à la Chine un arbre qui donne cette substance précieuse, et les Chinois paroissent avoir l'art de la préparer d'une manière beaucoup plus parfaite. Ils en font divers ouvrages. Ils savent la teindre et lui donner différentes couleurs. Ils savent mieux faire encore; ils la préparent de manière que, sans rien perdre de sa souplesse, elle a une assez belle transparence jaunâtre, à peu près comme l'ambre jaune; en sorte qu'à tous les avantages qui la rendent si précieuse, elle joint encore en partie ceux du verre. C'est ce qui a donné l'idée de s'adresser plustôt à la Chine qu'en aucun autre lieu pour se procurer la quantité de gomme élastique qu'on voudroit avoir sous diverses formes pour faire un grand nombre d'essais.

Voici ce qu'on désireroit :

1°. Des plaques de différentes épaisseurs, depuis trois lignes jusqu'à la moindre épaisseur possible. Quant à la grandeur, elle peut varier

Digitized by Google

de huit à quinze pouces pour la largeur, et en longueur depuis un pied jusqu'à sept. Il est bon d'en avoir quelques-unes de longues et propres à faire des bandes qui fassent une ou deux fois le tour du corps.

On pourroit vraisemblablement exécuter ces plaques d'une manière très-facile en se servant de plaques solides de bois, de verre, de carton, ou de toute autre matière, qu'on suspendra par un angle au moyen d'un anneau, et qu'on enduiroit ensuite de tous les côtés avec le pinceau, comme on le pratique pour les autres moules. On formeroit ainsi une espèce de sac composé de deux plaques de gomme élastique qu'on sépareroit en passant un couteau sur la tranche de la plaque solide qui auroit servi de moule, et en réservant, si l'on vouloit, un des côtés pour n'avoir qu'une seule plaque d'une dimension double.

2°. Si l'on pouvoit enduire de cette substance quelques pièces d'étoffe mince et serrée, soit de toile, de fil ou de coton, soit de taffetas ou autres tissus de soie, cela seroit fort à désirer. Pour mettre en état de juger si par ce moyen l'on peut se procurer des étoffes impénétrables à l'eau, il faudroit ne donner à l'enduit que la moindre épaisseur possible, et que la gomme

élastique ne fit qu'imbiber les fils de la toile et en remplir les intervalles pour empêcher l'eau d'y passer. Si même on pouvoit, au lieu de toile, enduire quelques feuilles de papier chinois ou autre papier mince, de cette matière, ou plustôt l'en imbiber en guise de colle, du papier ainsi préparé pourroit être d'un grand usage.

3°. On voudroit avoir des tuyaux depuis un pied jusqu'à trois ou quatre pieds de longueur et de différens diamètres, depuis un pouce jusqu'au plus petit diamètre qu'on pourra exécuter. L'épaisseur doit être au plus d'une ligne pour les tuyaux d'un pouce de diamètre. Il en faut aussi de plus minces. L'épaisseur doit être moindre à proportion pour les moindres diamètres.

4°. On ne seroit pas fâché d'avoir aussi des cylindres ou baguettes de la même dimension que les tuyaux, mais qui soient pleins.

5°. On demande encore des bouteilles, les unes en forme de poires, les autres en forme de ballons de différentes grandeurs, depuis un pied jusqu'à deux ou trois pouces de diamètre, toutes ayant un goulot de quelques pouces de long et d'un diamètre proportionné à la bouteille, de manière cependant que le plus gros goulot ne passe pas deux pouces de diamètre, et que le

Digitized by Google

plus petit n'ait pas moins de trois à quatre lignes. il est bon que les goulots soient garnis d'un anneau un peu saillant comme ceux des bouteilles de verre. A l'égard de l'épaisseur, elle doit être de deux lignes au plus dans les plus gros ballons, et il est à desirer d'en avoir de différentes épaisseurs, d'extrêmement minces même parmi les plus gros ballons, à plus forte raison parmi les plus petits; s'il y en avoit quelques-uns qui n'eussent que l'épaisseur d'une feuille de papier, cela n'en seroit que mieux.

Une chose bien essentielle est que tous ces morceaux soient, autant qu'on le pourra, unis et sans ornemens. Les Indiens sont dans l'usage d'y dessiner différentes figures en gravant légèrement la superficie extérieure avant sa dessication. Ces inégalités ont le double inconvénient d'empêcher que cette superficie ne s'applique exactement contre les différens corps, et de diminuer la force de la matière dans les endroits où l'épaisseur est diminuée par l'enfoncement de ces traits.

6°. De petites fioles oblongues, de trois pouces de long environ sur un pouce ou même un peu moins de diamètre, et terminées à un bout par deux petits tuyaux d'un pouce de long et de deux lignes de diamètre environ, le tout à

Digitized by Google

peu près suivant cette figure U. Il seroit bon qu'elles fussent assez épaisses, comme d'environ une ligne, et même un peu plus vers le bout opposé aux deux petits goulots. On voudroit un grand nombre de morceaux de cette sorte qui sont destinés à faire des baromètres portatifs.

7°. On voudroit encore avoir des bouts de tuyaux fermés par une extrémité en forme de dés à coudre ou de petites timbales, depuis un pouce jusqu'à trois de hauteur. Il faudroit leur donner environ une ligne d'épaisseur. Ces godets ou timbales, dont on envelopperoit les bouchons de liége ou même de bois, serviroient à boucher très-exactement toutes sortes de vases.

8°. On a des raisons de penser que la liqueur laiteuse qui coule de l'incision faite aux arbres dont il s'agit, se conserve long-tems fluide lorsqu'elle est en grande masse et qu'elle n'est point exposée à l'air, que par conséquent il seroit facile d'en transporter en Europe dans des bouteilles de grès ou même dans des barriques. Rien ne seroit plus précieux que d'en envoyer de cette manière. Les savans seroient alors en état de tenter sur cette matière toutes sortes d'entreprises.

9°. Si ceux qui sont à portée de donner quelques notions sur la manière dont les Chinois

Digitized by Google

préparent cette substance vouloient en prendre la peine, cela seroit de la plus grande utilité.

10. Enfin il seroit très-désirable de pouvoir multiplier l'arbre qui donne cette substance dans toutes les parties de l'Inde et de l'Amérique, ou même dans les parties méridionales de l'Europe, comme l'Espagne et la Sicile, afin qu'elle devînt un grand objet de commerce, et que l'industrie pût s'exercer de toutes parts sur cette matière qui présente aux arts, aux sciences, aux besoins de l'humanité tant de moyens nouveaux. Pour cela, il faudroit en semer des graines dans des pots de terre qu'on embarqueroit, en recommandant au Capitaine de le faire arroser régulièrement; mais il faudroit être sûr d'avoir un Capitaine soigneux, attentif, et qui mît quelque zèle au succès de cette commission.

Digitized by Google

MÉMOIRE

SUR LE VOYAGE DU CAPITAINE COOK.

Le Capitaine *Cook*, un des plus habiles Officiers de la Marine royale d'Angleterre, après avoir fait deux fois le tour du globe, après avoir, dans le cours de ces deux voyages, donné le premier à l'Europe une connoissance exacte de l'hémisphère austral, perfectionné la Navigation, enrichi la Géographie et l'Histoire naturelle d'une foule de découvertes utiles, a entrepris d'en faire un troisième, dont l'objet est de reconnoître et de décrire les côtes, les isles et les mers situées au nord du Japon et de la Californie.

Il est parti de Plymouth au mois de juillet 1776, sur le vaisseau la *Résolution*, le même qu'il avoit commandé dans son second voyage.

Ce vaisseau, du port de quatre à cinq cents tonneaux, et d'un peu plus de cent hommes d'équipage, n'est point un bâtiment propre aux opérations militaires; il avoit été construit originairement pour le commerce du charbon de terre.

Le

Digitized by Google

Le Capitaine *Cook* est vraisemblablement en chemin pour revenir en Europe.

Son expédition n'ayant pour but que les progrès des connoissances humaines, intéressant par conséquent toutes les Nations, il est digne de la magnanimité du Roi de ne pas permettre que le succès en puisse être compromis par les hasards de la guerre. — Dans le cas de rupture entre les deux Couronnes, on propose à *Sa Majesté* d'ordonner à tous les Officiers de sa Marine, ou Armateurs particuliers, qui pourroient rencontrer le Capitaine *Cook*, de s'abstenir de toute hostilité envers lui et son bâtiment, de lui laisser continuer librement sa navigation, et de le traiter à tous les égards comme il est d'usage de traiter les Officiers et les navires des Nations neutres et amies, en lui faisant connoître cette marque de l'estime *du Roi* pour sa personne, et le prévenant que *Sa Majesté* attend de lui qu'il s'abstiendra de son côté de tout acte hostile.

Il paroît convenable de donner connoissance de cet ordre aux Ministres de *Sa Majesté Britannique*.

Ce petit Mémoire de M. Turgot, fut remis par une main tierce à M. *de Sartine*, qui n'en a ja-

Digitized by Google

mais connu l'auteur, mais à qui la proposition parut noble et raisonnable, et qui la soumit au Roi. Celui-ci l'adopta et donna l'ordre honorable de respecter le vaisseau, la personne, la mission du Capitaine *Cook* : ordre dont l'Angleterre ne pût, ne dût, ne voulût pas refuser la réciprocité lors des voyages de la Pérouse, d'Entrecasteaux, et du Capitaine Baudin, et qui est devenu de droit commun entre les Nations, pour tous les voyages purement scientifiques.

C'est le dernier service que M. Turgot ait, de son vivant, rendu à la France, à son Gouvernement, aux sciences, à l'humanité. — Le terme de ceux que son exemple, ses vertus, ses lumières, pourront rendre à l'avenir est encore inconnu.

Digitized by Google

L'invitation faite aux Citoyens qui s'intéressent à la mémoire de M. Turgot, d'envoyer à l'Éditeur ce qu'ils pourraient connoître de ses OEuvres, n'a pas été stérile.

On a recouvré, par les soins généreux de M. Caillard, *Chef du Bureau des Archives aux Relations extérieures, le Mémoire sur la Poësie allemande, et plusieurs Lettres de M. Turgot, écrites pendant son Intendance, tant aux Curés de sa Généralité qu'à ses Subdélégués et à des Officiers Municipaux. Nous avons inséré le premier dans ce volume, à sa place naturelle, et nous allons donner une partie des autres comme supplément au tome où elles auraient dû entrer si on les avait eues plustôt.*

SUPPLÉMENT AU TOME IV.

LETTRE *circulaire aux Curés de la Généralité de Limoges* (1).

Paris, le 3 mai 1762.

PERSONNE, Monsieur, n'est plus à portée que MM. les Curés par leur état, par l'éducation distinguée que cet état exige, et par la confiance que leur ministère inspire au Peuple, de bien connoître sa situation, et les moyens de la rendre meilleure.

---

(1) La place de cette Lettre et de la suivante serait dans le tome IV, à la page 62, avant la Lettre au Contrôleur général.

Digitized by Google

Comme l'administration ne doit pas avoir un autre but, il est certain qu'ils pourroient lui fournir bien des secours et des lumières très-précieuses. Ils pourroient aussi rendre de grands services aux sciences, aux arts, au commerce, et surtout à l'agriculture, puisqu'ils sont seuls à portée de faire une foule d'observations qui échappent nécessairement aux habitans des villes : il ne s'agiroit que de prendre la peine d'informer ou les personnes chargées de l'administration, ou les Corps qui cultivent les sciences, des faits intéressans que le hasard leur présenteroit. Les instructions qu'ils pourroient donner aux Paysans, en leur communiquant les découvertes et les nouvelles pratiques dont l'utilité auroit été éprouvée, seroient encore très-avantageuses aux progrès de la science économique.

Persuadé que leur zèle embrasse tout ce qui peut tendre au bien public, et que tous les services à rendre aux hommes sont du ressort de leur charité, je me propose de recourir souvent à eux pour leur demander des éclaircissemens de toute espèce, ou pour les prier de m'aider à rendre à leurs Paroissiens une justice exacte. Vous devez donc vous attendre, Monsieur, que je m'adresserai plus d'une fois avec confiance à vous, ainsi qu'à MM. vos Confrères; j'espère même qu'eux et vous, ne vous en tiendrez pas seulement à me répondre, et je vous prie de me faire part directement de toutes les choses dont vous croirez utile que je sois instruit. Vous me feriez même plaisir d'engager ceux de vos Vicaires qui auroient du goût pour les différens genres d'observations dont je vous ai parlé, à s'en faire un amusement, et à me les communiquer. Vous pouvez être assuré que je me ferai un plaisir de distinguer en toute occasion et d'obliger ceux dont la correspondance m'aura procuré des

Digitized by Google

éclaircissemens utiles. Je me flatte que MM. les Évêques ne pourront que savoir gré aux Curés d'être entrés dans de pareilles vues, et je les prierai de vouloir bien leur en témoigner leur satisfaction.

La première chose que je vous demande aujourd'hui, c'est d'informer, ou moi, ou le Subdélégué le plus voisin, des accidens considérables qui peuvent arriver dans votre Paroisse, surtout des maladies contagieuses qui s'y répandroient, soit sur les hommes, soit même sur les animaux; ces occasions exigent des secours qui ne peuvent être trop prompts, et je ne puis y pourvoir si je n'en suis averti sur-le-champ.

J'ai encore à vous prier de rendre un service à vos Paroissiens, au sujet des requêtes qu'ils sont dans le cas de me présenter pour différens objets. Je sais que souvent ils s'adressent à MM. les Curés pour les leur composer; je ne puis trop applaudir à la charité de ceux qui veulent bien prendre ce soin, et je les exhorte à continuer. Je serois fort aise qu'ils voulussent aussi se charger de m'adresser toutes ces requêtes, et qu'ils persuadassent aux Paysans de ne point se détourner de leur travail pour venir me les présenter eux-mêmes, comme il ne leur arrive que trop souvent. Les audiences que je suis obligé de leur donner sont une perte de tems pour moi; mais j'ai bien plus de regret encore à la perte du leur, et aux frais que leur occasionnent ces voyages, pour lesquels ils dépensent souvent plus que ne peut valoir une modération légère qu'ils viennent demander sur leur capitation.

Je vous serai donc obligé de vouloir bien prévenir vos Habitans, de ma part, qu'il feront très-bien de s'épargner l'embarras de ces voyages, et de vous confier leurs requêtes pour me les faire passer;

Digitized by Google

vous pourrez en même tems les assurer que je n'en aurai pas moins d'attention à y répondre exactement et promptement. Au moyen du parti que j'ai pris de faire enregistrer et numéroter dans mes bureaux toutes les requêtes avec les décisions, il devient presque impossible qu'elles soient oubliées, et qu'elles restent sans être expédiées; ainsi les Paysans doivent être fort tranquilles sur la crainte de ne recevoir aucune réponse.

Je vous prie de m'adresser à Limoges, par la poste, toutes les requêtes qui vous auront été remises, et de mettre sur l'enveloppe le mot *Bureau*, afin qu'on soit averti d'ouvrir le paquet à Limoges dans le cas où je serois absent, et qu'on puisse enregistrer les requêtes avant de me les envoyer. J'aurai attention qu'elles soient expédiées à mesure qu'elles me parviendront; je les renverrai répondues à MM. les Receveurs des Tailles ou à MM. les Subdélégués, qui se chargeront de vous les faire tenir, et je vous prierai de vouloir bien les remettre aux Particuliers. Il sera nécessaire qu'en m'envoyant ces requêtes, vous m'en donniez avis par un mot d'écrit, afin que je sache de qui elles me viendront et à qui je dois les renvoyer.

Il y a une espèce de requêtes dont je reçois une grande quantité, et qui pourroient être facilement supprimées: je parle de celles que les Habitans de la campagne sont dans l'habitude de me présenter pour obtenir des modérations de capitation en dédommagement des pertes de bestiaux qu'ils ont éprouvées; ces pertes sont constatées par des certificats souvent assez informes, et sur lesquels on ne peut guères compter, auxquels on a cependant égard, quelquefois par pitié pour ceux qui les apportent. Ces certificats peuvent être donnés avec trop de facilité, parce que comme ils ne produi-

Digitized by Google

sent que des modérations sur la capitation, il n'en résulte pas une surcharge immédiate pour les autres habitans de la Paroisse. Il est cependant vrai que l'imposition faite sur la Province doit remplir le montant de ces modérations, et qu'ainsi elles retombent toujours sur les autres contribuables, quoique d'une manière peu sensible.

Des états des pertes de bestiaux arrivées dans chaque Paroisse, dressés sous une forme claire et revêtus de la signature du Curé, du Syndic et des principaux Habitans, auroient toute l'authenticité qu'on peut désirer. Je pourrois, sur ces états, accorder à tous ceux qui y seroient compris la modération ordinaire, sans qu'ils eussent besoin de me présenter leur requête chacun en particulier.

J'ai fait imprimer des modèles de ces États en blanc, et j'en ai de plus fait joindre un à la suite de cette lettre, rempli de noms fictifs, pour donner une idée précise de la manière dont les États en blanc doivent être remplis.

La première colonne doit contenir l'indication des villages où habitent chacun de ceux qui ont éprouvé les pertes comprises dans l'état. Cette indication est nécessaire pour qu'on puisse trouver sur les rôles des Tailles l'article sous lequel chaque Particulier est taxé, et lui appliquer la modération qui lui est due. La seconde colonne contient les noms de ceux qui ont perdu des bestiaux, et la troisième, le nombre et la qualité des bestiaux morts, avec la date de leur perte. Cette dernière circonstance m'a paru nécessaire à marquer, pour faciliter les moyens de reconnoître si l'on n'a pas allégué des pertes supposées, et d'éviter dans les états les doubles emplois qui pourroient s'y glisser.

Digitized by Google

Il reste une quatrième colonne intitulée *Observations :* elle est destinée à remarquer quelques circonstances particulières qui pourroient influer sur le plus ou le moins de modération à accorder, comme pourroit être la perte d'un bœuf par un travail forcé pour le service du Public, tel, par exemple, que la Corvée. Ou bien si le Propriétaire avoit essuyé depuis peu d'autres pertes considérables; s'il avoit, par exemple, perdu l'année précédente la totalité de ses bestiaux, s'il avoit été incendié, il faudroit en faire mention dans cette colonne.

Ces états doivent être remplis à mesure que les accidens arrivent. C'est à vous que j'adresse les modèles en blanc. Si vous voulez les garder et vous charger de les remplir vous-même, j'en serai bien aise. Si vous aimez mieux les confier au Syndic de la Paroisse, en cas que celui-ci sache écrire, vous en êtes fort le maître. Dans l'un et l'autre cas vous voudrez bien avertir vos Paroissiens de venir, lorsqu'ils auront essuyé quelque perte de bestiaux, la déclarer aussitôt ou à vous, ou au Syndic, afin qu'on puisse l'écrire sur l'état. Je vous prie de les prévenir en même tems que ces états doivent m'être envoyés tous les mois, et que je ne recevrai plus de requêtes, ni de certificats, pour les pertes qui n'auroient pas été inscrites dans le mois.

Pour n'être pas obligé de m'en rapporter uniquement à la déclaration du Propriétaire, et pour que vous puissiez la vérifier sans peine, je crois qu'il n'y a pas de meilleur moyen que de lire publiquement à l'issue de la messe paroissiale, le premier dimanche de chaque mois, l'état du mois précédent, en avertissant les Paroissiens que s'ils avoient connoissance de la supposition de quelques-unes de ces pertes comprises dans cet état, ils sont intéressés à vous en faire leur déclaration. J'espère

Digitized by Google

que vous voudrez bien prendre la peine de faire cette lecture tous les mois, et effacer de l'état les pertes qui seroient reconnues fausses. Vous voudrez bien signer en conséquence le certificat au bas de l'état, et le faire signer pareillement au Syndic et aux principaux habitans présens à la lecture. Vous me le ferez passer ensuite, et je vous renverrai une Ordonnance de modération pour les Particuliers qui y seront compris.

Je crois nécessaire de faire ces états de mois en mois; si l'on attendoit plus long-tems, il seroit difficile que les Paysans se souvinssent des pertes qu'auroient essuyées leurs voisins et de leurs dates, et l'on ne pourroit guères éviter d'être trompé quelquefois.

En conséquence j'aurai soin de vous envoyer chaque année une douzaine d'états en blanc, afin que vous puissiez chaque mois m'en renvoyer un rempli suivant le modèle ci-joint. Vous n'en recevrez cette année que sept, et vous ne commencerez à remplir le premier que dans le courant du mois de juin, pour me l'envoyer dans le commencement de juillet. A l'égard des pertes arrivées dans les cinq premiers mois de cette année, je vous serai obligé d'en faire aussi dresser un état dans la même forme, mais qui comprendra ces cinq mois entiers. Je vous prie, à cet effet, de demander à vos Paroisssiens leur déclaration des bestiaux qu'ils ont perdus depuis le 1er. de janvier, et de prendre toutes les précautions qui dépendront de vous pour n'être point trompé. Vous pourrez me faire tenir, au commencement de juin, un état particulier pour lequel je vous envoie aussi un modèle en blanc.

Je vous serai encore obligé, lorsque vous aurez reçu les Ordonnances en modération de Capitation, que je vous adresserai pour cet objet, ou pour tout

Digitized by Google

autre, de rendre à ceux qui les auront obtenus un second service, c'est de les faire venir chez vous avec les Collecteurs, et de vous donner la peine de faire croiser en votre présence, sur le rôle, à la marge de leurs articles, le montant de ces modérations, en remettant les Ordonnances aux Collecteurs. Par-là, vous préviendrez toutes les disputes qui pourroient s'élever à cette occasion, et les Ordonnances de modération courront moins le risque de s'égarer.

Quelques peines que puissent vous donner les détails que je vous demande, le bien qui doit en résulter me persuade que vous vous y livrerez avec plaisir, et je vous serai obligé de me faire part de vos dispositions en m'accusant la réception de cette lettre.

Je suis parfaitement, etc.

Digitized by Google

ÉLECTION DE LIMOGES. *Paroisse d'Isle.*

ÉTAT des Bestiaux que les Habitans de la Paroisse d'Isle, ci-après dénommés, ont perdus depuis le premier du mois de mai jusqu'au premier du mois de juin de l'année 1762.

NOMS des VILLAGES.	NOMS des Habitans qui ont perdu des Bestiaux.	NOMBRE et qualité des Bestiaux perdus, avec la date de la perte.	*Observations.*
Le Bourg.	François Pasquet.	Le 2. une Vache. Le 3. un Veau.	
La Chabroulie.	Jean Petit, Métayer de M. de Marsat.	Le 5. un Bœuf.	*Ce Bœuf a péri dans le travail de la Corvée.*
Reignefort.	Martial Jaquetou, Métayer de M. Reignefort.	Le 8. un Bœuf. Le 10. une Vache. Le 12. un Cochon.	
Envaud.	Ant. Pascal.	Le 15. six Brebis.	
	Léonard Varachon, Métayer, de M. Thevenin.	Le 18. un Bœuf. Le 20. un Taureau.	*Avoit perdu l'année dernière trois Bœufs.*
Le Gondaud.	Pierre Marquetou.	Le 22. un Veau.	

Je soussigné Curé de la paroisse d'Isle, déclare avoir lu à l'issue de la messe paroissiale, le premier dimanche de ce mois, le présent Etat des pertes de bestiaux arrivées dans ma Paroisse, qu'aucun des Paroissiens n'a réclamé contre son exactitude, et que j'en crois le contenu véritable ; ce que certifient pareillement avec moi les Syndic et principaux Habitans de la dite Paroisse, et ont signé avec moi. Fait à Isle, le 6 du mois de juin 1762.

Digitized by Google

Lettre aux Curés pour leur rappeller l'Instruction précédente et réclamer de nouveau leur coopération.

Paris, le 25 juin 1762.

Les lettres que j'ai reçues de plusieurs de MM. les Curés à l'occasion de ma Lettre circulaire du 3 mai dernier, m'ont donné, Monsieur, la plus grande satisfaction par le zèle avec lequel ils paroissent se livrer au bien public. Je suis persuadé que ceux dont je n'ai point encore reçu les réponses ne sont pas entrés moins volontiers dans mes vues, et que j'aurai les mêmes remercîmens à leur faire.

Voici, Monsieur, une nouvelle occasion de montrer votre bonne volonté. Vous pouvez, par vos soins, contribuer à rendre aussi utile qu'il est possible à vos Paroissiens un travail très-considérable qui va se faire pour mettre en règle les rôles des Tailles de l'année prochaine. Un Commissaire doit se rendre incessamment dans votre Paroisse pour faire la vérification du rôle, et pour remédier autant qu'il sera possible, non pas à tous les objets des plaintes qu'a occasionnées la Taille tarifée (car il est impossible de corriger dès la première année les imperfections des Abonnemens et des estimations), mais du moins pour remédier aux abus qui ont pu se glisser dans la répartition les années précédentes, et pour rendre à chacun la justice qui lui est due d'après les règles établies.

Je n'entre dans aucun détail sur les motifs et les objets de ces vérifications. Je trouve plus court de joindre à cette Lettre un exemplaire de l'Instruction que j'envoie aux Commissaires eux-mêmes (1). En

(1) On n'a pas cru devoir réimprimer cette Instruction

Digitized by Google

voyant ce qu'ils ont à faire, vous verrez en quoi vous pouvez les aider, et vous pourrez en même tems instruire vos Paroissiens de ce qu'ils doivent faire pour profiter de la présence du Commissaire, et le mettre à portée de leur rendre une pleine justice. Parmi les objets généraux du voyage des Commissaires, je leur ai proposé, comme à vous, de rassembler toutes les observations qui viendront à leur connoissance sur les différentes matières relatives à l'administration et au bien public. Je suis entré dans un détail un peu plus grand que dans la Lettre du 3 mai, ainsi je vous prie, en lisant cet article de l'Instruction aux Commissaires, de le regarder comme vous étant adressé et comme formant un supplément à ma première Lettre.

Quant à l'objet principal de leur voyage, qui consiste dans la vérification des Rôles, je vous serai obligé de vouloir bien leur procurer toutes les facilités qui dépendront de vous, et surtout d'engager vos Paroissiens à se rendre assidus aux vérifications, chacun pour le canton ou village qui les concerne; de leur faire sentir combien ils sont intéressés à s'y trouver, soit pour se défendre contre les déclarations que d'autres pourroient faire à leur préjudice, soit pour déclarer eux-mêmes ceux qui voudroient se soustraire aux impôsitions qu'ils doivent supporter, ce qui porteroit préjudice aux autres contribuables.

Vous pouvez encore faciliter infiniment le tra-

---

qui rempliroit environ cent pages, dont la pluspart ne seraient que d'un intérêt local qui n'existe plus; elle aurait cependant montré avec quelle sagacité, quelle prévoyance, quelle prudence M. *Turgot* s'occupait des moindres détails propres à substituer une exacte justice au désordre qui avait jusqu'alors régné dans la répartition des impôsitions de la Province qui lui était confiée.

Digitized by Google

vail des vérifications, en communiquant aux Commissaires, dans l'assemblée, vos registres des baptêmes et des sépultures, pour y vérifier la date des naissances et des morts, lorsque ces dates doivent influer sur la formation de quelque cotte. Je crois vous faire plaisir en vous proposant d'exercer par-là une action de charité envers vos habitans.

Il est possible que dans l'intervalle qui s'écoulera entre le départ du Commissaire après sa vérification et le 1er. octobre, jour auquel la Taille est due au Roi, il arrive dans votre Paroisse quelques changemens par mort, vente, ou autrement, dont vous ne pouvez manquer d'être instruit. Vous rendrez un grand service à votre Paroisse, et surtout aux Collecteurs de l'année prochaine, si vous voulez bien prendre la peine d'en former un état, de le lire dans l'assemblée des habitans le premier dimanche du mois d'octobre, et de l'envoyer signé de vous, du Syndic, du Collecteur Porte-rôle, et de tous ceux des Collecteurs et des Habitans présens qui sauront signer, au Commissaire chargé de votre Paroisse, lequel établira en conséquence ces changemens sur le rôle.

Je vous prie aussi d'avoir soin que le billet d'avertissement par lequel le Commissaire indiquera le jour de son arrivée, soit exactement publié, et d'en expliquer les dispositions tant aux Syndics et Collecteurs qu'aux autres Habitans, et en particulier aux anciens Collecteurs qui ont des états de *faux-taux* à présenter.

J'espère, Monsieur, que je n'aurai pas moins de remercîmens à vous faire sur cet objet important que sur les états de bestiaux que vous voulez bien prendre la peine de dresser.

Je suis très-parfaitement, Monsieur, etc.

P. S. Plusieurs de MM. les Curés m'ont paru

Digitized by Google

douter si les brebis devoint être comprises dans les états de bestiaux. Il est vrai que lorsqu'il ne s'agit que d'une ou deux brebis, la modération qu'on obtiendroit par-là seroit si peu considérable que ce n'est guères la peine d'en faire un article particulier dans les états; mais lorsque le nombre est plus considérable et va jusqu'à dix ou douze, il est juste d'en faire un article, mon intention étant d'accorder une modération toutes les fois que la perte est considérable. J'ai vu avec douleur que dans quelques Paroisses le Curé a signé seul parce que personne ne savoit signer; cet excès d'ignorance dans le peuple me paroît un grand mal, et j'exhorte MM. les Curés à s'occuper des moyens de répandre un peu plus d'instruction dans les campagnes, et à me proposer ceux qu'ils jugeront les plus efficaces. S'ils pouvoient, au défaut de signature, faire apposer dans les assemblées la croix du Syndic et des principaux Habitans, cette espèce de solemnité me sembleroit propre à exciter la confiance du Peuple, et je leur en serai obligé.

Parmi les réponses que j'ai reçues à ma Lettre du 3 mai, quelques-unes contiennent des observations intéressantes. J'y ai trouvé aussi des représentations sur plusieurs abus dont je sens tous les inconvéniens, et auxquels je voudrois bien pouvoir remédier. Mais sur quelques-uns je ne vois que des moyens très-peu faciles à mettre en œuvre, et peut-être dangereux par l'atteinte qu'ils donneroient à la liberté dont chaque Citoyen doit jouir et qui ne sauroit être trop respectée.

Digitized by Google

LETTRE circulaire aux Officiers Municipaux sur les Rôles des Tailles dans les Villes (1).

Limoges, le 31 août 1762.

APRÈS avoir pris, Messieurs, toutes les précautions qui m'ont paru les plus efficaces pour assurer l'exactitude et la justice de la répartition des impositions que doivent supporter les Taillables de la Campagne, en envoyant dans toutes les Paroisses des Commissaires chargés de vérifier les rôles, je crois devoir porter également mon attention sur la répartition des impositions auxquelles sont assujettis les Habitans des Villes. La multitude des plaintes que j'ai reçues me persuade qu'il s'y est glissé beaucoup d'abus, qui peut-être seront très-difficiles à réformer. Ces abus prennent leur source dans la nature de l'imposition, qui ne peut être répartie que d'une manière arbitraire, sujette par conséquent à l'incertitude et à la faveur. Mais plus ces inconvéniens semblent naturellement attachés à la nature même de l'imposition, plus il faut redoubler de soins et de précautions pour les éviter, et pour se mettre en état de rendre raison, autant qu'il est possible, à chaque Contribuable de sa cote.

Il est évident que le premier pas à faire pour asseoir exactement l'imposition, est de connoître tous les Contribuables, et de s'en procurer un état complet. Il doit arriver journellement tant de chan-

(1) La place de cette Lettre et des deux suivantes, si on les avait eues plustôt, aurait été au tome IV, après la Lettre au Contrôleur général, et avant le Mémoire sur les doubles emplois qui avaient lieu dans l'Élection d'Angoulême.

Digitized by Google

gemens dans une grande ville, que si ces états ne sont pas refaits, ou du moins vérifiés chaque année, ils ne peuvent manquer de devenir bientôt inutiles. Les omissions doivent se multiplier dans les rôles, et les Particuliers dont la fortune est diminuée doivent continuer à payer les mêmes impôsitions. Je souhaite que les rôles des villes considérables de la Généralité ne soient pas dans le cas de donner lieu à de pareils reproches.

Quelque connoissance que vous ayiez, Messieurs, des noms et des facultés des Habitans de votre ville, et quelque peine que vous preniez, il me paroîtra toujours impossible qu'un petit nombre de personnes puissent, dans une ville un peu grande, savoir exactement les noms et les facultés de tous les Contribuables, et les variations que les événemens y apportent tous les ans.

Je pense donc que le meilleur moyen d'acquérir toutes les connoissances nécessaires pour appuyer désormais la répartition sur une base solide, est de partager le travail entre un grand nombre de personnes, dont chacune ne soit chargée que d'un certain Canton. Le Corps de ville, par exemple, pourroit nommer deux Bourgeois pour vérifier chaque Isle de maisons.

Le premier travail de ces deux Commissaires seroit de reconnoître chaque maison, et de les noter toutes l'une après l'autre sur un registre par ordre de numéro en faisant le tour de l'Isle. Comme les constructions nouvelles sont peu fréquentes, ce dénombrement des maisons auroit rarement besoin de réforme, et il pourroit pendant plusieurs années servir de guide pour les vérifications.

Je crois qu'il conviendroit de destiner à chaque maison un quarré de papier, en tête duquel seroit le numéro de la maison.

Digitized by Google

La première colonne contiendroit le nom du Propriétaire avec l'espace nécessaire pour y établir les changemens successifs.

Dans la seconde colonne on écriroit les noms et surnoms de ceux qui occupent actuellement ou la maison entière ou ses différentes parties, le nom même du Propriétaire y seroit répété lorsqu'il occuperoit lui-même sa maison.

L'on marqueroit avec soin dans cette même colonne la profession de chaque locataire, s'il est veuf ou marié, le nombre de ses enfans et de ses domestiques. Et si c'est un Marchand ou un Artisan, le nombre de ses compagnons logeant chez lui.

Les autres colonnes, tant sur le recto que sur le verso, serviroient pour établir les changemens d'année en année; au moyen de quoi le registre une fois formé pourroit durer un assez grand nombre d'années, au bout desquelles il seroit facile de le renouveller. Je joins à cette Lettre un modèle de la forme qui me paroît convenir à ces registres.

Si l'on nommoit deux Commissaires pour chaque Isle de maison, ils n'auroient certainement que bien peu de travail, et je pense que quand les Isles sont petites on peut charger les mêmes Commissaires d'en opérer de la même manière deux ou trois. Mais il faudroit toujours que le dénombrement de chaque Isle fut séparé, en sorte que dans chacune les maisons fussent comptées en commençant par le No. 1.

Les dénombremens de toutes les Isles réunies formeroient le dénombrement total de la ville, dans lequel, pour éviter la confusion, l'on désigneroit chaque Isle par une lettre de l'alphabet, ou mieux encore par le nom du principal édifice. Ce dénom-

Digitized by Google

brement général comprenant tous les Habitans sans exception, il suffiroit d'en faire le relevé nom par nom, pour former le canevas du rôle, dans lequel je pense qu'il faudroit, comme dans les rôles de la campagne, laisser subsister les noms des Privilégiés pour mémoire seulement, et sans les assujettir à l'impôsition.

Ce premier travail ne présenteroit encore qu'une simple énumération des Contribuables sans aucune indication de leurs facultés, auxquelles cependant doit être proportionnée l'impôsition. Il faudroit donc que les mêmes Commissaires qu'on auroit l'attention de choisir parmi les plus honnêtes gens, et les plus intelligens de chaque Canton, recueillissent tous les renseignemens qu'ils pourroient se procurer sur la fortune de chacun des Contribuables compris au dénombrement, sur leur industrie et leur commerce, sur les accidens ou dérangemens qu'ils auroient pu essuyer, sur les charges de toute espèce qu'ils supporteroient.

Ces renseignemens seroient inscrits sur un registre particulier d'observations, maison par maison, et dans chaque maison, article par article, en suivant tous les noms des Contribuables dans le même ordre dans lequel ils sont écrits au registre du dénombrement.

Le registre d'observations pourroit être écrit sur du papier plié en trois, dont deux colonnes resteroient en blanc, afin de laisser un très-grand espace pour placer les nouvelles connoissances qu'un examen plus approfondi pourra procurer, et les changemens que les années subséquentes ameneront dans la fortune des mêmes personnes. Il seroit aussi nécessaire de laisser pour chaque maison un espace blanc considérable dans la colonne même destinée

Digitized by Google

à être remplie, pour y placer dans la suite les nouveaux articles occasionnés par les changemens de locataires.

Avec ces précautions, le même registre pourra durer plusieurs années, ainsi que celui du dénombrement auquel il correspondra pour l'ordre ; et d'après ces deux registres, rien ne sera plus aisé que de former un projet de répartition dans lequel l'équité sera aussi exactement observée qu'il est possible dans une forme d'imposition dont l'arbitraire est malheureusement inséparable.

L'espace de six semaines qui reste encore d'ici au département, me paroît suffire pour remplir entièrement ce plan dans chaque Ville au moyen du petit nombre de maisons dont les commissaires seront chargés chacun en leur particulier. Je vous prie en conséquence de vouloir bien procéder incessamment aux choix des Commissaires pour chaque Canton de votre Ville. Lorsqu'ils auront achevé leur opération, je me réserve de prendre les mesures qui me paroîtront les plus convenables pour faire, d'après les connoissances que leur travail aura procurées, la répartition la plus juste qu'il sera possible.

Je joins un modèle fictif du registre, et je suis très-parfaitement, etc.

Digitized by Google

NOM du PROPRIÉTAIRE.	NOMS ET PROFESSIONS DES LOCATAIRES, avec le nombre de leurs Domestiques et de leurs Enfans.		
	1762.	1763.	1764.
Le sieur Jean Pasquet.	Jean Pasquet, marchand, propriétaire, occupe lui-même la boutique sur le devant, et le 1er. étage; a 4 enfans et une servante. Le S^{r}. Dupui, Avocat, et la d^{e}. sa femme, occupent le corps de logis du fond. Un valet et une servante.	Jean Pasquet a quitté le commerce. Louis Petit, Perruquier, occupe la boutique et le 1er. étage; a 3 enfans.	Louis Petit a quitté; la boutique est vacante. Louis Benoist, clerc de Procureur, occupe le 1er. étage.
	1765.	1766.	1767.
Le sieur Simon Bourgeois.	Le S^{r}. Denis Simon, Marchand, occupe lui-même sa maison avec sa femme; il a six enfans et une servante.	*Idem*, Il a 7 enfans, un valet et une servante.	Le S^{r}. Simon est veuf. Le S^{r}. Dupin demeure chez lui en pension, occupe une chambre au 2e. étage.

Digitized by Google

Lettre aux Curés, dont l'objet est de décharger les Collecteurs des Tailles de la perception des Vingtièmes et d'établir des Receveurs particuliers (1).

Limoges, le 23 octobre 1762.

L'usage qui s'est introduit, Monsieur, dans la Généralité de Limoges, de charger les Collecteurs des Tailles de la levée du Vingtième, est contraire à ce qui s'observe dans la plus grande partie du Royaume, où le Vingtième est levé par des Préposés particuliers. Je le crois aussi sujet à beaucoup d'inconvéniens: je sais que MM. les Receveurs des Tailles pensent qu'il rend les recouvremens plus difficiles, et il est certain que la collecte, déjà trop onéreuse par la seule levée des Tailles, l'est devenue encore davantage par l'addition de celle des Vingtièmes.

Les principes de l'imposition du Vingtième sont d'ailleurs bien différens de ceux de la Taille, puisque c'est au Propriétaire et non au Colon qu'il faut s'adresser pour le paiement: les termes de l'échéance des paiemens ne sont pas non plus les mêmes; les contestations qu'occasionnent les poursuites, et la taxe des fraix ne se portent pas devant les mêmes Juges.

(1) C'est le commencement de l'opération qui a conduit à la suppression de la collecte et à l'établissement des Percepteurs particuliers pour toutes les contributions directes: projet que M. *Turgot* avait déjà conçu, et qui a été un des plus grands soulagemens pour les campagnes dont la collecte ruinait toujours les Citoyens les plus aisés, ce qui empêchait qu'il pût s'y former des capitaux, et décourageait également le travail et l'économie.

Digitized by Google

Il est impossible qu'un Collecteur, qui souvent ne sait ni lire ni écrire, ne confonde pas tous ces objets : il en résulte beaucoup d'embarras pour l'application des paiemens sur les différens rôles et beaucoup d'irrégularités dans les poursuites.

Il est encore arrivé que les Collecteurs étant responsables du montant des rôles de Taille, et obligés d'en répondre parce que la Taille est une imposition solidaire, on les a obligés de répondre aussi du montant des rôles du Vingtième, et l'on n'a point pensé à les tirer de leur erreur en leur apprenant que comme Préposés du Vingtième, il leur suffisoit de faire constater les *faux-taux* et les non-valeurs pour en être déchargés.

Toutes ces raisons me font penser qu'il seroit beaucoup plus avantageux d'établir dans cette Généralité comme dans les autres, et même comme dans une partie de l'Élection de Tulle, des Préposés particuliers pour la levée des Vingtièmes. Mais en même tems je vous avoue que je répugne beaucoup à rétablir entièrement l'ancien usage tel qu'il avoit lieu avant que mes prédécesseurs eussent réuni la levée des Vingtièmes à celle des Tailles. On chargeoit alors du rôle des Vingtièmes celui qui avoit été Collecteur Porte-rôle trois ans auparavant; au moyen de quoi un homme à peine délivré des embarras de la collecte étoit obligé de commencer un nouveau recouvrement.

On a pris, dans quelques Généralités, un parti qui me semble beaucoup plus avantageux et qui concilie le soulagement du Peuple avec la facilité des recouvremens. C'est de nommer d'office des Préposés perpétuels; on leur donne un Arrondissement composé de plusieurs Paroisses; cette Arrondissement est assez borné pour qu'un homme seul puisse veiller par lui-même au recouvrement avec l'assiduité nécessaire, mais en même tems,

assez étendu pour que les sommes à recouvrer puissent, à raison de 4 deniers pour livre, présenter un profit capable, avec les autres priviléges attribués aux Préposés, d'engager des Particuliers intelligens et solvables à se charger de cet emploi de leur plein gré.

J'ai fait il y a quelques mois cette proposition à MM. les Receveurs des Tailles, et je les ai priés de s'occuper du soin de former des projets d'arrondissemens, et de chercher des personnes qui voulussent se charger d'y lever les Vingtièmes. Leurs recherches ont été jusqu'ici presque entièrement infructueuses, et je conçois que ce plan doit être plus difficile à exécuter dans cette Province que dans quelques autres qui sont plus peuplées, où les Paroisses sont plus riches et plus voisines les unes des autres, où par conséquent un seul homme a bien plus de facilité à faire le recouvrement dans plusieurs à la fois, et y trouve un plus grand profit parce que les sommes à lever sont plus considérables.

Je ne veux cependant pas me rebuter encore; j'imagine que si l'éloignement des Paroisses et la modicité des sommes à recouvrer qui résultera de la difficulté de charger un seul homme de plusieurs rôles diminue le profit que pourroit faire un Préposé, il reste cependant assez d'avantages attachés à la levée des Vingtièmes pour engager quelques personnes à s'en charger. J'ai pensé qu'en faisant connoître mes intentions dans la campagne, et en priant MM. les Curés d'en instruire leurs Paroissiens, je trouverois des Préposés volontaires, du moins pour quelques Communautés.

Le privilége le plus capable de tenter un homme de se charger de la levée du Vingtième est l'exemption de collecte, et il est certainement très-précieux.

Digitized by Google

Je conviens que la collecte n'est qu'un mal passager, et que je propose de se charger du Vingtième pour un tems illimité; mais il y a une différence prodigieuse entre le fardeau de la collecte des Tailles et celui de la levée des Vingtièmes.

1°. La levée des Tailles forme un objet beaucoup plus considérable, et comme la Taille est solidaire, le Collecteur est obligé de répondre du montant du rôle; s'il y a des non-valeurs et des cottes inexigibles, il est obligé d'en faire les avances, et ne peut s'en faire rembourser qu'avec beaucoup de peine et par un rejet sur la Communauté, dont le montant ne lui rentre qu'après l'acquittement de la partie du Roi, c'est-à-dire après plusieurs années; au lieu que le Préposé du Vingtième, chargé d'un recouvrement bien moindre, est en même tems sûr d'être déchargé ou remboursé de ses avances, s'il en a fait, aussitôt qu'il a justifié de ses diligences et constaté la non-valeur.

2°. Le Vingtième étant privilégié sur la Taille, le Préposé est toujours payé préférablement au Collecteur, et ce dernier est bien plus exposé à trouver des non-valeurs.

3°. Le Vingtième est dû par le Propriétaire du fonds, et le fonds en répond toujours; la Taille étant due par le Cultivateur, le Collecteur est souvent dans le cas de perdre par la banqueroute des Métayers et par l'enlèvement des fruits.

4°. Le Vingtième étant toujours appuyé sur des fonds réels, le Préposé n'a point à craindre que le redevable échappe à ses poursuites en quittant la Paroisse, au lieu que le Collecteur des Tailles éprouve souvent des pertes par cette cause.

5°. Enfin un Préposé étant perpétuel auroit sur les Collecteurs, qui changent tous les ans, l'avantage d'être mieux instruit, de connoître mieux les règles, de n'être point à la merci des Huissiers,

Digitized by Google

exposé à des surprises et à des vexations de toute espèce: il connoîtroit aussi bien mieux tous les Contribuables de son arrondissement, il pourroit choisir les momens où il leur seroit plus commode de payer, et feroit son recouvrement plus promptement et d'une manière moins onéreuse au Peuple.

Les Préposés du Vingtième sont exempts de tutelle, curatelle, etc.

Ils ont le privilége de ne pouvoir être pris solidaires pour la Taille dans le cas de dissipations de deniers, et ils doivent sentir la valeur de cet avantage.

Ils sont exempts de Milice pour eux et pour un de leurs enfans.

Je les exempterai aussi de la Corvée pour les chemins.

Du logement des gens de guerre.

Leurs bestiaux et voitures ne seront assujettis dans aucun cas à la conduite des troupes et de leurs équipages.

Ces priviléges peuvent paroître suffisans et déterminer bien des personnes à s'offrir pour cette fonction. MM. les Receveurs des Tailles consentent de plus à donner à ceux qui se présenteront des termes beaucoup plus avantageux pour les paiemens que ceux que donnent les Édits du Roi.

Aux termes de ces Edits, le montant du rôle doit être payé de quartier en quartier, en commençant au 1er. janvier et soldé dans l'année. MM. les Receveurs des Tailles proposent à ceux qui voudront se charger volontairement de la levée des Vingtièmes, de leur accorder vingt mois pour solder leur rôle, en payant de mois en mois, depuis le 1er. février jusqu'au 1er. octobre de l'année suivante, et il ne paroît pas que ces pactes soient fort difficiles à tenir.

Vous sentez que je n'admettrai pour Préposés que

Digitized by Google

des Propriétaires de fonds bien solvables, qui sachent lire, écrire, et qui aient toute l'intelligence nécessaire pour bien faire le recouvrement. Mon intention est aussi de tenir la main à ce qu'ils ne commettent aucune vexation.

Vous m'obligerez véritablement si vous voulez bien prendre la peine de développer aux Habitans de votre Paroisse que vous croirez en état de faire ce recouvrement, les avantages qu'ils trouveroient à se charger volontairement d'une ou de plusieurs Paroisses. Si quelqu'un se propose, je vous prie d'envoyer sur-le-champ au Receveur des Tailles de votre Élection, son nom, avec la note de l'article du rôle où il est imposé, et le nom des Paroisses dont il consentiroit à faire le recouvrement, en cas qu'il voulut se charger de plusieurs. Les rôles du Vingtième devant être remis aux Préposés au 1er. janvier, il est essentiel que vous veuilliez bien faire promptement toutes les démarches que je vous demande par cette Lettre, et me rendre sur-le-champ compte du succès.

Je suis très-parfaitement, etc.

P. S. Je profite de cette occasion pour vous prier de nouveau d'engager les Habitans de la campagne à vous remettre leurs requêtes afin que vous me les envoyiez par la poste, sans prendre la peine de me les apporter eux-mêmes. Je vous prie aussi de les avertir que je ne suis jamais visible les jours de Courrier, c'est-à-dire les mardis et les vendredis; et que les autres jours ils ne me trouveront que depuis onze heures du matin jusqu'à une heure.

Digitized by Google

Lettre aux Curés sur les Etats de pertes de Bestiaux, et quelques autres points d'utilité publique.

Limoges, le 22 janvier 1763.

Persuadé, Monsieur, que MM. les Curés ne se porteront pas cette année avec moins de zèle que l'année dernière à me faciliter les moyens de soulager ceux de leurs Paroissiens qui essuieront des pertes de bestiaux, conformément à l'invitation que je leur en ai faite par ma Lettre du 3 mai 1762, je joins à celle-ci de nouveaux états en blanc, en vous priant de vouloir bien les remplir comme ceux de l'année dernière.

Plusieurs de MM. les Curés m'ont représenté qu'il seroit moins embarrassant pour eux de ne m'envoyer ces états que tous les trois mois, et j'ai aussi éprouvé, de mon côté, que la trop grande multiplicité des états envoyés tous les mois, donnoit quelque embarras dans mes Bureaux, et rendoit l'expédition plus pénible. C'est ce qui m'a déterminé à ne vous envoyer pour cette année que quatre états, dont chacun servira pour trois mois, Les noms des mois auxquels chacun de ces états est destiné sont imprimés en tête, et je vous serai obligé d'y faire attention pour ne les pas confondre.

Malgré ce changement, j'espère que vous aurez toujours soin d'inscrire sur votre état les pertes à mesure qu'elles arriveront : cette attention est importante, parce qu'il est plus aisé de constater ces sortes d'accidens sur-le-champ qu'après quelques mois; et je ne puis trop vous recommander de prendre toutes sortes de précautions pour n'être point trompé. J'ai lieu de craindre que quelques-uns de MM. les Curés n'aient eu un peu trop de facilité à s'en rapporter à la simple déclaration de

Digitized by Google

ceux qui prétendoient avoir perdu des bestiaux; je suis bien persuadé qu'aucun d'eux ne voudroit faire servir la confiance que je leur donne à favoriser qui que ce soit injustement, et à procurer des modérations à ceux dont la perte n'auroit pas été réelle. Quoique les modérations que j'accorde sur la Capitation ne retombent pas immédiatement sur la Paroisse, il est cependant vrai que l'imposition faite sur la Province doit remplir le montant de ces diminutions, et qu'ainsi la charge des autres contribuables est toujours augmentée quoique d'une manière peu sensible. Cette raison seule suffit pour vous engager à redoubler de précautions afin qu'on ne vous en impose pas. La meilleure de toutes est celle que je vous ai déjà proposée dans ma Lettre du 3 mai dernier: la lecture publique de vos états.

J'ai ajouté, dans les états que je vous envoie pour cette année, une nouvelle colonne dans laquelle je vous prie de marquer à côté du nom de chaque Particulier l'article du rôle sous lequel il est taxé. Faute de cette précaution, il a fallu un tems infini, l'année dernière, pour former les états de modération que j'ai renvoyé à MM. les Curés, on a perdu beaucoup de tems dans mes Bureaux à feuilleter les rôles pour y trouver les noms de ceux qui se trouvoient compris dans les états, et l'expédition des modérations que j'avois promises en a été retardée de plusieurs mois. Avec l'attention que je vous demande, et celle d'écrire les noms bien lisiblement, j'espère que les modérations suivront cette année la réception de vos états de plus près que l'année dernière.

Vous voudrez bien d'ailleurs vous conformer à ma Lettre du 3 mai 1762, avec la restriction cependant de ne plus comprendre dans vos états les bêtes à laine. Je vous ai fait part, dans la Lettre que j'ai jointe aux premiers états de modération que

Digitized by Google

vous avez reçus (1), des motifs qui m'ont engagé à supprimer en même tems, *et la gratification* pour la perte des brebis *et la taxe* qu'il étoit d'usage d'impôser sur les Propriétaires de cette espèce de bétail.

Lorsque vous recevrez les Ordonnances de modération, je vous prie de continuer à faire marquer les *Solvit* sur le rôle en votre présence, soit par des croix suivant l'usage des Collecteurs, soit en écrivant à la marge du rôle le montant des modérations. Je sais que plusieurs des Collecteurs sont dans l'usage de n'écrire les reçus à compte qu'à la fin du rôle, mais il vaut beaucoup mieux qu'ils soient écrits à la marge de la cote du Contribuable, et j'ai fait laisser exprès une très-grande marge dans les rôles de cette année. Les Collecteurs ne doivent faire aucune difficulté de prendre pour comptant mes Ordonnances de modération, et de rembourser ceux qui auroient déjà payé toutes leurs impôsitions. J'ai pris des arrangemens pour que MM. les Receveurs des Tailles ne fassent aucune difficulté de leur en tenir compte.

J'espère que vous voudrez bien aussi vous charger, comme par le passé, de m'envoyer les requêtes de ceux de vos Paroissiens qui auront quelque chose à demander, et les détourner de me les apporter eux-mêmes. Je vous serai obligé de faire attention à ce que dans toutes celles où il s'agira des impôsitions, l'article du rôle soit toujours indiqué. Je tâcherai d'y répondre le plus promptement qu'il me sera possible; mais il arrive souvent que je suis obligé de les renvoyer ou aux Commissaires des Tailles, ou aux Subdélégués, ou à d'autres personnes pour me procurer des éclaircissemens. Il ne faut pas pour cela imaginer que je ne les aie pas reçues ou qu'elles aient été oubliées.

(1) Nous n'avons pas cette Lettre.

Digitized by Google

Par rapport à celles qui concernent le Vingtième en particulier, quelque diligence que je désirasse apporter à les expédier, les éclaircissemens que je suis obligé de prendre me forcent quelquefois à les garder beaucoup plus long-tems que je ne voudrois. Il y en a plusieurs, telles que les demandes en modération qui ont pour motif des accidens extraordinaires, comme grêle, incendies, etc., et les demandes en déduction pour des rentes dues à gens de main-morte lorsqu'elles sont présentées pour la première fois, qu'il est d'usage d'envoyer au Conseil; ce qui retarde nécessairement la décision; je fais cette observation pour prévenir la juste impatience qu'on a ordinairement de recevoir une réponse à ses demandes, et en même tems pour engager à se pourvoir très-promptement et s'il est possible aussitôt après qu'on a connoissance de sa cotte. Quoique j'aie retardé jusqu'à présent l'arrêté des comptes de 1760, afin de pouvoir rendre justice sur cette année pour les doubles emplois que la vérification des Commissaires des Tailles ne pouvoit manquer de faire découvrir, cette circonstance extraordinaire ne tirera point à conséquence, et, lorsque tout rentrera dans l'ordre accoutumé, les comptes du Vingtième seront arrêtés avant la fin de la seconde année; or il n'est plus possible d'accorder de modérations sur les années dont les comptes sont une fois rendus.

Plusieurs personnes, faute d'être instruites des principes, me présentent des requêtes inutiles, ou omettent de joindre à celles qui sont justes les pièces nécessaires pour me mettre à portée de leur rendre la justice qui leur est due, ce qui oblige à répondre par des interlocutoires qui retardent beaucoup la satisfaction qu'elles attendent. Cette observation regarde surtout les requêtes par lesquelles on me demande des déductions pour différentes rentes

Digitized by Google

qu'on est chargé de payer sur son bien. Je crois utile, pour prévenir ces inconvéniens, d'entrer ici dans quelque détail relativement aux cas où l'on peut se pourvoir pour obtenir des déductions sur ses Vingtièmes et aux pièces qu'il est nécessaire de joindre.

L'on n'accorde jamais aucune déduction pour rentes dues à des particuliers; si ce sont des rentes seigneuriales, elles ont dû diminuer l'appréciation du fonds faite par les Contrôleurs, et elles ne sont imposées que sur la tête de ceux qui ont droit de les percevoir; si ce sont des rentes secondes ou des rentes constituées, on est en droit de retenir les Vingtièmes par ses mains, et dès-lors il n'est dû aucune déduction. Les conventions particulières par lesquelles on auroit renoncé au droit de retenir les Vingtièmes, ne changent rien à cette règle, parce que, si un Particulier a renoncé volontairement au droit que la loi lui donnoit, le Roi n'est pas obligé de l'en dédommager.

On déduit le Vingtième pour les rentes constituées dues aux maisons Religieuses et aux gens de main-morte; mais il est nécessaire que ces rentes soient constituées avant l'Edit du mois d'août 1749, ou que la constitution ait été autorisée par des Lettres-Patentes, parce que toute nouvelle acquisition étant interdite aux Communautés par cet Edit, elles n'ont aucune exemption de Vingtième pour les rentes qu'elles auroient acquises depuis l'interdiction; par conséquent les débiteurs sont en droit de se retenir le Vingtième, sauf leurs conventions particulières que la loi ne connoît pas.

Les constitutions pour les dots des Religieuses, les pensions viagères aux Religieux ou Religieuses ne sont point comprises dans cette limitation, et ceux qui doivent ces rentes ou pensions obtiennent une

Digitized by Google

une déduction proportionnée sur leurs Vingtièmes.

La première fois qu'on se pourvoit il est nécessaire de joindre le titre constitutif de la rente ou pension, ou bien une copie en forme ou collationnée par un Subdélégué, le Conseil exigeant cette pièce pour accorder la déduction. Dans la suite, et lorsqu'une fois on a obtenu cette déduction, il suffit de joindre chaque année à sa requête une quittance de l'année pour laquelle on demande la déduction, ou à défaut de quittance un certificat qui constate que la rente est toujours due et n'a point été remboursée.

Vous me ferez plaisir d'instruire de ces règles ceux qui auroient de semblables requêtes à me présenter et qui s'adresseroient à vous.

Quelques-uns de MM. les Curés m'ont fait part de différentes levées de droits qui se font dans les Campagnes à différens titres, et qui ne regardent point les impositions ordinaires. Il se peut qu'il y en ait quelques-unes d'autorisées, mais il se peut aussi que quelques particuliers abusent de la simplicité des Paysans pour leur extorquer de l'argent qu'ils ne doivent pas, ou pour s'en faire payer plus qu'il ne leur est dû. Le vrai moyen de découvrir ces sortes d'exactions et d'en arrêter le cours, est de bien avertir les Paysans de ne jamais donner d'argent à ces sortes de gens sans en avoir une quittance ; si celui qui exige cet argent ne veut pas donner de quittance, c'est une preuve qu'il demande ce qui ne lui est pas dû, ou qu'il demande plus qu'il ne lui est dû. S'il donne la quittance, il vous sera aisé de m'en envoyer une copie, en me rendant compte du fait, et j'aurai soin de vérifier si les droits qu'on veut lever sont légitimes ou non.

Je sais que malgré les soins qu'on prend dans mes Bureaux pour faire parvenir à MM. les Curés

Digitized by Google

mes Lettres, ils les reçoivent quelquefois bien tard; il y a même eu, dans les envois de ma Lettre du 3 mai et des états qui l'accompagnoient, quelques omissions auxquelles il est très-difficile d'obvier sans une connoissance plus exacte de la situation de chaque Paroisse et de l'adresse de chaque Curé, que je n'ai pu jusqu'ici me la procurer.

L'on n'avoit point dans mes Bureaux une liste exacte de tous les Curés dont les Paroisses s'étendent dans cette Généralité. Les premiers envois ont été faits d'après les assiettes qui servent au département de la Taille; et l'on ne trouve dans ces assiettes que les noms des collectes et non ceux des Paroisses. Quelques-unes de ces collectes contiennent plusieurs Paroisses, quelquefois aussi une seule Paroisse renferme plusieurs collectes, d'autres fois une collecte est formée de plusieurs Villages dépendans d'une seule ou de différentes Paroisses. Il y a aussi quelques collectes qui ne sont que des enclaves de Paroisses situées dans une autre Élection ou même dans une autre Généralité. Dans tous ces cas il auroit été nécessaire d'envoyer à chaque Curé autant d'états qu'il a dans sa Paroisse de collectes ou de parties de collectes différentes, afin qu'on put remettre à chaque Collecteur l'Ordonnance de modération qui concerne les Villages de sa collecte, et lorsque les collectes sont composées de différentes Paroisses, il auroit fallu envoyer à chacun des Curés un état pour y comprendre les pertes arrivées dans les Villages de chacune des collectes qui dépendent de sa Paroisse.

Si l'on ne s'est point exactement conformé à cet ordre dans les premiers envois, et si même on ne s'y conforme pas entièrement dans celui-ci, c'est faute de connoissances suffisantes, et je prie MM. les Curés de vouloir bien, en me donnant sur cela celles qui me manquent encore, me mettre à portée

Digitized by Google

de réparer les omissions qui ont pu être faites par le passé et de n'en plus faire à l'avenir.

Je vous serai donc obligé, Monsieur, en cas que votre Paroisse s'étende dans différentes collectes, de vouloir bien m'en instruire en m'envoyant l'état de tous les Villages dont la Paroisse est composée, et distinguant ceux qui appartiennent à chaque collecte. Si votre Paroisse s'étend dans plusieurs Elections ou dans plusieurs Généralités, il sera nécessaire de distinguer pareillement les Villages qui appartiennent à chaque Election ou à chaque Généralité, et de marquer dans quelle Election ou dans quelle Généralité est situé le chef-lieu ou l'église. S'il se trouvoit dans la collecte qui porte le nom de votre Paroisse quelques Villages qui n'en dépendissent pas, vous voudriez bien aussi m'en donner l'état et m'indiquer la Paroisse dont ils dépendroient. Il ne vous en coûtera rien de joindre à ce détail le nom du Diocèse et celui de la Jurisdiction dont dépend votre Paroisse, et je vous en serai obligé.

Instruit de ces détails par ceux de MM. les Curés à qui cette Lettre parviendra, il me sera facile de reconnoître si j'ai omis de l'envoyer à quelques-uns, ou si je ne leur ai pas envoyé autant d'états en blanc qu'il leur en auroit fallu, et je ferai sur-le-champ réparer ces omissions.

Le retard de l'envoi de mes Lettres vient aussi de la rareté et du peu de sûreté des occasions qu'on a pour les envoyer; la Poste ne va pas partout; d'ailleurs le port de mes Lettres pourroit être quelquefois dispendieux pour MM. les Curés, et mon intention n'est pas que la correspondance que j'entretiens avec eux leur soit onéreuse. Jusqu'à présent je me suis servi de la voie de MM. les Receveurs des Tailles qui remettent aux Collecteurs, lorsqu'ils vont à la recette, mes paquets pour MM.

Digitized by Google

les Curés; cette voie n'est, je le sens, ni aussi prompte, ni aussi sûre que je le désirerois. Je puis encore adresser mes paquets aux Subdélégués chacun pour leur Canton. Mais souvent, quoique plus voisins des Paroisses de leur Subdélégation, ils ont moins d'occasions que les Receveurs des Tailles d'y envoyer des paquets. Je continuerai donc à me servir de la voie des Receveurs des Tailles, à moins que MM. les Curés ne m'en indiquent une autre plus prompte et plus sûre en me donnant une adresse dans quelque lieu à portée d'un Subdélégué, où je puisse leur faire tenir mes Lettres. Si vous en avez une à m'indiquer, je vous prie de me le mander en m'accusant la réception de celle-ci et des états qui y sont joints.

Je suis très-parfaitement, etc.

P. S. Je vous serai obligé de continuer à mettre sur l'enveloppe des lettres et des états que vous m'adresserez le mot *Bureau*, et de prévenir vos Paroissiens d'en faire autant, à moins que ces Lettres ne continssent quelque chose de secret.

Fin du neuvième et dernier Volume.

Nous avons encore plusieurs Lettres relatives aux paternelles mesures que M. *Turgot* prenait pour l'Administration de sa Généralité. Celles qui regardent la suppression de la Corvée nous manquent.

Nous avons toute sa Correspondance avec M. *Caillard*, ancien Chargé des Affaires de France à Parme et en Russie, puis Ministre Plénipotentiaire en Hollande et à Berlin : elle contient des faits curieux. Nous avons toutes les Lettres qu'il a bien voulu écrire dans le cours de dix-huit années à *Du Pont* (*de Nemours*). Plusieurs personnes qui ont reçu de ses Lettres, ou qui en ont hérité, nous en font espérer copie. Il serait possible d'en extraire un volume très-intéressant.

Nous ne prenons pas l'engagement de le donner. Cependant, si nous le faisions un jour, nous espérons que ce volume additionnel serait bien reçu du Public.

Digitized by Google

005801299



Digitized by



Digitized by Google